N° 397 — Tome CVII 1er Janvier 1914

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-cinquième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, GUILLAUME APOLLINAIRE, EDMOND BARTHÈLEMY,
GEORGES BOHN, P.-HIPPOLYTE BOUSSAC, R. DE BURY,
FERNAND CAUSSY, HENRY DÉRIEUX, ALFRED DROIN, GEORGES DUHAMEL,
JEAN DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN,
LAFCADIO HEARN (MARC LOGÉ *trad.*), PAUL LOUIS, JEAN MARNOLD
RACHILDE, ANDRÉ ROUVEYRE, CARL SIGER,
PIERRE VERGELY, LOUIS WILKINSON (HENRY-D. DAVRAY *trad.*).

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXIV

SOMMAIRE

—

N° 397. — 1er JANVIER 1914

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

LA POÉSIE DE MADAME DE NOAILLES

—

Il y a toujours quelque présomption à essayer de dégager d'une œuvre la part de nouveauté qu'elle enferme. Quelque discrétion qu'on y apporte, la tentative suppose, chez celui qui s'y risque, le parti pris de se poser en juge vis-à-vis d'une œuvre. Et celle-ci devrait, le plus souvent, lui imposer un sentiment de respect et d'humilité. Mais la présomption se teinte d'une singulière témérité lorsque, cette tâche qu'on prétend s'assigner, des maîtres de la pensée et de la langue s'en sont, et bien avant vous, acquittés.

Voilà, en substance, les vérités qu'on craint de s'entendre, plus ou moins vertement, rappeler lorsqu'on entreprend d'étudier la poésie de Mme de Noailles.

Dès l'apparition de *l'Ombre des jours*, M. Charles Maurras n'a-t-il pas donné de ce singulier génie la plus lucide analyse ? Et l'on n'a pas oublié cette magnifique salutation dont Barrès, l'offrant à notre poète, faisait précéder son *Voyage de Sparte :*

Vous êtes venue du Danube, comme Ronsard, et de Byzance, comme Chénier, nous offrir toute vive, mais attendrie par des siècles d'exil, cette délicatesse grecque dont les archéologues ne nous donnent qu'une idée languissante.

Et le compliment se poursuit et s'achève sur un ton si royal qu'on voudrait tout citer pour s'oublier et se perdre sur de telles cadences.

Une pensée, une seule, doit encourager l'audace qu'il faut

bien avoir pour parler de Mme de Noailles après MM. Barrès et Maurras. La source qui montait dans les deux premiers livres du poète coule, étalée comme un fleuve, dans deux recueils nouveaux — et le dernier n'est parmi nous que depuis peu de temps. Il est donc toute une part de cette œuvre, et la plus ample, et la plus neuve, dont l'article de M. Maurras ne suppose pas la possession. Celle-là est nôtre, si je puis dire, et il nous est loisible de l'utiliser à notre guise, comme nos maîtres nous en ont eux-mêmes donné l'exemple. Puis, ne peut-on rendre au critique de *l'Avenir de l'intelligence* l'hommage d'une haute admiration sans, pour cela, faire siens ses points de vue, tous ses points de vue ? M. Maurras, on le sait, poursuit avec un zèle fervent toute œuvre qu'il sait ou devine inoculée et dont le « virus » est romantique. En face de lui d'autres critiques se sont dressés qui ont réclamé droit de cité pour un mouvement auquel s'attache, dans notre histoire littéraire, le souvenir d'un enrichissement certain. Ceux-là ne nous ont pas fait oublier le plaisir d'artiste qu'on trouve, dissident ou non, à écouter la voix de M. Charles Maurras. Mais ils ont créé un mouvement qui a pesé sur nous de tout le poids d'une plus chaude sollicitation.

La possession d'une œuvre plus complète, une attitude différente à son égard : n'y a-t-il pas là de quoi autoriser, jusqu'à un certain point, un nouvel essai sur l'œuvre de Mme de Noailles? Et la salutation de Barrès, reprise d'ailleurs et expliquée depuis dans un savoureux article, tout en inspirant, avec le goût des belles cadences, la crainte de s'y risquer à son tour, ne laisse-t-elle pas, sur ce terrain, le champ libre et le domaine ouvert ?

§

Le Cœur innombrable, le premier livre de Mme de Noailles (1), est aussi le plus calme, le plus uni, le mieux résigné. Simple chemin qui longe un potager odorant, un jardin à la française, pousse jusqu'aux prairies de l'églogue et s'arrête

(1) Le seul ordre d'une telle poésie est, je crois bien, le chronologique. Aussi ai-je adopté pour plan de feuilleter l'un après l'autre ces quatre livres, en tâchant de signaler, à mesure, l'apport de chacun. Cela ne va pas sans difficulté. L'œuvre de Mme de Noailles est un exemple imprévu à l'appui de cette formule : tout est dans tout. Toutefois j'ai incliné à croire que ce plan n'était pas le plus arbitraire pour parler de trois livres, en *crescendo*, mais inscrits sur une même courbe que le quatrième rompt brusquement, pour repartir lui-même d'un plan qu'on peut bien croire « supérieur », puisque jamais l'inspiration du poète ne trouva plus merveilleux tremplin.

devant la grande nature, — celle des eaux vives, des forêts et des champs, — devant la grande nature découverte en frisson de joie par la petite princesse qui, jusque-là, n'a rien connu « des champs que les jardins ».

Domaine un peu limité, comme on voit. Mais une âme généreuse n'a pas besoin de l'océan pour concevoir l'infini. Dès les premières pages, *le Cœur innombrable* affirme le désir d'une existence pathétique :

Serrer entre ses bras le monde et ses désirs,
Comme un enfant qui tient une tête retorse
Et, qui, mordu, saignant, est ivre du plaisir
De sentir contre soi sa chaleur et sa force !

Accoutumer ses yeux, son vouloir et ses mains
A tenter le bonheur que le risque accompagne ;
Habiter le sommet des sentiments humains
Où l'air est âpre et vif comme sur la montagne.

La joie et la douleur sont de grands compagnons.
Mon âme qui contient leurs battements farouches
Est comme une pelouse où marchent des lions :
J'ai le goût de l'azur et du vent dans la bouche.

Et, plus loin, cette glose du titre — ce titre dont M. Maurras souligne avec raison la qualité un peu douteuse au gré d'un Francais d'Ile de France :

Toi, vis, sois innombrable à force de désirs,
De frissons et d'extase...

Mêlée au jeu des jours, presse contre ton sein
La vie âpre et farouche ;
Que la joie et l'amour chantent comme un essaim
D'abeilles dans ta bouche !

Aussi la résignation à la mort qui succède à ce fougueux chant de vie n'est-elle pas sans surprendre un peu :

Et puis regarde fuir sans regret ni tourment
Les rives éternelles,
Ayant donné ton cœur et ton consentement
A la nuit éternelle.

Sans doute le livre porte en épigraphe cette exclamation de Marc-Aurèle : « O monde, tout ce que tu m'apportes est pour moi un bien. » Faut-il croire que, d'une précoce lecture de l'empereur-philosophe, le poète se soit élevé d'un bond jusqu'à ces hauts sommets où la douleur et la joie, la vie et la

mort apparaissent mêlant et fondant leurs vagues dans l'océan d'une éternelle égalité ? Ne serait-ce pas, plutôt que, d'un mouvement tout spontané, les jeunes cœurs vont du premier coup à l'extrême ? La bouche chaude encore du beau fruit mordu, ils s'habituent à la pensée de la cendre qu'il implique, ils se croient résignés à la voir tomber, pluie de néant, entre leurs doigts. Peut-être aussi, jouissant en quelque sorte d'une surabondance de vie, n'ont-ils pas encore acquis, par leurs sens mêmes, la certitude que cette abondance n'est pas éternelle et que la source s'épuise à couler...

Sans doute, en dépit de la parfaite résignation de l'épilogue, cette corde du regret dont Mme de Noailles devait tirer des accents que n'auraient pas désavoués les plus grands lyriques résonne déjà dans *le Cœur innombrable*, mais, il faut l'avouer, faiblement, sourdement, d'une façon qui sollicite plutôt les gens prévenus par les autres livres que ses premiers lecteurs. Après les élans lyriques de tout à l'heure, ceci ne vous paraît-il pas un peu froid ?

> Je vous tiens toute vive entre mes bras, nature !
> Ah ! faut-il que mes yeux s'emplissent d'ombre un jour !

Le regret est contenu et je devine comme une obscure indifférence dans cette formule évasive qui l'amorce : *Ah ! faut-il que mes yeux...*

De la mort acceptée à la mort désirée, il n'y a qu'un pas. Et cela est sensible dans l'église catholique dont la doctrine crée sur ce point une antinomie, non résolue. Ce pas, le poète l'a franchi. Mais, chose assez singulière, s'il a désiré de mourir, c'est que la mort lui est apparue, non pas comme l'auberge à la fin du voyage, le port après la tempête, mais simplement comme la porte accédant au noir royaume souterrain, là où s'élabore, dans le creuset des germinations, le secret des futures renaissances. D'où ce souhait imprévu :

> Mourir pour être encor plus proche de la terre.

Mais n'est-il pas d'accord avec la pensée du livre, avec cette philosophie fortement racinée dans le sol et qui se propose de s'y rattacher, s'il est possible, plus fortement encore ? Poussons la lecture : tant de vers le proclament :

> Ah ! sentir sur son cœur s'abattre la nature,
> Boire le miel léger des calices profonds

Comme l'abeille d'or et les insectes font,
Prendre pour vêtement, quand la chaleur arrive,
L'ombre qui se balance au gré des feuilles vives,
Baiser l'air, goûter l'eau glissante, avoir le cœur
Simple et chaud comme un fruit qui donne son odeur...

Il n'y a rien là de bien neuf, interromprez-vous peut-être. Tant de poètes déjà ont chanté ce désir de fusion avec le monde qui à certains jours fait de l'homme une nouvelle incarnation du dieu Pan. Et ici, certains traits, tel ce désir manifesté de prendre aux jours trop chauds « l'ombre pour vêtement », sont plus d'une élégante jeune femme, à peine sortie de l'âge où le goût du déguisement est si vif, que d'un grave inspiré. Un peu de condescendance encore et nous aurons ceci :

Etre dans la nature ainsi qu'un arbre humain,
Etendre ses désirs comme un profond feuillage
Et sentir, par la nuit paisible et par l'orage,
La sève universelle affluer dans ses mains.

Et ceci ne rend-il pas avec un frisson physique et presque végétal cette fusion d'un être avec le monde? Tant que, s'il fallait illustrer cette strophe d'une image, c'est l'antique Daphné, ce beau corps de femme soudain immobilisé dans sa fuite et sentant le vent et la sève battre aux rameaux émergeants de ses doigts, c'est Daphné, non plus fugitive et rebelle, mais asservie, consentante, heureuse, qu'on verrait se dresser.

Tels sont les souhaits où le cœur condescend. Ils semblent le fait d'un bel équilibre intérieur. Mais, hélas ! l'idée d'écoulement est tellement impliquée par toutes choses qu'on ne saurait s'y soustraire. C'est pour cela peut-être que, même aux heures de plénitude, le cœur a le sentiment d'un manque et d'une disproportion. « Tout l'amour que l'on veut ne tient pas dans les mains », le monde, hélas! n'est pas égal au désir... Mouvement tout semblable à celui de l'amante qui s'aperçoit qu'elle s'est trop donnée. Mais est-il possible de se reprendre? Et, d'ailleurs, que donnons-nous, en réalité ? Qu'est-ce que notre âme, petite vague jamais pareille dans le lit de ce fleuve où elle coule entraînée? Il y a tout cela un peu, et surtout la mélancolie sans cause qui remonte à la gorge au déclin des soirs trop beaux, dans ce poème : *Il fera longtemps clair ce soir*, où flotte, au début, comme un harmonieux écho de cette pure ligne mélodique d'André Chénier :

L'air trempé des parfums que respirent les fleurs.

Troublante élégie : elle fait courir sur une ferme trame classique les tendres linéaments d'une romance verlainienne :

Il fera longtemps clair ce soir, les jours allongent...

Les marronniers sur l'air plein d'or et de lourdeur,
Répandent leurs parfums et semblent les étendre ;
On n'ose pas marcher ni remuer l'air tendre
De peur de déranger le sommeil des odeurs.

De lointains roulements arrivent de la ville (1)...
La poussière qu'un peu de brise soulevait,
Quittant l'arbre mouvant et las qu'elle revêt,
Redescend doucement sur les chemins tranquilles ;

Nous avons tous les jours l'habitude de voir
Cette route si simple et si souvent suivie,
Et pourtant quelque chose est changé dans la vie :
Nous n'aurons plus jamais notre âme de ce soir.

Si fervent, si profond est l'amour dont le cœur s'est enchaîné aux choses qu'il en est à présent la victime et l'esclave. Nous l'avons vu s'enchevêtrer dans des rets de parfums et des lacs de couleurs... Et sans doute ce sentiment s'exprimait déjà dans un petit poème du tendre et timide Sully-Prudhomme :

J'ai voulu tout aimer et je suis malheureux,
Ayant de mon tourment multiplié les causes.

Mais le rapprochement permet de mieux éprouver les distances, de mieux peser les valeurs. Ce qui, chez le poète des *Vaines tendresses*, n'était que formule, sincère sans nul doute, mais un peu sèche, va trouver, chez celui du *Cœur innombrable*, un prolongement, un jeu magnifique. La « partie » de la flûte solo se déchaîne à l'orgue.

Comment comparer d'ailleurs, sans injustice, deux attitudes aussi éloignées? C'étaient là-bas de tendres élégiaques. Suivant la jolie formule de l'un d'entre eux (2), ils ont vécu

Toute leur part de vie humaine
Sans pouvoir sortir de leur cœur.

Voici de fougueux inspirés, possédés d'un dieu qui touche

(1) Dans *Sagesse*, de Verlaine :
Cette paisible rumeur-là
vient de la ville...
et l'analogie des allitérations sur les v et les l.
(2) M. André Rivoire.

seulement de la terre les sommets inaccessibles au vulgaire; Pythonisses qui, du trépied de l'inspiration, découvrent, ouverte autour d'elles,

> L'universelle arène aux lumineux gradins.

Ici, il y a plus de paysages passionnés que d'élans vers l'amour. Sans doute, dans toute une partie du livre,de gracieuses figures d'églogues passent,chantant l'aventure charmante, accord de deux fantaisies, jeu d'une langueur inoccupée. Oh! le cœur quelquefois est pris au jeu. Les soupirs gonflent les beaux seins offerts et, dans les yeux, on voit poindre une eau mystérieuse et qui ressemble aux larmes. Courts poèmes,creusés dans la pierre dure et enfermés dans une seule courbe — à la façon de ces intailles antiques qui concentrent parfois sur leur faible surface toute l'ampleur d'un bas-relief. Pour la première fois, Rhodocleia a senti les lèvres d'un berger poser sur sa main un baiser cuisant comme une piqûre d'abeille. Tout le jour elle a marché à travers les champs, titubant « de plaisir et de peur ». Et le soir, le cœur lui battait si fort dans la gorge qu'elle n'a pu toucher aux mets. « Ce repas odorant qu'elle n'a pu manger », elle l'offre « à Vénus immortelle ».

On retrouve bien ici, « attendrie par des siècles d'exil », la délicatesse antique de l'épigramme votive. Ce n'est point la moderne élégie qui halète et s'effondre en sanglots.

Avec plus de lyrisme, le poète du *Cœur innombrable* nous conte l'aventure de la petite Bittô. Parmi l'été lourd et pâmé, cette Bitto,saisie d'un tourment inconnu,en a cherché l'apaisement et l'oubli dans les bras d'un berger. Mais voici qu'elle se relève, « pâle et grave », insatisfaite après l'étreinte. S'il y a quelque flottement dans les images qui précèdent la conclusion, je n'en vois point dans le conseil symbolique qui la résume. Bittô, lui dit le poète :

> L'amant que vous vouliez, c'était le tendre été
> Saturé d'aromate et de l'odeur des vignes.

Si donc il conclut à quelque chose, c'est à l'exigence du désir et à son insatisfaction éternelle, car, malgré tout, le baiser d'une saison est chose un peu inconsistante pour répondre à une ardeur aussi précise ; le poème s'intitulerait à juste titre : l'étreinte impossible.

§

Savoureux, chargé de fruits comme certaines épigrammes de l'anthologie grecque, *le Cœur innombrable* est la corbeille où s'entasse la cueille matinale d'un jeune talent, à qui la forêt romantique n'a point fait oublier ces prairies égales et ces riants vergers où notre Chénier rejoint les Alexandrins. Beau butin d'images neuves, simples, empruntées à la vie ordinaire où l'on reconnaît le poète-né. C'est le cœur, léger comme un panier plein de pétales, l'espoir, « entier comme la lune ronde » ; ce sont le soleil et la lune qui viennent à tour de rôle se reposer sur le toit de la maison comme deux pigeons familiers, tandis que monte le désir « joyeux comme un rosier grimpant ».

On a raillé souvent cette condescendance qui inclinait Mme de Noailles vers les modestes potagers, la portant à célébrer les fruits et jusqu'aux plus humbles légumes sur un ton que les poètes avaient réservé jusqu'ici « à de plus hauts sujets ». Cette critique implique, ce me semble, un respect des valeurs bien suranné. Qui donc, je vous prie, distingue encore au monde des apparences nobles qui, seules, doivent offrir des thèmes aux poètes, d'apparences pour qui l'on fait assez en les renvoyant à leur roture ?

Cette condescendance — s'il faut l'appeler ainsi — me semble un mouvement tout spontané. N'est-ce pas d'ordinaire par quelqu'un de ces humbles potagers que l'enfant commence à découvrir la nature et n'est-ce pas par « les jardins » qu'il arrive d'ordinaire « aux champs » ? Pour ma part, j'ai connu de très bonne heure les noms des légumes et des fruits, je me suis intéressé à leurs sorts divers. Les fruits, en particulier, m'apparaissaient comme de petits êtres, dont la croissance était l'objet d'une constante sollicitation. Ils avaient leur enfance pour qui l'on redoutait l'excès de chaleur et de froid, la gelée et la grêle. Doucement, avec la pente même des jours, ils s'acheminaient vers la maturité. L'automne on les cueillait avec grand soin, ceux-ci déjà mûrs, ceux-là verts encore. On les disposait sur la paille et il n'était pas jusqu'à la vieillesse qui ne se marquât, comme elle fait chez les humains, en rides sur leurs joues. Un jour enfin on les apportait sur la table et on les savourait avec délicatesse. Tout cela était entouré d'attentions, presque de gravité. Ces fruits étaient de

belles choses savoureuses et que ma mère prenait dans ses mains.

Qu'on excuse ces notes un peu personnelles! Ces souvenirs sont vivaces et c'est pourquoi, peut-être, les vers fruitiers du *Cœur innombrable* ne m'ont guère fait sourire. Autant que les vers de Francis Jammes, où l'on entend couler la lessive, je goûte ceux de Mme de Noailles où l'on savoure

Un goût d'éclosion et de choses juteuses.

Il y a de l'ingénuité et du raffinement dans cette ardeur inlassable et cette universelle sympathie. De l'ingénuité encore, et presque touchante ici, dans l'insistance à chanter si bien toutes les choses, que ce chant réussisse à en raviver pour nous le goût et la couleur et que, l'entendant, nous ayons l'illusion de découvrir le monde pour la première fois. Ne l'oublions pas, c'est une étrangère qui parle ou, du moins (car il y a trop de fierté pour un Français à se sentir le compatriote d'une Comtesse de Noailles), une Française d'adoption. Ces horizons de chez nous, il est bien vrai qu'elle-même, et sa race avec elle, les découvre pour la première fois. De l'émerveillement devant une chose au désir de la posséder — surtout chez un être instinctif, il n'y a qu'un pas. L'enfant se pend à la branche et mord à même le fruit convoité. Comment s'approprier les choses de chez nous, sinon en les éprouvant si bien qu'elles prennent la couleur de votre âme et la gardent désormais, éternisant, dans leur retour éternel, le souvenir d'une âme que quelques saisons viendront à réduire au silence?

§

Au sortir du *Cœur innombrable*, deux livres nous accueillent, deux opulents et larges livres qui, à travers des plaines mesurées ou des forêts luxuriantes, nous convient à de pathétiques voyages. Il faut répondre à leur appel.

Le Cœur innombrable portait témoignage de résignation. Mais, de même qu'un cœur clairvoyant ne saurait longtemps s'abuser, un cœur féminin ne peut longtemps se contenir. L'idée d'écoulement est si profondément inscrite dans nos moindres sensations (rappelez-vous : nous n'aurons plus jamais *notre âme de ce soir*) qu'en laissant s'épancher un regret inspiré par la fuite de toutes choses, il semble que nous abandonnions notre pensée à son cours naturel. Dès la

première page de *l'Ombre des Jours* monte le thème poignant de la Jeunesse qui n'est pas éternelle.

Pourtant tu t'en iras un jour de moi, jeunesse,
Tu t'en iras, tenant l'amour entre tes bras,
Je souffrirai, je pleurerai, tu t'en iras,

Jusqu'à ce que plus rien de toi ne m'apparaisse.

Il a suffi de cette brusque pensée, tombant comme un caillou dans l'onde, pour troubler la nappe reposée d'une âme égale. Tous les traits contractés, la bouche ouverte, celle qui était, hier encore, la déesse harmonieuse des jardins heureux, aujourd'hui cabrée contre le sort, va nous offrir un visage effrayant. On songe à ces masques antiques qui nous ont apporté, au trou sans fond de leur bouche et de leurs yeux, le symbole même de l'être vainement redressé contre un néant qui est au fond de lui :

La bouche pleine d'ombre et les yeux pleins de cris,
Je te rappellerai d'une clameur si forte
Que, pour ne plus m'entendre appeler de la sorte,
La mort entre ses mains prendra mon cœur meurtri.

Et voici que l'être se prend à douter s'il lui sera possible de continuer de vivre lorsque sera partie pour toujours cette jeunesse qui, mêlant ses traits à ceux de l'amour, lui fournissait avec lui la seule raison valable d'exister.

Mais la nature n'est-elle plus là, « qui l'invite et qui l'aime » ? N'entretient-il plus avec elle cet amoureux commerce où il puisait naguère force et courage? Il n'en est rien. Jamais son panthéisme n'est allé plus avant. Echange si étroit, si constant que, pour le caractériser, on est presque autorisé, quelque ridicule qu'on risque, à emprunter au vocabulaire scientifique le terme d'endosmose. Dans *l'Ombre des Jours*, Mme de Nôailles arrive à désirer ceci ou cela au nom du paysage dans lequel il faut bien qu'elle s'incarne puisqu'elle lui prête une âme en l'éprouvant, — au nom de la nature et du temps dont elle est l'habitante pathétique et la minute aiguisée. O maison, dira-t-elle, et cette maison pourrait être le monde,

Mon rêve vous bâtit dans mon âme ravie
Et voici qu'aujourd'hui je vous habite en moi.

Et encore, s'adressant à l'homme accablé par l'exigence tout animale de l'été :

Si le pré fleurissant avait un cœur humain,
Comme tu guérirais ta tristesse et ta rage !

Admirable suppléance : l'homme ne se contente pas de souffrir pour lui-même ; tout le malaise des heures et des saisons, il doit, à la place de la nature qui ne l'éprouve pas, l'épouser et le faire sien.

Pourtant quelque chose pour elle a changé de sens, ou, plutôt, un nouveau sens s'est révélé. Une plus précise vision du monde lui a révélé comme il allait. C'est du monde même, ou de l'Océan, sa grande voix tonnante, qu'elle en a recueilli la révélation.

... Azur dont le regard innombrable et changeant
A la nuit pour paupière ;
Visage étincelant du monde, battement
Du temps et de la vie.....
... Que vois-tu, qu'entends-tu ?.....
Et la mer dit : « Je vois par les jours et les nuits,
Autour des terres rondes,
L'amour cruel et doux, pareil à moi qui suis
Le cœur mouvant du monde.
Toujours d'un bord du monde à l'autre, le désir,
L'appel et la conquête,
Le tourment du regret, le tourment du plaisir... »

Et l'être reproduit le mouvement du monde. Elan vers des voluptés nouvelles, ardeur inlassable à nourrir son désir : telle est l'origine de son tourment. Car le désir n'est lui-même que s'il ne reçoit pas satisfaction. Le désir n'est donc qu'un bonheur douloureux. Mais comme, sans lui, la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue, c'est encore dans le désir et, par conséquent, dans un bonheur douloureux qu'est le secret de toute joie. Voilà comment Mme de Noailles a été conduite à répondre en quelque sorte au fameux cri lyrique de Leconte de Lisle :

Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel ?

par un cri plus subtil et plus poignant :

Qu'est-ce que tout cela qui ne te fait pas mal ?
Toute joie est nouée à la douleur du monde.

Dans ce thème magnifique, digne de canaliser l'inspiration des plus grands poètes, Mme de Noailles a trouvé la pleine expansion de la sienne.

Elle sait que les grands passionnés ne peuvent trouver nulle part le repos désiré. Ne transportent-ils pas avec eux le brasier qui les brûle ? Et de ces hauts sommets lyriques, cette païenne découvre ces vérités, sur qui une religion aussi complexe que la religion catholique a pu jeter ses assises : l'échange des plaisirs et des peines, la mystérieuse compensation de la joie par la douleur :

Ah ! l'échange divin du cœur touchant au cœur...
Et qu'un cœur soit rempli par l'autre qui s'allège.

Trois poèmes rapprochés : *Chants dans la nuit*, *le Voyage*, *l'Année*, disent cette inégalité du monde au désir, cette éternelle déception. Ils seraient à citer. Les vives et brusques sensations disséminées partout, et qu'il faut, presque souvent, acheter au prix d'un poème un peu confus, s'organisent ici. La strophe est compensée et pleine. Le mouvement ne joue pas aux dépens de la ligne. On n'oublie plus cette atmosphère de Genève nocturne déchirée par l'archet des tziganes, l'appel au voyage, la tentation par l'été. Parfois, en quelques instants, le ton s'élève avec rapidité. Il est des strophes étagées comme des marches et qui accèdent, je crois, au domaine de la plus sûre inspiration.

En voici trois, au contraire, en *decrescendo*, toutes lasses, toutes pendantes :

Etre sera cela, cette angoisse, ces cris,
Ce malaise, ces peurs, jusqu'à ce que l'automne
Vienne et vous dise avec sa bouche qui sourit :
C'est fini, ce qui vous fait mal et vous étonne.

Voici que c'est fini tout cela, tout est mort,
Le bois va s'effeuiller, le soleil est sans force,
Rentrez chez vous, je vais, tant qu'il fait jour encore,
Dorer la poire froide au nœud des branches torses.

Retournez doucement dans les bonnes maisons,
Reprenez l'hivernale et prudente habitude,
Elle est morte, la folle et perverse saison
Quel calme, — quel repos, — quelle béatitude !...

A l'été succède le repos de l'automne. C'est du moins l'illusion dont le poète se berce. Le repos, nulle saison ne l'apporte. Même au creux de l'hiver il entendra « s'apprêter dans les jardins du temps » les flèches dont le prochain soleil percera son cœur.

Ces flèches, il craint de les entendre siffler jusque dans la mort. Aussi, comme il parle orgueilleusement à la noire déesse! Il lui demandera : « Que faisais-tu quand je me cachais de toi ? » Il méprisera le froid qu'elle apporte et la cendre qu'elle fait. Ne doutant pas de sa propre éternité, redouterait-il ses atteintes ? Eternité toute temporelle, comme on l'a vu déjà, toute physique. C'est l'éternité d'une plante vivace qui renaît tous les ans. Elle se nourrit de la terre et la nourrit d'elle, alternativement. D'ailleurs cela ne va pas sans quelque confusion. Tantôt le poète semble parler de l'éternité de son être physique, et c'est le sens du poème souvent cité où il imagine les hommes se penchant sur sa cendre qui sera plus « chaude que leur vie ». Tantôt, il s'incarne dans l'être idéal qui se lève de ses livres. Son corps anéanti, celui-là continuera d'exister pour ceux qui liront ses livres.

Mais pourquoi s'interroger sur ce point, se demander si l'une de ces attitudes triomphe enfin et si l'autre déchoit? Il vaut mieux les accueillir l'une et l'autre, alternativement, et comme de beaux thèmes d'inspiration : celle-là, en sa philosophie limitée, et celle-ci, plus séduisante peut-être, plus féminine en tout cas, sorte de coquetterie posthume et magnifiée par l'orgueil.

§

Son ardeur à jouir de toutes choses l'emporte, l'entraîne en voyage. Avec *les Eblouissements* (1), les plus beaux pays vont défiler devant nos yeux. C'est d'abord l'Espagne :

Nous irons en courant vers la divine Espagne,
Pays incendié, si sordide et si beau
Que l'on va, sans chercher si la morne campagne
Mène à Valladolid ou bien à Bilbao.

Nous demeurerons là sur un balcon qui bombe
Sous le vitrail fragile et clair du mirador,
Regardant le jour bleu qui pâlit et succombe
Entraîné par le poids glissant du soleil d'or.

(1) Il n'est rien de plus difficile que de se diriger à travers *les Eblouissements*. C'est un Paradou non moins prolixe et non moins désordonné. On dirait que l'auteur lui-même a pris soin de nous dérouter. Loin d'introduire un ordre, les quatre parties : « *Vie-joie-lumière* (on reconnaît là cette intempérance verbale héritée de Hugo(, *Beauté de la France, les Jardins, la Douleur et la Mort,* ne font qu'accuser le désordre. Seule *Beauté de la France* a quelque cohésion et encore aurait-on trouvé dans le reste du livre plus d'un trait dont l'enrichir. Mais tous les « jardins » qu'on rencontre dans *Vie-joie-lumière* auraient heureusement déchargé cette partie au profit de la troisième et de l'équilibre du livre. Et, le plus souvent, il est presque impossible de trouver les raisons qui ont fait classer telle pièce sous un titre plutôt que sous un autre.

Mais ce sont bien d'autres pays encore : c'est le Bosphore aux belles rives, la Perse aux jardins embaumés, l'Asie Mineure qui fume comme une cassolette. Ce sont les plus beaux pays du monde et jusqu'aux Iles bienheureuses, avec l'escale romantique à Venise, « ce profond divan qu'alanguit la musique ».

Comme le monde ne l'intéresse que s'il lui offre des sites favorables au plaisir, les éléments ne lui plaisent qu'autant qu'ils lui semblent les attributs de l'immense et frénétique amant partout cherché. L'image que voici est mieux que sensuelle, elle est frôleuse :

> Je me souviens d'un soir aux Eaux douces d'Asie,
> Soir si traînant, si mou,
> Que, déjà, comme un chaud serpent, la Poésie
> S'enroulait à mon cou.

Cette image est familière à Mme de Noailles :

> Printemps, mets ton charmant visage dans mon cou.

Elle sait qu'à son appel viendra, « par tous les bleus chemins »,

> Le soir apprivoisé se coucher dans ses mains.

Elle parle du « front » du jour pur et de l'air, « cet oiseau de la céleste cage ». Sans doute, elle voit toujours, dans le jardin familier, d'un œil méticuleux et précis, les feuillages « froncés comme des ruches », les semis luisants et verts « comme les perruches » sur qui le soleil « meut ses élytres d'or ». Mais ce qui l'enchante surtout, c'est que « tout est près de *sa* bouche et rien ne se refuse ». Et son amour va moins à tel site particulier qu'aux grands éléments universels, ceux qui sont partout les mêmes, et qu'on côtoie, et qu'on goûte, et qu'on pénètre à tout moment : l'eau le vent, la lumière, — la lumière surtout. Cet amour n'est pas nouveau. Les Grecs l'ont traduit avec tant de force ingénue qu'il évoque encore leur souvenir. Plus encore que les baisers paternels, Iphigénie mourante regrette « la douce lumière du jour ». C'est une jeune fille qui parle. Chez Mme de Noailles on entend une femme, et une femme amoureuse. La voix est plus rauque, plus sourde :

> Et moi je vous respire et vous bois, ô Lumière.
> Je vous contemple avec cette douleur subite
> De Phèdre désirant la bouche d'Hippolyte.

Et plus encore que la lumière, elle chérit, elle adore, d'un frénétique amour, le soleil, sa source éternelle. Il passe un grand frisson religieux, un vertige dionysiaque dans cette *prière devant le soleil*, la plus lourde vague lyrique qu'un poète ait dès longtemps soulevée :

Ma joie est un jardin dont vous êtes la rose,
Enorme soleil d'or, flamme en corolle éclose,
Héros, d'ardents regards et de flèches armé,
Soleil, mille soleils en vous seul enfermés !
Immobile splendeur dont la face tournoie
A force de plaisirs, de rayons et de joie.
Archange au seuil du jour, soleil essentiel....
O soleil bourdonnant, cymbale de lumière (1),
Fanfare étincelante, élan des flûtes d'or,
Laissez que les deux bras levés, en quel essor !
Je vous répète un chant infini, monotone...
O masque d'or par où l'éternité regarde.

Plus loin, dans un autre poème intitulé *Aurore*, elle reprend sa prière. Mais, cette fois, elle est sensuelle, audacieuse, familière. Laissez, lui dit-elle,

Laissez qu'à vos cheveux je mêle mes cheveux.

Puis, changeant d'image :

Soleil, petit taureau, augmente tes transports...
Ah! qu'on nous laisse seuls.....

Par la seule vertu d'une imagination généreuse, elle ressusciterait la fable grecque! Mais ce n'est pas au bénéfice de la pudeur. Et voilà un petit taureau dont l'immolation prendrait tournure de cérémonie expiatoire le jour que Mme de Noailles serait accueillie au sein de l'auguste et pudique compagnie qui réserva naguère au poète de *la Sandale ailée* un si mémorable accueil.

Tel est le désir : il matérialise tout pour tout étreindre. Mais, pour matérialiser une chose, il en faut saisir les limites. A force de s'ébattre dans l'univers, le divin chanteur s'est heurté aux barreaux de sa cage.

(1) Sans se rattacher précisément à aucune école — et ralliée plutôt par sa technique au romantisme — Mme de Noailles n'en a pas moins écouté des musiciens du verbe, plus modernes et plus subtils. Ce serait oubli, je crois, de ne pas souligner la qualité de certaines de ses images, — celle-ci, entre autres, évidemment dérivée des vers où Mallarmé célèbre le soleil :

Hilare or de cymbale à des poings irrité.

Ainsi je puis goûter, respirer, toucher, mordre
La beauté du matin, la gomme des bourgeons,
Le feuillage étoilé des bambous, l'air, les joncs,
La craintive anémone et la rose en désordre.

Et pourtant une angoisse invincible et profonde,
Ivre, lourde d'odeurs comme un pesant cédrat,
Fait trembler mes genoux et retomber mes bras,
Car je suis prisonnière au cœur vaste du monde.

C'est que, sans m'apaiser au fleuve de l'été,
Sans jamais assoupir mon rêve qui se pâme,
O brûlant univers, je vais cherchant votre âme,
Qui n'est que dans les yeux et dans la volupté.

Vous voici reparaître, Phèdre désirant la bouche d'Hippolyte. Car il n'y a pas à s'y tromper : une femme au long de ces pages nous confie un cœur débordé. Rarement nous fut offert document plus complet de la sensibilité féminine. Il modifie l'opinion que nous en avions. Stendhal écrivait quelque part : « Ce qui fait que les femmes, quand elles sont auteurs, atteignent bien rarement au sublime, c'est que jamais elles n'osent être franches qu'à demi : être franches serait pour elles comme sortir sans fichu. » On serait tenté de donner tort à Stendhal.

Parfois la poétesse des *Eblouissements* essaye bien, oh ! timidement, de se déguiser en homme. Mais elle ne s'y attarde pas. D'ailleurs la supercherie est percée à jour du premier coup. Elle écrit, par exemple, sur la mort :

Et pourtant, il faudra nous en aller d'ici,
Quitter les jours luisants, les jardins où nous sommes,
Cesser d'être du sang, des yeux, des mains, *des hommes;*

et le regret est tout viril en effet ; mais écoutez le vers suivant :

Descendre dans la nuit *avec un front noirci.*

O miracle ! le regret en quelques secondes a pris la nuance d'une âme féminine et voici, de nouveau, « la belle Heaulmière » de Villon qui regrette ses yeux « luisants », son front « poli ». Il a suffi d'une nuance pour nous rappeler son véritable sexe.

Une femme parle donc ici. Cette femme est une païenne. Théophile Gautier disait un jour que le Christ n'était pas mort pour lui, que nulle goutte de sang tombé du Calvaire n'avait

touché son front marmoréen. Et Mme de Noailles d'exprimer différemment une pensée identique:

Je ne crois qu'à Cybèle, à Minerve, à Junon:
Ce sont mes bonnes fées.

Parfois, sans doute, elle rêve de se réfugier dans un petit couvent, mais dans un couvent aimable et riant, où la vie mystique est à respirer les roses et qu'habitent des saints et des saintes, mais si champêtres et si bocagers — saint Satyr et saint Alcibiade, sainte Olive et sainte Sarah — qu'ils ressemblent davantage aux petites divinités païennes qu'aux religieux ployés par la discipline conventuelle. Couvent où l'on est à peine surpris de voir surgir un Faune. Certes, la jeune nonne païenne le repousse d'abord. « Allez-vous-en. Que vous prend de venir nous troubler ? » Mais on ne jurerait pas que ce soit pour mieux l'écouter ensuite. De vrai, ce jeune Faune flûte de petits airs bien séduisants:

Ce sont des nymphes aux yeux clairs
Et des faunesses
Qui, dans les cloîtres blancs et verts,
Meurent d'ivresse;

C'est moi qui fais vivre et briller
Le feu des cierges,
Moi qui mets des roses aux pieds
Des saintes vierges;

Moi qui dis d'un ton ingénu :
« Mes brebis paissent » ;
Moi qui suis le berger cornu
Qui les caresse;

C'est moi Pâques, moi la clarté,
Moi, le mystère,
C'est moi qui suis en vérité
Toute la terre...

Vert et blanc, avec, adossé contre un pilier, ce Faune, proche parent du satyre de *la Légende des Siècles*, mais adouci, raffiné, qui a dormi dans un rêve féminin, ce cloître tient le cœur de Mme de Noailles, et bien qu'elle écrive ailleurs:

Le paradis c'est vous, voyageuse nuée,
Robe aux plis balancés d'un dieu toujours absent,

on incline à croire qu'il représente mieux que tout autre son terrestre paradis.

A ce sujet le poème liminaire des *Eblouissements* nous ren-

seigne à merveille. Elle est là tout entière en son intempérance de jeune faunesse débridée, en son élan vers la terre que rompent de si soudaines poussées vers l'absolu. Car ce livre est surtout un fougueux chant de vie. Ne contient-il pas quelque part l'expression de cette frénétique aspiration à l'existence exprimée dans ce vers où le mot *être* se répète et se répète sans se lasser? Etonnante traduction du désir qui ne sait que monter et remonter sur lui-même, qui ne trouve d'allègement que dans l'inlassable témoignage de son affirmation. Elle dit son besoin

D'être, d'être toujours et sans fin, d'être, d'être.

Rien ne fanera jamais la beauté de la vie, et l'écran de la mort ne jette pas d'ombre sur le soleil éternel :

Mourante je dirai qu'il faut jouir et vivre,
Que, malgré la langueur d'un corps triste et brûlant,
La nuit est généreuse et le jour succulent,
Que les larmes, les cris, la douleur, l'agonie
Ne peuvent pas ternir l'allégresse infinie !
... O sol humide et noir d'où jaillit la jacinthe !
Qu'importe si, dans l'âpre et ténébreuse enceinte,
Les morts sont étendus froids et silencieux :
O beauté des tombeaux sous la douceur des cieux !
Marbres posés ainsi que des bornes plaintives,
Rochers mystérieux des incertaines rives,
Horizontale porte accédant à la nuit,
O débris du vaisseau, épave qui reluit,
Comme vous célébrez la joie et l'abondance,
La force du plaisir, l'audace de la danse,
L'universelle arène aux lumineux gradins...

Jamais non plus l'on ne sentit mieux ce qu'il y a d'animal dans l'attachement qui la lie au bonheur d'exister. Elle-même s'en est expliquée assez souvent. « Mon âme faunesse... mon âme si proche du corps... ô mes âmes désordonnées... Je n'ai chanté que mes nerfs sur ma lyre. » Mais, après ces prodigieuses montées d'orgueil, nous trouvons plus poignantes des finales comme celles-ci, où l'on croit saisir, non plus le cri d'un être gorgé de vie, mais le soupir d'un cœur, naguère cabré d'orgueil, qui s'abandonne enfin et condescend aux pleurs :

Hélas ! je n'étais pas faite pour être morte !

Pourtant elle est restée grecque avant tout. Fidèle à ses dieux

helléniques, elle est encore l'insouciante enfant d'une terre sèche et pierreuse où, comme le dit Taine, je crois, les morts en peu de temps deviennent une poussière légère balayée par le vent. Sans doute elle se sent bien coupable vis-à-vis de ses dieux de quelques manquements. Elle s'en explique avec une touchante insistance dans ce poème *Paganisme*, où elle demande à ses dieux « d'air et d'azur » s'ils lui pardonneront d'avoir aimé « l'éclat des bûches dans la cendre » et le carillon d'une ville du nord, puis conclut :

Mais, c'est fini cette âpre et déchirante lutte.
Je viendrai, mes deux mains tenant la double flûte.
J'aurai l'odeur du vert lotos, des serpolets ;
Près de moi des enfants joueront aux osselets...
Au-dessus des enclos luiront des figues bleues ;
Pour cueillir ces fruits chauds entr'ouverts dans l'azur,
Je presserai si bien mon corps contre le mur,
Que je serai semblable à ces Nymphes des frises
Dont la jambe et la main sont dans la pierre prises...

On ne peut tout citer. Les livres de Mme de Noailles pèsent sur nous, presque par tous leurs poèmes, d'une impérieuse sollicitation. Mais on a de la peine à mettre quelque ordre dans ses impressions. Ce livre frénétique et bondissant semble réglé selon le bel art de la danse, mais d'une danse toute inspirée. Sans cesse élancé vers la conquête et le départ, il revient, repart, revient encore, sans sortir de l'enceinte prescrite et du cercle assigné.

On y entend bien d'autres voix encore. Nulle analyse ne peut rendre le charme, tout en nuances, des innombrables jardins qu'elle célèbre avec une éternelle fraîcheur. Rien de plus séduisant que cette couleur Ile de France dont tant de pages sont harmonieusement pénétrées. Un vent, venu d'outre-Rhin déjà, siffle sur le paysage barrésien. Au contraire, cette mesure heureuse, presque tendre, qui nous retient dans les romans d'un Régnier ou d'un Boylesve, on la retrouve ici.

Cette ardeur à tout recevoir, à tout accueillir dans un organisme *poreux*, que le monde ne pénètre pas seulement par les yeux, mais par l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher, nous gagne à notre tour. « N'être rien qu'une bouche goulue, qui goûte et qui boit l'univers » ; respirer « comme on avale » : ces souhaits nous les faisons nôtres, et nous nous abandonnons au transport de ces poèmes sur le ton de qui les seuls ti-

tres renseignent : *Danse, Ivresse, Bondissements.* Nous la suivons lorsque, sur les pas de quelque grand homme : Stendhal, Lamartine, Rousseau, elle nous convie à de fervents voyages. A notre tour nous « accueillons » dans notre âme ces émouvants poèmes, comme Barrès la vit faire, inclinée sur l'âme de Jean-Jacques, et tandis que « le soir divin tombait sur Chambéry ».

La vague lyrique a peu à peu gagné notre rêve. Elle a tout l'élan, toute la chaleur du génie qui n'est qu'une persuasion bouillonnante. Parmi les inspirés eux-mêmes, plus d'un semblerait froid à côté de cette prêtresse de Dionysos qui osera pousser quelque jour — et sans appeler le sourire sur nos lèvres — ce cri héroïque : « Que veux-tu qu'on m'apporte — à moi qui suis le feu ! » Si *les Eblouissements* ne sont pas le livre de Mme de Noailles qui éveille les notes les plus neuves, ni les plus déchirantes, il repousse, en tous sens, les bornes d'un domaine assigné par *le Cœur innombrable* et *l'Ombre des Jours*. On se demandait, le livre fermé, si elle devait le dépasser jamais. Mais n'est-ce pas le propre du génie lyrique de créer une constante surprise ?

§

Il est toujours imprudent de marquer des points de rupture dans une œuvre. Et plus encore de creuser un fossé, à un moment précis, entre deux livres rapprochés. Ou, du moins, ne nous y décidons pas sans avoir consulté l'artiste lui-même.

Or, à plusieurs reprises, tel Hugo divisant ses *Contemplations* en deux parties bien distinctes, Mme de Noailles s'est plu, dans *les Vivants et les Morts*, à opposer « autrefois » à « aujourd'hui ». O nature, dit-elle quelque part, « ma jeunesse est en vous ».

Mais moi j'ai poursuivi la route, je dépasse
Votre extase alanguie et votre enchantement,
J'habite un continent dispersé dans l'espace
Où l'âme a son domaine et son déchaînement.

Et ailleurs :

Autrefois, étendue aux bords joyeux des mondes,
Déployée et chantant ainsi que les forêts,
J'écoutais la Nature, insondable et féconde,
Me livrer ses secrets.

A présent je ne vois, ne sens que ta venue,
Je suis le matelot, par l'orage assailli,
Qui ne regarde plus que le point de la nue
Où la foudre a jailli.

Cet être dont la venue a ainsi dérangé l'ordre heureux de son univers, c'est, on le verra, l'amour lui-même, cet amour dont l'aventure de Bitto disait la faiblesse, l'insuffisance. L'ignorance parlait sans doute dans ces vers. Car, maintenant qu'il est venu, la femme ne semble plus avoir assez de ressources pour le chanter. A-t-il apporté le secret de tout pathétique et de toute gravité? Non, sans doute, mais il lui en a révélé le sens profond.

Et d'abord, du fond du cœur comblé, monte un chant de reconnaissance et d'étonnement, — l'étonnement n'est peut-être que la reconnaissance du désir. Etonnement devant l'objet aimé :

Je ne puis pas comprendre encor que tu sois né.

Il est là. elle le possède, et tout lui semble rajeuni !

Plus besoin de partir à la découverte du monde, de confier à de lointains voyages le soin d'un cœur qui veut être émerveillé. Sans doute, une âme généreuse caresse le regret, cette tendresse du souvenir :

Et je songe ce soir avec un cœur surpris
A ces temps où ma vie, errante et nostalgique,
Ressemblait par ses pleurs, ses rêves, ses défis,
Son ardeur à mourir et ses sursauts lyriques
Aux groupes des héros dans les musées antiques...

Mais maintenant :

L'huile d'or du soleil sur les mers levantines,
Les astres fourmillants dans les grottes des cieux,
La fougue des vaisseaux sur les vagues marines
Sont réfléchis pour moi dans chacun de tes yeux.

Pour l'être qui projette en lui les souvenirs des pays contemplés, l'amour, un grand amour, n'est autre chose que le plus pathétique des voyages. Mais c'est un voyage, non moins que tout autre, dangereux, menacé. Mille embûches ou il pourra sombrer. Puis la menace de mort, que nul instant n'évite, plane, s'étend sur lui. Et les yeux rendus plus craintifs, dans la possession d'un extrême bonheur, voient son ombre s'allonger.

Même quand je te vois dans l'air qui m'environne,
Quand tu sembles meilleur que mon cœur ne rêva,
Quelque chose de toi sans cesse m'abandonne,
Car rien qu'en vivant tu t'en vas.

(L'octosyllabe n'est pas très euphonique peut-être, mais quelle justesse, quelle force persuasive dans l'allitération !) Et la plainte s'exhale, déchirante. Tout geste humain n'a-t-il pas sa tragique antithèse dans l'immobilité du cadavre :

Hélas ! quand ton élan, quand ton départ m'oppresse,
Quand je ne peux t'avoir dans l'espace où tu cours,
Je songe à la terrible et funèbre paresse
Qui viendra t'engourdir un jour.

Toi si gai, si content, si rapide et si brave,
Qui règnes sur l'espoir ainsi qu'un conquérant,
Tu rejoindras aussi ce grand peuple d'esclaves
Qui gît, muet et tolérant.

Tel est pourtant le sort à tous réservé. Aussi quelle révolte à la pensée que l'être le plus aimé s'y doit soumettre ! Et c'est, le plus touchant de tous, l'instinct maternel, qui remonte alors : se jeter entre le danger et lui, lui faire rempart de son corps, succomber en le préservant. Mais, par un singulier mouvement, si elle se rebelle à la pensée que l'être humain viendrait à disparaître, c'est qu'elle lui a donné ce qu'il y avait de meilleur en elle, c'est qu'elle a brisé au flot mouvant de son âme

Ses rêves, ses défauts, sa peine et sa gaîté,
Comme un palais debout qui se défait et tremble
Au miroir d'un lac agité.

En défendant autrui, l'être prend encore sa propre défense.

Pourtant, avec quelle ferveur elle égrène pour l'amant le rosaire amoureux ! Toute la passion est dans cette suite de poème fougueux et attendri. En voici quelques aspects.

« Aujourd'hui vous n'êtes pas là et je songe à vous. Etes-vous bien celui à qui je pense ? Est-ce que je vous connais bien, en vérité ? J'ai tant rêvé par vous, tant rêvé et tant souffert ! Je vous vois à travers mes rêves, à travers ma douleur. Ah ! revenez, revenez à présent : que je voie si vous ressemblez à ce que j'ai souffert. »

« A tout instant je te perds. Toute absence te ravit et je suis une reine dépossédée. Pourtant, même absent, tu m'obsèdes.

Je me défends de toi chaque fois que je veille. » Même en songe, « je me débats encor pour ne pas vous quitter ». Mon souffle « n'est que la certitude et le reflet du tien ». « C'est en me réveillant que je crois cesser d'être. »

Et voici le chant de la possession : une haute allégresse nargue le temps :

> Que m'importe aujourd'hui qu'un monde disparaisse !
> Puisque tu vis, le temps peut glacer les étés ;
> Rien ne peut me frustrer de la sainte allégresse
> Que ton corps ait été.

(Encore le manque d'euphonie, les heurts de consonnes, mais la vague lyrique emporte tout.) Et que rêver de plus simplement magnifique que les vers suivants :

> Je te donne un amour qu'aucun amour n'imite,
> Des jardins pleins de vent, des oiseaux et des bois,
> Et tout l'azur qui luit dans mon cœur sans limites,
> Mais resserré sur toi.
>
> Je compte l'âge immense et pesant de la terre
> Par l'escalier des nuits qui monte à tes aïeux
> Et par le temps sans fin où ton corps solitaire
> Dormira sous les cieux.

L'équilibre se maintiendra-t-il ? Ne verra-t-on pas bientôt l'un des amants se reposer « dans le bonheur amer et puissant d'aimer moins » ? Un soir d'extase arrache à la femme ce cri d'un égoïsme féroce : « Je n'avais plus besoin de vous pour vous aimer. » Serait-ce le sort du désir de n'aller chercher que lui-même à travers autrui ? Pour la seconde fois, nous voyons l'être, dressé vers la conquête, retomber dans l'étroite enceinte de son moi.

Pourtant ce sont encore là les mouvements d'un amour comblé, les jeux d'un *moi hypertrophié qui ne se donne qu'en se retirant*. Lorsqu'une mort soudaine aura séparé les amants, la survivante sentira s'écrouler en elle ce « palais debout » qu'elle avait rêvé d'être pour le mirer, défait et tremblant, au « lac agité » d'une âme étrangère.

Les Romantiques, disciples inconscients de l'Antiochus de Racine, ont dit seulement la décoloration, l'abolissement du monde par la douleur. Et, sans doute, il est bien vrai que les décors de notre vie courante tremblent et s'estompent, embués par un voile de larmes. Mais un autre horizon les rem-

place qui est de hauts plateaux et de pics déchirés. On y entend souffler la bise d'une éternelle désolation. Mais le désespoi verse un breuvage — qui étonne d'abord et qui brûle — mai qui soutient les forts.

Mme de Noailles a confessé elle-même que si, naguère, ell parlait des troublantes énigmes de la destinée, c'était avec un ignorance ingénue :

> Je possédais l'ardente et féconde ignorance,
> Parfois je parlais des tombeaux.
> ... La mort faisait partie heureuse des vivants
> ... Je contemplais la flamme et j'ignorais les cendres,
> O nature, que vous faisiez.

A présent, au contraire,

> A présent sans détour s'est présentée à moi
> La vérité certaine, achevée, immobile (1) ;
> J'ai vu tes yeux fermés et tes lèvres stériles,
> Ce jour est arrivé, je n'ai rien dit, je vois.
> ... Je sais que tu es mort.

Et voici que cette certitude sensible de la mort a tout décoloré. Dénuement de se retrouver faible, impuissante, dépouillé devant « l'insondable univers qu'on a cru posséder » ! La seule certitude qu'elle étreigne à présent, c'est que tout es « vain et sombre atterrissage »,

> Puisque tout l'univers est posé sur les morts.

Mort partout, derrière soi, devant soi. Seul mot aux lèvre de l'écho. Seul horizon dans la perspective de toutes les avenues. M. Gustave Lanson, dont j'ai lu, sur *les Vivants et le Morts*, l'une des critiques les plus décisives, définit cela à mer

(1) N'est-ce pas le lieu de signaler en passant le « bergsonisme » de Mme d Noailles ? Tancrède de Visan, qui s'est plu, dans son livre *l'Attitude du lyrism contemporain*, à suivre chez nos poètes l'influence de l'auteur des *Données imm diates de la conscience*, n'aurait pu moins faire, je pense, s'il eût possédé *les V vants et les Morts*, d'y faire place à Mme de Noailles. Si je ne me trompe, cet façon de distinguer la sensation intellectuelle d'une chose de sa possession sens ble (je renverse les termes à dessein), cette façon de considérer la mort comm une vérité immobile, puisque, justement, le frisson, l'instabilité de la vie en e bannie et qu'un tel concept, n'ayant plus à s'enrichir, est figé : ces données n sont-elles pas, aux termes près (je ne suis pas orfèvre), tout à fait dans le ton d la philosophie bergsonienne ? Elle se raccorde d'ailleurs à ce mot d'un penseur « Tiens toute chose achevée pour morte. »

On pousserait aisément l'étude, en la nourrissant d'exemples :

> Je sais que, pour les morts, plus aucun temps n'existe.
> ...Vivre quand ils sont morts, respirer les saisons
> Lorsque le temps sur eux *s'épaissit et s'étire...*

veille. D'ordinaire, dit-il, on limite la pensée de la mort au passé. On songe à la disparition de ceux qui vous ont précédé. L'on n'embrasse devant soi, dans sa descendance, qu'une longue route radieuse où la mort n'est pas. « L'avenir, dit-il, cela veut dire la vie. » Et il rend hommage, comme il convient, à ce poète dont c'est l'une des plus admirables originalités, d'avoir projeté sur cet avenir ce parfum de mort qu'on se bornait d'ordinaire à sentir monter du passé.

Pour celle qui a vu mourir, le souvenir de la mort ne s'abolira plus. Tout lui rappellera les détails de ce jour « de fin du monde » où l'aurore est revenue pour qui ne pouvait plus la voir. Les choses les plus aimées, les fleurs des belles saisons lui rappelleront la gerbe qui se fanait sur le cœur sans battement de l'ami :

Les fleurs entre tes mains et contre ton doux être
Parfumaient froidement ton éternel répit ;
Jamais je ne verrai l'été sans reconnaître
Ce jardin qui mourait sur ton cœur assoupi.

Du spectacle de cette mort elle s'élève à la pensée de toutes les morts qu'il lui faudra subir :

C'est par vous, mes humains, que je suis périssable.

Sa propre mort n'est plus vision lointaine, inconsistante encore, elle est déjà entrée en elle, déjà elle en subit le goût :

Je suis morte déjà puisque je dois mourir.

Alors l'orgueil défaille, l'âme la plus haut montée redescend, se blottit dans l'humilité :

Mon enfant, je me hais, je méprise mon âme,
Ce déplorable orgueil qu'ont les filles de roi,
Puisque je n'ai pas pu être un rempart de flamme
Entre la triste mort et toi.

Celle qui acceptait le bonheur, comme « une austère joie » et comme le poste le plus dangereux, repoussera maintenant jusqu'à son nom « suave et malfaisant ». Elle ne sera rien qu'une borne plaintive « entre les tombeaux et les astres ».

Dans cette âme ravagée qu'habite à bon droit « le sombre amour de la mort éternelle », un chant se lève encore, le plus désolé; une prière s'exhale, la plus poignante. Nous ne pouvons rien pour les morts : notre être physique avant notre

mémoire nous trahit et nos yeux n'ont pas retenu leurs traits réels :

> En vain nos yeux vivants penchés sur leur néant
> Tentent de réveiller ces puissantes paresses
> Et d'absorber ces corps à force de caresses
> Ainsi que le soleil aspire l'océan.

(Incomparable image que nul, peut-être, n'avait encore trouvée!) Ah! que du moins nous fassions vœu de ne plus admettre la paix, cette lâcheté ! N'est-ce pas déjà commettre à leur égard assez « ample trahison » que de reprendre sans eux une vie oublieuse? Et d'aller respirant jours et saisons sans souci de ces délaissés que nul ne relève de leur faction dans l'immobile, de leur garde dans l'éternel ?

Or, qu'on y prenne garde, ce qu'elle découvre ici c'est la notion, familière à d'autres, mais, pour elle, inédite; c'est la notion du devoir moral. Voici qu'elle découvre un but à la vie. Et ce but n'est pas l'insouciant loisir qu'elle chantait dans ses premiers livres! Elle s'offre comme un soldat « que la victoire emploie — à mourir en chemin ».

Mais si, cherchant un caractère à cette obéissance, elle lui donne, à son insu sans doute, l'esprit d'une obéissance militaire, c'est un peu, sans doute, sous l'influence de Vigny, c'est surtout, je crois, parce que le commandement donné par un supérieur hiérarchique suppose une obéissance, absolue peut-être, mais sans humilité.

On le voit bien lorsqu'elle se tourne vers Dieu.

Car, de même qu'aux confins de la douleur elle a pressenti le domaine mystique « comme par ses parfums un jardin dans la nuit », de même, à l'extrême de son amour, là où nulle puissance humaine n'atteint plus, elle a pressenti une puissance supérieure à qui sa détresse l'a suspendue et qu'elle a nommée Dieu, au sens où l'ont entendu les Chrétiens.

> Mon Dieu, je ne sais rien, mais je sais que je souffre
> Au-delà de l'appui et du secours humain
> Et, puisque tous les ponts sont rompus sur le gouffre,
> Je vous appelle Dieu et je vous tends la main.
>
> Mon esprit est sans foi, je ne puis vous connaître,
> Mais mon courage est vif et mon corps fatigué,
> Un grand désir suffit à vous faire renaître,
> Je vous possède enfin puisque vous me manquez.

Les lumineux climats d'où sont venus mes pères
Ne me préparaient pas à m'approcher de vous ;
Mais on est votre enfant dès que l'on désespère
Et quand l'intelligence à plier se résout.

« Venez combler le vide que je sens s'approfondir en moi. » Il y a cela, peut-être, à la source du sentiment qui pousse le chrétien à genoux. Mais le Dieu qu'il prie est un être dont une suite de théologiens ont pris soin de définir les attributs, d'expliquer les perfections. Ce Dieu ne varie pas à la fontaine du fidèle. Il faut l'accepter, triple et un, paternel et inflexible, exigeant surtout — ou le rejeter. Mme de Noailles nous explique les spectacles qui lui font pressentir Dieu : et ce sont les grands mouvements d'une foule concentrée en quelque geste unanime, des sites romantiques et orageux, les jeux de l'instinct qui se montre à nu. Si elle appartenait à quelque confession et qu'elle eût un « directeur », je crois qu'il s'effrayerait quelque peu. Elle s'en doute, elle qui avoue n'offrir à ce Dieu pressenti que « de pourpres charbons retirés des enfers ». Aussi les grands passionnés, plus que les vrais croyants, aimeront-ils ces frénétiques élans vers un Dieu « en qui tout excès est permis », y goûtant la richesse d'une âme qui rejette une croyance lorsqu'elle y trouve trop de calme et de mesure :

J'ai vu trop de repos chez ceux qui vous atteignent,
La sainteté n'est pas de vous avoir trouvé.

Simple commentaire du cri d'un Pascal qui, lui aussi, n'avait de tendresse et d'égard que pour ceux « qui cherchent en gémissant (1) ». Mais Pascal, lui, demandait à l'homme de se soumettre à l'inspiration, « en sorte que cette force s'accordât avec cette bassesse ». Orgueilleux jusqu'au bout, le poète des *Vivants et les Morts* voudrait parler d'égal à égal à ce Dieu pressenti. D'ailleurs, il ne le conçoit pas bien et redoute de le concevoir. Ce Dieu est à l'extrême limite de son propre excès.

(1) Le paganisme de Mme de Noailles n'était peut-être pas si distant de ce sentiment religieux, ou du moins l'y acheminait :

L'important n'est pas d'être sage,
C'est d'aller au-devant des dieux.

(*La Course dans l'azur.*)

Il est sa taille, allongée comme les ombres du soir.

Parfois en suffoquant je pressens vos domaines
Quand il faut plus de place à mon extrême amour.

L'esprit s'abuse quand il bouillonne ainsi. L'inspirateur et l'inspiré, la victime et la proie se confondent pour lui. Une méditation plus calme ramène à des données plus précises. Elles sont plus païennes aussi. La conception du dieu, se précisant, amène l'image d'un « tyran d'Asie aux cheveux bleus », accoudé au bord du ciel sur des balcons de nuées et abandonnant une oreille indolente et flattée au chant du jet d'eau dans les vasques du clair de lune. Ce dieu n'a rien de paternel et d'indulgent. C'est un tyran, sans cruauté peut-être, mais aussi sans tendresse. S'il ne hait pas les êtres, il les ignore. Il a jeté l'homme dans le monde et ne s'en est plus inquiété. Aussi ne pouviez-vous savoir, lui dira le poète,

Que nous appellerions amour, splendeur, désastre
Ce qui n'est à vos yeux que la pente du sort.

Seules les passions de l'homme ont ces couleurs. C'est l'homme seul qui a coloré son univers. Son orgueil se redresse dans un suprême défi.

Telle est, je crois, la conclusion du livre. Elle n'est pas chrétienne, comme on voit. On y retrouve la couleur d'une imagination orientale, mais qu'un climat plus dur a virilisée.

J'ai su que rien, ici, n'est donné à nous-mêmes,
Qu'on est un mendiant du jour où l'on est né,
Que la soif se guérit sur les lèvres qu'on aime,
Que notre cœur ne bat qu'en un corps éloigné.

. . . .

Les délices, la paix ne sont pas suffisantes,
Un courageux élan veut aller jusqu'aux pleurs.
La passion convie à des fêtes sanglantes,
Tout est déception qui n'est pas la douleur.

Il n'y a plus rien ici d'imaginaire et d'inventé. Les vers montent, précis, massifs, presque sans images. Ils ont une âpre beauté, la beauté des bastions et des drapeaux. Mais ce sont des bastions battus en brèche, des drapeaux criblés de balles. Et cette âpre beauté passe à nos yeux le voluptueux enveloppement de naguère.

Les Vivants et les Morts n'atteignent pas, hélas ! n'atteignent peut-être jamais à cet équilibre de la pensée et de la

langue où l'on reconnaît les œuvres fortes. Pourquoi s'en dissimuler les défauts? On les connaît d'autant mieux qu'on en souffre. Et l'on souffre à chaque instant de ce qu'il y a de trouble, d'imprécis, de flottant dans le vocabulaire et la syntaxe. Une perpétuelle accumulation de substantifs et d'épithètes, loin de fortifier l'impression, l'affaiblit. Les mots-images n'acquièrent tout leur pouvoir qu'isolés, comme de beaux arbres, sur les pelouses du discours. Il est des incorrections (je suis comme un mourant de soif dans le désert), et parfois lorsque le mouvement vient s'accorder au sens le plus généreux :

(Mais que peut-on, hélas ! un être pour l'autre être
En dehors de la volupté !)

On ne saurait trop regretter ces taches qui, si peu que ce soit, déclassent notre plaisir, et souvent au moment qu'il devrait être le plus vif. On le regrette d'autant plus qu'elles sont le plus souvent simple négligence, et négligence qu'un quart d'heure d'application et des sacrifices — des sacrifices surtout — auraient suffi à effacer. Pourquoi le poète, qui nous a tendu, dans une coupe si virilement taillée, le suc d'une pure sensibilité féminine, prend-il plaisir parfois à nous rappeler qu'en art l'esprit de sacrifice n'est pas le propre des femmes?

Mais on aurait tort d'être un grammairien trop sévère quand un maître tel que M. Lanson nous a lui-même prêché l'indulgence. Et contre qui ? Contre Boileau et contre Flaubert, défenseurs de la grammaire intégrale. Et contre les Goncourt, faudrait-il ajouter. On leur rapporterait à juste titre, en effet, la responsabilité de cette sotte théorie qui prétend à déclasser le plus beau poème pour quelque dureté de vocabulaire ou quelque incertitude de syntaxe. « Sans la langue et sans l'art, dit M. Lanson, il y a tout de même des poètes. Mais, conclut-il, il ne faut pas le dire d'avance aux jeunes gens. » C'est donc à nous qu'il s'adresse. Ayant recueilli la leçon, nous pouvons répéter le propos. Il n'est pas si fréquent aujourd'hui.

§

Sans doute, le génie de Mme de Noailles n'est pas une de ces fleurs d'exception qui jaillissent tout à coup sur un terrain nouveau. Nos grands lyriques ont préparé celui qui le porte et l'alimente. C'est Hugo qui lui a transmis son abondance intarissable, son éternel développement, peut-être son goût du

sublime, et le Hugo du *Cantique de Betphagé* plus que tou autre :

Venez de l'ombre où sont les lions et venez
De la lumière où sont les aigles.

C'est aussi Vigny. Elle en a recueilli le tourment devan les destinées, le culte de l'être « taciturne et toujours menacé », le goût de tout ce qui est souverain et fragile (génie mouran dans la solitude, vierge immolée par son père, colosse asserv et raillé), et jusqu'au pur sourire « amoureux et souffrant » Bien plus, ne lui a-t-elle dérobé le secret de ce grand vers qu s'étale, s'arrondit et se boucle lui-même, sans cesser pour cel d'être incommensurable (1) ?...

Mais une comparaison s'impose que ne suggère pas seule ment la parité du sexe, mais la couleur du génie et la nature de l'inspiration, et c'est avec Louise Labbé, le seul génie fémi nin de notre poésie digne d'être comparé aux plus grands Louise Labbé, d'ailleurs, est encore fort mal connue. Et l'o ignore assez généralement que ses vingt-quatre sonnets son peut-être l'un des sommets lyriques de notre poésie amou reuse.

Toute la passion palpite dans cette œuvre si mince que s lecture demande seulement quelques minutes, toute la passio et le culte, tout moderne, d'un fiévreux, d'un douloureux bon heur. On y trouve jusqu'à ce goût végétal, que Mme d Noailles a infiniment raffiné, mais qu'elle n'a pas « inventé » après Ronsard et Louise Labbé :

Je vis, je meurs, je me brûle et me noie,
J'ai chaud extrême en endurant froidure,
Tout en un coup je sèche et je verdoie.

Seule Mme de Noailles aura vécu à ce point « exaltée e mourante de flammes ». Louise Labbé a chanté encore avan l'auteur des *Vivants et les Morts* cet égoïsme frénétique d

(1) Rapprocher de la partie des *Vivants et les Morts* intitulée *les Elévations*, *Moïse*, *la Maison du berger* et les principaux poèmes des *Destinées*. Et tant vers apparentés par une même audace dans « le lancer », par une même nobless native et souveraine. Ceux-ci, par exemple, pris dans *les Vivants et les Morts*

Les lumineux pays dont sont venus mes pères
Ne me préparaient pas à m'approcher de vous,

qui, par la coupe, sinon par le sens, semblent accordés au même diapason q ceux-là du *Moïse* de Vigny :

Seigneur, vous m'avez fait puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

l'amour-conçu comme un échange sans désintéressement, qui donne plus peut-être, mais ne donne que s'il reçoit :

> Baise m'encor, rebaise moi et baise.
> Donne m'en un de tes plus amoureux,
> Donne m'en un de tes plus chaleureux,
> Je t'en rendrai quatre plus chauds que braise.

Mais taxerait-on d'égoïsme une passion dont on vit et dont on meurt, et dont on meurt plus qu'on ne vit ? Passion lamentable et déchirée, dont la liberté n'est qu'un plus dur esclavage ! Il y a chez Louise Labbé toute l'amertume de l'étreinte menacée, de l'union impossible. L'illusion se réfugie dans le rêve. Toujours les amants souhaitèrent de fuir la veille douloureuse pour un sommeil rempli par la plus chère présence. Du sort contraire Louise Labbé n'implore guère que ce bonheur-là, ce bonheur réfugié dans le sommeil et le rêve de chaque nuit, un bonheur que la langue du temps lui permet d'appeler un bonheur « en mensonge ». Le sonnet où elle proclame le secret de la nocturne félicité est déjà l'amorce lointaine de la comparaison, chez Pascal, du roi et du berger aux songes balancés. Le vers de Mme de Noailles :

> C'est en me réveillant que je crois cesser d'être,

en est une réminiscence presque certaine.

Il est un sentiment que le poète des vingt-quatre sonnets a traduit avec une force inégalée : c'est la volonté de ne pas consentir à la mort tant que l'être physique, tant que le corps sera capable de souffrir par ses sens déchirés et surtout, dira-t-il à l'objet de sa passion :

> Tant que l'esprit se voudra contenter
> De ne vouloir rien, fors que toi, comprendre...

Ce sentiment, suprême expression de la tendresse féminine, est encore, à quatre siècles d'intervalle, sa propriété exclusive. Mais, celui-ci mis à part, que de thèmes dont Mme de Noailles lui dispute la propriété.

Louise Labbé, lyonnaise et femme du monde, n'a-t-elle pas proclamé bien haut qu'il n'y avait nulle bassesse dans des plaisirs si chèrement achetés, n'a-t-elle pas invoqué, bien avant La Fontaine, défenseur de Fouquet, la justification par la douleur ?

> Ne reprenez, dames, si j'ai aimé.
> Si j'ai failli, les peines sont présentes...

Et enfin — ce qui n'est pas sa moindre ressemblance av
celle que Barrès appelait « une jeune vivante » favorite d
dieux hellènes — n'a-t-elle pas, au sein de son paganism
gardé le secret d'une charité toute chrétienne, elle qui a term
né son sonnet aux dames amoureuses, et son livre, par ce sou
hait généreux :

Et gardez-vous d'être plus malheureuses ?

La vie morale de ces êtres, brûlés par un feu qui ne vien
pas du ciel chrétien, est assurée par leur extrême ferveur
Tièdes, ils seraient sans richesse, le feu qui les consume es
leur propre justification. Et la preuve que l'on respecte e
eux de grands prédestinés, c'est que nul sans terreur ne s
verrait porté sur les sommets qu'ils habitent... Nul, sinon ceu
que hante le désir de vivre dans la mémoire des hommes. L
souhait n'est pas toujours vain. Cette Louise Labbé, dont l
pauvre corps n'est maintenant que cendre, et dont on n
pas, je crois, d'image *probablement* véridique, semble en
core la plus vivante des amoureuses. Puisse le même sort
travers les âges accompagner la Muse contemporaine qui en
le plus exprimé le désir et, peut-être, qui l'a le mieux mérité

★

Voici donc devant nous, portant comme elle l'a dit elle-
même, portant sur elle

... la douce ardeur des mondes
Et tenant les fleurs de l'été,

voici, debout sur les marches de ses quatre livres, la Mus
ardente et nostalgique, langoureuse et grave, la Muse deu
fois féminine de la plus ardente des poésies.

Non content d'avoir feuilleté cette œuvre, l'interrogean
page à page, nous voulons maintenant, au grand jour étalé
juger librement de son beau trésor, le supputer, le tenir dan
la main.

Un trait nous frappe avant tout autre : un goût frénétiqu
de la vie. La vie, c'est-à-dire la chaleur du sang dans les artè
res, les yeux s'ouvrant à la lumière, le cœur accueillant l
désir ; la vie, ce bien indéfinissable et merveilleux, le seul bie
du monde puisque, sans lui, tous les autres ne sont rien e
puisque le bonheur n'est que son libre épanouissement. C'es
ce bonheur qu'elle a chanté vingt fois, avec une ardeur iné

galée depuis les poètes grecs, dont elle est bien ici la petite fille et l'héritière.

Sans doute elle apporte au bonheur d'exister toute la fièvre d'un sang plus lourd, des nerfs exaspérés par l'archet romantique. Son désir

D'être, d'être toujours et sans fin, d'être, d'être ;

son vœu d'ignorer la paix ; son incapacité à oublier dans les bras d'un amour la pensée de tous les amours ; en un mot son goût de l'infini, voici la marque d'une culture romantique et même chrétienne qu'elle a dépassée, mais qu'elle avait connue. Ou plutôt cette double culture n'avait-elle pas préparé son âme à recevoir les paroles du maître de la joie temporelle, le Zarathoustra de Nietzsche ? Joie de fontaine jaillissante, joie de danseur frénétique à qui le tertre des tombes mêmes offre un tremplin : telle est la joie qui respire en vingt poèmes et, en particulier, dans le prélude des *Eblouissements.*

Mourante je dirai qu'il faut jouir et vivre...

Cet amour de la vie, foncier, insatiable, primordial, engendre tous les amours. Soucieuse de savourer mieux que personne la beauté du monde, Mme de Noailles a fait vœu de s'ouvrir à lui par tous les sens à la fois :

Il n'est pas suffisant qu'on regarde et qu'on touche
Les vergers odorants et verts ;
Je voudrais n'être rien qu'une amoureuse bouche
Qui goûte et qui boit l'univers.

Le miracle, c'est qu'elle a réussi à être cet organisme poreux en qui la beauté des jours et des saisons s'est infiltrée tour à tour. Elle ne s'est pas contentée d'admirer, d'aimer l'air, l'eau, la lumière, le soleil, les paysages, elle a été tour à tour chacun d'entre eux et elle a célébré le transport de ses incessantes incarnations.

La même ardeur l'entraînait au voyage. Les plus beaux pays ont défilé, les uns sous son regard vivant, et tous sous les yeux de son rêve. Si, finalement, elle s'est *arrêtée*, si elle a célébré avec toute sa ferveur « la beauté de la France », c'est qu'elle a découvert, dans ce petit coin du monde, une beauté qui passait toutes les autres, ou, du moins, pouvait en assumer la suppléance.

Nulle mieux qu'elle, en effet, n'a excellé à aiguiser son désir,

à nourrir, à intensifier ses plaisirs les uns par les autres. Elle accueille la douleur le jour qu'elle y trouve le terme d'une volupté plus grande. C'est le fameux cri de *l'Ombre des jours :*

> Qu'est-ce que tout cela qui ne te fait pas mal ?

repris et commenté dans *les Vivants et les Morts.*

> Les délices, la paix ne sont pas suffisantes,
> Un courageux élan veut aller jusqu'aux pleurs...

Telle est la discipline aux ascètes, tel le sadisme aux passionnés, tel, encore, ce que Verlaine appelle quelque part « l'extase rouge (1) » des martyrs.

Dès son premier livre nous nous étonnions de ne pas trouver de véritables élans vers l'amour. Et les livres suivants confirmaient la surprise. Oui, la passion dont un être est l'objet nous était déconseillée. Mais cette femme nous en donnait les raisons. La passion n'est pas assez vaste pour tout contenir. Elle est l'écran du monde. Enfants, disait-elle,

> Enfants, regardez bien toutes les plaines rondes,
> Après...

après, c'est-à-dire lorsqu'on est possédé par l'amour,

> ...... on ne voit plus que son cœur devant soi.

La fusion des êtres est impossible, disait-elle encore. Et la passion, si haut montée fût-elle, ne saurait se maintenir égale de part et d'autre. Tôt ou tard, et bien vite à l'ordinaire, on voit l'un des amants se reposer

> Dans le bonheur amer et puissant d'aimer moins.

Par contre, comment une telle frénésie d'exister n'eût-elle pas entraîné, par un balancement naturel, la pensée de sa tragique antithèse : l'immobilité, la dissolution, le néant de la mort ?

Pour cette païenne, en effet, nulle conception, nulle espérance d'une vie au delà de la vie. La mort est l'arrêt brusque, le trou noir, la fin de tout. Dès lors, comment n'en serait-elle pas hantée ?

Mme de Noailles, nous l'avons vu, a presque autant parlé de la mort que de la vie. Et cette abondance, je crois, n'est que le jeu d'une invincible terreur. Les fantômes ne sont terribles qu'à cause de leur imprécision. C'est atténuer sa frayeur

(1) *Sagesse.*

que d'analyser les traits du fantôme qui l'a causée. C'est, peut-être, oublier un malheur que de s'accoutumer à la pensée de ce qu'il est.

Dans *le Cœur innombrable* Mme de Noailles narguait la mort, avec une témérité juvénile. Ainsi l'athée nargue le Dieu auquel il ne croit pas.

Mais, de livre en livre, la crainte grandissait. Dans *l'Ombre des Jours* montait, plus précis déjà, plus avoué, le regret de la jeunesse qui n'est pas éternelle.

Dans *les Eblouissements*, ce n'était plus un soupir, encore moins une bravade, mais un sanglot :

> Hélas ! je n'étais pas faite pour être morte !

Contre cette hantise de la mort, un seul recours, un seul : la pensée de la gloire, cette éternité dans la mémoire des hommes. Nous avons vu avec quel élan de désespoir, et aussi de coquetterie féminine, Mme de Noailles, sous des formes diverses, s'y rattachait.

Une gourmandise savamment aiguisée, un frénétique désir de possession, une tendance ingénue à imaginer son éternité temporelle dans la mémoire des hommes pour s'en faire un rempart contre la vieillesse et la mort, c'est-à-dire contre l'oubli : telle était, en définitive, l'inspiration de Mme de Noailles dans ses trois premiers livres, et l'on pouvait dire, avant *les Vivants et les Morts*, toute sa poésie.

Mais ce livre est venu. Et, à la première lecture, nous avons cru qu'il fallait modifier l'idée que nous avions de ce génie poétique. Mme de Noailles l'avouait, en effet : un être avait dérangé l'ordre heureux de son univers.

Et c'était l'amour, l'amour, c'est-à-dire non pas seulement le plaisir des corps, mais le mélange et la fusion des âmes, cette passion précise dont nous remarquions l'absence jusque-là. Maintenant elle ne semblait plus vouée qu'à chanter l'allégresse de cette venue.

Elle chantait ! Mais tandis qu'elle chantait, l'être de terreur, naguère abhorré, défié maintenant, la mort vint, qui saisit, impitoyable, l'objet de son allégresse, — l'amant en qui elle croyait revivre en se donnant.

Alors, de cette âme déchirée, monta le chant le plus pathétique. Ah ! nous étions loin des méditations lyriques d'avant-

hier. Pareille aux filles d'Israël pleurant la captivité de Sion, ce n'était plus sur elle et sur la mort future, sur sa mort à elle, qu'elle pleurait, non, elle disait tout simplement la douleur de l'être qui *voit mourir*, et son hébétude devant la certitude visible et tangible de la mort : un cadavre.

Quel être allait remplir l'extrême dénuement où nous la voyions plongée ! Quelques-uns répondirent : Ce sera le Dieu des chrétiens. De vrai, à bout de souffle, défaillante, exténuée, un instant cette païenne s'était tournée vers lui. Elle le devina, elle pressentit son domaine, mais, en fin de compte, elle n'entra point. Son âme, tendue vers l'impossible, répudiait un salut dont la recette est donnée :

> J'ai vu trop de repos chez ceux qui vous atteignent.

Surtout elle avait trop d'orgueil pour s'asseoir à la table des ouvriers de la dernière heure :

> Etre sauvés enfin ce n'est pas être élus.

Puis, brusquement, le Dieu paternel des chrétiens se métamorphosait à ses yeux en un tyran d'Asie indifférent aux hommes.

Solitaire, elle retomba donc à son dénûment. « Borne plaintive », « entre les tombeaux et les astres », elle marquait pour jamais « ce jour de fin du monde » où le cœur de l'ami s'était arrêté. Pourtant, cette borne doit résonner encore. Un son s'en échappera. Et si c'était, mystérieusement accordé à celui de jadis, le son du plus fougueux chant de vie qui soit jamais monté?

Les Vivants et les Morts rompent moins qu'on l'aurait cru avec la tradition des autres livres. S'ils nous en écartent un moment, je crois, en définive, qu'ils nous y ramènent. Mais non sans l'avoir enrichi d'un trésor de vie intérieure vraiment inestimable.

Et riche de ce trésor, malgré ses multiples imperfections, peut-être ce livre doit-il, — tel, au dernier siècle, *les Méditations*, *les Fleurs du Mal*, — marquer notre siècle, et notre poésie, d'une borne arrêtée.

★

L'arme dont elle blesse, c'est le poignard romantique. Mais ce poignard était lisse. Le sien est barbelé. Il mâche les lèvres de la plaie. Baudelaire, avec sa sourde férocité, en a multi-

tiplié les arêtes. Car lui aussi, le grand aïeul tout proche, l'Ange conducteur, elle a recueilli son héritage. Aimerait-elle à ce point, s'il n'avait chanté, les choses et les horizons exotiques, les fruits aux chairs rares et les palmiers indolents ? Sans lui aurait-elle su, comme elle sait, s'abandonner aux flots de la musique « vaste comme la mer immense et remuée » ? Sa source est ailleurs, à n'en pas douter. Mais quelques-unes des essences que le souverain Alchimiste a distillées dans ses noirs creusets en ont parfumé le cours.

On le devine à l'énoncé d'une double influence, celle du plus orateur entre les poètes et celle du plus musicien : il y a, dans l'œuvre lyrique de Mme de Noailles, deux courants bien distincts. Ils coulent, parallèles d'ordinaire. Mais ils se mêlent aussi et, par un rare privilège, cette fusion se fait sans contrastes, sans heurts.

Si elle a poussé quelques-uns des cris les plus poignants que le destin ait arrachés aux poètes lyriques, elle a composé quelques-unes des mélodies qui font le plus mal. Peu de grands mouvements qui n'aient leur source dans le subconscient. Et sans doute le subconscient d'un raffiné n'est pas celui d'un primitif. Mais il ne faut pas s'en plaindre s'il est plus déchiré. « Quiconque augmente sa science, disait l'Ecclésiaste, augmente aussi sa douleur. » La seule raison valable de s'élever, c'est que la vie est plus tragique sur les sommets. La culture d'une comtesse de Noailles élève de plusieurs degrés la valeur de son subconscient. Il ne l'altère pas. Tel est le bonheur du génie lyrique.

Presque tous ses poèmes y ont leur source. C'est pour cela qu'ils nous déchirent. Mais nuls peut-être ne nous emmènent plus loin que les poèmes où elle n'en est pas sortie. Gerbes d'images liées par un fil si subtil et si serré pourtant : la musique les lui dicta ; elle le lui a rendu, si l'on peut dire. Il est vraisemblablement impossible qu'on pousse plus avant la valeur musicale des mots. L'impression en reste, ou presque, unique dans notre poésie, malgré Baudelaire, musicien de *Poèmes en prose* plus encore que des *Fleurs du Mal*. Tel est le poème inspiré de la musique de Schumann, tel est celui de Chopin. Là elle produit ce que Barrès appellerait « un pathétique qui contracte et déchire le cœur ». De vrai, le cœur nous fond. C'est peut-être sous l'archet tzigane. Il y a plusieurs

degrés dans l'océan musical. Que chacun en mesure la valeur selon ses ressources de rêve et de sentiment.

Prêtresse ou bacchante, et souvent l'une et l'autre à la fois, c'est-à-dire prêtresse de Dionysos, cette fougueuse inspirée fut depuis toujours habituée à hanter « le sommet des sentiments humains — où l'air est âpre et vif comme sur la montagne ». Mais, redescendue dans la plaine, elle convie à d'exaltants voyages.

C'est alors qu'avec un charme de tendresse et d'enveloppement inimaginable, cette musicienne consommée balance ses mélodies. La place me manque pour citer le poème : *En écoutant Schumann*. D'une façon digne en tous points du romantique adolescent, auteur de *la Vie et l'Amour d'une Femme*, il dit l'étreinte frileuse des êtres devant l'âtre rallumé, sous le toit battu par le vent des premiers jours d'octobre, lorsque l'avenue dépouillée découvre à tous, au terme de leur chemin,

La vieillesse, la mort, la terre entrebâillée.

Alors monte (exposée par la voix d'un instrument, ou simple sanglot d'un cœur déchiré?) cette phrase étonnante :

O Schumann, ciel d'octobre où volent des cigognes.

Aussi aisément que nous l'avons montrée sous les traits de la Pythonisse antique ou de quelque Bérénice non résignée, nous aurions pu la peindre musicienne indolente et chantant les vergers de la Perse et les rives du Bosphore. Elle eût été plus séduisante peut-être. Elle eût été moins grande aussi qu'au cours des strophes tragiques où elle nous est apparue

Vivante et toujours plus vivante au sein des larmes.

Au voluptueux enveloppement succède alors la voix d'une force dominatrice, au ton de l'insinuation celui du commandement. Une main s'abat sur notre épaule, un être plus qu'humain se lève et nous dit : « Ne me regarde pas. Il n'est pas permis de fixer mon visage. Mais mon œuvre est là que je t'apporte. Prends. Voici ton breuvage. Qu'importe si l'atmosphère où tu vis te semble irrespirable après, oui qu'importe si tu respires, si tu vis chez des géants! Obéis-moi. Je veux. »

Ainsi parle l'ange irrité. On ne peut voir son visage. Mais en le pressent, on le devine, sur la foi de quelque figure de Michel-Ange.

Et s'il fallait chercher, par une image, le décor qui lui convient, cette image,— symbole de l'inspiration de Mme de Noailles vue à travers son dernier livre, — cette image serait d'un âpre plateau battu par la bise de la passion, d'un ciel d'orage lacéré par la foudre lyrique.

HENRY DÉRIEUX.

LA CIGOGNE SUR LES RUINES

—

Beau sanctuaire triste où songe du néant
Solitude pensive où les heures sont lentes,
Toi qu'habite la voix qui vient de l'océan,
O Chella, ville morte aux murailles croulantes :

J'aime à voir vers le ciel, bleu comme un champ de lin,
Monter superbement tes créneaux gigantesques,
Qui racontent aux yeux tout l'orgueil sarrasin,
Et dessinent ta gloire en rudes arabesques.

Par cet après-midi d'une intime douceur,
Qui berce les roseaux et flatte la pensée,
Je suis venu goûter ton mystère obsesseur
Et chercher le reflet de ta grâce passée.

Sous un figuier robuste aux fruits pesants déjà,
Tandis que mon cheval, compagnon de mon rêve,
Attend, la bride lâche, en broutant çà et là
Une herbe maladive où va manquer la sève,

Je laisse errer mes pas dans tes sentiers poudreux,
Et, parmi tes tombeaux qu'un vol d'abeille frôle,
L'esprit rasséréné par des instants heureux,
Je sens tes oliviers caresser mon épaule.

C'est ici que la Paix sourit à la Beauté,
L'âme des saints d'Islam dans l'espace circule
La mort est un espoir dont l'air est enchanté
Le jour est caressant comme un beau crépuscule

Tout est grave ou charmant : les champs, les coteaux roux,
La chèvre suspendue à des ronces voisines,

Et, le corps mi-noyé dans les flots d'un burnous,
Quelque Arabe qui dort gardé par les ruines.

Puis, dans l'étroit chemin, de buisson en buisson,
C'est le long défilé des outres, des amphores,
Qui s'en vont vers la source et sa jeune chanson,
Au dos des ânes lents, ces serviteurs sonores.

Mais au fond du vallon, sauvage éboulement,
C'est la maison d'Allah qu'envahissent les herbes,
La mosquée écroulée où croît candidement
Un paisible olivier, près des cactus acerbes.

Chaque mur a subi les outrages du temps,
L'émouchet à son gré peut traverser les salles,
Et, libre pèlerin aux pas intermittents,
Le vent seul vient baiser les piliers et les dalles.

Rien qui demeure intact en sa vierge splendeur,
Hormis le minaret, vainqueur des hauts feuillages,
Dont l'élégance fine et la faïence en fleur
Célèbrent la mystique ivresse des vieux âges.

Et, bien que la cigogne, oiseau religieux,
Ait fui le nid caduc qui demeure à son faîte,
On sent que cette tour s'érige vers les cieux,
Toute vibrante encor de l'esprit du Prophète.

O Chella, c'est ici qu'est ton plus pur joyau,
Plus secret que la perle encore dans l'écaille,
C'est ici que le soir est plus humain, plus beau,
Que son suprême adieu plus tendrement défaille.

Et lorsque mon cheval, vers la blanche Rabat —
Remparts illimités et terrasses sans nombre —
M'emporte au grand galop, par les champs où s'abat
La solennelle ampleur du silence et de l'ombre,

Mes yeux hallucinés voient surgir devant moi,
Malgré la nuit qui tombe, épaisse et menaçante,
Sur les peuples d'Islam et sur leur vieille Foi,
Une tour éternelle où l'aurore est présente.

Chella, ton minaret obsède mon cerveau,
Il envahit l'espace, il éblouit la nue,
Mais vers son faîte où plane un prestige nouveau,
Fantomatiquement, du fond du ciel venue,

Miracle bienheureux, cher à ma vision,
Une cigogne approche, étend, ferme son aile,
Et sur le nid caduc, touché d'un long rayon,
Pose pour y rester son vol grave et fidèle.



Hélas ! le vieux Moghreb est profané par nous :
La robe des cités, hier si blanche encore,
Montre aux yeux attristés des taches et des trous :
La neige polluée au soleil s'évapore.

Ta pioche, ô Progrès, plus prompte que le temps,
Sape d'antiques murs qu'elle juge inutiles,
Et la locomotive aux panaches flottants
Les recouvre, en passant, de miasmes hostiles.

J'ai vu ta Medersa, sous le pic des maçons,
Abaisser son orgueil, ô Rabat, et ses salles
Où l'Islam, autrefois, déroulait ses leçons,
Aux pieds de nos chevaux faire sonner leurs dalles.

Ce sanctuaire illustre, abandonné d'Allah,
Est devenu par nous, vainqueurs, une écurie :
Le fumier s'accumule où le sage parla,
Et la terre sacrée est à jamais flétrie.

J'ai vu de beaux jardins, féconds en oliviers,
Où murmuraient, jadis, des ondes fortunées,
Livrés au goût cruel de mauvais ouvriers
Qui fauchent en un jour l'œuvre de mille années.

De hideuses maisons, recouvertes de fer,
Dressent arrogamment leurs multiples étages,
Dans le ciel encombré qui n'a plus assez d'air,
Et voit des toits aigus déchirer ses nuages.

Les terrasses n'ont plus de mystère, aujourd'hui :
On n'y voit plus rêver les femmes musulmanes,
Promenoirs sans secret d'où la pudeur a fui,
Avec la Poésie aux voiles diaphanes.

Plus de profond silence, entre des murs épais,
Silence où quelquefois une invisible flûte,
Endormie à demi, distillait de la paix,
Et berçait mollement chaque heure dans sa chute.

Les clameurs des roumis font rage, sans arrêt :
Trompe d'automobile ou sirène d'usine,
Phonographe strident, refrain de cabaret,
Chassent brutalement l'inaction divine.

Horreur, la courtisane, amoureuse du bruit,
Appelle ses clients, à l'ombre des mosquées,
Et, les seins dévêtus, fort avant dans la nuit,
Tisse autour du Désir ses ruses compliquées !

Parfois un mécréant travaillé par le vin,
A l'instant du Moghreb, coloré d'améthyste,
Mêle un grossier blasphème au chant du muezzin,
Qui suspend en plein ciel son appel grave et triste.

Terre antique d'Islam, refuge de beauté,
Divine éducatrice! O lumineux exemples!
Terre de la croyance et de la volupté,
Des corps libres parmi les mousselines amples!

Ah ! c'en est fait de toi ! Hélas ! aussi de vous,
Paysages brûlés, grands horizons bibliques,
Caravanes sans fins des chameaux au col roux,
Dressant, sur les couchants, leurs formes archaïques.

Financiers et marchands se partagent le sol,
Conquérants en vestons qu'un prurit d'or harcèle ;
Eux-mêmes, les tombeaux ont subi leur viol,
Et l'infâme laideur devient universelle.



Qu'importe ! La Beaute ne connaît pas la mort
Dans l'âme du penseur et celle du poète ;
Contre l'assaut du temps, l'Esprit est le plus fort,
Et son drapeau résiste au vent de la défaite.

La déesse survit à son marbre détruit :
Paons salomoniens, endormis sous les cèdres,
Dieux hindous mutilés que submerge la nuit,
Temples de marbre blanc aux immenses cathèdres ;

Le parfum qu'exhalait la reine de Saba,
La rose défaillante aux pieds de Cléopâtre,
Ou le lotus nacré qui de sa main tomba ;
Les longs plis d'une robe ondulant sur l'albâtre :

Rien n'est perdu pour nous, artistes d'aujourd'hui ;
Les regards, les couleurs, les formes et les gestes,
Un clair sourire qui, voici mille ans, a lui,
Nous demeurent toujours vivants et manifestes.

Il suffit d'un seul vers à leur éternité,
Il suffit qu'un poète ait regardé leur grâce,
Pour qu'ils soient à jamais, sous notre œil enchanté,
L'idéal éternel que nul corps n'embarrasse.

Aussi, loin de gémir, loin de verser des pleurs
Sur ton sort malheureux et sur ton agonie,

O Moghreb dont je vois les suprêmes pâleurs,
Je veux te consacrer ma force et mon génie.

Dans l'odeur de la poudre et le bruit du canon,
Soldat-poète épris de songes magnanimes,
Pour assurer ta gloire et grandir ton renom,
Mon culte et ma pitié parleront dans mes rimes.

Je lirai tes écrits et je mettrai d'accord
Mes méditations avec tes paysages ;
Au pied des monuments qui penchent vers la Mort,
Mon rêve cherchera les ombres de tes sages.

J'apprendrai les vieux mots qui savent te charmer,
J'embaumerai ma vie à tes champs de lavandes ;
Je me ferai des sens nouveaux pour mieux t'aimer,
Je baiserai la terre où dorment tes légendes.

Tes sentiers ignorés seront connus de moi :
Prêtre de ta splendeur, chantre de tes ruines,
Pour qu'en mes vers éclate un plus sincère émoi,
J'oublierai tout, hormis tes sereines doctrines.

J'élèverai vers toi, comme un lys, l'oraison,
J'habituerai mon âme à de neuves extases,
Ton Dieu possédera mon cœur et ma raison,
J'allumerai l'encens dans tes mystiques vases.

Et, le front lumineux, certains soirs émouvants
Où glisse sur l'azur l'aile de tes génies,
Où la rhaita soupire, où flottent dans les vents
Des odeurs d'orangers par les anges bénies,

Je me rappellerai les jardins de Chella,
Le minaret debout, la mosquée écroulée ;
Mon œil visionnaire, inspiré par Allah,
Reverra la cigogne, en l'ombre constellée,

Réchauffer son vieux nid de son pieux retour;
Et ma pensée ouverte au sens caché des signes,
Comprendra que l'oiseau, protecteur de la tour,
Ami des souvenirs et des strophes insignes,

N'est qu'un symbole offert à ma jeune ferveur,
Et que la Poésie, obstinément fidèle
Au passé qui s'efface, à la Beauté qui meurt,
Doit être, pour l'Islam, la Cigogne éternelle.

ALFRED DROIN



ERNEST LA JEUNESSE

LA CRISE RÉVOLUTIONNAIRE ANGLAISE

—

L'Angleterre traverse, depuis plusieurs années, une crise révolutionnaire, qui devient de plus en plus apparente, et qui peut, à bref délai, exercer sur le mouvement politique et social des peuples continentaux une répercussion décisive. Je voudrais ici examiner les traits généraux de cette phase de l'histoire britannique.

Nul n'ignore que Marx et Engels, lorsqu'ils publiaient, il y a soixante-six ans, leur fameux *Manifeste des Communistes*, avaient surtout, sous les yeux, les transformations les plus récentes du Royaume-Uni. Ce fut encore une série de phénomènes enregistrés et analysés dans ce pays, que le *Capital* décrivit comme les caractéristiques essentielles du régime économique moderne. L'Angleterre, pour les fondateurs du socialisme scientifique, était le pays-type, celui qui, avant tous les autres, devait abolir le salariat et instaurer une société nouvelle, s'affranchir des vieilles lisières.

Il est certain que, dans la période qui s'est étendue de 1847 à 1867, entre l'apparition du *Manifeste* et celle du *Capital*, la Grande-Bretagne a offert une évolution capitaliste beaucoup plus accentuée que celles de l'Allemagne et de la France ; et ce n'est point par pur caprice ou par simple hasard que Marx s'était attaché spécialement outre-Manche à l'examen du processus de production et de répartition. Il y trouvait des données autrement claires et concluantes que toutes celles qu'il eût pu recueillir de notre côté du Détroit. Un développement manufacturier déjà remarquable et qui s'intensifiait chaque jour davantage ; une expansion surprenante du machinisme dans tous les domaines ; une multiplication inattendue des forces de la fabrique, grâce à l'adaptation des quotidiennes découvertes et des incessants perfectionnements de la technique ; l'accroissement indéfini du contingent urbain ; la création d'énormes agglomérations ouvrières autour des gisements houillers ou sur l'estuaire des fleuves ; le déracinement continu de la population rurale soumise à l'appel irrésistible des villes ;

la destruction de la classe moyenne écrasée par la catégorie la plus riche, et versée en toutes ses parcelles dans le prolétariat; la formation d'une armée permanente de chômeurs qui grossissait encore à chaque crise de surproduction; une impuissance totale à venir en aide à cette réserve menaçante de sans-travail; la juxtaposition de l'extrême richesse et de l'extrême misère; tel était, considéré dans quelques-unes de ses lignes dominantes, le tableau que présentait l'Angleterre au milieu du XIXe siècle. Comment s'étonner que, devant une pareille vision, un esprit aussi positif, aussi réaliste que Karl Marx ait conclu à l'imminence de la révolution, au soulèvement des travailleurs contre un système économique d'oppression, à l'anéantissement prochain de l'oligarchie possédante? Et pourtant, si l'Internationale est née à Londres, elle n'a pris Outre-Manche qu'une extension mesurée. Si les premières associations ouvrières dignes de ce nom ont surgi de l'autre côté du Pas-de-Calais, elles ont rarement, avant la fin du XIXe siècle, affiché des tendances subversives. Le socialisme politique ne s'est acclimaté que tardivement dans le Royaume-Uni, où il s'est heurté à de graves obstacles de toute espèce, et où il n'a rassemblé que des effectifs de suffrages d'une réelle exiguïté.

Il semblait encore, il y a quelques années, en présence de la stagnation des partis socialistes, et du réformisme ou du modérantisme invétéré des Trade-Unions, que l'Angleterre dût suivre un cheminement historique particulier, que la lutte des classes ne pût s'y déployer avec quelque ampleur. Le prolétariat britannique apparaissait réfractaire à la fois é toute vaste conception sociale et à toute pratique de force concertée. Son évolution, pour beaucoup, constituait la plus suggestive des ripostes aux doctrines du *Capital*. La contrée où l'un des plus grands révolutionnaires de tous les temps avait perçu les signes avant-coureurs de la tourmente future se révélait comme la plus conservatrice, la plus traditionnaliste, la plus rebelle aux idées collectivistes qu'il y eût dans le Vieux-Monde.

Et voici soudain que, sous nos yeux, s'accomplissent des changements, éclatent des phénomènes qui donnent raison à Marx et à Engels, qui vérifient la justesse de leurs prévisions et qui confondent les théoriciens de l'immobilité anglaise. En quelques années, le peuple d'Outre-Manche a regagné le temps perdu durant plusieurs décades; il procède par bonds gigan-

tesques ; ses facultés de rénovation s'affirment de toutes parts, émerveillent les uns, terrorisent les autres, et mille indices annoncent l'ouverture d'une ère féconde en destructions et en audaces.

Il n'est pas jusqu'à l'action gouvernementale (et nous allons voir pourquoi), qui n'ait rompu avec les timidités, les lenteurs, les principes conservateurs d'autrefois. Cette action gouvernementale vaut d'être envisagée de près, car elle a bouleversé de fond en comble les dogmes qui étaient communément admis par les pouvoirs publics, et, dans tous les domaines, a porté le coup de hache aux institutions consacrées.

La Chambre des Lords, dont les pouvoirs étaient demeurés presque égaux à ceux des Communes, puisque, en matière financière seulement, une limitation était intervenue de par l'usage, a vu ses prérogatives circonscrites par des textes précis. Elle n'est plus, à vrai dire, qu'une Chambre d'enregistrement, capable non d'annuler mais de ralentir, de suspendre à temps l'effet des décisions adoptées par les députés élus. Un veto provisoire : c'est le seul droit qu'on ait laissé à cette Assemblée, qui se recrute en partie par l'hérédité, en partie par la nomination royale, et qui n'a, par suite, aucun contact avec les masses profondes de la nation. L'Angleterre évolue pleinement, rapidement, du régime aristocratique, dont les attributions de la Chambre Haute sauvegardaient le maintien, vers le régime démocratique, et rien n'est plus caractéristique que cette transformation fondamentale.

La Grande-Bretagne, — pour la désignation des membres des Communes, — n'avait pas encore instauré le suffrage universel, c'est-à-dire que les conditions légales de l'exercice du droit de vote éliminaient des centaines et des centaines de milliers d'ouvriers. De plus, comme les propriétaires fonciers pouvaient concourir au scrutin dans plusieurs circonscriptions, et pourvu qu'ils eussent un établissement dans chacune d'elles, l'oligarchie agrarienne, de ce fait, détenait encore un privilège significatif. Le cabinet Asquith-Lloyd George a soumis aux Communes un projet, qui universalise le bulletin de vote et qui abolit le suffrage plural. Voilà un nivellement qui exercera une réelle influence.

Le régime fiscal, durant les six dernières années, a été si

bien remanié qu'il apparaît aujourd'hui comme le plus hardi, le moins favorable au capitalisme et à la grande propriété, qui soit en Europe. Le budget britannique, ainsi que ceux de tous les autres pays, s'est enflé démesurément, sous la pression des dépenses d'armement en première ligne. Comment ferait-on face aux débours supplémentaires qui s'imposaient? On eût pu accroître encore les contributions indirectes, surcharger la masse, introduire des taxes à gros rendements et qui se fussent réparties entre tous les citoyens, sans faire acception de la fortune acquise ni du revenu. Le gouvernement du Royaume-Uni, — (et je ne lui rends pas hommage, car il s'est borné à céder aux circonstances que j'étudierai plus loin), — n'a pas capitulé devant les préjugés anciens. Il a demandé l'argent qui lui manquait aux surtaxes des revenus et des successions, à une contribution sur la plus-value des immeubles, en sorte que seuls les riches ont été atteints. La classe ouvrière a été exonérée de toute imposition complémentaire.

L'Angleterre, jusqu'aux dernières années, n'avait établi chez elle aucun système d'assurances sociales. On dénonçait, sur le continent, l'individualisme comme sa caractéristique. Les lois du cabinet Asquith ont donné un démenti catégorique à cette assertion surannée. Retraites ouvrières alimentées uniquement par le budget; assurances-chômage, invalidité, maladie : un système qui est loin d'être approuvé, en toutes ses parties, par le prolétariat d'Outre-Manche, mais qui se révèle à certains égards éminemment audacieux, a été constitué en très peu de temps. Le Royaume-Uni est étrangement en avance désormais sur tous les autres Etats, dans cet ordre d'idées.

Ce n'est point tout encore. L'interventionnisme social, dans le domaine des rapports du capital et du travail industriel, ne s'exerce pas d'hier en Europe. Mais, jusqu'ici, il s'était montré d'une extrême timidité dans le domaine agricole. Les projets que Lloyd George a exposés dans ses plus récents discours annoncent d'extraordinaires changements. Quelle brèche n'aura-t-on pas ouverte dans la propriété foncière, lorsque l'Etat dépossédera les grands agrariens pour recréer une démocratie paysanne, lorsqu'il révisera les contrats de fermage, construira lui-même des maisons rurales, dominera

l'ensemble des rapports entre landlords, fermiers, journaliers, domestiques, et instituera le minimum de salaire et la limitation du labeur pour les travailleurs ruraux?

Telle est l'œuvre que le gouvernement anglais a accomplie ou qu'il a mise sur chantier. Il faut maintenant expliquer cette succession d'initiatives, qui n'ont soulevé ni chez nos voisins, ni sur le continent, l'attention, l'émotion qu'elles comportaient.

Le cabinet britannique n'a pas agi spontanément. Il est vraisemblable qu'il eût ménagé la Chambre Haute, respecté les antiques errements de la fiscalité, répugné à une réglementation sociale complexe, conservé le privilège du landlord, s'il ne s'était pas vu acculé à une situation grave, s'il ne s'était pas trouvé aux prises avec ce redoutable problème : les pouvoirs publics laisseront-ils le champ libre à la révolution ouvrière, à la poussée subversive du prolétariat, en s'acharnant à défendre le statut en vigueur, — ou s'ingénieront-ils à contrôler, à canaliser l'évolution, en assumant eux-mêmes une tâche de réforme plus ou moins profonde ?

Il n'y a pas d'exemple, dans l'histoire, qu'un gouvernement ait touché de lui-même aux abus, même reconnus, — qu'il ait modifié le mécanisme de l'Etat, — même dénoncé et condamné — lorsqu'il ne sentait pas la révolte gronder dans les masses. Le propre des gouvernants de France a été d'attendre la révolution, sans jamais vouloir lui faire sa part : 1789, 1830, 1848 illustrent leurs attitudes. Le propre des gouvernants anglais a été, depuis plus de 200 ans, de s'incliner, avant l'heure suprême, devant ce que les revendications populaires pouvaient contenir d'irrésistible ; et ainsi ont eu lieu la réforme des lois douanières au milieu du XIXe siècle et, à plusieurs reprises, par échelons calculés, les réformes électorales. Les conservateurs ont eu autant de part, plus de part même quelquefois que les libéraux, aux actes officiels qui rénovaient l'organisation du pays. La politique de MM. Asquith et Lloyd Georges, si hardie qu'elle semble, si dédaigneuse de certaines traditions et de certaines situations acquises qu'on la juge, peut, elle aussi, se réclamer de la tradition. Il est assez probable que si elle s'était cantonnée dans la résistance, au lieu d'accueillir le mouvement — (pour reprendre des expressions qui étaient couramment employées il y a 80 ou 90 ans), nous eussions

ssisté au spectacle singulièrement émouvant d'un soulèvement des foules d'Outre-Manche. Imaginez que les lords fussent restés libres d'arrêter les projets qui réintégraient les syndicats professionnels dans leurs droits, admis de longue date, — celui de subventionner les grèves, ou de collaborer aux campagnes électorales; imaginez que ces lords eussent refusé d'accorder des retraites aux travailleurs vieillis, ou que les taxes sur la richesse eussent été indéfiniment ajournées par eux; imaginez que le cabinet eût cédé devant l'opposition que la Chambre Haute manifestait contre les innovations les plus nécessaires ; l'Angleterre eût connu la plus formidable grève générale qui se fût déchaînée sur le monde, et de là à la révolution violente, il n'y aurait plus eu qu'un pas. Le gouvernement radical a fait, en l'espèce, office de gouvernement conservateur. Il a mieux aimé livrer quelque chose que perdre tout. Mais s'il a apaisé transitoirement les passions subversives, il a amené à la fois le prolétariat à prendre une conscience plus réelle de sa force; et c'est pourquoi la crise révolutionnaire, déjà marquée par les capitulations législatives, demeure ouverte dans toute son ampleur.

Cette crise est, de toute évidence, la plus menaçante qui se soit encore produite de l'autre côté du Canal. On l'a comparée à celle du Chartisme : la comparaison n'est qu'imparfaitement exacte. Le prolétariat anglais est bien mieux organisé, plus conscient de ses aspirations, plus hostile au statut existant qu'il y a trois quarts de siècle. Alors il ne constituait que des groupements flottants, aux vagues revendications, aux cadres instables, et qui ne tardèrent pas à se disloquer presque sans résistance. Aujourd'hui, il forme une armée cohérente, disciplinée, en dépit d'apparentes indisciplines, soumise à une maxime d'action librement acceptée, et qui puise, dans des victoires réitérées et d'importance croissante, la confiance en la victoire suprême. Au regard du mouvement de notre temps, celui du Chartisme n'est qu'une ébauche ; il n'apparaît que comme une velléité passagère à côté d'une entreprise permanente. Il n'est pas prouvé que les catégories possédantes et dirigeantes d'Angleterre perçoivent toute l'étendue du danger qui pèse sur elles, et qu'elles apprécient à sa juste valeur la volonté de subversion et de rénovation qui anime les masses populaires. Mais c'est rarement que les classes au pouvoir,

dans le passé, ont discerné l'approche des grandes catastrophes. Jamais la noblesse française n'avait été plus folle, plus arrogante, plus futile qu'à la veille de la prise de la Bastille. Ni la grande industrie britannique, ni les seigneurs terriens n'ont compris, à l'heure actuelle, le sens vrai des énormes soubresauts qui agitent la foule des salariés. Les chômages concertés, qui se sont succédé avec une régularité surprenante, les ont moins inquiétés peut-être que les exigences fiscales de Lloyd George. C'est que ces exigences fiscales sont immédiates et que la révolution ouvrière est jugée chimérique. Qui sait?

Cette crise révolutionnaire mérite d'être envisagée de plus près. Il importe de préciser les indices qui s'affirment, de noter les traits essentiels qui différencient l'ouvrier de 1913 de celui d'il y a trente ou quarante ans.

L'homme le plus mal averti du continent n'a pu manquer de s'intéresser aux grèves qui ont éclaté outre-Manche depuis 1907. Sans doute les phénomènes de cessation collective du labeur ne sont ni particuliers au Royaume-Uni, ni spéciaux à notre époque. Mais nulle part, dans la dernière décade, ils ne se sont exercés avec autant d'intensité, et jamais encore les Trade-Unions n'avaient déployé une égale énergie d'offensive. A chaque instant, la vie économique est paralysée, à Londres ou dans la province, par la levée en masse de milliers et de milliers de producteurs. Ce sont tantôt les dockers et les marins qui refusent de travailler, rompant les relations entre la métropole et les colonies, entre les ports du littoral anglais et ceux du continent, et comme l'Angleterre est tributaire de l'extérieur pour sa consommation usuelle et quotidienne, elle appréhende une crise de disette; ce sont tantôt les cheminots qui se plaignent du régime de conciliation et d'arbitrage qui leur a été assigné, et, par leur inaction concertée, ils paralysent toute activité. Les voyageurs et les denrées sont immobilisés dans les gares, et en un pays d'aussi prodigieuse circulation, cette immobilité accumule les ruines. Puis les mineurs déclarent qu'ils ne redescendront plus dans les fosses, aussi longtemps que la loi ne leur aura pas reconnu le minimum de salaire. Ces chômages entraînent des centaines de milliers d'hommes, et l'un d'eux, celui des mineurs, a privé l'industrie d'un million de salariés. Comment, en présence de semblables grèves, qui peuvent à chaque minute aboutir à la grève géné-

le, ne pas se rappeler le mot célèbre de Mirabeau sur le uple « formidable » ? Les corporations les plus diverses, ème celles des fonctionnaires de l'Etat, ont pris goût à ces périences, si concluantes, de leur vigueur. Rien jusqu'ici a pu les arrêter, — et mieux, chaque tentative est devenue un ccès. Demandez aux cheminots, aux dockers, aux mineurs rtout, qui ont imposé leur loi aux Communes et aux Lords, el profit moral, quelle force de recrutement, quel rayonne-ent de prestige ils ont tirés de leurs récentes mobilisations. n'est pas d'exemple, — quant à présent, — qu'un de ces chô-ages ait fini dans un désastre.

Mais cette multiplication en nombre et cette extension en rface des grèves ne sont que deux des traits distinctifs du nps présent. Les fédérations anglaises se soustraient de as en plus aux autorités qu'elles avaient érigées. Les ordres nnés par les fonctionnaires syndicaux et qui, jadis, étaient ujours entendus — ne sont plus respectés. On se révolte ntre eux. Ce n'est plus une minorité, — une élite, comme saient d'aucuns, — qui dirige les affaires des groupements ofessionnels, mais la masse s'est emparée du gouvernement; e prétend faire la grève où et quand il lui plaît, déchaîner lutte à sa guise, substituer l'offensive rapide, subite, aux itations compliquées et lentes que la tradition recomman-it. Cette mise à l'arrière-plan des secrétaires rétribués, cette ussée contre le fonctionnarisme corporatif, — qui a tendance raréfier les aventures, à combattre les initiatives tumul-euses et à temporiser, — cette préférence de moins en oins dissimulée pour les ruptures brusques, voire brutales, diquent assez que le prolétariat britannique est sorti de l'ère formiste et qu'il n'ignore point sa puissance. Il serait plus nide en ses allures et plus modéré en ses élans, s'il croyait oir plus à redouter de ses adversaires : il répudierait de ème les attaques soudaines, les grands combats, les chocs i se répercutent au loin, s'il ne nourrissait des conceptions ensemble, c'est-à-dire des programmes sociaux qui débor-nt toutes les possibilités du moment. Son opiniâtreté enfin à iser les contrats collectifs, au mépris des usages consacrés, méfiance toujours accrue de l'arbitrage obligatoire, son stilité visible pour toutes les procédures pacifiques, attes-nt son dessein révolutionnaire. Ce dessein, même lorsqu'il

n'est pas explicitement formulé, se révèle à chaque incident

C'est qu'entre le Trade-Unionisme de notre âge et le Trade-Unionisme d'autrefois, l'écart est colossal. Les grandes fédérations d'il y a quarante ans se bornaient à rechercher, pour leur membres, des avantages matériels immédiats ; elles se cantonnaient en des revendications pratiques et qui pouvaient triompher dans le cadre de la société capitaliste, qui par suite n sapaient pas les fondements de cette société. Beaucoup d'Unions se contentaient de demander, pour leurs adhérents un niveau de vie plus élevé, des salaires moins médiocres des journées moins chargées, et ne songeaient pas à greffer sur ce programme strictement utilitaire, le programme infiniment plus large d'une révolution sociale; elles discutaient le modalités du salariat, non le salariat lui-même, et croyaient à la solidarité des classes d'où elles déduisaient des conclusions d'un modérantisme avéré. Les Unions d'aujourd'hui ont été peu à peu pénétrées par les grandes doctrines du socialisme international, qui ont eu tant de mal à s'acclimater outre Manche; elles ne considèrent plus que le sort de l'ouvrier puisse devenir moins dur et moins précaire dans la structure capitaliste, mais dénoncent cette structure comme un mal suprême et qu'il faut abattre; elles proclament l'antagonisme irrémédiable du prolétariat et de la bourgeoisie et la nécessité d'anéantir la classe dominatrice; elles critiquent l'appropriation individuelle comme la source de toutes les détresses, de toutes les souffrances humaines, et préconisent la socialisation de tous les instruments de production, depuis la terre jusqu'aux machines. Même lorsqu'elles l'éliminent encore dans leur tactique, la révolution règne déjà sur leur pensée. Par la force des choses, tout unioniste devient un révolutionnaire, et l'on voit maintenant toute la profondeur de cette crise, puisque des centaines de milliers, des millions d'hommes et de femmes, distribués entre toutes les professions sont convaincus que la société présente doit disparaître devant une autre société, et qu'ils s'engagent à multiplier leurs efforts pour hâter cette substitution. Suivez les délibérations des Congrès des Trade-Unions jusqu'en 1913 et vous percevrez tout le chemin parcouru. Les vœux de socialisation ne donnent pour ainsi dire plus lieu à controverse : ils sont devenus clauses de style.

Examinons les forces dont les syndicats anglais disposent, es ressources auxquelles ils peuvent recourir, le degré de olidarité auquel ils sont parvenus. Ce sont là des données l'intérêt primordial pour qui suppute les chances de succès l'une révolution ouvrière. Ces données méritent d'être mesuées en chiffres, et le lecteur ne s'étonnera donc pas de trouer ici quelques brèves statistiques : on lui épargnera d'ailurs le plus possible l'ennui de cette nécessaire documentaon.

La croissance du Trade-Unionisme s'est marquée avec une tesse singulière, mais jamais cette rapidité de grossissement 'a été aussi caractéristique que dans les dernières années. e 1891 à 1905, la majoration des effectifs de travailleurs rganisés n'est que de 70 0/0; de 1905 à 1911, elle est de) 0/0, c'est-à-dire que le contingent global a presque aunt progressé dans les six années les plus proches que dans série des 14 années immédiatement antérieures; de 1910 à 911, la plus-value est de près de 25 0/0, et l'on pourra trouver e multiples explications à cette poussée vertigineuse, — léguer entre autres la prospérité économique de 1911 : la us-value demeure formidable; 575.000 ouvriers en douze ois ont été rejoindre l'armée unioniste. Celle-ci, qui comptait 109.000 membres en 1891, 1.487.000 en 1896, 1.922.000 en 901, 2.106.000 en 1906, 2.435.000 en 1910, arrive, au r janvier 1912, à 3.010.000. Et sans doute ces trois millions e syndiqués sont encore peu de chose à côté des 11 1/2 milons de salariés de l'industrie, du commerce et des transports, ixquels il conviendrait d'adjoindre 2 millions de salariés de griculture; cependant, 3 millions d'hommes, groupés sur 1 même programme, représentent déjà une énergie, une ossibilité de victoire, un instrument de subversion, avec lesiels nul n'osera jouer. Il y a d'ailleurs des professions qui mportent infiniment en puissance organisée sur la moyenne, qui sont à peu près totalement soumises — tels les mineurs 1 les agents des chemins de fer — à la direction, à l'impulon syndicales.

Riches en hommes, les Trade-Unions britanniques sont ssi riches en argent. Pour les cent principales d'entre elles, s recettes de l'année étaient montées de 41 millions en 94, à 51 en 1901, à 62 en 1907, à 71 en 1911. Ces recettes

ont grossi moins vite que les effectifs et le versement moye par tête, qui était d'un peu moins de 30 francs en 1894, de cendait à 27 francs en 1901, à 26 en 1907, et à un peu plus 24 en 1911 : c'est que les fédérations de non-qualifiés, q se sont formées dans les derniers temps et qui se recrute parmi les ouvriers les moins rétribués, ne peuvent percevoi comme les fédérations plus vieilles, des cotisations de 80 fr 90 fr., ou davantage. Malgré tout, des organisations q encaissaient déjà, en 1911, 73 millions, qui ont sûreme augmenté encore leurs ressources en 1912 et en 1913, et q possèdent un fonds de réserve énorme, apparaissent extrêm ment redoutables pour le pouvoir et pour la classe dirigeant Le fonds de réserve, qui était demeuré au-dessous de 50 mi lions jusqu'en 1896, a progressé rapidement vers 100 mi lions, de 1896 à 1900; et de 1907 à 1911, il a oscillé ent 126 et 140 millions. On conçoit que de telles disponibilit financières soient faites pour enhardir les Unions dans leu attaques. Au surplus, les chiffres qui viennent d'être évoqu ne se réfèrent qu'à moins de la moitié des unionistes, sorte que, dans la réalité, ils sont très fortement dépassés.

Le syndicalisme révolutionnaire soutenait jadis que l caisses bien remplies étaient plutôt dangereuses pour le prol tariat, parce que ce prolétariat perdait la liberté de ses allure qu'il était tenté de ménager son argent, et que les syndiqu se souciaient plus de se réserver de gros secours de chôma et d'invalidité que d'engager les combats suprêmes pour l' mancipation. Le syndicalisme révolutionnaire : — qui n'ava d'ailleurs pas complètement tort et qui a pénétré en Angleterr comme partout — ne professe plus ces thèses avec une éga intransigeance : il admet aujourd'hui des cotisations moyenn et des secours de chômage qui ne soient point théorique Mais, quoi qu'il en soit, les millions du Trade-Unionisme in pressionnent fortement les grands industriels, qui attende son choc, et la catégorie possédante avait cru ce Trade-Uni nisme désarmé, lorsque la Cour des Lords avait rendu le fame arrêt du *Taff Vale*, qui condamnait une Union à des domm ges-intérêts écrasants, pour immixtion dans une grève. catégorie possédante a été durement déçue, quand la clas ouvrière, par son agitation, a enlevé le vote d'un texte légi latif qui conférait aux caisses syndicales une sécurité s rieuse.

La pénétration du syndicalisme révolutionnaire a été indiquée d'un mot. Elle constitue — encore que ses résultats s'esquissent à peine — l'un des traits fondamentaux du moment présent. Rien n'a plus contribué à la ruine du vieil unionisme conservateur, réformiste et timoré, que l'apparition de ces idées audacieuses et qui ont déconcerté jusqu'ici une portion des travailleurs industriels. La grève de Dublin, l'expérience retentissante de Larkin ont soulevé, au delà du Pas-de-Calais, une attention légitime, des effrois justifiés, et l'on y a vu les symptômes les plus graves des bouleversements futurs.

Même avant que les théories des syndicalistes purs eussent passé la Manche, le Trade-Unionisme s'était ouvert au grand souffle de solidarité ouvrière qui les vivifie. Il faut penser que, pendant longtemps, les groupements corporatifs anglais ne prenaient contact entre eux que dans des congrès annuels de quelques jours : le congrès clos, ils n'avaient plus, les uns avec les autres, que des liens moraux et un peu fictifs. La création de la Fédération des Trade-Unions, qui rassemblait déjà 861.000 membres en 1911, et qui avait augmenté de plus du cinquième de 1910 à 1911, a doté l'Unionisme du régulateur central qui lui faisait défaut. Attirant de plus en plus à elle les groupements des différentes industries, cette Fédération maintiendra, entre eux tous, la cohésion nécessaire, qui n'exclut point les autonomies essentielles. Tout au moins, lorsqu'une grève éclatera dans un milieu corporatif, elle sera soutenue du dehors, et les ouvriers de chaque profession seront obligés de regarder au delà du compartiment où se meut leur activité quotidienne. Le développement des effectifs syndiqués, qui ont gagné plus d'un million d'hommes en très peu de temps; celui des ressources pécuniaires; la constitution d'un organisme national et aussi l'unification tant de fois projetée et enfin réalisée des éléments socialistes politiques : voilà encore des traits décisifs de la crise révolutionnaire, et dont nul ne contestera la valeur saisissante.

Mais pourquoi cette crise s'est-elle ouverte plus spécialement dans les dernières années? Pourquoi le prolétariat britannique a-t-il renié délibérément les tactiques et les procédures qu'il avait longtemps pratiquées et a-t-il soudain accentué son offensive, en élargissant à l'infini le front d'attaque? Pourquoi a-t-il

brisé le cadre de la tradition unioniste et a-t-il compris que l'œuvre du réformisme demeurait nécessairement limitée, — qu'elle aboutissait à des résultats illusoires? Ici des motifs divers et qui ne se contrarient pas les uns les autres, qui s'associent en réalité, doivent être invoqués.

La concentration capitaliste s'est fortement aggravée Oûtre-Manche dans ce début du xxe siècle. L'industrie britannique, menacée par l'industrie allemande et par l'industrie américaine, s'est efforcée de réagir et, pour réagir, a recouru aux méthodes qui avaient prévalu ailleurs : c'est-à-dire qu'aux Cartels et aux Trusts elle a opposé de grandes coordinations de forces productives. Mais de tels groupements apparaissent à deux faces et visent tout naturellement à deux fins. Ils tendent à refouler la concurrence extérieure par un meilleur aménagement de la fabrication et de la vente; ils tendent aussi à dominer les revendications ouvrières et à substituer l'unité du patronat à ses rivalités et à son émiettement. La résistance patronale s'est organisée dans le Royaume-Uni, comme en Allemagne, comme en Suède : des fédérations d'entrepreneurs se sont constituées, qui se donnent pour objectif la lutte contre les prétentions des salariés, et, tout récemment, quelques employeurs, plus audacieux que d'autres, lançaient l'idée d'une grande confédération du capital, qui disposerait, au premier abord de sommes énormes : on a parlé d'un milliard et demi. Par cette mise en contact du syndicalisme patronal et du syndicalisme ouvrier, l'antagonisme des classes est projeté en pleine lumière ; il revêt une forme plus concrète ; il devient perceptible dans les litiges les plus infimes ; il éclate dans les querelles les plus amples. Or partout les initiatives du syndicalisme patronal ont surexcité l'ardeur, le recrutement, les velléités révolutionnaires du syndicalisme ouvrier : la réaction était inévitable. Aux prises avec une énergie de défensive et parfois d'attaque qu'il n'avait point connue jusque-là, le Trade-Unionisme britannique s'est attaché, pour sauvegarder ses positions, à grossir son contingent. Menacé par les associations de « jaunes », par l'intrusion des « briseurs de grèves » qui eux-mêmes relevaient de puissantes entreprises, il a été entraîné à reviser ses idées générales ; il s'est demandé si la diplomatie industrielle, qui avait été la dominante de son action durant tant d'années, pouvait encore engendrer des

améliorations, dans l'état nouveau du monde économique; il a conclu que c'était se leurrer de chimères que de croire à la possibilité d'une évolution facile et continue, alors qu'au contraire l'organisation du patronat, maître du capital, maître du chômage, maître des salaires et par suite de la vie et de la mort de millions d'hommes, paralysait désormais toute discussion. Mais rien ne contribua plus que les décisions de la justice, ou, si l'on préfère, de la justice politique, à l'orienter vers les voies nouvelles.

L'arrêt du Taff Vale, rendu par la Cour des Lords statuant en juridiction suprême, prendra peut-être, au regard de l'histoire de l'avenir, autant d'importance que la Grande Charte ou la Pétition des Droits. C'est qu'il marque le ferme propos des classes dirigeantes de briser, entre les mains du prolétariat, l'arme redoutable dont il s'est servi souvent avec profit : la grève. Peu importe que les syndicats jouissent du droit de coalition, c'est-à-dire que la coalition ne soit point punie d'amende ou de prison, si l'exercice de ce droit donne lieu civilement à d'énormes réparations pécuniaires. Que la jurisprudence du Taff Vale eût prévalu, les syndicats anglais n'eussent pas tardé à être ruinés; la magistrature eût vidé leurs caisses en alléguant qu'ils s'étaient entremis de façon illicite dans des conflits entre patrons et ouvriers. Du jour où l'arrêt fut prononcé, le Trade-Unionisme comprit qu'il devait arracher une loi nouvelle, et qui rendrait à jamais impossible le retour de pareille décision ou qu'il lui fallait accepter sa déchéance. C'est à dater de ce moment qu'il perçut nettement le besoin de juxtaposer une action politique de classe à l'action corporative. Il obtint gain de cause et la loi fut adoptée, parce que le parti libéral avait peur d'être chassé du pouvoir, si les députés ouvriers votaient contre lui. Un autre arrêt des Lords, l'arrêt Osborne, vint alors provoquer dans les Unions une nouvelle émotion : moins grave en apparence que le précédent, puisqu'il leur interdisait seulement de consacrer une part de leurs fonds aux campagnes électorales, il risquait cependant, en encourageant les divisions intérieures, de les désagréger. Ici également une loi de réparation fut promulguée, mais elle ne donnait pas satisfaction aux groupements de salariés : de mieux en mieux, ces groupements ont apprécié leur impuissance à libérer leurs membres de leur servitude économi-

que, si l'on gardait le mécanisme des institutions anciennes. Et un phénomène brutal, qui a frappé l'Angleterre, comme tous les pays du monde, leur a enlevé leurs dernières illusions : je veux parler du renchérissement soudain des vivres, qui a sévi sur l'univers, dans les dix ou douze dernières années. Nous touchons encore ici à l'une des causes essentielles, incontestables, de la crise.

En vain les corporations, par un effort continu et méthodique, avaient réussi à donner à leurs affiliés un étalon de vie plus stable, des salaires plus élevés. Ce relèvement des salaires n'avait de valeur que si l'alimentation, de son côté, immobilisait son coût. Que si, au contraire, ce coût progressait, l'amélioration du sort des travailleurs devenait nulle. Si la progression des prix l'emportait sur celle de la rétribution quotidienne, c'était un surcroît de détresse qui devait peser sur le prolétariat. Or les statistiques du *Board of Trade*, statistiques officielles et qui par suite n'ont pas intérêt à exagérer la gravité du cas, nous enseignent que la majoration moyenne des cours, pour les articles de consommation usuelle, a atteint 15 o/o, entre 1900 et 1912. Nul n'oserait prétendre que le salaire moyen ait grossi d'autant. C'est ainsi que l'ère de prospérité, qui s'est étendue de 1909 à 1912, — l'une des plus remarquables que la Grande-Bretagne ait connue, à en juger du moins par l'expansion de son trafic international, — a été signalée pour la classe ouvrière par un fléchissement de l'étalon de vie, puisque, durant cette période, le pouvoir d'achat du salaire moyen avait baissé. Les grands chômages concertés des derniers temps, ceux des cheminots, des mineurs, des dockers, ont procédé de ces difficultés d'existence accrues, de ces souffrances inattendues, beaucoup plus que d'une conception nettement établie de l'offensive ouvrière, conception que les succès relatifs des grèves ont seuls acclimatée. Ce sont en somme les réalités brutales qui ont bouleversé la mentalité prudente et parfois timorée des Fédérations anglaises. Le renchérissement de la vie, coïncidant avec une recrudescence de combativité dans le patronat et avec les menaces qui pesaient sur les Unions, arracha celles-ci à une méthode qui ne donnait plus que des défaites, et qui les eût vouées à la dislocation.

Mais la puissance publique devait se trouver désemparée

devant cette brusque évolution de la classe ouvrière. Sa capacité de résistance allait apparaître infiniment au-dessous de celle du gouvernement allemand ou du gouvernement français. Pendant longtemps, on a affirmé que le peuple anglais était aussi respectueux de la légalité que fidèle aux conventions de droit, quelles que fussent les stipulations de ces contrats. Cette assertion n'est plus vraie. Elle a été démentie par les manifestations violentes qui signalent chaque conflit du capital et du travail, par les pratiques qu'ont introduites les suffragettes, elles-mêmes recrutées le plus souvent dans le milieu possédant, — et par les ruptures d'accords collectifs qui ont été imputées à de très nombreux syndicats. L'usage de la force, sous une forme ou sous une autre, alors que la légalité est tenue pour injuste ou oppressive, et que les contrats de salaire sont taxés de léonins, tend à se généraliser. Les procédures juridictionnelles ne jouissent plus d'aucun crédit dans le pays qui fut jadis, par excellence, celui de la diplomatie industrielle.

Dans tous les grands Etats contemporains, où la police est jugée insuffisante pour le nombre et les moyens d'action, l'armée est appelée à donner un concours croissant à la répression des grèves. Or l'armée anglaise elle-même est trop faible numériquement pour faire face à une insurrection ouvrière qui se généraliserait. Nul gouvernement ne serait plus menacé que celui-ci par une poussée révolutionnaire.

Ce qui le vouerait surtout à la catastrophe, le cas échéant, c'est que, pour résister, il ne pourrait s'appuyer que sur une aristocratie discréditée et dont les rangs sont très éclaircis, et sur une classe moyenne qui ne forme qu'un mince tampon entre la féodalité agraire et les énormes contingents de travailleurs. L'industrialisation absolue de l'Angleterre, de l'Ecosse, du pays de Galles, — la transformation de l'Irlande progressant à grands pas, — a créé une classe de prolétaires d'une densité sans égale. Un cabinet anglais n'aurait même pas la ressource, comme chez nous la République de 1848 ou M. Thiers en 1871, de recourir à une démocratie paysanne fixée au sol et soucieuse de garder ses maigres domaines. Cette catégorie de petits détenteurs a disparu de longue date, balayée par les convoitises et les imprévoyantes fantaisies des landlords.

Il y a des millions et des millions d'hommes intéressés au changement du régime social contre une infime minorité qui exploite ce régime et qui devrait céder à une poussée tant soit peu violente.

C'est parce qu'ils ont perçu le danger des colères populaires que les conservateurs, avec Chamberlain et Balfour, voulaient restaurer le protectionnisme ; ils comptaient assurer l'augmentation des salaires, la restriction du chômage, l'amélioration de l'étalon de vie à l'abri d'une muraille douanière : ils auraient tout simplement précipité les échéances, parce que le renchérissement de l'existence se serait affirmé bien plus vite encore, et que la condition des salariés aurait empiré plus durement.

Les radicaux ont pratiqué la politique des réformes sociales, afin de tempérer les ardeurs de la masse et de retenir les suffrages des ouvriers : mais ils n'ont pu paralyser cette ascension des prix qui demeure un phénomène capital ; — et l'événement atteste la stérilité de leur tactique, puisqu'il n'y eut jamais autant de grèves gigantesques, ni autant de majoration des effectifs syndicaux que dans les deux ou trois dernières années. Lorsqu'une crise révolutionnaire de cette ampleur s'ébauche et s'élabore, engendrée par des conditions sur lesquelles il n'appartient plus à personne d'agir, il faut qu'elle éclate. Ce que nous ignorons, c'est comment la crise anglaise se développera finalement. Ce qui est sûr, c'est qu'elle existe; il suffit de suivre l'enchaînement des faits pour en percevoir la réalité.

Ce qui est sûr encore, c'est que les éventualités qui se préparent outre-Manche ne limiteront pas leurs effets à la Grande-Bretagne. Il y a entre les grandes nations une telle interdépendance économique, sociale, morale, que toute secousse se propage à l'infini. Le soulèvement du prolétariat des trois royaumes, quelque forme qu'il revête, ne saurait rester sans répercussion immédiate dans l'histoire du Continent.

PAUL LOUIS.

SUR DES LETTRES INÉDITES D'OSCAR WILDE [1]

—

Le nuage qui obscurcissait artificiellement la réputation littéraire d'Oscar Wilde pendant les cinq dernières années de sa vie s'est peu à peu levé. On s'accorde à reconnaître aujourd'hui qu'il fut un des personnages significatifs de son époque et la valeur de son œuvre est appréciée sans passion. *Salomé* et *l'Importance d'être sérieux* captivent un public beaucoup plus nombreux que du vivant de l'auteur. Des éditions nouvelles et des traductions des œuvres en prose et en vers sont publiées et se vendent avec une extraordinaire rapidité. Nul autre écrivain de sa génération n'a aujourd'hui autant de vogue.

Cette recrudescence de popularité de l'auteur a modifié l'attitude d'autrefois envers l'homme ; la question se pose communément de savoir si, après tout, il n'a pas été plus malheureux que criminel, s'il n'a pas été non pas tant un délinquant que la victime de conditions mentales et émotionnelles anormales, qui, ainsi qu'on l'admet à présent, ne sont pas incompatibles avec le génie. D'autres questions s'en suivent. Aurait-on dû lui infliger l'emprisonnement et le déshonneur à cause d'une anomalie pathologique ? Ceux qui en sont atteints comme lui doivent-ils subir le même châtiment ? Les stipulations de la loi qu'on invoqua pour condamner Wilde sont-elles conformes à la justice abstraite, à la connaissance scientifique ou au sens commun ? Des écrivains distingués, comme Mr Edward Carpenter et Mr Havelock Ellis, ont déjà répondu catégoriquement à ces questions par la négative. C'est là un problème qui devra être examiné non pas seulement par des experts, mais par des profanes, encore que ni aujourd'hui ni demain on ne soit près de rencontrer le courage et l'intelligence nécessaires.

(1) Les fragments de lettres cités dans cet article sont reproduits avec l'autorisation de Mr Robert Ross, exécuteur testamentaire de Wilde.

Les lettres qui fournissent matière à cet article furent écrites de décembre 1898 à juillet 1900. On se rappelle qu'Oscar Wilde fut libéré de la prison de Reading au printemps de 1897, et qu'il mourut à la fin de novembre 1900. Cette correspondance s'étend donc à la plus grande partie de ce que j'appellerai la dernière phase de sa vie. Les trois ou quatre années qui forment cette période furent, comme on sait, passées par Wilde d'abord près de Dieppe et ensuite à Paris principalement. Ce furent des années d'infortune et de souffrance presque continuelles, que varièrent des accès de cette gaîté plus tragique que le malheur et la douleur, — cette « joie plus triste que le chagrin » qui veut être un défi et une protestation contre le fardeau qu'il faut porter sans répit.

Le châtiment que la société infligea à Oscar Wilde ne prit pas fin en même temps que la durée de son emprisonnement. Après sa « disgrâce », il ne resta qu'un nombre infime de cette cohue de compagnons, de disciples et d'adulateurs qui le suivaient aux jours de triomphe. A Paris, il dut subir des affronts et des impolitesses de la part de gens qui, quelques années auparavant, se seraient enorgueillis de le connaître, et il fut vivement sensible à ces manques d'égards. Un pédagogue distingué, « fellow » d'un Collège de Cambridge, m'a raconté comment, un jour, il croisa Wilde, un an environ après sa libération. Le professeur passait en voiture dans une rue de Paris; Wilde cheminait en sens inverse sur le trottoir, et leurs yeux se rencontrèrent. D'après l'expression de son visage, le passant reconnaissait son compatriote qui ne fit aucun geste, et Wilde dut en conclure que cet ancien ami était aussi de ceux qui maintenant l'évitaient volontairement. « C'est quand il fut passé que je le reconnus, — me dit le professeur. — Mais il était trop tard, et je n'oublierai jamais la soudaine tristesse de son regard. » Dans ce cas, l'affront était involontaire, mais, dans des quantités d'autres cas, il était prémédité. Quand je relatai cet incident à un très intime et toujours loyal ami de Wilde, il haussa les épaules et remarqua sèchement que c'était toujours ce genre de hasard qui se produisait.

Parmi les autres causes d'infortune de ces dernières années, il faut compter la pauvreté et l'incapacité de travailler. Comme Mr Robert Ross l'a dit, *La Ballade de la Geôle de Reading*, non moins que le *De Profundis*, fut composée presque

entièrement en prison (1). Après sa libération, Oscar Wilde fut incapable de rien écrire. Il aurait pu, certes, gagner de l'argent en cédant aux offres d'un certain journalisme à scandale. On lui promettait des sommes considérables pour des articles signés de lui et qui s'intituleraient : « Une journée de ma vie en prison », « Mes souvenirs d'audience », etc. Inutile de dire que l'écrivain était doué d'une immunité naturelle contre de pareilles tentations. Une de ses réponses est bien connue : « Je ne comprends pas comment on peut faire une pareille proposition à un homme d'honneur ! » Néanmoins, il continua de vivre dans une gêne continuelle, fatigante et épuisante pour lui. Dans une lettre datée de janvier 1900, et écrite du petit hôtel où il devait mourir, il disait :

... J'apprends que vous venez : l'idée est admirable... Mais j'ai peur que mon hôtel ne vous plaise guère... J'y habite parce que je n'ai jamais d'argent. L'endroit est absurde et ce n'est assurément pas un arrière-plan convenable...

Malgré des conditions d'existence aussi tragiques, Wilde, à bien des égards, resta le même ; à tel point qu'il donnait le change à ceux qui le voyaient de loin en loin et croyaient qu'il était heureux et prospère. Assez souvent il retrouvait son entrain un peu extravagant ; ces dons d'humour capricieux et fantasque ne pouvaient totalement le délaisser. Dans un passage qui suit immédiatement celui que nous citons plus haut apparaît soudain une légèreté, un étincellement caractéristiques : il sourit, de ce sourire bien connu qui exaspérait les gens sérieux d'un certain type ; ceux-là se sont toujours mépris sur la frivolité de Wilde et se méprendront toujours.

La seule chose qui soit vraiment jolie dans tout l'hôtel est votre photographie ; mais on ne peut pas et l'on ne doit pas jouer au Narcisse devant une photographie... l'eau même est horriblement traîtresse. Les yeux de celui qui aime sont le seul miroir.

C'est dans ce même esprit qu'il explique que c'est pour éviter au facteur d'avoir des syncopes qu'il a pris le pseudonyme de Sebastian Melmoth.

Comme tous les artistes, Oscar Wilde savait, d'après le secret

(1) *De Profundis*, précédé de *Lettres* écrites de la prison par Oscar Wilde à Robert Ross, suivi de *la Ballade de la Geôle de Reading*, traduits par Henry-D. Davray.

de la vie, comment on tisse, en les entremêlant, les fils de la gaîté et de la gravité, et c'est pourquoi on répétait qu'il ne pouvait pas être sérieux. Nul ne parvient à convaincre le Philistin qu'un homme peut être sérieux même quand il plaisante. Pour se conformer au point de vue philistin, il faut se mettre à plaisanter et à grimacer sans répit, ou bien se mettre à être sérieux sans bouger un muscle du visage. Wilde n'avait pas cette manière-là, pas plus qu'aucun des grands écrivains anglais depuis Shakespeare jusqu'à nos jours. Mais, parce qu'ils avaient une saveur d'audace et d'ironie bien à eux, l'humour et l'esprit de Wilde étaient plus offensants encore pour la digne intelligence bourgeoise. Cette audace et cette ironie sont bien irlandaises aussi, pourrait-on dire, car Mr Bernard Shaw est offensant au même titre, encore que la raison ne soit pas exactement identique; et l'on pardonne peu à peu à Mr Shaw parce qu'il est propagandiste, — ce que Wilde ne fut jamais. En outre, il n'y a, chez Mr Shaw, rien de cette pétulance, de cette indocile indépendance, rien de l'enfant gâté qu'on trouve chez Wilde. Celui-ci fut toujours indiscipliné et indomptable, incapable d'être un guide, mais capable, certes, d'inspirer des affections dévouées.

Dans une des lettres qu'il écrivait du canton de Vaud, en mars 1899, il parle de la Suisse sur un ton que l'on reconnaît tout de suite pour sien :

Comme vous le voyez, je suis en Suisse, au bord du lac de Genève, dans la villa d'un ami. Sur l'autre rive, se dressent les montagnes de Savoie, et le Mont Blanc, qui, au coucher du soleil, rougit comme une rose, ou de honte peut-être de l'irrésistible audace des touristes. Il a perdu toutes ses terreurs : des vieilles filles l'escaladent à présent et ses neiges ne sont plus vierges.

Les franges du lac sont bordées de sapins, mais je n'aime pas la Suisse. Elle n'a produit que des théologiens et des garçons de café. Amiel et Obermann sont des types de stérilité. J'attribue cela au manque de beauté physique de la race. Ils sont sans formes et sans couleurs, gris de teint et sans galbe. Les races belles sont les grandes races : ici, les gens ressemblent à des habitants des cavernes ; jamais ils n'ont éprouvé de ces impulsions que suscite la splendeur de la perfection physique ; leur bétail a plus d'expression. Je m'ennuie, je m'ennuie.

On entend ici la note gaie et la note grave, mais comme tro

souvent, la note qui revient avec persistance, la corde qui vibre plus que toutes les autres, c'est la lassitude, la dépression. Le jongleur d'aphorismes souriait ou éclatait de rire, comme auparavant, à ses saillies ou à l'ironie de la vie, mais ses regards avaient perdu leur flamme. Ce simple aveu : « Je suis malade et malheureux », dans une lettre de février 1900, donne plus exactement qu'aucune phrase que je pourrais citer la note dominante et déterminante de cette dernière phase. Dans cette même lettre, il me mettait en garde contre un certain aventurier dont il avait été la victime l'été précédent, et qui m'avait récemment écrit, dans le but, sans doute, de continuer son commerce. A cause des mots que j'y souligne, je veux citer un passage de cette lettre. Tout commentaire est inutile ; nul ne manquera de voir l'intensité de signification de ces lignes.

Je suis bien fâché que vous soyez en correspondance avec X... C'est un infâme escroc, qui m'a choisi, *moi, entre tous les malheureux ruinés*, pour m'escroquer de l'argent : il est habile, mais pas autre chose qu'un voleur professionnel. Il s'est présenté à moi, m'a persuadé de répondre de ses dépenses d'hôtel, m'a laissé les payer et m'a pris de l'argent, en outre, — ce que les Français appellent « un sale individu ». Ne lui écrivez plus, ne le connaissez plus. Mais comment l'avez-vous connu ? Dites-moi cela par retour.

Moins personnels, mais d'un intérêt plus étendu, il est des passages où Wilde fait allusion à ses œuvres ou aux œuvres des autres.

En février 1899, il parle ainsi de *l'Importance d'être sérieux :*

Je vous enverrai un de mes livres quand il paraîtra ; dans trois semaines environ vous le recevrez. C'est une comédie fantasque et absurde, écrite alors que je jouais avec ce tigre : la Vie. J'espère qu'elle vous amusera.

Le mois suivant, à propos de la même pièce, il dit encore :

Ça manque tout à fait de tenue ; mais quelques remarques ici et là m'amusent, et c'était délicieusement joué.

L'allusion qu'il fait plus bas au *Portrait de Mr W. H.* lui fut suggérée par mes enthousiasmes à l'égard des *Sonnets* de Shakespeare :

Ainsi donc, vous aimez les *Sonnets* de Shakespeare ; je les ai ai-

més aussi, comme on doit aimer toutes choses, peu sagement, mais trop bien. Dans un vieux numéro du *Blackwood*, de 1889, j'imagine, vous trouverez un de mes contes, intitulé : *Le Portrait de Mr. W. H.* dans lequel j'ai exprimé une théorie nouvelle à propos du merveilleux adolescent que Shakespeare aima si profondément. Je crois que c'était le jeune garçon qui jouait dans ses pièces. Si vous trouvez cette histoire, lisez-la et dites-moi ce que vous en pensez.

Une fois, je demandai à Wilde l'autorisation d'entreprendre un projet, qui ne s'est jamais réalisé, de faire jouer une pièce tirée de son *Dorian Gray*. Il répondit :

Certainement, vous pouvez faire jouer un drame tiré de mon livre. Mais dites-moi, voulez-vous, si l'œuvre est de vous, et comment la pièce est construite.

Qui jouera Dorian Gray? Il doit être beau.

Mon œuvre est jusqu'à ce point entre vos mains que je m'en remets à votre instinct artistique pour que la pièce ait quelque qualité de beauté et de style.

J'autorise quatre représentations, et s'il paraît des comptes rendus de la pièce dans les journaux, veuillez me les laisser voir.

C'est un trait caractéristique que cette lettre ne contient aucune réserve au sujet des bénéfices que pouvaient rapporter ces représentations. Quand le projet eut échoué, il n'y fit plus aucune allusion.

Wilde se souciait aussi peu des gains d'argent que des gains de temps; jamais il ne manifesta la moindre anxiété concernant les uns ou les autres. L'homme d'affaires qui proclame que l'épargne est une vertu recommande l'économie pour les dépenses courantes. Le moraliste désapprouve hautement ces conseils et préconise à son tour l'économie des heures et des minutes. Wilde était en désaccord avec les deux. Il était maître dans l'art de dépenser l'argent quand il en avait et maître aussi dans l'art de perdre son temps. Il dédaignait de mettre des occasions à profit. Dans ces lettres que j'ai, on remarque le ton indifférent avec lequel il parle de ses œuvres, — et on le remarque, j'espère, sans désappointement. Il ne formule pas de critiques, mais l'opinion qu'il exprime est plus caractéristique de l'auteur que ne saurait l'être aucune critique. Ce sont des allusions fortuites, du genre de celles qu'on ferait naturellement au cours d'une conversation à loisir avec un ami, quand l'arc de l'intellect est détendu. Un homme

plus méticuleux, plus désireux de se justifier aurait été incité à risquer des détails plus précis dans le but de s'expliquer ou de s'analyser. Si l'on me permet d'en revenir à l'auteur qui plus qu'aucun autre invite à la comparaison et au contraste avec Wilde, je dirai qu'on s'imagine difficilement Mr Bernard Shaw se contentant ainsi d'une simple référence passagère à l'une de ses pièces ou de ses brochures de propagande. Une préface en résumé serait mieux dans sa ligne, mais c'est que Mr Shaw croit à la nécessité de profiter des occasions. Il n'est pas un flâneur, comme Wilde, qui croyait à la nécessité d'une largesse princière, non seulement avec l'esprit, mais aussi avec les instants. Il n'y a, dans ces lettres, ni dissertations, ni conseils d'érudit ou d'expert, mais pour quelques-uns du moins elles n'en seront pas moins précieuses. Ce n'est ni comme maître, ni comme homme de lettres professionnel que Wilde m'écrivait de ses cafés des Boulevards des Italiens ou des Capucines. Il écrivait, plutôt, comme il aurait parlé, avec un charmant laisser-aller, si j'avais pu de temps à autre le rejoindre devant une de ces petites tables rondes sur le marbre desquelles on lui servait son apéritif ou son café. C'est merveilleux combien peu on sent l'effort dans chaque phrase de ces lettres et combien magiquement elles donnent l'impression de la parole. C'est là un art que beaucoup trop de gens savants et laborieux ont perdu et ne retrouvent plus. Le divorce entre l'allusion littéraire et le pédantisme et la fatuité dans la conversation et la correspondance est une tâche difficile pour la plupart, mais il semble que ce ne fut jamais une tâche pour Wilde. Sur des points comme ceux-là, il a une légèreté de toucher infaillible et aisée et c'est parce qu'il ne saurait faire autrement.

Aimez-vous le *Thyrsis* et le *Scholar Gypsy*, d'Arnold? Le premier est un petit poème classique parfait. Les flûtes de Sicile ne sont pas plus suaves que ces vers.

La poésie du moins ne perdit jamais son charme pour Wilde, même pendant cette sombre période. Dans une lettre de février 1899, il écrit :

Je vois que vous étudiez les formes délicates du vers. C'est parfait. La grande chose est d'acquérir la maîtrise de son instrument... J'espère que vous vous consacrerez, en prononçant des vœux éternels,

à la poésie. C'est une chose sacramentelle, et il n'y a pas de douleur comparable.

Et la même année, en novembre :

J'en ai peur, vous allez être poète. Combien tragique ! Combien terriblement tragique ! Dans les eaux de l'Hélicon, il y a la mort, la seule mort qu'il vaille de mourir !

Deux ou trois mois plus tard, dans une lettre datée de Bruxelles, il paie un nouveau tribut à Matthew Arnold, cette fois en le citant :

Je suis heureux que nous soyons apparemment tout à fait près l'un de l'autre ; tout au moins sans avoir entre nous « la mer salée, insondée et qui sépare ».

Et voici une mention du *Rubaiyat* :

L'Omar de Fitzgerald est un chef-d'œuvre d'art. J'éprouve quelque orgueil à penser que c'est un de mes parents, Sir Ralph Ouseley, qui a rapporté le premier manuscrit d'Omar en Angleterre, en Europe peut-être et c'est le beau manuscrit de la Bodleyienne que vous avez vu, je suppose.

Une autre fois, il parle de quelques écrivains contemporains français et belges.

J'espère que vous perfectionnez votre français. Lire le grec et parler le français sont les deux plus grands plaisirs dans la culture de la vie. Si vous n'avez pas lu les livres de Georges Eekhoud, — il est flamand, — commandez-les tout de suite : *Mes Communions* et *le Cycle Patibulaire*. Le dernier contient une merveilleuse histoire qui m'est dédiée... J'espère que vous avez lu *Basile et Sophia*, de Paul Adam, roman byzantin coloré, très terrible et curieux. Procurez-vous aussi un petit livre appelé : *Mémoires d'un petit gent de lettre*, avec une merveilleuse préface de Paul Adam. L'auteur, Maurice Léon, s'est suicidé il y a quelques mois parce qu'il s'était aperçu qu'on pouvait rarement dire la vérité sur les autres et jamais sur soi-même. C'est un étrange martyr intellectuel, qui mourut non pour la foi, mais pour le doute.

Wilde me recommanda aussi de lire *Jaspar Tristram*, par Mr. A. W. Clarke.

C'est sur Radley, évidemment ; notre époque est pleine de miroirs et de masques. Si vous n'avez pas lu le livre, commandez-le. La première partie, à demi hellénique, est charmante.

L'une de ces allusions littéraires offre un intérêt spécial, puisqu'elle intervient pour expliquer le pseudonyme de Sebastian Melmoth que Wilde adopta après son emprisonnement : « Nom fantastique que je vous expliquerai quelque jour », écrivait-il dans une de ses premières lettres. Et, plus tard, en effet, il explique :

Vous me questionnez au sujet de « Melmoth ». Je n'ai certes pas changé de nom. Je suis, à Paris, aussi bien connu qu'à Londres, ce serait donc enfantin. . . . .

Mais pour éviter que le facteur ait des syncopes, je fais parfois adresser mes lettres au nom d'un curieux roman de mon grand-oncle Maturin, roman qui fit partie de la renaissance romantique au début de ce siècle, et qui, bien qu'imparfait, est un précurseur. On le lit encore en France et en Allemagne. Bentley l'a republié il y a quelques années. J'en ris, mais il a donné le frisson à l'Europe, et l'on en a tiré une pièce qui se joue encore en Espagne.

On se sera déjà rendu compte, je pense, que Wilde écrivait ses lettres comme il écrivait ses livres, c'est-à-dire avec la même façon de s'exprimer. A peine une poignée de mots, pris indolemment, au hasard, et employés de même, mais qui gardent une parenté proche et indéniable avec son caractère littéraire. C'est, par exemple, l'auteur de *la Ballade de la Geôle de Reading* qui parle dans cette phrase :

Vous ne devez pas, dans la vie au moins, traîner le manteau pourpre de la tragédie, ni vous laisser prendre dans les filets cruels du destin.

Le passage suivant, réminiscence de son séjour à Oxford, est en harmonie avec d'autres qu'on se rappelle avoir lus dans les essais d'*Intentions* :

C'est le temps le plus fleuri de la vie, on voit les ombres des choses dans des miroirs d'argent. Plus tard, on voit la tête de Gorgone, et l'on souffre parce qu'elle ne vous transforme pas en pierre.

Cette lettre fut écrite en décembre 1899, du sud de la France. Il y dit encore :

Je suis sur la Riviera, un temps bleu et or, le soleil chaud comme du vin et couleur d'abricot. Le petit hôtel où je loge est en plein golfe Juan, et tout autour sont des bois de pins avec leur âcre haleine, qui aromatise le vent quand il passe à travers leurs branches, et les pieds écrasent de la douceur sous les aiguilles tombées.

Ici, peut-être, comme dans le paragraphe qui suit, on re-

trouve l'ancienne manière du *Prince Heureux* et de *la Maison des Grenades:*

Dans votre seconde lettre, vous me dites que vous joignez votre photographie, mais il n'y avait pas de photographie dans l'enveloppe. Vos pensées devaient être dans le cristal de la lune, rappelez-les et que j'aie votre portrait.

Ou peut-être est-ce davantage à la manière de *Lord Arthur*.

Mais je m'aperçois que j'ai cité déjà ce qui pouvait offrir un intérêt général, ou tout ce que je me sens justifié de citer. Sans doute, il est beaucoup d'autres gens qui possèdent des lettres que Wilde leur adressa pendant ses dernières années, des lettres plus intéressantes et plus précieuses que les miennes. Mais on peut conjecturer que ceux-là étaient de ses amis personnels intimes, et que par conséquent il ne saurait être question de publier même des extraits choisis de leurs lettres. Wilde correspondit avec moi, comme avec un étranger, parce que, comme je l'ai appris depuis, il se trouva que je fus la première personne qui, après le désastre, lui écrivit par simple admiration de son œuvre littéraire et par sympathie pour son infortune. D'autres lui avaient écrit, poussés par une curiosité morbide ou par un intérêt pathologique. Nous correspondîmes pendant de longs mois, mais sans jamais nous rencontrer. Peu de temps avant sa mort, en juillet 1900, j'avais accepté son invitation d'aller jusqu'à Paris, de Dieppe où je résidais alors, mais il télégraphia : « Je suis très malade, ne venez pas cette semaine », et ce fut la dernière communication que je reçus.

Etant donnés ces circonstances, les lettres qu'il m'adressa sont probablement d'un intérêt beaucoup moins privé que la plus grande partie de sa correspondance à cette époque. C'est mon excuse d'en avoir fait le sujet d'un article. J'ai la conviction que je puis le faire sans encourir le reproche d'indiscrétion. Et c'est aussi parce que je crois que ces lettres peuvent être de quelque service à ceux qui étudient Wilde, et seront bien accueillies de ceux qui l'admirent que j'ai décidé de ne pas les laisser tout entières en manuscrit. La plupart des arbitres des valeurs littéraires sont d'accord maintenant sur ce point que la postérité voudra avoir, de l'auteur de *Salomé* et de *De Profundis*, un portrait aussi complet que possible.

LOUIS WILKINSON.

(Traduit de 'anglais par HENRY-D. DAVRAY.)

LE RÉGIME FÉODAL AU JAPON

C'est sous le dernier Shogûn des Tokugawa, pendant la période qui précède immédiatement le régime moderne, que la civilisation japonaise atteignit aux limites de son évolution. Dès lors, elle ne pouvait pas aller plus loin, à moins d'une entière réorganisation sociale. Et, en effet, cette évolution « parvenue à son intégration complète » n'avait fait que préciser, renforcer les conditions mêmes de ce qui existait déjà, sans y apporter vraiment de modifications essentielles. Plus que jamais la vieille solidarité, la mutuelle tyrannie s'était resserrée; plus que jamais l'antique usage du cérémonial avait été appliqué dans tous ses détails avec une scrupuleuse exactitude. A des époques antérieures, il y avait eu peut-être plus de rigorisme, mais jamais il n'y avait eu moins de liberté. Pourtant, les conséquences de cette tyrannie croissante ne furent pas sans valeur morale. Le temps était encore très éloigné où la liberté individuelle apporterait à chacun un relèvement de sa personnalité. La paternelle rigueur de la loi des Tokugawa servit à développer et à accentuer surtout ce qu'il y avait de plus séduisant dans le caractère national. De longs siècles de guerre n'avaient pas, jusque-là, favorisé la culture des qualités les plus délicates de ce caractère : le raffinement, la bienveillance ingénue, la joie d'être, qui, plus tard, prêtèrent un charme si rare à la vie japonaise. Mais pendant deux siècles de paix, de prospérité et d'isolement national, le côté prenant et gracieux de cette nature s'épanouit enfin. Et les innombrables obstacles que lui opposaient la loi ou la coutume, loin de gêner cet épanouissement, le rendirent plus vif, plus prompt, et en même temps l'enfermèrent dans des directions précises, — ainsi l'art patient du jardinier impose aux fleurs du chrysanthème mille variétés de beauté fantastique. La tyrannie créait des mœurs austères. Cependant elle n'empêcha pas une certaine culture morale et esthétique.

Pour bien comprendre cet état social, il importe de préci-

ser le caractère de la loi. Ces vieilles lois japonaises semblent intolérables à l'esprit moderne. Mais, en fait, leur application était moins inflexible que celle de nos lois européennes. De plus, si elles pesaient sur toutes les classes de la société, elles pesaient sur chaque individu proportionnellement à sa force. Elle était moins lourde aux derniers degrés de l'échelle sociale. Théoriquement du moins, et dès les temps primitifs, les pauvres et les malheureux avaient droit à la pitié. Et le plus ancien code moral du Japonais, *les Lois de Shotoku Taishi*, insistait sur le devoir de manifester aux malheureux toute la miséricorde possible.

C'est dans le Testament d'Iyeyasu que l'on trouve le témoignage le plus frappant de cette indulgence pour les faibles. On retrouve dans ce document la conception de la justice d'une époque où la société, déjà évoluée, avait déjà affermi ses institutions. En chef sage et prudent, Iyeyasu affirme que « le peuple est la base de l'Empire », et il recommande la douceur vis-à-vis du populaire. Il ordonne que tout seigneur, quel que soit son rang, s'il a violé les lois « au détriment du peuple », soit puni par la confiscation de ses terres. L'esprit humanitaire de ce grand chef apparaît surtout dans les décrets où il formule le droit criminel du temps. Ainsi l'adultère était naturellement un crime capital, dans une société fondée sur la religion des ancêtres. Or, l'article 50 du *Testament* confirme au mari offensé son ancien droit de vie et de mort sur sa femme, et cependant il ajoute que si le mari ne tue qu'un des complices, il sera lui-même tenu pour aussi coupable que l'un et l'autre de ceux-ci. Si les deux complices sont traduits devant la cour, Iyeyasu conseille au juge de réfléchir longuement, surtout s'il s'agit de gens du peuple. Il lui rappelle combien la nature humaine est faible, et il donne à entendre que chez les jeunes gens simples d'esprit, un moment de passion suffit à expliquer une folie, qui n'implique pas un naturel mauvais.

Mais l'article 51 recommande de ne pas faire grâce aux coupables appartenant aux classes supérieures. Et il dit :

Ceux-là doivent savoir mieux qu'il est grave de troubler l'ordre public en manquant aux lois en usage. Et ceux qui, par leurs légèretés licencieuses ou leur commerce illicite, violent la loi seront punis

sans délai, sans délibération ni consultation (1). Car ils n'ont pas les excuses de fermiers, d'artisans ou de commerçants.

Ce code tout entier enserre ainsi dans des présomptions étroites les classes militaires. Au contraire, il est plein de clémence pour les classes inférieures. Iyeyasu blâmait résolument les châtiments inutiles. Il pensait que l'application de peines trop fréquentes n'était pas toujours la preuve de l'inconduite de ses sujets, mais souvent de la mauvaise gestion de ses fonctionnaires. Dans l'article 91 de son Code, il formule très nettement sa pensée, même en ce qui concerne le Shogûnat :

Lorsque les peines et les condamnations abondent dans l'Empire, cela prouve que le chef militaire, dégénéré manque de vertu.

Certains édits particuliers de Iyeyasu étaient destinés à protéger les paysans et les pauvres, contre la rapacité et la cruauté des chefs puissants. Il était aussi interdit aux grands daymios, dans leurs voyages obligatoires à Yedo, de « troubler ni de harasser les gens des postes de relais, ni de se gonfler d'orgueil militaire ». La vie privée de ces nobles seigneurs était ainsi surveillée par le gouvernement, aussi bien que leur vie publique. Ils encouraient même des peines pour immoralité. En parlant de la débauche de ces nobles, le législateur formule l'observation suivante :

Bien que l'on ne puisse guère qualifier la débauche d'insubordination, il faut pourtant la juger et la condamner lorsqu'elle devient d'un mauvais exemple pour les classes inférieures (*article 88*).

Quant à la véritable insubordination, la loi inflexible la punissait sans exception ni atténuation. L'article 53 du *Testamet d'Iyeyasu* dit que le crime suprême est l'insoumission :

Le crime d'un vassal qui assassine son suzerain est, en principe, aussi grave que celui du vassal qui trahit l'Empereur. On exterminera, on hachera en atomes ses compagnons, ses parents, et même ses relations les plus éloignées. Il n'en restera ni fibres ni racines. Et le vassal qui lève la main contre son seigneur, même sans le tuer, est aussi coupable que ceux qui ont commis les crimes précédents.

L'application de la même loi aux classes inférieures était absolument différente. Les crimes des faussaires, des incendiaires et des empoisonneurs les exposaient, sans doute, au

(1) C'est-à-dire qu'ils seront immédiatement mis à mort.

bûcher ou à la crucifixion. Mais, pour les délits ordinaires, les instructions données aux magistrats les invitaient à montrer le plus de clémence possible. Et l'article 73 du Code dit :

En ce qui concerne les mêmes détails affectant les individus des classes inférieures, inspirez-vous de la grande bienveillance de Koso de la dynastie Han (*chinoise*).

La loi prévoyait aussi que l'on ne choisirait les magistrats des cours civiles et criminelles que parmi la « classe des hommes qui sont droits et purs et qui se distinguent par leur charité et leur bienveillance ». Tous les magistrats étaient étroitement surveillés, et leur conduite faisait l'objet de rapports réguliers de la part des espions du gouvernement.

Un autre exemple de l'esprit humanitaire de la législation Tokugawa nous est fourni par les ordonnances concernant les relations des sexes. Quoique le concubinage fût toléré dans la classe Samuraï, afin d'assurer la continuation du culte familial, Iyeyasu réprouve ce privilège, dans les cas où l'on en abusait par pur égoïsme :

Les hommes sots ou ignorants négligent leurs vraies femmes, par amour d'une maîtresse bien-aimée, et manquent ainsi au plus grave de leurs engagements... Les hommes qui tombent aussi bas sont sûrement des samuraïs infidèles et faux.

Le célibat, condamné par l'opinion publique, sauf chez les prêtres bouddhistes, était également condamné par le Code.

Il ne faut pas vivre seul après l'âge de seize ans, affirme le législateur ; l'humanité entière reconnaît que le mariage est la première loi de nature.

Quiconque n'avait pas d'enfant était contraint d'adopter un fils. L'article 47 du Code ordonnait que les biens d'une personne qui mourait sans héritier mâle, et sans fils adoptif fussent « confisqués sans aucun égard pour ses parents ou ses amis ». Cette loi avait été faite pour empêcher qu'on ne négligeât le culte de la famille ; le premier devoir de chaque homme était d'en assurer la continuation. Mais les lois sur l'adoption donnaient à tout le monde le moyen de se conformer à la loi sans difficultés.

Si l'on se rappelle que ce Code, qui prêchait l'humanité, répri

mait le relâchement moral, interdisait le célibat, et défendait le culte de la famille, fut rédigé au moment de l'expulsion des missions jésuites, on pensera que le gouvernement, dans la question de la liberté religieuse, se montra en définitive très libéral :

Les gens de toutes les classes ont le droit de suivre leurs préférences pour les dogmes religieux qui ont prévalu jusqu'à présent, — sauf pour ceux de l'école fausse et corrompue (le Catholicisme Romain). Les querelles religieuses ont toujours été la malédiction et le malheur de cet Empire, et il faut les empêcher sévèrement (*article 31*).

Cependant il faut se garder d'interpréter faussement le soi-disant libéralisme de cet article. Le législateur, qui s'était montré si sévère pour protéger la religion de la famille, n'était pas homme à donner à tout Japonais le droit d'abandonner la croyance de la race, pour suivre une foi étrangère. Il faut parcourir attentivement tout le Testament pour se rendre bien compte du vrai principe d'Iyeyasu : tout homme avait le droit d'adopter la religion qui lui plaisait, pourvu que celle-ci fût tolérée par l'Etat, mais il ne pouvait l'adopter *qu'en plus de son culte ancestral.* Iyeyasu lui-même appartenait à la secte bouddhiste de Jodo, et il se montra en général l'ami du bouddhisme. Cependant c'était avant tout un shintoïste, et le troisième article de son Code affirme que le premier de tous les devoirs, est le dévouement aux Kamis :

Gardez votre cœur pur. Et, tant que votre corps existera, ne négligez pas d'honorer et de vénérer les dieux.

Et l'article 62 du Testament montre combien il plaçait le culte ancien au-dessus du bouddhisme, en interdisant à quiconque de négliger la foi nationale sous le prétexte qu'il croit en une autre forme de religion. Ce texte est fort intéressant :

Mon corps et le corps des autres sont nés dans l'Empire des Dieux. Donc, si l'on acceptait sans réserve les enseignements des autres pays, telles que les doctrines de Confucius, de Bouddha, ou du Taoïsme, et si on leur accordait tous ses soins, on déserterait, en somme, son propre maître, et l'on se montrerait loyal vis-à-vis d'un étranger. Ne serait-ce point oublier l'origine même de son être?

Bien entendu, il n'était guère possible pour le Shogûn, qui prétendait tirer son autorité du descendant des anciens dieux, de proclamer, sans se contredire, le droit de douter de ces dieux : son devoir officiel et religieux n'admettait aucune compromission. Cependant l'intérêt qui se rattache à ses opinions, exprimées dans le Testament, tient surtout à ce que ce Testament n'était point un document public. C'était un texte absolument privé, destiné seulement à conseiller et à guider ses successeurs. En somme, la situation religieuse du Shogûn ressemblait à celle qu'occupe l'homme d'état libéral dans le Japon actuel. Il devait respecter tout ce qu'il trouvait bon dans le bouddhisme, et se rappeler cependant que le premier devoir de chacun est la fidélité au culte des ancêtres, à l'antique croyance de la race.... En fait de bouddhisme, Iyeyasu avait ses préférences, mais sans étroitesse d'esprit. Il est vrai qu'il écrivit dans le Testament: « Que ma postérité appartienne toujours à la secte honorée de Jodō. » Mais il vénérait son ancien professeur, le grand-prêtre du temple de Tendai, Yeizan, lui confia à la cour la charge la plus élevée à laquelle un prêtre pût prétendre, et la direction de la secte Tendai. Et, de plus, le Shogûn visita Yeizan et y récita une prière officielle pour la prospérité du pays.

Il y a tout lieu de croire que, dans les limites mêmes du Shogûnat, qui comprenait la plus grande partie de l'Empire, la loi criminelle commune était très humanitairement appliquée : pour les gens du peuple, les peines dépendaient surtout des circonstances. Mais la sévérité inutile était un crime aux yeux de la loi militaire supérieure, et elle était punie sans aucune distinction de races. Les meneurs d'une révolte paysanne se voyaient condamnés à mort, mais le seigneur qui, par tyrannie, avait provoqué la rebellion, était privé soit d'une partie, soit de tous ses biens, était dégradé, et parfois même condamné à accomplir le harakiri. Le professeur Wigmore nous a révélé l'esprit des anciennes procédures légales. Il nous montre que l'application de la loi n'était jamais personnelle dans le sens moderne ; et que, du moins en ce qui concernait le peuple, la loi n'était pas inflexible quand il s'agissait de moindres délits. L'idée anglo-saxonne d'une loi inflexible implique une justice aussi impitoyable et impartiale que le feu. Quiconque viole la loi en subira les conséquences, aussi

sûrement que la personne qui met la main au feu ressentira une cuisante douleur. Mais, dans l'application de l'ancienne loi japonaise, on prenait en considération la condition du criminel, son intelligence, son degré d'instruction, ses mobiles, sa conduite antérieure, la souffrance qu'il avait parfois endurée, la provocation qu'il avait reçue, etc., etc. Et le jugement final était plutôt dicté par le bon sens moral, que par un texte ou par des précédents. Les amis et les parents du criminel avaient le droit de plaider en sa faveur, et de l'aider de toutes les façons honnêtes. Si un homme était accusé à tort et qu'il fût reconnu innocent de griefs qui lui étaient reprochés, non seulement on le consolait avec de douces paroles, mais on lui donnait une compensation matérielle. Il paraît qu'à la fin de certains procès importants les juges prenaient autant de soin pour récompenser la bonne conduite, que pour punir le crime (1). D'autre part, l'esprit processif était, autant que possible, de trancher les différends par l'arbitrage de la communauté. Et le peuple ne recourait au tribunal qu'en tout dernier lieu.

Les traits que je viens d'indiquer donnent une idée du caractère général de la règle de Tokugawa. Ce ne fut nullement un règne de terreur. Pendant deux cent cinquante ans, il maintint la paix et encouragea l'industrie. Bien que la civilisation nationale fût contenue, élaguée et taillée de mille façons, elle fut aussi cultivée, raffinée et consolidée. La longue paix répandit dans tout l'Empire un sentiment universel de sécurité encore inconnu. L'individu était plus que jamais ligotté par la loi et par la coutume, mais il était aussi protégé; il pouvait se mouvoir sans crainte tant que le lui permettaient ses chaînes. Il est vrai qu'il était opprimé par ses pareils, mais ceux-ci l'aidaient à supporter cette oppression : tous s'entr'aidaient à supporter le fardeau de la vie en communauté. Les mœurs con-

(1) L'extrait suivant d'un verdict rendu par le célèbre juge Ooka Tadasuké, à la fin d'un célèbre procès criminel, est curieux :

Mushashiya Chobei et Goto Hanshiro, vos actions sont dignes des plus hautes louanges : comme rémunération je vous donne à tous deux dix ryo d'argent. Tamie, il faut vous louer d'entretenir votre frère. Pour cet acte vous recevrez la somme de cinq kwammon. Et vous, Kyo, fille de Chobachi, vous êtes soumise à vos parents. Je vous donne cinq ryo d'argent, en considération de cela. (Voir *le Japon de jadis*, par Denning). De nos jours encore l'ancienne coutume de récompenser les exemples remarquables de piété filiale, de générosité, de courage, persiste dans les législations locales, quoiqu'on ne la suive plus dans les cours de justice. Les récompenses sont naturellement peu importantes, mais elles sont un grand honneur pour qui les reçoit.

duisaient donc au bonheur général comme à la prospérité universelle. En ce temps-là, « la lutte pour la vie » n'existait pas, du moins au sens moderne. Les besoins étaient faciles à satisfaire. Chacun avait un maître qui le protégeait, ou qui subvenait à ses besoins : la concurrence était interdite et réprimée ; il n'y avait aucune raison pour faire de grands efforts, ni physiques, ni intellectuels. De plus, il n'existait rien qui valût la peine qu'on se serait donnée pour l'obtenir. La masse du peuple n'avait rien à gagner au delà de ce qu'elle possédait. Les rangs et les revenus étaient déterminés ; les occupations étaient héréditaires ; le désir d'accumuler de la richesse était contenu par les règlements qui fixaient l'usage que l'homme riche devait faire de son argent. Les grands seigneurs eux-mêmes et le Shogûn ne faisaient rien à leur guise. Et les gens du commun, fermiers, artisans ou boutiquiers, n'avaient même pas le droit de construire leurs demeures à leur fantaisie, ni d'acheter les articles de luxe qui leur plaisaient. Le *heimin*, si riche qu'il fût, qui eût essayé de s'abandonner à ses caprices se serait vu rappeler durement qu'il lui était défendu d'imiter les habitudes ou d'usurper les privilèges de ses supérieurs. Il n'avait même pas le droit de commander pour son usage certaines sortes d'objets. Les artisans ou les artistes qui créaient des objets de luxe pour la satisfaction du goût esthétique n'acceptaient pas facilement les commandes des gens des rangs inférieurs. Ils travaillaient pour les princes, pour les grands seigneurs, et ils n'osaient pas courir la chance de déplaire à leurs clients. Les plaisirs de tout homme étaient plus ou moins réglés suivant le rang qu'il occupait dans la société, et rien n'était moins aisé que de passer d'un rang inférieur à un rang plus élevé. Des hommes exceptionnels y réussirent parfois, en s'assurant la faveur des grands. Mais c'était s'exposer à bien des dangers, et, pour le heimin, la politique la plus sage était de se contenter de son lot, et d'essayer de tirer de la vie autant de bonheur que le lui permettait la loi.

L'ambition personnelle était donc bornée, le prix de la vie était réduit à un minimum, bien au-dessous de l'idée que nous pouvons nous faire du simple nécessaire. Cependant, malgré les règlements somptuaires, les circonstances étaient favorables à certaine culture artistique. Pour se délasser dela

vie, l'esprit national se tourna soit vers le plaisir, soit vers l'étude. La politique Tokugawa avait laissé à l'imagination une liberté relative, en fait de littérature et d'art. La personnalité, emprisonnée, trouva le moyen de s'élargir et de se livrer à la fantaisie créatrice. Cette bienveillance de l'autorité pour les divertissements intellectuels n'était pas absolue, mais les artistes furent souvent très audacieux. Pourtant le goût esthétique se dirigea en général dans le sens de la moindre résistance. L'observation se concentra sur les intérêts de la vie quotidienne, sur les incidents que l'on surprenait d'une fenêtre ou que l'on étudiait dans un jardin, sur les aspects familiers de la nature dans les différentes saisons, — sur les arbres, les fleurs, les oiseaux, les poissons, les reptiles, — sur les insectes et sur leurs mœurs, — sur d'innombrables petits détails, et des curiosités délicates et amusantes. Ce fut alors que le génie de la race produisit tout ce bizarre bric-à-brac qui enchante encore les collectionneurs occidentaux. Le peintre, le sculpteur sur ivoire, le décorateur exécutaient en toute tranquillité ces peintures-fées, ces exquisités grotesques, ces miracles d'art lilliputien en métal, en émail et en laque d'or. Ils étaient libres de travailler à leur guise; et les fruits de leur liberté sont maintenant conservés comme des trésors dans les musées d'Europe et d'Amérique. Il est vrai que plusieurs de ces arts, — qui, pour la plupart, étaient d'origine chinoise, — étaient déjà assez prospères avant l'ère Tokugawa. Mais ce fut à cette époque que, sous des dimensions et dans des matières peu coûteuses, ils offrirent aux petites gens des satisfactions esthétiques. La législation somptuaire pouvait encore s'appliquer à l'usage et à la possession des objets chers, mais ceux qui n'avaient de prix que pour leur grâce ou leur délicatesse y échappaient. Le Beau, qu'il soit modelé dans du papier, de l'ivoire, de l'argile ou de l'or, garde toujours sa vertu. On a raconté que, dans une cité grecque du IVe siècle avant Jésus-Christ, tous les ustensiles domestiques, jusqu'à l'objet le plus insignifiant, étaient, au point de vue du dessin, de purs objets d'art. Cela est vrai, aussi, de tous les objets d'une maison japonaise qui sont seulement plus étranges. Les ustensiles d'un usage aussi commun qu'un chandelier de bronze, une lampe de cuivre, une bouilloire de fer, une lanterne de papier, un rideau de bambou, un oreiller de bois, ou un pla-

teau, manifestent aux yeux initiés un sentiment de la beauté et de l'adaptation de chaque chose à sa fin, que l'on ne trouve pas parmi les objets occidentaux à bon marché.

Ce fut surtout pendant l'ère de Tokugawa que ce sentiment de la beauté commença à tout animer dans la vie ordinaire. Ce fut aussi alors que se forma l'art de l'illustration, et qu'apparurent pour la première fois ces merveilleuses gravures en couleur, — les plus belles que l'on ait jamais vues, à aucune époque ni dans aucun pays, — et que les riches amateurs collectionnent aujourd'hui avec tant de joie. La littérature cessa, comme l'art, d'être un plaisir réservé aux classes supérieures : elle va revêtir une multitude de formes populaires. Ce fut l'âge des romans populaires, des livres à bon marché, du drame, des contes pour les jeunes et pour les vieux.

Ce fut aussi pendant cette période que l'on cultiva le plus l'étiquette. La politesse se répandit dans tous les rangs de la société, non seulement comme une mode, mais comme un art. Dans toutes les sociétés civilisées du type militaire, la politesse devient, très tôt, un trait caractéristique national. Et ce fut sans doute une obligation commune, chez les Japonais, avant même l'époque historique ; leur langue archaïque le prouve. Le fondateur du bouddhisme japonais, le prince régent Shotoku Taishi, publia des décrets à ce sujet, dès le VII[e] siècle :

> Les ministres et les fonctionnaires, décida-t-il, devraient avoi[r] comme premier principe une conduite décente. Car leur princip[e] du gouvernement du peuple consiste en une conduite décente. Si les supérieurs ne se conduisent pas selon le décorum, les inférieurs son[t] désordonnés. Si les inférieurs ont une conduite inconvenante, il e[n] résulte forcément des offenses. Donc, lorsque le seigneur et le vassal se conduisent d'une façon bienséante, les distinctions de rangs n[e] se confondent pas. Quand le peuple se conduit convenablement, l[e] gouvernement de l'Etat va tout seul.

L'esprit de cet ancien enseignement chinois trouve un écho dix siècles plus tard, dans le Testament d'Iyeyasu :

« L'Art de gouverner un pays consiste dans la manifesta-
« tion d'une déférence bienséante du Suzerain vis-à-vis d[e]
« ses vassaux. Sachez que si vous tournez le dos à ce[t]
« avis vous serez assassiné, et l'Empire sera perdu. »

LAFCADIO HEARN.

(Traduit de l'anglais par MARC LOGÉ.)

L'ILE SAINTE D'ISIS

—

Au moment où l'île de Philæ va disparaître sous les flots, il nous a paru digne d'intérêt de faire connaître les merveilles artistiques qu'on y voit encore et qui, sacrifiées à des intérêts d'ordre purement matériel, sont condamnées sans retour.

I. — LES BLEMMYES

De tous les fidèles qui accouraient en foule auprès des autels de la déesse Isis, ses adorateurs les plus fanatiques formaient une peuplade éthiopienne et portaient le nom de Blemmyes.

Comme ces barbares ont joué dans le culte de l'Isis de Philæ un rôle considérable et que leur nom se trouvera souvent mêlé à notre discours, nous allons, en un bref exposé, les présenter au lecteur.

Depuis la chute des souverains légitimes, la Thébaïde ne cessant d'être un foyer d'insurrection, en 184 av. J.-C., Ptolémée Epiphane (1) dut intervenir énergiquement pour mettre fin à la sédition du parti national. Il ne manqua point, à cette occasion, de faire disparaître les derniers représentants de la dynastie des Ammoniens qui, établis en Ethiopie, ne cessaient de prêter mainforte aux révoltés. Il s'était, pour cette expédition, assuré le concours des Blemmyes.

Prenant définitivement à sa solde ces peuplades, Epiphane fit de la basse Ethiopie, jusqu'à Primis, une zone neutre, le commilitium de Nubie où vivaient ensemble les garnisons égyptienne et blemmye; au delà, surtout du côté de Méroé, tout le territoire était en possession des barbares.

Telle fut l'origine de l'empire Blemmye.

En se substituant aux Ammoniens, les Blemmyes adoptèrent leur religion, qui était celle de l'Egypte, sans toutefois renoncer entièrement à leurs coutumes. Pleins de respect pour les dieux qu'ils avaient adoptés, ils ne cessèrent de leur prodiguer

(1) Ptolémée V.

leurs hommages et affirmèrent pour le culte d'Isis une prédilection poussée jusqu'au fanatisme. Au panthéon égyptien, déjà si encombré, ils ajoutèrent, non seulement leur dieu Mandoulis, auquel ils sacrifiaient des victimes humaines, mais aussi une divinité monstrueuse, Hobs, représentée avec trois têtes de lions et quatre bras ; création qui pourrait être considérée comme une pure fantaisie, si l'on n'y démêlait les traces d'un symbolisme dégénéré sous une influence asiatique. Enfin, comme pour mieux affirmer leur nationalité distincte, ces barbares écrivaient, en hiéroglyphes ou en démotique, une langue inconnue.

Sans nous révéler l'ordre de succession, l'histoire nous apprend qu'ils furent souvent gouvernés par des reines du nom de Candace. Une fois établi dans la basse Ethiopie, ce peuple ne cessa par la suite de se montrer l'un des plus redoutables adversaires des Romains. Les auteurs de l'antiquité le désignent tantôt sous le nom d'Ethiopiens, tantôt sous celui de Blemmyes ; nous emploierons tour à tour chacune de ces dénominations.

D'après Strabon, au temps de Cornélius Gallus, premier préfet d'Egypte, les Ethiopiens, profitant de ce qu'une partie des troupes romaines était en Arabie, envahirent la Thébaïde, l'an 23 av. J.-C. Après avoir capturé les trois cohortes qui couvraient la frontière, ils s'emparèrent de Philæ, de Syène, d'Eléphantine, emmenèrent en esclavage les habitants de ces districts et emportèrent, comme trophées, les statues de l'empereur. Ils étaient commandés par leur reine Candace, femme à l'âme virile et privée d'un œil qu'elle avait perdu en combattant. Accouru en toute hâte, Pétrone ne craignit point, avec dix mille fantassins et huit cents cavaliers, de livrer bataille à trente mille ennemis. Non seulement il les chassa de l'Egypte, mais les rejeta en désordre sur Pselcis, emporta Primis, et détruisit de fond en comble Napata, leur capitale. L'année suivante, Candace, reprenant l'offensive avec des forces plus considérables, allait exterminer la garnison romaine restée à Primis, si Pétrone n'était arrivé à temps pour la sauver. N'ignorant point que les Romains désiraient la paix autant qu'elle-même, la vaillante reine, dont la valeur est restée légendaire, proposa de parlementer. Pétrone pour en finir envoya ses émissaires à Samos, où se trouvait Auguste, prêt à partir pour la

Syrie. Reçus par l'empereur, les Ethiopiens obtinrent de lui tout ce qu'ils demandaient, jusqu'à la remise du tribut qu'il leur avait lui-même imposé (1).

Cette guerre terminée, loin de rester en paix, les Blemmyes ne cessèrent de harceler les Romains pendant des siècles.

Au cours des guerres civiles qui suivirent la mort de Commode, ils envahirent la Thébaïde, toujours en révolte, et leur chef, proclamé roi de Thèbes, fut reconnu par Pescennius Niger, l'un des prétendants à l'empire.

Vers le milieu du IIIe siècle, quand Zénobie s'empara d'Alexandrie, les Blemmyes, faisant cause commune avec les partisans de la reine de Palmyre, occupèrent la haute Egypte, y compris Coptos et Ptolémaïs. Après la défaite des Palmyréniens, ils firent alliance avec le tyran Firmus, qui leur abandonna le territoire dont ils s'étaient emparés. Quand Firmus fut capturé et mis en croix, Aurélien traita avec eux, mais ils gardèrent quelque temps encore leur conquête, et ce fut Probus qui, à la fin de 270, eut la gloire de les rejeter de l'autre côté de la frontière et de rendre à l'empire Coptos et Ptolémaïs. Il fut si fier d'avoir vaincu un peuple dont la réputation de puissance et de bravoure était universelle qu'il voulut triompher des Blemmyes, comme il avait triomphé des Germains (2).

Ce court résumé montre suffisamment, croyons-nous, ce qu'étaient les Blemmyes ; nous allons maintenant examiner les monuments de l'île sacrée, nous y trouverons des souvenirs de ces barbares, et les dernières pages de ce travail montreront quelle fut leur influence dans la conservation du culte d'Isis de Philæ.

II. — LES MONUMENTS DE PHILÆ

Pendant longtemps, diverses localités de l'Egypte furent considérées comme ayant le privilège de posséder les précieuses dépouilles d'Isis et d'Osiris, lorsque, environ vers le IVe siècle avant notre ère, il se forma une légende d'après laquelle les corps de ces divinités reposaient sur les confins de l'Egypte et de l'Ethiopie, dans une île du Nil, du nom de Senem (3).

(1) Strabon, XVII.
(2) F. Vopiscus, Vie de Probus, XVII-XIX.
(3) Aujourd'hui Begeh.

Des arbustes gigantesques, plus grands que les plus hauts oliviers, couvraient d'une ombre protectrice les tombeaux de ces dieux tutélaires, auprès desquels des urnes mystiques, au nombre de trois cent soixante, étaient groupées suivant l'ordre consacré par les rites.

Nul ne pouvait, sans profanation, pénétrer dans cette *Plaine sacrée*. Inaccessible à tout être, jamais la gazelle n'y chercha un refuge, jamais aucun oiseau ne vint s'y poser, et du fond de l'abîme, jamais le poisson n'approcha de ses rives, tant ce lieu était pur, tant il était saint, tant il était auguste.

Seuls les prêtres chargés des expiations y avaient accès. A époques fixes, ils traversaient le Nil et, après avoir, avec des guirlandes de pampres et de lierres enlacés, couronné le sépulcre, après avoir brûlé, en l'honneur des dieux, de la myrrhe, de l'encens, du kyphi (1) et d'autres aromates, ils remplissaient de lait les urnes d'or en récitant des lamentations où chaque divinité était invoquée par son nom tour à tour.

Objet de pieux pèlerinages, cet asile inviolable resta le tabernacle, le saint des saints, l'impénétrable *Abaton* (2).

Mais comme, en vertu de son caractère sacré, les profanes ne pouvaient s'y réunir et que les prêtres ne voulaient rien perdre des profits résultant de la grande affluence de pèlerins accourus de partout, c'est dans l'île de Philæ, parallèle à sa côte orientale, qu'ils élevèrent des temples magnifiques où, avec le concours des fidèles, on célébrait les divins mystères, les grandes panégyries, toutes les fêtes commémoratives. Voilà comment, pendant près de mille ans, Philæ et son sanctuaire d'Isis furent célèbres dans le monde entier. Aussi, durant cette longue période, les divers gouvernements qui se succédèrent sur le sol de l'Egypte ne cessèrent-ils de l'embellir.

L'époque relativement récente où se forma la tradition ne permet pas de rencontrer ici des monuments remontant à une haute antiquité ; à l'exclusion de la porte principale du grand pylône et du temple situé à l'extrémité méridionale de l'île, qui sont du temps de Nectanebo II, tout le reste appartient à l'époque ptolémaïque ou romaine.

L'île de Philæ est située à la limite extrême de la première cataracte, dans un coude du Nil qu'enserre tout un chaos de

(1) Parfum en usage chez les anciens Egyptiens.
(2) Lieu sacré, très saint, inviolable.

masses granitiques. Sa forme est celle d'une ellipse allongée, orientée du nord au sud et mesurant trois cent soixante mètres de long sur cent trente dans sa plus grande largeur. Rectiligne dans sa partie méridionale, elle se termine, au sud-est, par une corne assez prononcée qui échancre le Nil en se dirigeant vers le midi ; quatorze lieues, à peu près, la séparent du tropique.

C'est sur le côté sud, de la rive occidentale, que s'élèvent ses principaux monuments, comprenant le temple d'Isis proprement dit, et une infinité d'autres constructions moins importantes.

Lorsque, descendant de l'Ethiopie, l'on arrive à cette île sacrée, le premier objet qui attire le regard est, sur la droite, un élégant pavillon aux formes aériennes. En avant, et plus au sud, un long rocher s'avance en promontoire et semble attendre qu'un ciseau de sculpteur vienne parachever sa forme de sphinx accroupi.

Directement en face du spectateur, sur un mur de soutènement qui plonge dans le Nil, repose un petit obélisque (1) en arrière duquel s'élève le temple hypêthre, élevé jadis par Nectanebo, en l'honneur de la déesse Hathor.

Partant de cet édifice, un long portique, en bordure sur la côte occidentale, se dirige obliquement vers le grand pylône. Ses chapiteaux, très variés de formes, sont surmontés d'un dé tout uni qui, en dégageant la colonne de l'architrave,donne à l'ordonnancement plus de légèreté. La paroi du fond est couverte de sculptures exécutées sous divers empereurs, et dont quelques-unes ont encore conservé leur brillant coloris. De loin en loin des ouvertures, servant à favoriser les courants d'air, permettent au regard de se poser sur le site sauvage formé par l'île de Begeh, qui, à l'occident, limite l'horizon.

Du côté opposé se développe une galerie semblable. Elle vient buter, au sud, contre le temple du dieu éthiopien Arihesnefer, commencé sous Ergamène, continué par Philométor et dont il ne reste que les substructions ; du côté de l'est, elle longe les vestiges d'un ancien sanctuaire du dieu Mandoulis, dû sans doute à la piété d'un prince Blemmye; enfin au nord

(1) Il y en avait deux autrefois, l'autre est tombé dans le Nil ; l'entaille où il était placé est encore visible sur le mur du quai.

elle s'arrête à la chapelle d'Imhotep, assimilé par les Grecs à Asklépios.

Ces deux portiques sont du temps d'Auguste ; n'étant point parallèles, ils circonscrivent un dromos très irrégulier, mais n'en forment pas moins une avenue magnifique, dont l'aspect solennel est en parfaite harmonie avec la majesté des temples qu'ils précèdent.

A droite et à gauche de la porte principale du grand pylône, s'élevaient jadis deux obélisques de granit rose. Celui de droite, remis au jour en 1815 par M. Bankes, fut transporté en Angleterre, où on l'érigea à Kingston-Hall, dans le Dorsetshire.

Après la pierre de Rosette, ce monument est, peut-on dire, le plus intéressant qu'aient amené les fouilles pratiquées dans la vallée du Nil. Indépendamment des hiéroglyphes gravés sur ses parois, il porte trois inscriptions grecques dont l'une, reproduction du texte hiéroglyphique, a permis à Champollion de découvrir les signes employés par les Egyptiens pour exprimer les sons (1). En outre du rôle considérable qu'a joué ce petit obélisque dans la découverte des hiéroglyphes phonétiques, son origine est fort curieuse et mérite d'être ici racontée.

Avec les pèlerins qu'attirait le voisinage des tombeaux d'Isis et d'Osiris, Philæ recevait fréquemment la visite de personnages officiels, en tournée d'inspection, qui, sans scrupule, abusant de leur autorité, se faisaient, eux et leur suite, entretenir par les prêtres d'Isis, leur soutirant même des subsides. Résolus à mettre un terme à des exigences fort onéreuses et auxquelles rien ne les obligeait à se soumettre, ils adressèrent à Ptolémée Evergète II la pétition suivante :

Au roi Ptolémée, à la reine Cléopâtre sa sœur, à la reine Cléopâtre sa femme, dieux Evergètes, salut :

Nous, prêtres d'Isis adorée dans l'Abaton et à Philæ, déesse très grande ; . . . .

Considérant que les gens de passage à Philæ, stratèges, épistates, thébarques, greffiers royaux, chefs de phylacites, tous les autres officiers publics, les troupes qui les accompagnent et le reste de leur suite, nous contraignent de fournir aux frais de leur présence, et qu'il résulte de tels abus que le temple est appauvri, et que nous courons le risque de n'avoir plus de quoi suffire aux dépenses réglées

(1) Champollion, *Précis du système hiéroglyphique des anciens Egyptiens*, pp. 46-59. Voir aussi sa *Grammaire égyptienne*, *passim*.

par la loi des sacrifices et libations, qui se font pour votre conservation et celle de vos enfants;

Nous vous supplions, dieux très grands, de charger, s'il vous plaît, Numénius, le parent et épistolographe, d'écrire à Lochus, le parent et stratège de la Thébaïde, de ne point exercer à notre égard de ces vexations, ni de permettre à nul autre de le faire; de nous donner à cet effet les arrêtés d'usage où sera comprise la permission d'élever une stèle, sur laquelle nous inscrirons la bienfaisance que vous avez montrée à notre égard, en cette occasion, afin que cette stèle conserve éternellement la mémoire de la grâce que vous nous aurez accordée.

Cela étant, nous serons, nous et le temple, en ceci comme en d'autres choses, vos très obligés.

Soyez heureux.

Rien, dans cette supplique, n'est épargné pour toucher le cœur du roi. Parler à un tyran comme Evergète, qui n'avait plus de crime à commettre, des dépenses qu'entraînent les sacrifices d'Isis et de l'impossibilité d'y subvenir par suite de nombreuses exactions, eût été bien inutile; cela pouvait lui être indifférent; aussi les prêtres lui font-ils habilement remarquer que l'objet principal de ces sacrifices est d'invoquer la protection de la déesse pour la conservation de la famille royale.

Plus loin, usant de flatterie, ils ne se bornent pas à employer le titre courant de dieux grands, mais ils vont jusqu'à lui donner celui de dieux très grands, croyant ainsi plus sûr d'obtenir ce qu'ils demandent.

Ainsi formulée, leur requête fut, en tous points, d'autant plus favorablement accueillie, qu'à cette époque, soucieux de faire oublier ses abominations passées, Evergète se montrait bon administrateur, accueillait volontiers les plaintes de ses sujets et leur faisait rendre justice.

Donc, quelque temps après, les prêtres d'Isis recevaient de Numénius le rescrit royal dont l'envoi leur était annoncé par la lettre que voici:

Aux prêtres d'Isis, dans l'Abaton et à Philæ.

Numénius, le parent et épistolographe et prêtre du dieu Alexandre et des dieux sauveurs, et des dieux Adelphes, et des dieux Evergètes, et des dieux Philopators, et des dieux Epiphanes, et du dieu Eupator, et du dieu Philométor, et des dieux Evergètes, salut. De la lettre écrite à Lochus, le parent et stratège, nous mettons ci-dessous

la copie. Nous vous accordons aussi la permission que vous avez demandée d'élever une stèle. Portez-vous bien.

L'an... de panemus le... de pâchon, le 26.

Le rescrit royal contenait ce qui suit :

Le roi Ptolémée et la reine Cléopâtre, sa sœur, et la reine Cléopâtre, sa femme, à Lochus, le frère, salut. De la pétition à nous donnée par les prêtres d'Isis... nous plaçons ci-dessous la copie. Tu feras bien, en conséquence, que, sous aucun prétexte, personne ne les vexe sur les points qu'ils exposent en détail.

Porte-toi bien.

Ces trois pièces furent transcrites sur le piédestal de l'obélisque, dans l'ordre indiqué par Numénius. D'abord l'avis de ce haut fonctionnaire, au-dessous le rescrit royal et enfin la requête des prêtres d'Isis. Mais pour honorer les deux premières d'une façon toute spéciale, on les reproduisit en lettres d'or sur le granit poli, tandis que la dernière fut simplement gravée (1).

Le grand pylône forme le côté nord du dromos ; il se compose d'un propylon accoté de deux massifs, beaucoup plus hauts, construits par Ptolémée Philométor. Ces massifs offrent la curieuse particularité de bas-reliefs sculptés en travers d'inscriptions grecques, dont les extrémités sont restées apparentes, alors que le milieu a disparu ; d'où il résulte clairement que ces inscriptions sont antérieures aux bas-reliefs ; d'autres, au contraire, étant gravées de manière à ne pas empiéter sur la sculpture, il n'y a point le moindre doute qu'elles ne lui soient postérieures. Des restes de couleurs, trouvés dans le creux de l'une de ces inscriptions, montrent, en outre, que, comme toutes les sculptures égyptiennes, celles-ci étaient peintes également.

Ces sculptures datent du règne de Ptolémée Aulète et sont traitées en relief dans le creux. Elles se répartissent, sur chaque massif du pylône, suivant deux registres superposés. Celui du haut nous montre, en deux tableaux distincts le roi rendant hommage à Horus, à Nephthys et à Isis, armés du sceptre et assis sur leurs trônes. Dans le bas nous voyons Ptolémée Aulète, de grandeur colossale, immolant des captifs en l'honneur d'Isis, d'Horus et d'Hathor debout devant lui. Ces

(1) Letronne, *Recueil des Inscriptions grecques et latines de l'Egypte*, t. I, pp. 333 et suiv.

compositions qui, aux temps pharaoniques, étaient l'image fidèle du souverain sacrifiant à la divinité des victimes humaines, ne sont ici qu'un symbole; l'époque relativement récente à laquelle furent exécutés ces tableaux ne voyant plus s'accomplir, en Egypte du moins, d'aussi formidables hécatombes.

Couronné d'une haute gorge, où plane le disque du soleil avec ses larges chambranles délicatement ciselés, ce propylon a grande allure et produit un bel effet monumental. Il fut érigé sous Nectanébo et constitue, avec l'hypêthre du sud, l'une des plus anciennes constructions de Philæ.

Après avoir franchi cette porte triomphale, on se trouve dans une cour intérieure au fond de laquelle, précédé d'un large perron, s'élève l'Iséum proprement dit. A droite une galerie semblable à celles du dromos forme le côté oriental de la cour. Mais ici les colonnes sont plus fines, plus élégantes, le couronnement est enrichi d'un acrotère, composé d'uræus, qui donne à l'ordonnance un caractère somptueux, ignoré des autres portiques. Sur l'architrave court une inscription dédicatoire d'Evergète II. Ouvertes sur cette galerie, des portes la mettent en communication avec de minuscules salles, dont l'une, vraisemblablement *la maison des livres* (1), possède une niche où l'on serrait les rouleaux de papyrus, série de recueils indispensables à toute bibliothèque sacerdotale. Entre autres images sculptées sur les parois, celle du dieu Thoth, inventeur des sciences et des arts, et celle de Safekh, la déesse des lettres, attestent la destination de cette salle.

A l'époque ptolémaïque, il était d'usage, non loin des grands sanctuaires consacrés à une triade, de construire un monument de moindre importance, qui était l'image de la demeure céleste où avait enfanté la déesse de la triade, adorée dans le temple. Cet édifice, lieu de l'accouchement, porte, depuis Champollion, le nom de *mammisi*.

A Philæ, le mammisi, représenté par un temple périptère, occupe le côté occidental de la cour. Il fut dédié à la déesse Hathor par Epiphane, en commémoration de la délivrance de sa femme Cléopâtre et pour rappeler la naissance de ses deux fils, Philométor et Evergète.

Ce petit monument, vraie merveille d'architecture ptolémaïque, se compose de trois salles précédées d'un pronaos, orné de

(1) Nom que les Egyptiens donnaient à la bibliothèque.

deux colonnes bulbeuses. Cette particularité permettrait de faire remonter l'origine de cet édifice à la même époque que les autres constructions pharaoniques, et de voir dans Epiphane et Evergète, non les fondateurs, mais les continuateurs d'une œuvre depuis longtemps commencée. A l'exclusion de la première salle, dont les parois entièrement lisses sont couvertes d'inscriptions démotiques, l'ensemble du monument offre une extraordinaire surabondance de sculptures symboliques. Ces bas-reliefs, consacrés à la délivrance de la déesse Isis, représentent les divers épisodes de la naissance d'Horus. Exécutés entre le règne d'Evergète II et celui de Tibère, ils ne sauraient être d'une irréprochable technique, mais quelques tableaux n'en constituent pas moins des scènes fort curieuses. L'une de celles-ci occupe le fond de la dernière salle et nous montre la déesse Isis, dans l'eau stagnante des marais, donnant le jour au jeune Horus, en présence des dieux assemblés.

Le portique de l'est fait pendant à la galerie que nous avons décrite; les chapiteaux offrent la même variété, mais le dé sur lequel repose l'architrave, au lieu d'être tout uni, porte sur ses quatre faces l'image de la déesse Hathor. Sur les fûts des colonnes, s'enlèvent de fines sculptures traitées en relief dans le creux, mais si discrètement accusées qu'elles ne détruisent en rien la pureté des grandes lignes. Vigoureusement éclairées par le soleil, les arêtes de ces mêmes hiéroglyphes produisent des scintillements sans nombre et donnent l'impression de délicates niellures d'or.

L'Iséum élevé au temps de Ptolémée Philadelphe est, après les constructions de Nectanébo, le plus ancien monument de Philæ. Il a comme façade le second pylône. Quand on a monté l'escalier qui le précède, on pénètre dans un pronaos de forme toute spéciale. La cour que nous venons d'examiner est certes une forte remarquable chose, mais, ici, comment dépeindre tant de magnificence ! Tout n'est qu'harmonie, que splendeur, que lumière. Malgré plus de deux mille ans d'existence, cette merveilleuse enceinte, dont les contes des mille et une nuits firent le séjour d'une princesse imaginaire, rayonne encore d'un prodigieux éclat. Orné de dix colonnes et ouvert dans le haut en manière d'atrium, ce pronaos tient de la maison grecque et de la salle hypostyle. Sur toutes les parois s'enlèvent en relief des scènes mystérieuses, des scarabées aux éli-

tres multicolores, des barques sacrées voguant sur l'océan céleste. Sveltes et très élégantes, les colonnes portent, dans le bas, les chevrons habilement entremêlés avec des lotus épanouis, leurs chapiteaux, précieusement ciselés, sont variés à l'infini et composés de feuillages où s'enchevêtre toute la flore des tropiques. A la voûte, les vautours symboliques, mêlés aux mois et aux décans, volent en plein azur dans un semis d'étoiles d'or.

Des teintes délicates, qu'ont épargnées les siècles, enluminent encore, de toutes parts, ces murs et ces sculptures.

Dans l'antiquité, un vélarium, projetant sur toutes ces choses une ombre très douce, atténuait ce que les colorations avaient alors de trop heurté et donnait à l'ensemble une solennité pleine de mystère.

De nos jours, baignée par la lumière du soleil qui fait valoir chaque détail, cette galerie, l'une des plus remarquables conceptions architecturales de la vallée du Nil, est encore fort belle et montre le haut degré de perfection auquel surent atteindre les anciens Egyptiens dans la décoration monumentale.

Formant contraste avec ce rêve, tout vibrant de lumière et de couleur, les salles qui suivent sont plongées dans les plus profondes ténèbres. On y accède par une porte au-dessus de laquelle se lisent le nom et les qualités du pape Grégoire XVI. Donner une description minutieuse de chacune de ces salles serait, en vérité, s'exposer à de fastidieuses redites, aussi nous bornerons-nous à traverser les galeries placées dans l'axe de la porte, pour nous rendre directement au sanctuaire ou saint des saints. Celui-ci, flanqué de deux petites chambres, est adossé au mur extérieur et renferme le naos en granit monolithe où, sans doute, vivait l'Epervier d'Ethiopie qui, d'après Strabon, recevait un culte à Philæ. Dans les salles environnantes étaient serrés les vêtements des dieux, les encensoirs, les vases sacrés et divers objets du culte que l'obscurité de ces réduits garantissait des mouches et autres agents de destruction.

Est-il besoin de dire qu'en dépit d'une nuit éternelle tout, ici, est littéralement cousu de bas-reliefs ; l'esprit en est confondu. Ce fait paraîtra moins étrange quand on saura que cet excès de sculptures est dû, non à des considérations esthéti-

ques, mais à des causes purement religieuses. D'après une croyance répandue dans l'antiquité et que les chrétiens partageaient également, l'âme des dieux hantait leurs simulacres, de sorte que plus ceux-ci étaient multipliés, plus le temple avait un caractère inviolable et sacré.

Je sors de l'Iséum par une porte qui me conduit sur la côte occidentale, devant la chapelle d'Osiris. Trois murs seulement chargés de bas-reliefs en sont restés debout. Parmi ces sculptures, deux offrent vraiment un réel intérêt. A gauche, au-dessus de la porte, c'est un bas-relief en très mauvais état et portant encore des traces de couleurs. Il nous montre la déesse Isis, debout devant un marécage, à travers lequel un crocodile emporte sur son dos la momie d'Osiris. Un grand disque solaire est placé au-dessus de cet emblème et, dominant toute la composition, le soleil, la lune et les étoiles complètent cette scène mystérieuse.

Mais c'est le tableau de la paroi opposée qui, surtout, mérite de fixer notre attention. Son intérêt est d'autant plus grand que l'explication en est fournie par un passage d'Hérodote ; il représente les sources du Nil.

D'après les anciens textes, ce fleuve sortait de deux gouffres situés à Eléphantine ; d'autre part, Hérodote raconte ce qui suit, comme le tenant d'un prêtre de Saïs : « Il me dit qu'entre Syène dans la Thébaïde et Eléphantine il y avait deux montagnes dont les sommets se terminaient en pointe ; que l'une de ces montagnes s'appelait Crophi et l'autre Mophi. Les sources du Nil, qui sont de profonds abîmes, sortaient, disait-il, du milieu de ces montagnes la moitié de leurs eaux coulait en Egypte, vers le nord, et l'autre moitié en Ethiopie, vers le sud (1). Or, notre bas-relief représente en effet deux montagnes qui ont à leur sommet, l'une un faucon au repos, emblème du nord, l'autre un vautour, emblème du midi. Dans le bas, au fond d'une grotte et caché dans les replis d'un serpent gigantesque, le dieu Nil, couronné de plantes aquatiques, est agenouillé et tient deux aiguières d'où jaillit l'eau bienfaisante de l'inondation. Ainsi conçue, cette composition, on ne saurait le méconnaître, fournit un précieux commentaire au passage d'Hérodote et pourrait lui servir d'illustration.

Toutefois, les filets d'eau qui jaillissent des urnes ne se dirigent point, comme le prétend l'historien grec, l'un vers le

(1) Hérodote, II, 28.

nord et l'autre vers le sud, mais ils suivent une marche parallèle de manière à alimenter, l'un, la rive droite, et l'autre la rive gauche du fleuve, représentée quelquefois par deux déesses couronnées de plantes aquatiques et portant le nom de Merit (1), les deux rives. Celle de droite s'appelait *Merit-meh* ou du nord, et les eaux qui coulaient de son côté étaient assimilées au Nil du nord; le nom de *Merit-Res*, ou du sud, servait à désigner la rive gauche, dont les eaux représentaient le Nil du sud.

Cette explication est pleinement justifiée par notre bas-relief, dans lequel, on l'a vu plus haut, le faucon, emblème du nord, est à droite du dieu Nil, alors que le vautour, symbole de la région méridionale, en occupe le côté gauche.

Comme je sortais de la mystérieuse demeure d'Osiris, je distinguai, tout près de là, l'entrée d'un nilomètre. Celui qui s'ouvre sur le dromos et que je venais d'examiner ne m'avait rien appris, sa forme étant celle de tous les nilomètres ptolémaïques. Celui-ci devait être probablement semblable; voulant, tout de même, m'en rendre compte, je pénétrai à l'intérieur. Je n'eus point à le regretter, mais mon investigation faillit m'être funeste. M'engageant dans le long escalier qui descend de l'est à l'ouest, je croyais rencontrer au bas de cette volée la bifurcation qui va rejoindre la porte ouverte sur le Nil. Mais là, je trouvai une longue nappe d'eau à laquelle aboutissait un autre escalier, descendant du midi au nord et constituant, fait nouveau pour moi, une seconde issue à ce nilomètre. Mon temps n'avait donc pas été perdu. Je montai cet escalier pour aller reconnaître la sortie; mais le sol très en pente et encore humide des suites de l'inondation, je glissai et tombai à plat, la face contre terre. Le terrain était si glissant et tellement incliné que chaque mouvement fait pour me relever m'entraînait vers l'abîme. Après une longue attente, mes appels furent enfin entendus par un gafir; il me tendit son bâton auquel je me cramponnai de toute ma force, et c'est ainsi que j'échappai au péril dont j'étais menacé.

Tout souillé d'une boue verdâtre, je me dirigeai vers le nord en longeant l'Iséum, pour me rendre aux monuments de

(1) Voir Wilkinson, *The Manners and customs of the ancient Egyptiens*, vol. III, pl. LII (1878).

la côte orientale. De toutes parts surgissent des vestiges sans nombre; le temps et le vandalisme de l'homme n'ont rien épargné, ni les monuments chrétiens, ni les autels du paganisme ; leurs débris gisent pêle-mêle, dans une implacable égalité.

Voici, à gauche, le temple d'Horus Vengeur, dont il ne reste que les fondations; plus loin, ce sont les ruines de constructions coptes; là-bas, vers le nord-est, quelques assises du temple d'Auguste, la porte inachevée de Dioclétien, sur laquelle nous aurons à revenir, et les substructions d'une basilique chrétienne. Continuant ma route en passant derrière l'Iséum, j'oblique légèrement vers le sud-est et j'arrive devant le temple d'Hathor, assimilée par les Grecs à Aphrodite.

Il ne reste de ce monument que le pronaos, dont la façade est ornée de deux colonnes, reliées aux antes extrêmes par les murs d'entre-colonnement. Commencé par Philométor et continué par Evergète II, celui-ci fit graver, au-dessus de la porte, cette dédicace : « Le roi Ptolémée et la reine Cléopâtre sa sœur, et la reine Cléopâtre sa femme, dieux Evergètes, à Aphrodite. »

Non loin de là, se dresse cet élégant pavillon qui domine les alentours. C'est un temple hypèthre semblable à celui de l'extrême sud, mais de dimensions plus considérables. Dans son grand axe, perpendiculaire au cours du Nil, s'ouvrent deux portes monumentales dont celle de l'est conduit à une terrasse qui s'étend jusqu'au mur du quai, lequel forme piédestal au gracieux édifice. Celui-ci se compose de quatorze colonnes reliées par des murs jusqu'au tiers de leur hauteur; elles ont des chapiteaux admirablement refouillés et semblables à ceux des autres portiques. Deux parois intérieures seulement, celles du milieu à droite, sont terminées et portent des bas-reliefs qui représentent l'empereur Trajan offrant des libations à Hathor, Horus, Osiris et Isis. Toutes les autres parties, restées à l'état d'ébauches plus ou moins poussées, permettent de suivre, dans ses différentes phases, la marche du travail.

Sa destination n'ayant pu, jusqu'à ce jour, être établie d'une façon précise, on a voulu y voir un embarcadère. Pour quiconque a visité ces lieux, jamais opinion ne fut moins justifiée. Un embarcadère est toujours aménagé de manière à pou-

oir communiquer facilement avec ses alentours. Or, ici, rien e semblable : pour accéder du fleuve à notre pavillon, il faut 'élever au-dessus d'un mur qui, verticalement, plonge dans abîme et superpose les flots d'une trop grande hauteur, pour 'être point un obstacle à toute tentative d'embarquement ou le débarquement. D'ailleurs, ce n'est pas seulement à proximité du Nil que l'on rencontre ce genre d'édifices. A Médinet-bou, l'hypèthre qui s'élève entre le temple de Thothmès III t le propylon ptolémaïque est à trois kilomètres, environ, lans l'intérieur des terres ; il en est de même pour celui qui utrefois précédait le temple d'Hermontis (1). L'hypothèse de oir des embarcadères dans ces petits monuments ne saurait tre admise ; ils avaient une autre destination.

Si l'on considère que les panégyries égyptiennes consistaient n grande partie dans des processions où les barques des lieux étaient conduites dans divers sanctuaires et que ces olennités duraient parfois des journées entières, il sera facile l'admettre que ces pavillons pouvaient servir de reposoirs. A 'occasion de certaines fêtes, c'est donc là qu'au milieu des leurs, sous un vélarium de pourpre ou d'hyacinthe, se dressait, exposée à l'adoration des fidèles, la barque symbolique u tout autre emblème de la divinité.

Telle était, croyons-nous, la destination des hypètres égypiens. Mais quelle que fût leur raison d'être, par sa forme armonieuse et le site admirablement choisi qu'il occupe, celui le Philæ donne à tout le rivage un caractère si particulier et ellement pittoresque qu'on ne saurait concevoir cette île acrée, sans ce magnifique joyau de grâce et d'élégance.

Vers le milieu du jour, ces divers monuments, que nous venons de décrire, présentent un aspect fort curieux, produit par un phénomène dû au voisinage du tropique. Au fur et à nesure que le soleil s'élève, les corniches et autres saillies proettent sur les parois des ombres qui s'allongent de plus en lus et à midi, quand le soleil est d'aplomb, toutes les faces de 'édifice sont entièrement dans l'ombre. C'est surtout entre nze heures quarante-cinq et midi un quart que se manifeste, le la façon la plus sensible, ce curieux phénomène.

(1) Celui-ci était éloigné du Nil d'un kilomètre environ.

III. — LES INSCRIPTIONS DE PHILÆ

Indépendamment de la valeur qu'ils présentent au point de vue esthétique, la plupart des monuments de Philæ sont couverts de proscynèmes du plus haut intérêt. Les auteurs de ces actes d'adoration appartenant aux diverses classes de la société, depuis le haut fonctionnaire qui rarement a négligé de faire étalage de ses titres et des honneurs dont il est revêtu, jusqu'à l'humble esclave, nous trouvons dans ces inscriptions une infinité de détails propres à élargir le cercle de nos connaissances, dans le domaine si vaste de l'archéologie et de l'histoire.

La totalité de ces proscynèmes ne pouvant trouver place dans ce travail, nousnous bornerons à reproduire ceux qui, par leur contenu ou la qualité de leurs auteurs, nous ont paru devoir être plus particulièrement signalés (1).

L'un des plus curieux est gravé sur le propylon de Nectanébo, dans le champ d'un bas-relief qui nous montre ce pharaon faisant une offrande à la déesse Seket. Il est dû au chef militaire de la Thébaïde, chargé par le roi de ce soin pieux, lorsque les affaires de sa charge l'appelèrent dans l'île sacrée.

> Moi Callimaque, le parent et épistratège de la mer Indique et Erythrée, je suis venu visiter la maîtresse Isis et j'ai fait le proscynème du seigneur roi, dieu, nouveau Dionysos, Philopator Philadelphe, l'an IX le 5 de Pachon (2).

Cette inscription remonte donc à l'an 72 avant Jésus-Christ.

L'épithète de nouveau Dionysos ou nouveau Bacchus désigne clairement Ptolémée Aulète, le père de la fameuse Cléopâtre. A ce titre et pour mieux comprendre ce qui va suivre, notre personnage mérite de retenir un instant l'attention.

Si l'on en croit Strabon et autres écrivains de l'antiquité, Ptolémée Aulète serait le plus méprisable des Lagides. Fils naturel de Ptolémée Lathyre, il n'arriva au trône que faute d'héritiers légitimes et dilapida les richesses accumulées par ses prédécesseurs. Ses sujets l'expulsèrent d'Alexandrie, où il ne put revenir qu'imposé par les Romains. Dépourvu de toute dignité, il passa dans la débauche une existence entière, ajoutant à la honte de ses autres déportements celle de professer

(1) On en trouvera la collection complète dans Letronne, *Recueil des Inscriptions grecques et latines de l'Egypte.*
(2) Ptolémée XIII Philopator.

pour la flûte une frénétique passion. Il se montrait si fier de son talent qu'il ne rougissait pas d'organiser, dans son palais, des concours de musique auxquels il prenait part, pour disputer le prix aux divers concurrents. Aussi l'esprit moqueur des Alexandrins lui infligea-t-il le surnom d'Aulète. Lâche et cruel, ce prince artiste fut, de la part de Plutarque, l'objet d'un rapprochement avec Néron. N'ayant d'autre ambition que d'être un nouveau Dionysos, il s'enivrait honteusement, assistait, habillé en femme, aux scènes de désordre que comportaient les bacchanales et dansait au son des tambourins et des cymbales. C'est ce zèle effréné pour le culte de Bacchus qui lui valut le titre de nouveau Dionysos, dont il faisait parade. Ses médailles nous le montrent couronné de lierre et portant dans le champ un tyrse, principal attribut de cette divinité.

Non content de mener une existence déréglée, il exigeait que ses sujets imitassent son exemple. Un délateur ayant en sa présence accusé le platonicien Démétrius de ne boire que de l'eau et d'être le seul parmi les Egyptiens à ne point mettre des vêtements de femme pendant les dionysies, il le cita à son tribunal. Lui déclarant alors que, par sa profession et sa doctrine, il blâmait la manière de vivre du roi et se constituait son adversaire, il lui ordonna, sous peine de mort, d'avoir, le jour de la cérémonie, à s'enivrer devant tout le monde et à danser en jouant des cymbales, vêtu d'une robe tarentine.

Sous le règne d'un prince aussi dévot au culte de Bacchus, les confréries dionysiaques ne manquèrent point, patronnées par le roi, de prendre en Egypte une extension considérable. La société mêlée dont se composaient ces associations comprenait, parmi ses membres, des acteurs de bas étage qui avaient pour mission, aux fêtes bachiques, d'exécuter ces danses lascives, tant appréciées des Grecs et dont le goût s'est perpétué jusqu'à nos jours, chez les Orientaux.

Deux de ces personnages ont écrit leurs proscynèmes sur le propylon de Nectanébo.

L'une de ces inscriptions ne comprend que ces mots : « Strouthion le cinède est venu avec Nicolas. »

L'autre est plus développée : « Tryphon cinède de Dionysos le nouveau : je suis venu près de l'Isis de Philæ et de l'Abaton. »

Ce titre de cinède, pris par nos deux baladins, était dû à la danse toute spéciale dont ils faisaient métier. Elle consistait à remuer avec une vivacité extrême les parties inférieures du corps, de manière à imiter les mouvements des hochequeue. Cet oiseau, remarquable par la rapidité avec laquelle il agite la tête et la queue, était appelé *cinaidon* par les Grecs.

Le nom de Strouthion (1), porté par l'auteur du premier proscynème, n'est pas moins significatif. Donné quelquefois aux individus qui, comme le moineau, étaient d'une complexion vive et amoureuse, il fait ici allusion à la profession singulière de ce comédien et exprime le caractère tout particulier de la danse à laquelle il se livrait.

Si de semblables hommages sont, en vérité, peu flatteurs pour la déesse, ils n'en constituent pas moins un document fort précieux, puisqu'ils nous révèlent l'existence, en Egypte, d'une danse propre à ce pays seulement et qui, sans cela, serait peut-être à tout jamais restée inconnue (2).

L'inscription suivante est d'un chef de légion, qui, accompagné de son escorte, fit graver son témoignage de piété envers la Bonne-Déesse.

Moi, Caïus Julius Papius, commandant (de légion), je suis venu et j'ai adoré la maîtresse Isis avec Julius mon fils et pour le salut de mon fils le plus jeune, Gaïon (de plus avec mes amis et compagnons de voyage, Symmaque, Eumène, Apollonius fils de Charès et son fils Apellas, avec Apion, fils de... et Lysimaque; et avec les centurions, Rufus, Démétrius, Niger, Valerius, Labéon, Tarentius, Nicanor, Baronos), et celui de ses enfants. L'an XX, qui est aussi l'an V de Phamenoth, le 30.

L'an 65 avant notre ère, le tribun du peuple Caïus Papius établit la loi *Papia*, ordonnant aux étrangers de sortir de Rome et aux alliés de retourner dans leurs villes. Notre inscription, étant du 26 mars de l'an 26 av. J.-C., n'est séparée de la promulgation de la loi que de 40 ans. Cette faible distance entre les dates peut donc nous permettre de voir dans l'auteur du proscynème le fils du tribun Caïus Papius (3).

Sabinus est un chevalier romain chef de cohorte. Pour ren-

(1) Moineau.

(2) Peut-être devons-nous y voir l'origine de la danse du ventre, fort répandue, de nos jours encore, en Egypte.

(3) Letronne, *Recueil des Inscriptions grecques et latines de l'Egypte*, t. II, pp. 125-126.

dre hommage à la vénérable « Isis, qui met tout en fête », il est venu avec ses légionnaires, couronné d'olivier et paré des plus brillants atours.

Voici à hauteur de main, au-dessus du pied de la déesse Hathor, une inscription latine, la seule qui existe à Philæ. Elle est due à deux personnages romains attestant qu'ils sont venus au temple d'Isis.

Moi, Trébonius Oricula, suis venu ici.

Moi, C. Numonius Vala, suis venu ici sous l'empereur César, consul pour la XIII[e] fois, le 8 des calendes d'avril.

Cette date correspond au 31 mars de l'an 2 avant J.-C.

Le nom de Numonius Vala est historique, et Niebuhr a remarqué que ce doit être le C. Numonius Vala auquel Horace adresse la quinzième épître du premier livre :

Quel hiver a-t-on à Vélie, Numonius ? Quel est le climat de Salerne, le naturel des gens du lieu, l'état des chemins ?

D'autre part, on avait reconnu que le Numonius d'Horace devait être le même que ce lieutenant de Varus qui, dans la bataille contre les Germains, abandonna une partie de son armée et fut tué dans sa fuite. Velleius Paterculus nous conte ainsi cet épisode :

Vala Numonius, lieutenant de Varus, homme dont on louait le caractère et la probité, donna l'exemple le plus funeste. Il essaya de gagner le Rhin avec la cavalerie qu'il commandait et laissa l'infanterie privée de secours. La fortune l'en punit. Il ne survécut point à ceux qu'il délaissait et périt même en les abandonnant (1).

Cette défaite eut lieu l'an X après J.-C. L'inscription de Philæ remontant au 31 mars de l'an 2 avant notre ère, la visite de Numonius au temple d'Isis aurait donc eu lieu onze ans avant sa mort, époque à laquelle il était, sans doute officier d'une des légions cantonnées en Egypte (2).

Horace nous a également conservé, dans sa IV[e] satire, le nom de Trébonius :

Mon excellent père, dit-il, m'apprit à fuir les vices, en me les montrant personnifiés par des exemples ; il me détournait aussi du goût ignoble des courtisanes : « Ne ressemble pas à Sectanius ! »

(1) Velleius Paterculus, *Hist. rom.*, liv. II, 19.
(2) Letronne, *loc. cit.*, pp. 159 et suiv.

des amours adultères, lorsque je pouvais jouir de plaisirs permis : « Trébonius y a été attrapé : sa réputation n'est pas brillante (1). »

Ce Trébonius était sans doute un de ces petits maîtres qui faisaient à Rome le désespoir des maris et donnaient de la besogne au censeur ou à ses délégués. Cantonné en Egypte, en même temps que Numonius, dont il était probablement le camarade, ils se rendirent ensemble à Philæ, où ils tracèrent leurs proscynèmes. Si les conjectures, émises plus haut, sont exactes, nous aurions dans ces inscriptions des autographes de deux amis d'Horace (2).

De même que les personnages de marque, les plus humbles créatures pouvaient écrire des actes d'adoration sur les parois sacrées. Voici une inscription due probablement à un esclave : « Libanos a fait le proscynème d'Hiéronyme son frère, d'Alexas et de Zabinas, ses compagnons d'âge, auprès d'Isis, l'an XXV de Paophi, le 5. »

La Syrie était la contrée qui fournissait le plus d'esclaves, lesquels portaient habituellement le nom de leur pays d'origine. Libanos était donc, selon toute apparence, un esclave syrien, né dans les environs du mont Liban. Deux autres circonstances viennent confirmer cette conjecture. D'abord le nom porté par le quatrième personnage, Zabinas, qui, en syriaque, signifie *acheté*, et puis le fait qu'aucun de ces quatre noms n'est accompagné de celui du père, les esclaves n'ayant point de nom patronymique (3).

Au v[e] siècle de notre ère, environ 60 ans après l'édit de Théodose, les prêtres d'Isis pouvaient encore exercer, en toute sécurité, diverses fonctions dans le temple de Philæ, ainsi qu'en témoigne l'inscription suivante :

Ceci est le proscynème de Smetchem le protostoliste; mon père est Pachumios prophète; ma mère Tsensmet. J'ai été protostoliste la cent soixante-cinquième année de Dioclétien. Je suis venu ici et j'ai rempli une fonction en même temps que mon frère Smet, successeur du prophète Smetchis, frère de Pachumios prophète.

Puissent m'être favorables notre maîtresse Isis et notre maître Osiris !

(1) Horace, satire IV.
(2) Letronne, *loc, cit.*, vol. II, p. 160.
(3) Letronne, *loc. cit.*, 2[e] vol., pp. 61 et suiv.
(4) Letronne, *loc. cit.*, pp. 198 et suiv.

Pour un bien, (écrit) ce jourd'hui 23 choiak de l'an 165 de Dioclétien...

Il est à remarquer qu'ici tous les noms sont égyptiens et que les fonctions attribuées à ces prêtres, celles de prophète et de protostoliste, étaient inférieures à celles d'archiprêtre et d'archiprophète, habituellement réservées, comme on l'a vu plus haut, à un personnage grec parent du roi.

La date correspondant au 19 décembre de l'an 449, Smetchem et son frère étaient donc venus à Philæ pour assister aux fêtes du solstice d'hiver, dans lesquelles le premier, en sa qualité de protostoliste, présidait à l'habillement des statues divines (2).

Nous terminerons cette nomenclature par une pièce de vers dont la tournure élégante, la précision de la phrase, l'expression toujours poétique décèlent la main exercée d'un poète de profession. C'est non seulement la plus belle inscription de Philæ, mais peu d'épigrammes de l'anthologie offrent un plus grand intérêt historique. Elle est gravée, en très beaux caractères, sur le massif occidental du grand pylône.

A César qui règne sur les mers et sur les continents, Jupiter qui tient de Jupiter, son père, le titre de libérateur, maître de l'Europe et de l'Asie, astre de toute la Grèce, qui s'est levé avec l'éclat du grand Jupiter sauveur; Catilius, venu ici de la ville d'Alexandre, a consacré dans la terre des Ethiopiens une inscription religieuse et il a érigé une stèle en l'honneur du grand Turranius, né d'une grande famille, homme juste, excellent gouverneur de toute l'Egypte ; afin que quiconque portera ses pas dans le sanctuaire de l'île bénisse le bienfaiteur du pays, au lieu même où Philæ s'écrie : « Je suis la belle extrémité de l'Egypte, à la limite de la terre reculée des Ethiopiens. » Ces vers sont de Catilius, dit Nicanor, fils de Nicanor, l'an XXIII de César, le 12 de Phaménoth, Nilus étant stratège.

La date correspond au 26 mars de l'an 6 avant notre ère.

Catilius, l'auteur de l'inscription, est un Grec d'Alexandrie, fils de Nicanor. Ce nom de Nicanor était jadis si répandu que l'identification de notre personnage offrait quelque difficulté. Toutefois, ayant égard à la date de l'inscription, Letronne a pu conjecturer que Catilius était fils de Nicanor, le fils du philosophe alexandrin Arius, qui eut Auguste pour disciple. Suétone nous apprend, en effet, que cet empereur acquit un fond

(1) Letronne, *Recueil des Inscriptions*, t. II, pp. 142 et suiv.

très varié de connaissances dans la fréquentation journalière du philosophe Arius et de ses deux fils Dionysius et Nicanor (1).

D'après Plutarque, César (Auguste) entra dans Alexandrie, conversant avec le philosophe Arius et le tenant par la main, pour que cette distinction particulière lui attirât les regards et l'admiration de ses concitoyens. S'il pardonna au peuple toutes ses fautes, ce fut d'abord par égard pour leur fondateur Alexandre; ensuite par admiration pour la grandeur et la beauté de leur ville; en troisième lieu pour faire plaisir à son ami Arius (2).

On a pu remarquer que la pièce de vers de Catilius n'est point un proscynème, mais plutôt un panégyrique d'Auguste et de Turranius. De ce fait on a cru pouvoir conclure que Catilius fils de Nicanor étant le petit-fils d'Arius, cette inscription serait un témoignage de reconnaissance envers Auguste, bienfaiteur de toute sa famille (3).

Quant au grand Turranius, né d'une grande famille, homme juste, excellent gouverneur de l'Egypte, l'on trouve ce nom dans divers auteurs latins. Le plus anciennement nommé est l'ami de Varron, agriculteur comme lui, et qui donna son nom à une poire, la *turranienne*, que Pline et Columelle citent comme l'une des meilleures (4).

Cicéron, parlant de D. Turranius et de Marius Turranius, présente le premier comme un homme d'une instruction solide et appréciable et attribue au second « la plus haute intégrité, la vertu la plus pure ». Peut-être ce dernier est-il le même dont Ovide vante le talent pour la tragédie : « Et la muse de Turranius chaussée du cothurne tragique (5). »

Enfin selon Tacite, à l'avènement de Tibère, ce prince reçut le serment d'obéissance absolue de Turranius, préfet de l'annone (6). Cette charge, l'une des plus importantes de l'Etat, pouvait fort bien être attribuée à d'anciens gouverneurs de l'Egypte. Si l'on tient compte de la concordance des dates, l'on reconnaîtra que le Turranius de Tacite et celui de Catilius

(1) Suétone, *Octave Auguste*. LXXXIX.
(2) Plutarque, *la Vie des hommes illustres*, Antoine, 80.
(3) Letronne, *Recueil des Inscriptions grecques et latines*, t. II, pp. 147 et suiv.
(4) Cicéron, 2e lettre à Atticus. — Troisième Philippique.
(5) Ovide, *les Pontiques*, liv. IV, lettre XVI, v. 29.
(6) Tacite, *Annales*, liv. I, 7.

sont le même personnage, le serment de fidélité ayant été prêté l'an 14 de J.-C., c'est-à-dire 21 ans après notre inscription.

Parti d'Alexandrie pour une tournée, comme en faisaient les gouverneurs à leur entrée en fonctions, Turranius aurait donc été accompagné de Catilius qui, pour donner une haute idée de son talent poétique, fit graver ces vers sur le grand pylône.

La famille de Turranius comptant de nombreux personnages distingués, les paroles de Catilius sont pleinement justifiées (1).

Ce ne sont pas seulement les Grecs et les Romains qui ont laissé des traces de leur passage sur les parois du temple d'Isis. Voici une inscription, gravée à droite en entrant, dans l'épaisseur de la porte principale du grand pylône; elle n'est ni grecque ni latine celle-là, mais bien française :

L'an VI de la République
Le 13 Messidor,
Une armée française commandée
Par Bonaparte est descendue
A Alexandrie.
L'armée ayant mis, vingt jours
Après, les Mamelouks en fuite
Aux Pyramides,
Desaix, commandant la
Première division, les a
Poursuivis au delà des
Cataractes où il est arrivé
Le 13 Ventôse de l'an VII.

Les généraux de brigade
Davoust, Friant et Belliard;
Donzelet, chef de l'Etat-major,
Latournerie, commandant l'artillerie,
Eppler, chef de la 21e légère.
Le 13 Ventôse an VII de la République.

Gravé par Castex sculpteur.

N'insistons point, tout Français comprendra l'orgueil que l'on éprouve à retrouver en pays lointain un souvenir glorieux de la patrie.

(1) Letronne, *loc. cit.*, vol. II, pp. 142 et suiv.

IV. — LES FORTIFICATIONS DE PHILÆ

Pendant son séjour en Phénicie, la déesse Isis, transformée la nuit en hirondelle, gémissait autour d'une colonne qui soutenait le toit de la maison du roi. En souvenir de cette tradition, les Egyptiens vouèrent non seulement un culte à l'hirondelle dont ils firent un vivant emblème de leur puissante mère divine, mais ils attribuèrent à la sollicitude de ces oiseaux la conservation de son île sacrée.

D'après une légende, chaque année, aux premiers jours de printemps, pour garantir l'île contre les rapides du fleuve, les hirondelles venaient en protéger la pointe par un ouvrage de consolidation fait de paille et de chaume. Pendant trois jours et trois nuits, travaillant sans relâche, ces oiseaux mettaient à l'accomplissement de leur œuvre une telle ardeur, une si grande persévérance que la plupart d'entre eux succombaient à la tâche.

Mais, est-il besoin de le dire? ce n'est point de ces fortifications légendaires que nous avons à entretenir le lecteur. Il s'agit de la muraille de pierre qui, entourant Philæ de toutes parts, sert de piédestal aux monuments qu'elle renferme et contribue à former un tout homogène d'où l'on ne peut rien distraire sans rompre l'harmonie de cet ensemble magnifique.

Nous avons déjà dit qu'après avoir gardé la haute Egypte pendant plusieurs années, les Blemmyes en furent chassés par Probus. Ces revers n'abattirent en rien leur audace et, quelques années plus tard, ils envahirent à nouveau le territoire de l'empire. C'était sous Dioclétien ; mais comme celui-ci ne voulait perdre ni son temps, ni des forces considérables à poursuivre ces barbares dans leurs déserts inaccessibles, il préféra traiter avec eux.

A cette époque, le commilitium de Nubie s'étendait depuis Syène jusqu'à dix-huit lieues (1) environ au delà de cette ville. Dioclétien se rendit lui-même sur les lieux et, considérant qu'ils ne rapportaient presque rien à l'Etat, mais étaient, au contraire, l'objet de grandes dépenses pour l'entretien de garnisons, il fit replier ses cohortes sur Eléphantine et abandonna ce territoire aux Nobades, habitant le désert de Libye, à

(1) Son étendue était de douze schœnes, d'où le nom de Δωδεκάσχοινος, donné à la région ; cette distance équivalait à près de 18 lieues.

charge par eux de le défendre contre les Blemmyes et de cesser leurs incursions dans la grande Oasis. Il promit ensuite aux Blemmyes de leur payer, tous les ans, un tribut en or, à la condition qu'ils n'exerceraient plus de brigandages contre les Romains.

Connaissant la dévotion de ce peuple au culte d'Isis, il crut devoir l'intéresser par la religion au maintien de la paix et reçut ses prêtres dans le temple de Philæ, où la convention fut consacrée par des cérémonies religieuses.

Pensant, en outre, que la participation des deux peuples aux mêmes prières établirait entre eux un lien d'inviolable amitié, Dioclétien rendit commun aux barbares et aux sujets de l'empire le sanctuaire d'Isis qui, dès lors, fut desservi par des prêtres des deux nations (1). C'est ainsi que, depuis cette époque, le temple de Philæ, déclaré neutre, eut un sacerdoce mi-partie égyptien et mi-partie blemmye.

Toutefois, sachant combien ces barbares étaient peu esclaves de leurs serments, pour les contraindre à y rester fidèles, il fit de Philæ une place forte où il plaça une garnison, et entoura l'île de retranchements. Puis, afin que celle-ci pût, au moment des incursions, être toujours en communication par terre avec Syène, il construisit une muraille qui, partant de cette localité, longeait la route et aboutissait au Nil, en face l'entrée principale de l'île.

Ce mur était exécuté en briques crues mesurant 0 m. 35 de long, 0 m. 17 de large et 0 m. 10 d'épaisseur. L'on en rencontre encore de nombreux vestiges qui, entre Philæ et Assouan, jalonnent le chemin : certains de ces fragments ont de deux cents à deux cent cinquante mètres de longueur, six à sept mètres de haut et deux mètres soixante-quinze de large.

On a voulu attribuer aux pharaons de la IVe dynastie l'exécution de ce travail ; s'il remontait à cette époque lointaine, Strabon, qui, avec un soin méticuleux, a décrit la route de Syène à Philæ, n'aurait certes point manqué d'en parler; or, il n'en dit pas un mot. Une autre particularité qui n'aurait pu échapper à l'attention du géographe grec, c'est, pratiquée dans cette muraille, l'existence d'une porte où l'on percevait un droit de péage dont le produit était affermé. Il en est

(1) Procope, *Guerre de Perse*, liv. I, chap. XIX.

fait mention dans une inscription gravée à Philæ au IIIe siècle de notre ère, par un sous-fermier habitant Eléphantine :

Ceci est le proscynème d'Eu... fils d'Eutychus, sous-fermier de la sainte porte de Cyène et d'Eutychianus, dit aussi Théodote et de ses proches à Eléphantine auprès de la maîtresse Isis de Philæ et de l'Abaton, ainsi que de tous les dieux adorés dans le même temple (1).

Si un observateur, un esprit critique comme Strabon garde le silence sur un travail aussi remarquable, c'est qu'il n'existait pas de son temps.

On pourrait dire, toutefois, que Dioclétien renouvela ici un système de défense pratiqué jadis par Ramsès II, lequel voulant protéger l'Egypte contre les Syriens et les Arabes, fit élever une muraille entre Peluse et Héliopolis.

Quant au mur d'enceinte de Philæ, s'il a en partie disparu, ce qui en reste donne une haute idée du soin avec lequel ce travail fut exécuté.

Le mur de soutènement qui, à l'ouest, porte la colonnade du dromos et au sud les petits obélisques, est construit en belles assises irréprochablement taillées et dont quelques-unes sont à bossages. A l'est, le mur de quai du grand hypêthre offre aussi un très bel appareil rectangulaire où rien n'a bougé. Il est dans un si parfait état de conservation qu'il semble avoir été construit tout récemment ; il en est de même pour le soubassement du petit temple d'Aphrodite.

Au sud-est, immédiatement au-dessous du rocher qui forme promontoire, la muraille, exécutée avec des matériaux provenant d'anciens monuments, est couverte d'inscriptions et de sculptures ; c'est, nous le verrons plus loin, la partie la plus récente du mur de circonvallation.

Enfin, au nord-est de l'île, sur la rive qui regarde le chemin venant de Syène, s'élève un édifice romain inachevé. Très lourd d'aspect, il se compose de deux massifs percés, dans leur milieu, d'une porte à plein cintre surmontée d'une fenêtre. Les moulures sont restées épanelées et la grande arcade qui devait relier ces deux massifs n'a jamais été construite. Sa situation, dans l'alignement du mur d'enceinte, indique clairement que cet édifice, en forme d'arc triomphal, était des-

(1) Petronne, *Recueil des Inscriptions grecques et latines de l'Egypte*, tome II, p. 192.

tiné à servir d'entrée principale à Philæ. La construction en est généralement attribuée à Dioclétien.

V. — LA GRANDE PANÉGYRIE SOLSTICIALE

En dépit du temps et des barbares, sous ses aspects divers, Philæ encore est belle à contempler : le caractère imposant de ses architectures, la majesté du fleuve qui mollement l'enserre, la sauvage grandeur des horizons qui partout la dominent, et, dans un ciel d'un immuable azur, la lumière d'un soleil éblouissant concourent à former un tableau d'une beauté sereine, où dans l'accord le plus harmonieux vibrent des notes infinies.

Mais quelle que soit la beauté actuelle de ces monuments, elle ne saurait être comparée à leur ancienne magnificence, lorsque, dans tout l'éclat de leur nouveauté, les moindres détails se faisaient valoir les uns les autres.

Parois et bas-reliefs étaient alors recouverts de vives couleurs et ornés de frises de lapis-lazuli; des têtes de lions, des plaques d'airain, d'argent ou d'or enrichissaient des portes en bois de cèdre accotées de mâts d'une hauteur prodigieuse, entièrement dorés et où flottaient des étendards multicolores.

Par devant les pylônes du temple, s'élevaient des obélisques, fines aiguilles de granit, dont les pointes, revêtues d'électrum, brillaient d'un éclat comparable à celui des rayons solaires. Partout des sphinx, des statues, des stèles votives s'harmonisaient avec les multiples essences de la flore tropicale. Réunies sous un ciel d'une beauté incomparable, toutes ces productions de la nature et de l'art formaient un merveilleux ensemble bien fait pour exciter l'admiration des voyageurs ; aussi la plupart d'entre eux ont-ils gravé sur les parois sacrées des témoignages de leur enthousiasme.

Ici, un poète exprime ses transports de la façon suivante :

Ayant navigué, ô étranger ! sur les flots du Nil superbe, il est temps que je m'écrie : « Adieu, vingt fois adieu, Philæ, je cède aux rochers, aux montagnes, ô cataractes ! »

Là, dans une longue inscription, un passage est ainsi conçu :

Nous sommes venus à la limite extrême de l'Égypte, pour voir l'île très belle, la terre de l'Inachéenne Isis (1).

(1) Letronne, *Recueil des Inscriptions grecques et latines de l'Egypte*, t. II.

Mais c'est surtout les jours de fête, lorsque, parés de leurs plus beaux atours, des milliers de fidèles animaient ces splendeurs, que Philæ offrait un spectacle vraiment féerique.

Reportant notre pensée vers cette époque lointaine, essayons de reconstituer la Grande Panégyrie du solstice d'hiver où, en commémoration des courses d'Isis pour retrouver le corps de son époux, avait lieu le simulacre de chercher Osiris.

Dès le matin, l'île entière est envahie par une affluence considérable qui, formée des éléments les plus divers, se groupe pêle-mêle sur le passage du cortège, offrant un ensemble bigarré où se produisent parfois d'étonnants contrastes.

Nous voyons là, avec leurs toges, des gens du Latium; des Hellènes accourus de tous les points de la Grèce, drapés du pallium ou de l'élégante chlamyde; couvert de peaux de fauves, le farouche habitant du désert y coudoie l'Asiatique efféminé, aux étoffes voyantes surchargées de broderies. Voici des Egyptiens n'ayant d'autre parure que la schenti, une perruque bleue et des sandales de papyrus. Nous y voyons surtout des Ethiopiens au corps d'ébène, fanatiques adorateurs de la déesse Isis ; ils sont venus en foule de Pselcis, de Napata, de Talmis, de Méroé.

Pendant qu'à l'intérieur les stolistes habillent les statues et que s'achèvent les derniers préparatifs, au dehors, cette multitude impatiente jette vers l'entrée du temple des regards avides.

Enfin les portes s'ébranlent et, peu à peu, se déroule, avec lenteur, le cortège imposant de la déesse souveraine. Des chacals ouvrent la marche ; c'est en souvenir du concours qu'ils prêtèrent autrefois à la déesse Isis, que leur fut dévolu l'honneur insigne de conduire les pompes triomphales. Couronnées de guirlandes et vêtues de blanc, des femmes suivent ces guides sacrés; les unes jonchent de fleurs le chemin par où s'avance le cortège, les autres l'arrosent goutte à goutte d'essences odorantes. Vient ensuite, recouverte d'une housse de deuil, une génisse d'or derrière laquelle s'avancent le chœur des pallacides, les joueuses de harpes et de mandores qui, sur un mode plaintif, font entendre les notes graves d'une traînante mélopée.

Surviennent immédiatement après, des sistres, des sistres, des sistres, des flambeaux, des flambeaux. Ce sont les initiés

aux très divins mystères, formant un groupe nombreux de tout sexe, de tout rang, de tout âge. Ils sont couverts de robes de lin, d'une blancheur éblouissante. Les femmes portent, sur leurs cheveux parfumés, une gaze légère, la tête des hommes est entièrement rasée. Certains d'entre eux, dévots à Déméter, ont laissé croître leur chevelure où brillent çà et là quelques cigales d'or.

Voici, portant des attributs sacrés, une délégation du collège des pontifes. L'un tient une lampe d'or en forme de gondole, d'où sort une brillante flamme; l'autre porte deux autels de secours; le troisième agite un rameau d'or, œuvre d'art délicatement ciselée ; celui-ci fait des libations de lait avec un vase arrondi en forme de mamelle ; celui-là porte le van mystique, emblème de sélection entre les profanes et les initiés aux mystères augustes...

Immédiatement à leur suite, s'avancent les effigies divines; c'est d'abord le guide des chemins célestes, le fidèle Anubis; derrière lui apparaissent le dieu du jour, Horus, et l'image rayonnante du grand Sérapis.

Mais rien n'égale en majesté le groupe qui, aussitôt, se montre à nos regards. Précédée du grand-prêtre qui marche à reculons et dans l'encensoir d'or brûle devant elle tous les parfums de l'Arabie, s'avance, portée par des hiérophantes, la barque sacrée de la déesse omniféconde. Invisible à tout regard profane, d'Isis le mystérieux emblème repose dans un naos d'or étincelant de pierreries. Autour de ses parois flotte un voile odoriférant où, avec un art exquis, de riches broderies reproduisent des sujets empruntés à tous les règnes de la nature. Entourant ce symbole, des flabellifères agitent l'air de leurs chasse-mouches et de leurs éventails.

Enveloppée d'un nuage d'encens où scintillent, çà et là, les feux des luminaires, la longue théorie commence la recherche du bienfaisant Osiris. Après s'être en vain portée vers le sud, fatiguant toujours le ciel de ses notes plaintives, elle suit lentement la côte orientale.

Mais le voici retrouvé, le maître auguste de la terre, et soudain, succédant aux languissantes trénodies, un chant de fête s'élève sur les harpes :

Salut à toi, Osiris, Seigneur de la longueur des temps, roi des dieux. La terre te rend justice et l'univers se délecte lorsque tu

montes sur le trône de ton père. Tu brilles à l'horizon, irradiant la lumière, du haut de l'Empyrée.

De toi le Nil céleste tire ses eaux fécondes, tu aères l'espace et, par toi, tout ce qui respire est comblé de bienfaits.

Ta sœur a triomphé de tes ennemis par une éclatante victoire; bonne de volonté, sage de paroles, jamais sa bouche ne connut le mensonge. C'est Isis, la vengeresse de son frère, Isis qui t'a cherché sans relâche, faisant retentir le monde entier de ses lamentations, produisant la lumière, agitant l'air de ses puissantes ailes et ne goûtant le repos qu'après t'avoir trouvé.

Elle a fait les invocations conformément aux rites, et, emportant les principes du dieu au cœur tranquille, en a extrait la divine essence dont elle a façonné un enfant de lumière, qu'elle a nourri du lait de ses mamelles (1).

Suivant toujours sa marche liturgique, la sainte cohorte remonte vers le nord; là, hymnes et cantiques, prenant leur envolée, vont, à travers le désert de Syène et les montagnes de l'Arabie, proclamer en tous lieux la gloire triomphante d'Isis Myrionime.

Longeant alors la rive occidentale, les dieux regagnent leurs sanctuaires où, en leur honneur, ruisselle à flots le sang des hécatombes. Et pendant que le prêtre murmure encore la dernière prière et que, sur l'autel, se consume la dernière holocauste, dans l'espace embrasé, l'astre éclatant du jour rayonne en plein solstice.

Telle était l'une des plus imposantes panégyries, que l'on célébrait encore à Philæ, plus d'un demi-siècle après l'édit de Théodose.

VI. — CAUSES QUI ONT DÉTERMINÉ LE MAINTIEN DU CULTE D'ISIS APRÈS L'ÉDIT DE THÉODOSE

Notre travail sur cette île sacrée serait incomplet si nous ne recherchions les causes qui permirent au culte d'Isis de se maintenir longtemps encore, alors que partout ailleurs, en Egypte même, étaient renversés les autels du paganisme.

Vainqueurs des Romains, les Blemmyes refusèrent de laisser les Nobades prendre possession du territoire que leur avait concédé Dioclétien. Une guerre longue, acharnée, éclata entre les deux peuples; à la fin ce furent les Blemmyes qui l'emportè-

(1) M. Chabas, *Un hymne à Osiris*.

rent et leurs chefs prirent le titre de roi de Nubie. Quant aux Nobades, ils paraissent être toujours restés les fideles alliés des Romains.

Les serments, solennellement échangés dans le temple d'Isis, furent longtemps respectés; les Blemmyes envoyèrent même graver des proscynèmes pour l'empereur Galère, successeur immédiat de Dioclétien. Une paix relative paraissait donc assurée ; de temps en temps, il est vrai, ces excellents Blemmyes, pour ne point perdre la main, s'offraient bien quelques pillages, ils égorgaient les moines de Pachôme (1), brûlaient des monastères; mais de semblables méfaits étaient considérés par les païens comme incidents sans importance ; tout allait donc pour le mieux, lorsque, en 384, Théodose promulga son fameux édit contre le culte des idoles.

Jusque-là, malgré les coups portés à l'idolâtrie par Constantin, les païens n'avaient pas été trop ouvertement inquiétés ; mais, par son intolérance sans limites, le rescrit impérial jeta dans la consternation les adorateurs des antiques divinités. Affolés, la plupart d'entre eux préférèrent émigrer chez les barbares que de renoncer aux dieux de leurs ancêtres.

L'Egypte surtout, possédant une religion plusieurs fois millénaire, s'était jusqu'alors, malgré les efforts de plusieurs patriarches, montrée irréductible, et, à Alexandrie, Cynégius, préfet d'Orient, n'avait rien osé entreprendre contre le paganisme.

Dans la Thébaïde, les populations restées fidèles au culte national affluèrent en masse avec leurs prêtres et leurs prophètes vers le temple d'Isis, à Philæ, et trouvèrent dans les Blemmyes, leurs coreligionnaires, de puissants alliés.

Ceux-ci avaient l'habitude, tous les ans, d'envoyer une mission à Philæ chargée de porter des offrandes pour le sanctuaire de la déesse. La première mission qui fut envoyée après l'édit de l'empereur fut confiée par Tererermen, roi d'Ethiopie, à un nommé Paterni, fils de Paosor. Ce personnage, accompagné de la princesse Liter, fille du général Uninti, a rendu compte de son mandat dans une inscription fort curieuse, montrant la solidarité qui existait alors entre les Egyptiens restés païens et les Blemmyes :

(1) Célèbre anachorète de la Thébaïde, saint Pachôme.

Adoration de Paterni, fils de Paosor... à jamais! Devant Isis de Philæ, dans l'Abaton, bonne libation annuelle et pains d'offrande des Nubiens du sud, du nord, de l'orient et de l'occident. — Ecoute les requêtes de ceux qui sont venus ici en Egypte. J'élève la voix à cette porte vers la statue de la grande déesse Isis. Elle écoute mes prières pour l'Egypte, nous sauverons l'Egypte. Fais un jugement (ô Isis)! — Mon roi m'a parlé de ces choses, j'ai exécuté ses ordres. Il m'a ordonné aussi d'apporter dix talents au sanctuaire d'Isis, pour les prophètes, les prêtres, les fils des prêtres d'Egypte. Je les ai fait apporter au nom du roi de notre Nubie, ainsi que des approvisionnements qu'il m'avait dit de faire venir..... Il avait dit à Psémin et aux *Kerni* (1) d'Isis de venir en Egypte. Nous avons multiplié les réjouissances avec les vivres que j'ai amenés au sanctuaire d'Isis... En l'an 2, le premier de Choiak, arrivèrent à Philæ les Kerni d'Isis avec moi..... Les prophètes, les prêtres et le peuple du bourg me firent fête..... Nous leur fîmes beaucoup de cadeaux, de la part du roi Tererermen. Je lui remis aussi les dix talents du roi Tererermen, roi de notre Ethiopie.

Paterni conte ensuite, par le détail, les fêtes superbes qui, à cette occasion, furent données aux prêtres de l'Egypte par le roi d'Ethiopie. La princesse Liter et autres Ethiopiens de distinction prirent part aux libations et aux dépenses des solennités (2).

Cette fête, à laquelle assistèrent tous les habitants du bourg, eut lieu sur le dromos de Philæ, au milieu de ce cadre magnifique dont nous avons, plus haut, donné la description.

Quelque temps après ces réjouissances, survint un accident qui, pendant une année entière, sema la discorde parmi les païens.

De temps immémorial, la barque d'Isis était, chaque année, conduite processionnellement dans les divers sanctuaires de l'Ethiopie. Cette coutume de faire voyager les barques sacrées remontait, d'ailleurs à une haute antiquité. Il en est fait mention pour la première fois, dans une stèle de la XXe dynastie où nous voyons Ramsès XIII envoyer la barque du dieu Khons de Thèbes, au pays de Bakhtan, pour y délivrer la fille du roi, possédée d'un esprit malin.

Tout le monde connaît les pérégrinations de l'arche d'al-

(1) Prêtre Blemmye.

(2) Voir Révillout, *Une page de l'histoire de Nubie. Revue égyptologique*, 4e vol., pp. 156 et suiv.

liance des Hébreux ; quant à l'exode des divinités égyptiennes dans la vallée supérieure du Nil, elle nous est confirmée par de nombreux témoignages.

Dans le premier chant de l'Iliade, Thétis, à qui Achille vient demander vengeance contre les Grecs, lui répond :

Zeus est allé hier du côté de l'Okéanos, à un festin que lui ont donné les Ethiopiens irréprochables, et tous les dieux l'ont suivi. Le douzième jour il reviendra dans Olympos. Alors j'irai dans la demeure d'airain de Zeus et je presserai ses genoux, et je pense qu'il en sera touché (1).

De son côté, Diodore nous apprend que, chaque année, les Egyptiens avaient la coutume de transporter la chapelle de Jupiter au delà du Nil, en Libye, et de la rapporter quelques jours après, comme pour indiquer le retour de ce dieu de l'Ethiopie. Eustathe donne plus de détails :

Quelques-uns, dit-il, rapportent qu'il existe à Diospolis un très grand temple de Jupiter, d'où les Ethiopiens, à une époque déterminée, emportent la statue du dieu et les autres divinités adorées avec lui, ils parcourent la Libye et y célèbrent ses panégyries pendant douze jours.

A ces témoignages vient s'ajouter celui d'un témoin oculaire qui, se trouvant à Philæ au retour des barques sacrées, n'a point manqué d'enregistrer le fait dans cette inscription gravée sur les parois du temple.

Etant arrivés à la limite extrême de l'Egypte, dans la charmante et vénérable île d'Isis, située en avant de l'Ethiopie, nous voyons sur le Nil, des vaisseaux rapides qui, de la terre des Ethiopiens, apportent des temples dans notre pays fertile en grains, digne d'être visité, et que tous les hommes vénèrent (2).

Il s'agit ici de ces barques sacrées au milieu desquelles s'élevait le naos renfermant l'image de la divinité. Ces châsses, faites d'or et d'émaux cloisonnés, étaient d'une magnificence extrême ; portées par des hiérophantes qui les promenaient processionnellement les jours de fêtes, elles prenaient place, au cours des longs exodes, soit directement sur le Nil, soit sur les bateaux tirés à la cordelle, qu'on arrêtait à chaque sanctuaire se trouvant sur leur passage.

(1) Iliade, Rhapsodie I. Trad par Leconte de Lisle.
(2) Letronne, *loc. cit.*, 2e vol., p. 171.

Les monuments figurés, d'accord, en tous points, avec les récits des anciens, nous montrent l'un de ces exodes. Reproduit en ses moindres détails, dans la galerie des quatorze colonnes du temple de Louxor, nous y voyons les barques sacrées, montant ou descendant le Nil, remorquées par de nombreux matelots (1).

Quelques années donc après la fête donnée aux habitants de Philæ par le roi Tererermen, il arriva que, le jour où la barque d'Isis devait commencer son exode à travers l'Ethiopie, au lieu de monter vers le sud pour gagner la Nubie, elle descendit vers le nord, dans la direction d'Eléphantine.

Xemi, le grand-prêtre d'Isis des Blemmyes, ne pouvait croire ses yeux d'un fait semblable et se demandait vraiment ce qu'il avait bien pu faire, pour attirer sur son pays une pareille calamité. Un acte d'adoration qu'il adressa à la déesse Isis nous met au courant de ce curieux épisode. Xemi était *arbatenkeri* (2) depuis dix ans; il avait toujours aimé le temple d'un grand amour et jamais il n'apporta dans son service, qui sans cesse fut juste et parfait, le moindre retard. Persée, chef des prêtres du temple d'Eléphantine, vint à Philæ, au lieu où était la barque d'Isis; il l'emporta d'abord à Syène, puis de l'autre côté du fleuve, à Eléphantine, et recommanda de ne plus l'envoyer à l'Abaton, empêchant ainsi la déesse de se rendre en Ethiopie. Cette affaire retint Xemi à Philæ pendant une année entière, durant laquelle il dépensa cinq talents pour le luminaire et les fêtes d'Isis. Il passait son temps en prières dans l'Abaton ou à se promener sur le dromos, attendant le retour de la barque qui s'obstinait à ne point paraître. Il aurait probablement attendu longtemps encore, si Archélaüs, gouverneur de la Thébaïde, n'était, sur ces entrefaites, venu à Syène. Xemi se rendit auprès de lui et obtint que la barque fût réintégrée dans l'Abaton, d'où elle put ensuite gagner librement l'Ethiopie (3).

Il est fort à croire que, pendant ce conflit, les chrétiens ne devaient point s'ennuyer prodigieusement.

Ceci se passait peu de temps après l'édit de Théodose. Ar-

(1) Voir dans la *Nouvelle Revue*, 1898, *l'Exode des dieux*, par P. Hippolyte Boussac.

(2) Grand-prêtre d'Isis, chez les Blemmyes.

(3) Revillout, *Revue égyptologique*, 4e vol., p. 166. Une page de l'histoire de Nubie.

chélaüs, préfet augustal et chrétien fervent, pouvait parfaitement mettre fin au conflit en invoquant le décret impérial et empêcher toute manifestation ayant un caractère païen. Sa décision en faveur des Blemmyes montre non seulement chez lui un vrai sentiment de la justice, mais un esprit de large tolérance de la part de son gouvernement. Il est vrai que la crainte d'une insurrection fut aussi peut-être pour quelque chose dans cette condescendance. D'ailleurs, un fait semblable, et de plus grande importance, n'allait pas tarder à se produire.

Dans son édit, Théodose, se bornant à interdire les sacrifices païens, s'était abstenu d'ordonner la destruction des sanctuaires; il ne cessa même d'exiger, de la part des chrétiens, douceur et modération, ce qui ne les empêchait point, d'ailleurs, de brûler les temples et de piller les synagogues.

Cependant, fanatique et toujours séditieuse, Alexandrie continuait à se défendre, quand l'imposture d'un prêtre de Saturne, excitant l'indignation générale, contribua beaucoup à discréditer le culte des idoles. Le fourbe avoua son crime au milieu des tortures, mais la honte de son impiété n'en rejaillit pas moins sur tous les païens. Quelque temps après, la découverte, dans le temple de Bacchus, de honteux simulacres qui longtemps avaient été exposés à la vénération des fidèles, en achevant leur confusion, mit le comble à leur fureur. Retranchés dans le temple de Sérapis, ils sortaient pleins de rage, se jetaient, à main armée, sur les chrétiens, les égorgeaient ou les forçaient à sacrifier à leurs dieux. Ceux qui refusaient étaient mis en croix ou précipités dans les fosses à immondices. De pareilles scènes fréquemment renouvelées ne cessaient d'ensanglanter Alexandrie; il fallait donc en finir; en 389 un rescrit impérial, ordonnant de détruire tous les monuments d'Alexandrie, commettait Théophile à l'exécution de cet ordre et chargeait le gouverneur et le préfet d'Orient de soutenir le patriarche.

Théophile commença par le temple de Sérapis.

Ce monument, dû à la munificence des Ptolémées, synthétisait tout ce que l'art égypto-grec présentait de plus parfait. Construit sur un tertre, dans le quartier de Rhakotis, il dominait toute la ville. On y montait par plus de cent degrés. En bordure sur la plate-forme, s'élevaient les logements des

prêtres et la fameuse bibliothèque, enrichie de celle des rois de Pergame, dont Marc-Antoine avait fait don à Cléopâtre (1). Après avoir franchi cette première enceinte, on se trouvait dans une cour entourée de portiques et au milieu de laquelle se trouvait le temple proprement dit. Vaste, spacieux, magnifique, il était porté par les colonnes faites des marbres les plus précieux. A l'intérieur, des lames d'or, d'argent et de bronze couvraient les parois. D'après Ammien Marcellin, aucune description ne pourrait en donner la moindre idée. Les portiques, les colonnades, les chefs-d'œuvre de l'art qui entraient dans la conception de ce monument formaient un ensemble ne le cédant, comme splendeur, qu'au temple de Jupiter Capitolin, orgueil éternel de la métropole de l'Univers (2).

Accompagné du gouverneur, du préfet d'Orient et d'une escorte de légionnaires, Théophile entre dans le temple et commande d'abattre la statue. En entendant cet ordre, les chrétiens eux-mêmes pâlissent d'effroi. Sérapis, l'un des dieux les plus vénérés d'Alexandrie, inspirait une grande crainte, entretenue par la croyance que si quelqu'un osait toucher à cette divinité, la terre s'ouvrirait et que tout le système du monde s'écroulerait dans l'abîme. Le premier coup porté par l'un des légionnaires arracha un cri à tous les assistants. L'idole, faite de bois pourri, fut mise en pièces, jetée au feu, et ni le ciel ni la terre ne jugèrent à propos d'intervenir. On démolit ensuite le temple qui, en peu de temps, n'offrit plus qu'un monceau de ruines; la bibliothèque, avec les livres qu'elle contenait, fut également anéantie et, lorsque, en 641, les hordes d'Omar se présentèrent, il ne restait plus rien à brûler.

Cette époque vit aussi disparaître de très beaux monuments de la Grèce et de Rome. Les plus merveilleux chefs-d'œuvre devinrent la proie et du fer et du feu. Jamais explosion de fanatisme ne causa à l'art tant de dommage, n'amoncela plus de ruines.

Après la destruction du temple de Sérapis, tous les sanctuaires païens de l'Egypte, jusque dans les déserts, furent

(1) La première bibliothèque, fondée par les Ptolémées et qui contenait plus de sept cent mille volumes, avait été brûlée au temps de Jules Cesar, pendant le siège d'Alexandrie. La seconde, reconstituée avec ce qui avait échappé au désastre et celle des rois de Pergame, fut pillée par les chrétiens lors de la destruction du temple de Sérapis.

(2) Ammien Marcellin, liv. XXII, 16.

démolis et remplacés par des églises ou par des monastères. Ces rigueurs ne devaient point tarder à produire des désordres sans nombre.

Très pieux et pleins de zèle pour une religion à laquelle ils étaient fortement attachés, les Blemmyes avaient jusque-là assez bien observé les traités; mais quand ils virent dans les empereurs des ennemis déclarés de leurs croyances,ils recommencèrent leurs incursions et envahirent à nouveau la Thébaïde. Soutenus, en secret, par les païens de Panopolis et autres villes opulentes de la haute Egypte,qui formaient encore un parti puissant, ils brûlaient les églises, les monastères, martyrisaient les moines, outrageaient les vierges, faisaient subir aux chrétiens mille violences.

Leurs ravages étaient si prodigieux que l'abba Schnoudi, voyant dans ces barbares un instrument de vengeance céleste, ne cessait d'exhorter les chrétiens à la pénitence. Un jour, pris de colère, accompagné de ses moines, ce saint (?) anachorète dirigea un coup de main contre les païens de Panopolis, complices des Blemmyes; il en extermina les chefs et saccagea la ville de fond en comble.

Les païens, il est vrai, commettaient parfois des actes dépassant en horreur tout ce qu'on pourrait imaginer. Dans un bourg, à l'occident du Nil, ils sacrifiaient à une idole du nom de Kothos des petits enfants chrétiens. Après les avoir, par des friandises, attirés dans le temple, ils les égorgeaient et de leur sang aspergeaient l'autel. Le reste du corps était réduit en cendres, à l'exclusion des boyaux, qui leur servaient à faires les cordes des cithares dont ils accompagnaient les hymnes chantées en l'honneur de leur dieu ou pour chercher des trésors. L'évêque Macaire, mis aux courants de ces atrocités, prit avec lui quelques prêtres et se rendit au temple de Kothos où il fut reçu par des vociférations et des menaces de mort. Il parvint néanmoins à y mettre le feu et comme il s'en retournait, rencontrant le grand-prêtre, il le fit brûler vif, avec les idoles trouvées dans sa maison (1).

Cependant nos Blemmyes, campés dans le nome de Ptolémaïs, continuaient,sous l'œil paternel de l'aristocratie païenne, à désoler la Thébaïde. Une pareille situation ne pouvait durer :

(1) Amélineau, *Monuments pour servir à l'histoire de l'Egypte chrétienne aux IVe et Ve siècles.*

il fallait à tout prix refouler ces barbares au delà des frontières et leur imposer une paix définitive.

L'empereur Marcien envoya donc contre eux le grand chambellan Maximin. Celui-ci, avant de livrer bataille, se rendit auprès de l'abba Schnoudi et le pria de lui donner, avec sa bénédiction, une ceinture de cuir lui ayant appartenu, espérant ainsi se rendre invincible. Muni de ce talisman, il s'avença vers le sud, mais deux fois de suite les barbares l'emportèrent et lui tuèrent un grand nombre de soldats. Etonné d'un fait aussi extraordinaire, il en rechercha la cause et s'aperçut qu'il avait oublié la ceinture du Père. Il s'en ceignit aussitôt et, se précipitant, à nouveau, sur les barbares, il leur infligea une défaite sanglante (1), les poursuivit, sans relâche, jusqu'au delà de Syène et les contraignit à demander la paix.

Ils proposèrent d'abord une trêve dont la durée égalerait le séjour de Maximin en Egypte ; ce ne fut point accepté. Ils lui promirent alors de ne point prendre les armes tant qu'il vivrait ; cette proposition étant également rejetée, ils offrirent une trêve de cent ans. Maximin l'accepta en leur faisant prendre l'engagement de relâcher, sans rançon, tous les prisonniers, de rendre le bétail qu'ils avaient enlevé, de payer celui qu'ils ne pourraient rendre et enfin de donner en otage les enfants pris parmi les premiers de la nation. Ils demandèrent, en retour, qu'on leur permît, suivant un antique usage, de transporter chez eux l'image de la déesse Isis, stipulant, comme garantie, que le bateau, portant cette effigie sacrée, serait conduit par des Egyptiens.

De même que Dioclétien, Maximin, jugeant que la vénération de ces barbares pour la déesse Isis les disposerait à mieux observer leurs conditions, les accepta, et pour rendre le traité plus inviolable, il fit, en présence de leurs mandataires, attacher l'original aux murailles du temple d'Isis. On livra les otages, et ce fut la première fois que les Romains en reçurent des Blemmyes.

Peu de jours après la ratification du traité, Maximin étant mort de maladie, les barbares, profitant du trouble où cet événement jetait l'armée romaine, enlevèrent de force les otages et recommencèrent la guerre. A cette nouvelle, Florus,

(1) Amélineau, *loc. cit.*

préfet d'Egypte et commandant les forces militaires, accourut d'Alexandrie, fondit sur les Blemmyes, les força à abandonner la Thébaïde et à respecter les traités. La répression fut sans doute aussi sanglante que rapide, car à partir de ce moment les Blemmyes cessèrent leurs hostilités, et, pendant un siècle, n'essayèrent plus de rompre le pacte.

Des historiens modernes ont été surpris que le grand chambellan Maximin eût, par un article spécial, confirmé l'acte religieux des Blemmyes, alors que, depuis l'édit de Théodose, on faisait aux divinités païennes une guerre sans merci.

On peut, d'après Letronne, regarder cette conduite, non comme une faiblesse, mais plutôt comme une condescendance forcée commandée par la politique. Ces barbares étaient de fanatiques adorateurs de la déesse Isis et ils acceptèrent toutes les lois qu'on voulut leur imposer, sous la seule condition qu'on les laissât librement aller faire leurs dévotions dans le temple de Philæ et recevoir chez eux les images d'une divinité à laquelle ils attribuaient des vertus salutaires et de qui ils tiraient des oracles. Ce fut, sans doute, au cours de l'un de ces voyages qu'un roi éthiopien chargea l'un de ses messagers d'inscrire cet acte d'adoration :

Moi Bélisa,... j'ai fait le proscynème de... Psentés, roi des Ethiopiens, auprès d'Isis myrionime de Philæ et de l'Abaton et auprès des dieux adorés dans le même temple, ainsi que celui de toute sa maison... le 10 du mois de tybi.

Cette *date* correspond au cinq janvier, dix-sept jours environ après le solstice d'hiver.

On ne s'étonnera donc pas que, pour s'assurer la jouissance de ce précieux privilège, ils aient consenti à des sacrifices auxquels ils n'avaient jamais pu se soumettre auparavant. Y porter atteinte c'était s'exposer à des troubles que n'aurait point manqué de produire une semblable mesure, et l'on peut croire que la crainte des excès où se serait porté le fanatisme de ces idolâtres fut le motif qui détermina les empereurs chrétiens à suspendre, au moins pour le temple de Philæ, l'arrêt lancé contre les dieux de l'Egypte.

Maximin était le mandataire de l'empereur Marcien, qui, par sa piété et sa foi dans la nouvelle doctrine, fut en 45 proclamé nouveau Constantin au concile de Chalcédoine. Mais, per-

suadé que la paix, au dehors, était nécessaire pour remédier au désordre de l'intérieur, il était résolu à l'entretenir autant que la dignité de l'empire pourrait le permettre. Or cette dignité ne pouvait guère être atteinte par une concession faite à des idolâtres habitant l'extrême limite de l'Egypte et dont le fanatisme pourrait toujours amener de fâcheuses complications. Et puis la cour de Byzance ne répugnait pas non plus à certaines conditions, quand son intérêt le commandait. Elle ne se faisait pas même scrupule d'employer des moyens que n'aurait pas désavoués Machiavel, ainsi que le montre la lettre suivante écrite par l'empereur Arcadius, lui aussi très bon catholique, à Porphire, évêque de Gaza, en Palestine, relativement à la destruction des temples de cette localité et qu'habitaient de nombreux païens fanatiques : « Je sais, dit-il, que cette ville est remplie d'idoles, mais elle est bien disposée à payer les contributions, quoiqu'elle soit bien imposée. Si donc nous allions mettre, tout à coup, le trouble parmi ses habitants, la crainte les obligerait à fuir et nous, perdrions les revenus, si considérables, que nous en tirons ; mais s'il vous plaît, ne les opprimons qu'en détail, en privant peu à peu les adorateurs des idoles des dignités et autres fonctions publiques ; ordonnons en outre que leurs temples soient fermés et qu'on n'y rende plus d'oracles. Lorsqu'ils seront opprimés, une fois pressés de toutes parts, ils reconnaîtront la vérité ; au contraire, toute mesure excessive, quand elle est subite, est pénible aux sujets. » C'est ainsi qu'on amenait les conversions *volontaires* (1) !

Le besoin de maintenir la paix, pour la tranquillité de l'empire, ne commandait pas une moindre prudence, et il faut attribuer à ce fait la cause qui empêcha l'édit de Théodose de s'étendre plus tôt au culte d'Isis.

VII. — ABOLITION DU CULTE D'ISIS

La trêve de cent ans était sur le point d'expirer. Justinien occupait alors le trône de Byzance. Il inaugura son règne en publiant une profession de foi dans laquelle il menaçait des châtiments les plus sévères tous les hérétiques. En 533, il rendit compte au pape Jean II de la pureté de sa croyance en

(1) Letronne, *Recueil des Inscriptions grecques et latines de l'Egypte*.

l'assurant de la soumission des évêques d'Orient à la première église du monde. Le pape lui prodigua à cette occasion toute sorte d'éloges et déclara qu'il confirmait l'édit de l'empereur contre les hérétiques.

Très sobre, mangeant fort peu, ne dormant presque point, Justinien se levait souvent la nuit pour travailler soit aux affaires de l'état, soit à celles de l'église. Pendant le carême, son austérité égalait celle des anachorètes ; ne buvant que de l'eau, il se contentait de prendre, tous les deux jours, comme nourriture, une faible quantité d'herbes sauvages assaisonnées de sel et de vinaigre ; d'une grande piété, il fit à l'Eglise des présents magnifiques et fonda un monastère dans son palais.

Un semblable monarque ne pouvait guère être tolérant en matière de religion, aussi promulgua-t-il, contre le paganisme, des lois inflexibles. La ville d'Athènes donnant encore asile aux anciennes divinités, il fit fermer les écoles de Philosophie, d'Astronomie et de Jurisprudence. De pareilles rigueurs amenèrent ce que les empereurs précédents avaient toujours redouté : l'émigration en masse des païens chez les barbares.

Résolu à porter le dernier coup à l'idolâtrie, Justinien la poursuivit sans relâche, jusqu'aux extrêmes limites de l'empire. Dans la Cyrénaïque, à quatre jours de marche vers le sud, se trouvaient deux villes anciennes, dont les habitants adoraient Jupiter Ammon et Alexandre ; l'empereur y fit prêcher l'évangile et tous ces idolâtres se convertirent.

Restait encore Philæ. Les Blemmyes avaient embrassé avec tant de zèle le culte de la déesse Isis que rien au monde ne pouvait les en détacher, même quand ils se trouvèrent presque seuls à le pratiquer encore. Mais au cours de la trêve de cent ans, des changements notables étaient survenus en Ethiopie. Cette contrée, évangélisée au temps de Constantin par saint Frumentius, avait peu à peu abandonné le culte des idoles et, de ce fait, les Blemmyes se trouvaient entourés de tribus nubiennes qui, pratiquant la nouvelle doctrine, se montraient hostiles aux païens.

Nouvellement convertis et subissant l'ascendant de Justinien, qui jouissait alors d'un grand prestige, les Nobades, voisins des Blemmyes, s'étaient de nouveau alliés aux Romains, lesquels trouvèrent dans ces barbares de précieux auxiliaires.

Les Blemmyes, que leur nature belliqueuse poussait toujours vers la dévastation, jugeant imprudent de rompre avant la fin de la trêve le pacte conclu en 452 avec Florus, se tournèrent vers leurs voisins et envahirent le territoire des Nobades. Mais ceux-ci, en nombre plus imposant, sans doute, que la première fois, leur infligèrent plusieurs défaites et s'emparèrent d'une partie de la région que leur avait autrefois concédée Dioclétien. La victoire fut probablement fort éclatante, car Silco, leur roi, fit, sans modestie aucune, graver dans le temple de Talmis l'inscription que voici :

Moi, Silco, roi des Nobades et de tous les Ethiopiens, je suis venu à Talmis et à Taphis deux fois. J'ai combattu les Blemmyes et Dieu m'a donné la victoire trois fois. De nouveau, j'ai vaincu et je me suis rendu maître de leurs villes. Je m'y suis établi avec mes troupes.

La première fois, je les ai vaincus et ils m'ont imploré. J'ai fait la paix avec eux, et ils m'ont juré par leurs idoles (de l'observer), et j'ai cru à leurs serments parce qu'ils sont gens honorables. Je m'en suis retourné dans la partie supérieure de mes états. Comme je suis roi puissant, je ne vais pas à la suite des autres rois, mais encore je marche devant eux, et ceux qui veulent lutter avec moi, je ne leur permets pas de rester tranquilles chez eux à moins qu'ils ne demandent pardon, car je suis un lion pour les pays de plaine, et un ours pour les pays de montagnes.

J'ai encore une fois fait la guerre contre les Blemmyes depuis Primis (jusqu'à Talmis), et j'ai ravagé les terres des autres chefs qui habitent au-dessus des Nubiens, parce qu'ils m'ont cherché querelle.

Les chefs des autres nations qui entrent en guerre avec moi, je ne leur permets pas de se reposer à l'ombre, et ils ne peuvent se désaltérer dans l'intérieur de leurs maisons, à moins qu'ils ne se soumettent à moi; car ceux qui se mesurent avec moi, j'enlève leurs femmes et leurs enfants... (1).

Peu de temps après cette défaite, vers 552, prenait fin la paix conclue entre Florus et les Blemmyes. Mettant à profit cette circonstance, Justinien, qui ne voulait plus renouveler à des idolâtres le droit de pratiquer un culte prohibé dans tout l'empire, envoya contre eux Narsès le Persarménien commandant des forces impériales de l'Egypte. Les Blemmyes, que des luttes précédentes avaient affaiblis, n'opposèrent point sans doute une bien grande résistance. Après les avoir défi-

(1) Révillout, *Mémoire sur les Blemmyes*, p. 52.

nitivement chassés des bords du Nil, Narsès ferma le temple d'Isis, dont rien ne garantissait plus la neutralité, jeta en prison ses prophètes et ses prêtres et envoya à Byzance toutes les idoles.

Ainsi finit, plus de 160 ans après l'édit de Théodose, le culte d'une puissante divinité qui durant plusieurs millénaires fut, sous des noms divers, l'objet de la vénération des peuples.

VIII. — L'ISÉUM DE PHILÆ CONVERTI EN ÉGLISE CHRÉTIENNE

Après que les idoles eurent disparu de leurs sanctuaires, les temples de Philæ, de Pselcis et de Calmis furent convertis en églises sous la suffragance de l'évêque Théodore.

En prenant possession de l'Iséum de Philæ, les chrétiens lui firent subir diverses transformations pour l'approprier à sa destination nouvelle. Ils divisèrent le pronaos en deux sections transversales par un mur en briques. Dans le fond, la partie couverte forme l'église proprement dite, orientée de l'est à l'ouest, où l'on accédait par une porte ménagée au sud dans l'entrecolonnement central. L'autel, placé à droite, en entrant, dans la partie orientale de l'église, regardait l'occident. D'après cette disposition, le vestibule où les catéchumènes attendaient la célébration de l'office, au lieu d'être en avant de l'église, en occupait tout le côté sud ; il était formé par la partie découverte du pronaos, au bas de laquelle la cour intérieure servait d'*area*.

Pour sanctifier ces lieux profanes, on recouvrit tous les bas-reliefs d'une couche de limon mêlée de paille et revêtue d'un enduit.

La nouvelle église, ainsi transformée, fut placée sous l'invocation de saint Etienne, dont on voit l'image sur l'une des parois.

De curieuses inscriptions, gravées dans l'épaisseur des portes nord et sud du pronaos, nous apprennent que ces travaux d'aménagement sont dus à l'évêque Théodore.

Cet ouvrage, dit l'une de ces inscriptions, a été fait sous notre père abbé Théodore l'évêque.

Une autre, placée en face, est ainsi conçue :

Cette bonne œuvre, *aussi*, a été faite sous notre très saint père évêque abbé Théodore ; que Dieu le conserve le plus longtemps possible.

Ces bonnes œuvres dont il s'agit consistent à avoir caché, sous un enduit, les bas-reliefs peints qui ornaient le pronaos.

Une troisième inscription est gravée dans l'intérieur de la porte du pylone :

Qu'il participe à la miséricorde de notre Seigneur, le très chéri de Dieu, abbé Théodore évêque, ayant construit ce temple dans un lieu consacré à saint Etienne, pour un bien, avec l'aide du Christ, sous le très pieux Posias, diacre et préposé.

Là ne se bornèrent point les travaux repris dans l'île d'Isis par l'évêqué Théodore.

Craignant qu'irrités de la profanation du temple de leur déesse vénérée les Blemmyes ne fissent un retour offensif, les chrétiens songèrent à se garantir de leur attaque en mettant Philæ en état de défense. Divers endroits des fortifications, négligés pendant la trêve de cent ans, furent donc l'objet d'une réfection complète. La partie ainsi restaurée est située au sud-est de l'île, au-dessous du rocher formant promontoire. Une inscription, du temps de l'empereur Justin II, gravée sur le mur du quai, nous donne la date précise de cette restauration :

Par la Providence du Seigneur Dieu et la fortune de nos très pieux seigneurs Flavius Justin et Ælia Sophia, toujours augustes et empereurs, et du gardé de Dieu César Tibère, nouveau Constantin, et par la bienfaisance de Théodore, le digne de toute louange, décurion d'un augustal du pays des Thébains... a été rebâti ce mur, grâce aux prières des saints martyrs, du très vénérable abbé Théodore évêque, aux soins et à la bonté de Ménas, très illustre Chartulaire des archives ducales. Du mois de chorak le 18 de la XIe indiction. Pour un bien (1).

Ce mur, à la construction duquel participèrent la Providence et les prières des martyrs, existe encore de nos jours. Il est formé avec divers matériaux provenant de temples païens, que le saint évêque Théodore, toujours mu par un zèle évangélique, avait fait, sans doute, démolir.

Quant aux Blemmyes, entièrement dispersés, peut-être gagnèrent-ils Méroé, Axoum ou Adulis, leur pays d'origine; mais à partir de cette époque, ils n'ont plus, sous ce nom du moins, joué de rôle dans l'histoire.

P.-HIPPOLYTE BOUSSAC.

(1) Latronne, *Œuvres choisies*, première série, Egypte ancienne, tome Ier, p. 85.

M. DE VOLTAIRE
GENTILHOMME ORDINAIRE

Voltaire avait atteint l'âge de cinquante et un ans; il était l'auteur avoué de la *Henriade*, de *Charles XII*, de *Zaïre*, de *Mérope;* et tout le monde le savait de part à la hardiesse des *Lettres anglaises*. A deux reprises, le gouvernement l'avait employé à des missions secrètes : en 1741, envoyé à Berlin par le cardinal de Fleury, il essaya de surprendre les motifs véritables qui avaient détaché le roi de Prusse de son allié Louis XV dans leur guerre contre Marie-Thérèse. N'ayant réussi qu'à demi dans cette affaire, il en fut un peu disgracié par Son Eminence. Cinq mois après sa mort, en 1743, il était de nouveau député en Prusse : son objet était de sonder Frédéric sur ses dispositions à former alliance avec les Français; et il obtint cette fois des affirmations décisives. Cependant, il n'avait reçu aucune récompense de ses efforts, soit littéraires, soit politiques. En vain était-il protégé de la duchesse de Châteauroux et de M. d'Argenson, ministre de la guerre; en vain l'Europe entière le tenait-elle pour le plus bel esprit de France : il n'avait pas eu place à l'Académie Française, et une brigue ecclésiastique avait même paru l'en écarter à jamais. Les étrangers, à qui les circonstances étaient mal connues, demandaient non sans jalousie qui donc alors en était.

A défaut d'un fauteuil parmi les Quarante, le poète se serait contenté du moins de quelque charge de cour, d'un menu office de chambellan, qui, par la suite, l'aurait conduit dans cette illustre assemblée, au milieu des évêques et des grands seigneurs. Il ne se rebuta point du service, et en eut bientôt une occasion nouvelle par le mariage du Dauphin : on le chargea en effet de composer le ballet. Pour ce divertissement, Voltaire ne ménagea ni poésie, ni invention. Il voulut du tendre, du gai, du joli; et pour le tirer des fadeurs mythologiques, il prit comme sujet la *Princesse de Navarre*. M. d'Argenson l'encourageait d'ailleurs par la promesse d'une charge de gen-

tilhomme ordinaire, à la première vacance. Le poète, qui n'osait autant espérer, sollicita, en attendant, une place d'historiographe, même sans traitement; mais un mois après la fête, il reçut enfin ce que ni la *Henriade*, ni *Charles XII* ne lui avaient valu, et ce que Boileau ni Racine n'avaient obtenu : un brevet d'historiographe avec 2000 livres d'appointements, et, par cette charge, les droits de commensal de la maison du roi.

Il faut dire qu'à Mme de Châteauroux, morte à la fin de 1744, venait de succéder auprès du roi Mme d'Etioles, célèbre depuis sous le nom de Pompadour. Voltaire, comme fournisseur aux vivres, était un peu camarade de son père : il l'avait connue tout enfant, et était resté l'ami de sa mère. L'on sent combien cette protection différa d'avec celle de Mme de Châteauroux, noble de race, qui n'avait vu le poète qu'en flatteur et en suppliant. Par elle, il se sentait, avec tous les bourgeois, rapproché de la source des faveurs, et il en conclut « que pour faire la plus petite fortune, il valait mieux dire quatre mots à la maîtresse d'un roi que d'écrire cent volumes ». Un mépris si complet du mérite n'allait pourtant pas sans exagération. Il est vrai qu'à juger par les moyens ordinaires du succès les parvenus semblent bien honnêtes de ne pas considérer comme exclusifs les talents ou la vertu. Mais les plus indignes ont des faiblesses d'amour-propre, les plus cyniques des ménagements pour l'opinion reçue. Quand ils ont touché le prix de leurs bassesses, il en est peu qui, de bonne foi, ne l'attribuent à leur mérite. C'est une sorte d'hommage qu'ils finissent par rendre à la morale.

En recevant son brevet d'historiographe, Voltaire, « engagé d'honneur à écrire des anecdotes », déclara qu'il n'écrirait rien et ne gagnerait point ses gages. La bataille de Fontenoy, six semaines plus tard, lui fut cependant une entrée en charge. Il la célébra dans le *Poème de Fontenoy*, aussitôt imprimé avec grand luxe par l'Imprimerie Royale; et comme cette victoire, suivie peu après de la prise de Gand, méritait encore mieux d'être écrite que d'être chantée, il s'ouvrit à M. d'Argenson du dessein de rédiger les campagnes du roi. « J'imagine, dit-il, que si vous disiez au roi que les impostures qu'on débite en Hollande doivent être réfutées, que je travaille à écrire ses campagnes, le roi m'en saura quelque gré. » Au mois de mars de l'année suivante, il était en état de remettre à Sa

Majesté le manuscrit de l'*Histoire de la guerre de 1741* depuis la mort de l'empereur Charles VI jusqu'à la prise de Gand, c'est-à-dire les seize premiers chapitres de l'ouvrage intitulé aujourd'hui *Précis du siècle de Louis XV*.

Un ordre du Roi, mais toujours inspiré par la marquise de Pompadour, fit alors entrer l'historien à l'Académie ; et à la fin de cette même année, une vacance s'étant produite parmi les gentilshommes de la chambre, le roi lui en décerna le brevet :

Aujourd'hui 22 décembre 1746, le roy étant à Versailles, désirant continuer au s^r^ François Arouet de Voltaire, historiographe de France, et l'un des 40 de l'Académie française, des marques de sa bienveillance, a voulu en même temps faire connaître son attention à récompenser ceux qui se dévouent à l'étude des lettres, qui contribuent à leur progrès, et qui joignent à cet avantage le zèle et l'attachement au service de S. M. Toutes ces qualités se trouvant réunies en la personne du s^r^ de Voltaire, S. M. a jugé à propos de l'attacher près de sa personne, et à cet effet elle l'a retenu et retient dans la charge de l'un de ses gentilshommes ordinaires vacante par le décès du s^r^ Dubois Daveluy, etc.

Il y a dans ce brevet des expressions singulières : « Faire connaître son attention à récompenser ceux qui se dévouent à l'étude des lettres, qui contribuent à leur progrès », voilà ce dont Louis XV ne se serait point avisé quelques années auparavant, sous le règne rustique des quatre sœurs de Nesles. Mais ce qui achevait de rendre la faveur agréable, c'est que Sa Majesté faisait grâce au récipiendaire des 60.000 livres de la charge.

§

On ne voit point, dans la correspondance de Voltaire, que le poète se soit enorgueilli outre mesure d'être agrégé à l'ordre de noblesse : parmi ses correspondants, les uns étaient de grands seigneurs, les autres des gens de lettres railleurs, auprès de qui toute expression de contentement eût été malséante. A M. d'Argenson, ministre de la Guerre, Voltaire écrivait que la charge de chambellan n'était qu'un agrément, et il laissait entendre qu'il préférait le solide. Cependant, il fit, dans ses lettres, suivre son nom de sa qualité nouvelle ; et dans tous les actes publics, il prit le titre de *chevalier*, *gentilhomme ordinaire de la chambre du roi*, au lieu de celui de *bourgeois de Paris*, qu'il avait assumé jusqu'alors, à l'imitation de son

père (1). Enfin, tandis que le blason familial était d'or à trois flammes de gueules, il en changea les émaux aux couleurs de France, et désormais porta d'azur à trois flammes d'or. Une couronne de marquis et le cordon du Mérite de Prusse complétèrent bientôt ce blason.

Les portefeuilles de Voltaire, aujourd'hui conservés à la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, contiennent les notes les plus curieuses sur l'importance que le poète attribuait lui-même à sa charge, et partant sur le sentiment de gloire qu'il en éprouvait. Ces notes sont peut-être un peu longues; mais coupe-t-on au théâtre la scène de M. Jourdain avec la marquise? Voici d'abord une circulaire que, dès son entrée en charge, le chambellan adressait à ses confrères, dans le dessein de rehausser leur corps :

Messieurs les gentilshommes ordinaires du roi sont avertis que, dans la nouvelle édition de l'*Etat de la France*, on a renouvelé les erreurs préjudiciables qui tendent à avilir leur corps et à les priver pour jamais de leurs prérogatives. Un de leurs confrères, qui avait déjà fait plusieurs recherches importantes, offre de les faire continuer et de faire mettre en ordre les preuves justificatives de tous leurs droits, d'en faire délivrer à chacun une copie dûment collationnée et de déposer l'original signé par les gardiens des dépôts, légalisé et en bonne forme chez un notaire; cet objet étant très important, chacun de ces Messieurs est prié d'y avoir égard. Il pourra en coûter tout au plus un louis d'or à chacun pour les frais. Il ne s'agit que de donner à présent 12 livres d'avance, que chacun peut envoyer chez..., etc. (*sic*).

Par ce dernier article, on voit que Voltaire travaillait, mais ne se sacrifiait point à la gloire de l'ordre. Suivent des recherches sur les

GENTILSHOMMES ORDINAIRES

N. B. — Les ducs, étant d'abord souverains, faisaient sans difficulté leurs enfants légitimés chevaliers de Rhodes et puis de Malte, les ducs, leurs successeurs, étant à leurs droits honorifiques. Ainsi Henri de Montmorency, second duc de ce nom, fit sans difficulté Annibal Jules, son fils bâtard, chevalier de Malte.

Moréri qui tombe en erreur à chaque page dans un livre qui demanderait pour être bien fait cinquante écrivains judicieux, instruits, éclairés et laborieux, Moréri, dis-je, dit qu'Anne de Montmorency

(1) Guy Chardonchamp, *la Famille de Voltaire*, Champion, 1911.

fut, en 1520, premier gentilhomme de la Chambre, en quoi il se trompe. Il était gentilhomme ordinaire en 1516-17, etc., et jamais premier, il est payé comme tel jusqu'en 1538, et en 1538, étant connétable, il donna sa charge.

Moréri dit encore qu'en 1567 Saint-André fut fait premier gentilhomme de la Chambre, mais il n'était que le premier du quartier.

Les trois frères de Luynes (1613), gentilshommes ordinaires.

Moréri dit que le connétable de Luynes fut d'abord gentilhomme ordinaire de la Chambre, puis premier commandant des gentilshommes. *Vide.*

CÉRÉMONIAL DE FRANCE | CHAMBRE DES COMPTES | CHARONDAS | (1) FLORIMOND, GRANDS OFFICIERS | LE GRAND PRÉVÔT DE L'HÔTEL

SUITE DES RECHERCHES

Chambellans sont les mêmes que chevaliers de l'hôtel.

Premier chambellan, ou grand chambellan, chef des chambellans ordinaires appelés gentilshommes ordinaires de la Chambre par François premier et par lui fixés au nombre de vingt (Charondas, page 374).

Albert de Gondy, gentilhomme ordinaire, 1565, depuis premier gentilhomme de la Chambre, 1567.

1578. Henri III remet sus la table des chambellans pour ses gentilhommes de la Chambre.

Puis en 1585 à la table du premier gentilhomme (*Mss Brienne*).

1578. Entreront toujours dans l'antichambre les gentilshommes ordinaires de la Chambre et écuyers de main (*Mss. Brienne*, 256e volume).

Durant le dîner du roi six gentilshommes ordinaires de la Chambre tenus de demeurer près sa Majesté, jusqu'à ce que les autres soient revenus de dîner, lesquels seront avertis par un des premiers gentilshommes de la Chambre de s'y tenir sujets.

Quand le roi viendra de la messe entreront en sa chambre avec lui les gentilshommes ordinaires de la Chambre qui l'auront suivi (*Idem*, Règlements).

N. B. — Dans les rôles du Trésor royal 88, 89, sous Henri III, ne se trouvent les noms d'aucuns des quarante-cinq qui assassinèrent le duc de Guise.

L'Etat de la France parle de 45 gentilshommes créés par Henri III, non de la Chambre.

Et Henri III dans les règlements ci-dessus ne parle que des gentilshommes ordinaires de sa Chambre.

(1) Loys Le Canu, dit *Charondas*, jurisconsulte, 1536-1617, auteur du *Grand Coutumier de France*.

N. B. — Duchêne, plus exact dans l'histoire de la maison de Montmorency, ne fait point Anne premier gentilhomme de la Chambre.

En 1615, [et] depuis, le connétable de Luynes, alors gentilhomme ordinaire, a l'office de premier gentilhomme ordinaire (ce qui ne s'était pas encore vu, dit le Grain (livre 4); en quoi il se trompe, car le plus ancien ou le plus favorisé prenait le titre de premier sous François Ier et Henri II. (Voyez Chambre des comptes).

Le père Anselme, et du Fourny disent qu'en 1615 il fut commandant les gentilshommes créés à l'instar des gentilshommes gardes du corps. Il[s] se tromp[ent].

Après avoir établi le haut parage des gentilshommes de la Chambre et les avoir dégagés de toute compromission avec les assassins du duc de Guise, il fallait encore préciser leurs fonctions. C'est à quoi s'occupa Voltaire.

Ordonnance de Henri III et Henri IV, 1er janvier 1585.

Ordonne que les gentilshommes ordinaires de la Chambre, nul domestique d'autre prince, nul autre état qu'auprès du roi.

Trois races, à moins que le roi n'en dispense ;

Se présenter au premier gentilhomme ;

Six chevaux pour le quartier ;

Au levé et couché du roi tous les jours ;

Défense à sa cour de manger ailleurs que chez le roi ;

Table tenue par le premier gentilhomme de la Chambre en même temps que celle du roi, et, en son absence, le plus ancien gentilhomme la tient.

Sa Majesté étant en son cabinet, les dits gentilshommes ordinaires se tiendront dans la Chambre.

Suivront le roi et l'accompagneront partout sans l'abandonner.

Deux présenteront au roi son déjeuner, apporteront son épée et son chapeau.

Ordre de s'inscrire de sa main sur le rôle du premier gentilhomme sans quoi point payé.

En 1656 beaucoup de changements étant faits dans la maison du Roi, les premiers gentilshommes pendant les troubles ne tenant plus table, les gentilshommes ordinaires, en 1644, par règlement du mois d'avril, ont la table du grand Chambellan.

En 1656, deux gentilshommes ordinaires à la table du grand Chambellan sans préjudice aux autres de manger aux autres tables.

1er janvier 1585.

Henri III ordonne que le premier gentilhomme ne souffrira qu'au-

cun gentilhomme ordinaire de la chambre entre dans la chambre du roi sans avoir la clef dorée et la portera tout le quartier.

Vide s'ils succèdent aux chevaliers de l'hôtel du roy.

Sous Louis Hutin, 1315, semaine après la Saint-Louis 16 sous par jour et 8 sous.

Chambre des Comptes, brûlé, Copie au dépôt

Renard trésorier de France mange avec le roi de Pologne à Varsovie.

Vide si Henri III a donné rang aux grands officiers immédiatement après les princes du sang, qui le premier les a nommés grands officiers. *Legendre.*

Mme Agnès La Finte, dame des filles de joie suivant la Cour.

Je ne sais pas quel accueil les gentilshommes ordinaires firent aux propositions de leur confrère, car l'opuscule rédigé par Voltaire, sous le titre d'*Eclaircissements sur quelques charges de la maison du roi*, ne vit le jour qu'en 1820, dans le volume de *Pièces inédites de Voltaire* tiré des papiers de Thieriot. Cela fut dommage pour ces bourgeois, qui, par des preuves bien contrôlées, eussent été mis au rang des plus grands seigneurs ; et, d'ailleurs auraient eu, de la main d'un des leurs, un ouvrage tel que nul majordome n'en a jamais écrit.

§

Si le philosophe était ravi d'avoir auprès du roi un service domestique sous les ordres du duc de Richelieu, les hobereaux de sa province, en revanche, se sentirent outragés d'un honneur accordé au fils d'un roturier. Ces gentilshommes à guêtres, vivant chichement dans de vieux pigeonniers intitulés donjons, et ne pouvant offrir à leurs voisins que le divertissement de « courre un lièvre », avaient en effet en haine la noblesse de cour, et par-dessus tout les gens de robe et de plume, qui, par des titres de secrétaires, de conseillers du roi, d'ailleurs payés à deniers comptants, s'élevaient peu à peu aux plus hauts emplois, et parfois jusqu'à ceux de Secrétaires d'Etat. On a retrouvé une lettre d'un gentilhomme poitevin, relative à l'anoblissement de Voltaire (1) :

N. à M. Ferrand de Meré

On m'avertit, mon respectable oncle, que le roi, incité en erreur par des malintentionnés, gratifie du titre de gentilhomme de sa

(1) Benjamin Fillon, *Lettres inédites de la Vendée*, Paris, 1861. Cette lettre est publiée dans une orthographe extrêmement fantaisiste qu'il ne paraît pas utile de reproduire ici.

chambre un quidam nommé Arouet, de Saint-Loup, fils d'une Daumart, qui s'est fait connaître du nom de Voltaire. Le roi ne fera pas l'affront à la noblesse de dispenser ce quidam de ses preuves, qui pour se les procurer se verra obligé de les chercher dans les parents de sa mère, parce qu'il est de la roture du côté paternel ; ce qui serait un déshonneur pour des gentilshommes de nom et d'armes, nobles de père en fils de temps immémorable. Je pris la décision, mon cher oncle, après avoir pris l'avis des gentilshommes nos parents, qui ne se soucient de déroger, qu'il y a lieu de fermer nos titres et nos portes à ce Voltaire, que la cour, malintentionnée aux gentilshommes de sang, puisqu'ils n'en sont pas, prétend élever pour nous abaisser. Le cheval rouge est rompu de la course d'hier ; si le griset était à la maison, j'irais vous parler au lieu de vous écrire.

Voilà bien de la bile de provincial ignorant du monde, et qui juge tout avec sa rudesse naïve. Le roi n'était en rien malintentionné aux gentilshommes de sang ; le début de son règne avait même été une longue réaction féodale contre la « vile bourgeoisie » ; mais il avait de terribles besoins d'argent, et comme les fils des drapiers sont généralement plus riches que ceux des militaires, c'était plutôt à eux qu'il vendait des offices d'autant plus précieux qu'ils rapprochaient davantage de sa personne. C'est à un bourgeois que Voltaire avait succédé dans sa charge en 1756 ; c'est à un bourgeois qu'il la vendit trois ans plus tard, à la veille d'aller en exercer une toute pareille à Berlin. Voici en effet la déclaration faite à ce propos par le poète :

Je me démets entre les mains du roi de la charge de gentilhomme ordinaire dont je suis revêtu, toutefois en faveur de M. Pierre Dufour, envoyé du roi à Trèves, consentant que toutes provisions lui en soient expédiées et délivrées. Fait à Versailles, le 27 mai 1749.

AROUET DE VOLTAIRE.

Voltaire cependant continua toute sa vie de signer *V. gentilhomme ordinaire du roi*. C'est que, par une faveur singulière, Louis XV, sur les instances de Mme de Pompadour, lui en conserva, malgré sa démission, le titre, le privilège et les fonctions. Ainsi, loin d'avoir à payer les hochets de la vanité, quoiqu'il en fût chatouillé autant qu'un autre, Voltaire avait l'art d'en tirer de ces beaux écus, qu'il s'entendait si bien à faire fructifier. Voilà ce qui sépare infiniment ce grand homme du *Bourgeois gentilhomme*.

FERNAND CAUSSY.

MON ENFANT, MA SŒUR...

(*Suite*[1])

—

X

Les dernières grisailles de l'aube blanchissaient lentement et une lueur brouillée commençait de s'étendre sur la chambre dévastée. De toutes parts, des linges humides empilés, des pots renversés qui dégouttaient encore, l'odeur des flacons débouchés. Au milieu de la pièce des chaises oubliées attendaient, comme un bétail devant l'étable, qu'on les relogeât dans leur coin. Sur toutes ces choses bousculées et confondues se devinaient les gestes de hâte qui les avaient rejetées. Au fond d'un fauteuil, pelotonnée dans un peignoir rose vif qui détonait dans ce désordre, Marthe balançait à son doigt une minuscule seringue à l'aiguille ternie de sang séché.

Un râle irrégulier partait du lit, râclant l'air, s'allongeant en une plainte pour sombrer après des trébuchements dans la chute brusque d'une mécanique brisée.

Cette nuit-là, Georges avait senti un flot sourdre dans sa gorge et ses doigts avaient essuyé une bave rouge qui écumait sur ses lèvres. Il étouffait depuis lors. Sa tête à plat sur le drap tentait parfois de s'élever pour atteindre l'air respirable et ses membres se tordaient lentement. Au chevet du lit, Claire avait repris son poste.

La pendule sonnait la demie de six heures quand les premiers oiseaux pépièrent sur la route. Le matin était glacial. Marthe s'étirait, bâillant dans un long mouvement d'éveil et toutes deux, à se voir, retrouvaient ces faces terreuses des soupeuses attardées, aux yeux tâtonnants et tristes. Elles frissonnaient dans leur vêture sommaire, improvisée dans l'alerte, à la recherche d'un sourire qui n'arrivait pas à forcer leurs lèvres arquées par la fatigue.

Le jour s'était levé. Le soir tomberait aussi sans que rien

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 395 et 396.

autre ne soit pour elles que ce râle, et il suspendrait leurs vies tant que le sang jailli ne l'aurait pas étouffé.

Claire était assise auprès du lit, l'index sur le pouls du malade. Sa bouche était à demi ouverte, ses yeux perdus. Elle demeurait ainsi hébétée, répondant aux questions de Marthe d'une voix grelottante qui n'articulait qu'avec peine, ou bien elle se parlait à soi-même, et le frémissement fébrile et continu de ses lèvres s'attardait sur un mot pour bien en exprimer le sens. Marthe un moment l'entendit répéter : « Je ne veux pas être seule. » Et il passa dans son regard un éclair de confiance comme si elle se fût convaincue. Puis, de nouveau, ses traits se figeaient. Le profil dur, les yeux démesurément agrandis, elle jetait à droite et à gauche des regards soudains pour surprendre quelque chose, on ne savait quoi.

Maintenant on distinguait à chaque halètement le corps entier du moribond qui s'ébranlait de la secousse. Vers huit heures, il eut quelques hoquets pressés et secs, puis ce fut un long craquement de toile déchirée, et un peu de bave sanglante colora ses lèvres. Très vite, Claire l'essuya, mais les prunelles encore vivantes avaient saisi au passage l'éclair de la macule rouge qui, pour la seconde fois, souillait le mouchoir.

— Du sang, encore.....

Deux larmes filèrent le long de ses joues, puis d'autres montèrent si nombreuses que les paupières battaient pour en chasser le flot aveuglant. A leur vue, Claire put à peine contenir un cri et l'étau qui lui broyait la gorge se desserra.

Il lui parut qu'elle perçait enfin cette âme secrète. L'eau brûlante qui coulait de ces yeux entraînait des douleurs proches de celles qui, tant d'années, l'avaient elle-même creusée, l'abandon, l'effroi d'une fin, et cette indicible angoisse de l'espoir qui ne trouve plus d'espace pour s'étendre. Car elle pensait qu'on doit souffrir de l'amant qui vous quitte comme de la mort qui vient.

— Mon petit, ne pleure pas.

Mais le râle, qui ronflait derechef, couvrait sa supplication. Alors elle appela, tout contre son oreille, comme autrefois, lorsqu'en pleine nuit elle l'éveillait :

— Georges, Georges....

C'est en vain qu'elle réitéra plusieurs fois sur un ton de plus en plus pressant. Alors une colère la souleva. Ainsi, il

ne voulait plus répondre, pas même un mot d'adieu. Il ne lui léguait que toutes les injures amoncelées de leur horrible passé. Et elle s'exaltait en refaisant ses monologues à voix basse, se jugeant folle d'avoir songé à retourner vers lui, heureuse que Marthe, tombée endormie sur un coin de table, n'eût pu surprendre ce dernier élan de servitude. La belle idée que de choisir un moribond pour se soutenir... Et il fallait un appui à son cœur perdu.

Elle avait quitté sa place auprès du lit et s'approchait de Marthe pour la baiser, lorsqu'un pas dans le corridor et des sons de voix l'arrêtèrent. Presque aussitôt la porte s'ouvrit.

Un jet de fumée qui sentait le tabac s'envola dans la chambre et un vieux médecin espagnol aux cheveux blancs pommadés entra d'un pas important, avec un salut grave. Il désigna le malade du doigt, prit son poignet, lui tâta le front, puis le considéra, immobile. Claire lui expliquait qu'après les événements de la nuit la respiration s'était embarrassée. Quelque remède le soulagerait sans doute. Elle lui offrit des idées. « Le cœur ne devait-il pas être remonté? La morphine serait-elle un danger ? » Mais sous ce regard anxieux, il se bornait à quelques grognements, balançant dans un va et vient de ses joues la cigarette fichée dans sa bouche.

Ayant rabattu les couvertures, il plaqua une main sur la poitrine du patient qui gémit, puis se mit en devoir de le soulever par les épaules pour l'ausculter. Mais Georges trouva presque un cri de terreur et se raidit dans un effort de défense. Marthe se redressait et Claire tira rudement le médecin.

— Jamais, docteur, dit-elle d'un ton net. L'immobilité doit être absolue après la crise de la nuit.

Elles avaient eu la sensation d'un sacrilège tenté contre ce fantôme de corps qu'elles-mêmes n'effleuraient plus. Alors il leva les bras en signe d'impuissance et sortit suivi des deux femmes.

— Malo, malo, déclarait-il. Respiration... plus bon...

Et il grattait sa gorge pour indiquer l'endroit. Ensuite aux questions de Claire il déclara d'un air sérieux qu'il ne connaissait pas la maladie. Elle n'était point du pays et il était fâché que des étrangers l'y importassent. L'affaire la plus urgente, — la seule utile à vrai dire, — était que ce chrétien se mît en règle avec Dieu. Il s'offrit même à dépêcher un chapelain dont

il fit l'éloge en disant qu'ils avaient la même clientèle. Enfin il prit congé avec le même salut de cérémonie.

— L'idiot ! s'écria Marthe quand il eut franchi le seuil.

— Autant celui-là que d'autres, repartit Claire.

A quelques phrases près, les Français de l'autre semaine n'avaient pas mieux fait. Nul ne possédait le secret de retenir la vie quand elle fuyait. A cela encore elle avait cru. Mais quoi donc ne l'avait pas trompée?...

Il ne restait plus qu'à attendre l'heure, aveuglément.

*

— Madame, Madame...

Claire repose après trois jours pleins de garde, lorsque Valérie vient secouer sa porte. Ses mains essuient le sommeil de son visage et, le cerveau gourd, titubante, voici qu'elle retourne vers le lit, guidée par le râle qui appelle toujours.

En d'invisibles filets que ses doigts accrochent et déchirent, Georges se débat. Son corps s'allonge et rampe et son cou s'étire, étranglé sous une étreinte. La plainte s'interrompt, maintenue sous pression, et repart à grand bruit. Un arrêt que suit un hurlement sans éclat, dont on ne perçoit que l'élan sur ses traits, mais si terrible que les deux femmes reculent.

— Il gémit ainsi depuis une demi-heure, explique Valérie. Alors, j'ai voulu que vous vous rendiez compte. Que faire?

Rien. Il n'y a jamais plus à agir en ces inépuisables jours où chaque heure amène sa part nouvelle d'angoisse. Claire replace seulement les oreillers, éponge le front tout grenu de gouttelettes.

Maintenant le malade tiré de sa torpeur se redresse. Ainsi que le guetteur repère à l'horizon la fumée légère qui lui dénonce une présence, il aperçoit au loin tout un monde de fantômes évoqués et qui peu à peu se rapprochent et se réalisent. Les mots qui les annoncent tremblotent, tombent en hésitant, dernières gouttes d'un vase qui se vide. C'est un bar où des filles boivent, perchées sur de hauts tabourets. Les hommes se groupent autour d'elles ou entourent les tables serrées. Dans la jaune clarté des lampes, les fumées qui montent continument balancent une lente rumeur. Le visionnaire imite les paroles, tressaille aux sons éveillés au plus secret de sa mémoire. Dans le vide, il tâtonne vers des figures qui passent.

— Jenny, c'est toi! Yvonne, Yvonne...

Ses épaules oscillent au gré de l'apparition tournoyante qui l'opprime bien qu'impalpable. Et dans la salle c'est un emmêlement de bras, de poitrines dévêtues, et de jambes longues et de pieds qui s'agitent.

— Elles m'ont reconnu. Mais elles se moquent. Oh! ces cris, ces rires... Et le pauvre malade!

A la sarabande de visions il oppose l'écran diaphane de ses paumes amincies qu'il ramène pour comprimer son front, comme tuméfié d'images trop intenses...

On arrivait à ces premières averses de l'automne qui pourrissent les germes attardés. La villa du haut en bas résonne sous le fracas de l'ondée. C'est un roulement sur les carreaux des fenêtres, sur les tuiles un clapotis plus sourd et le gargouillement flûté des gouttières parodie en quelque sorte le râle du mourant. Les feuilles détrempées s'envolent des branches, les animaux se blottissent sous les futaies et la haute taille de Claire s'incline un peu sous la pesanteur du sommeil.

— J'ai du mal, je souffre.

La plainte est si tremblante, si ténue que Claire la perçoit à peine à travers la brume de sa lassitude... Cependant, une secousse à sa robe la fait sursauter. Marthe est à ses pieds, répétant : « J'ai du mal », de cet air d'humilité qu'elle avait aux premières heures, dans la nuit d'août, parmi l'herbe des remparts. Et le corps souple qui savait danser nu n'est plus qu'une petite chose tassée et frémissante, réfugiée dans les jambes de la grande amie. Elle supplie encore :

— Je veux partir. Viens.

Le vent grince dans les ferrures, s'abat pour charger plus fort et lancer aux vitres des volées plus cinglantes de pluie. Georges s'est tu un moment, absorbé par un drame intérieur. Des images nouvelles le dévorent, semblables à une flamme qui se lève en crépitant sur la traînée de poudre gagnée de proche en proche.

— Le jeu... les cartes... Je gagne l'argent, tout l'argent.

Les doigts, dont les ongles crissent sur les draps, ramènent des masses fabuleuses.

— Rouge gagne. Je laisse. Faites vos jeux.

On dut le maintenir, car il tentait de s'élancer hors de son lit. Mais peu après, comme si la toile se fût baissée, ses yeux

s'éteignirent et il s'affaissa de cette chute molle des blessés qui succombent.

Marthe, la figure cachée dans ses mains, gisait sur le parquet.

La pensée de Claire errait de l'un à l'autre. Que de fois, ainsi délirante, avait-elle été dupée par les chimères de son cœur pour sombrer ensuite dans la même détresse que cette enfant gémissante! Et maintenant que pouvait-elle pour eux? Un si long intervalle les séparait que c'est à peine si chacun, fourvoyé dans sa propre souffrance, soupçonnait dans le lointain les appels des autres qu'il avait délaissés.

L'averse avait cessé. L'eau qui dégouttait des toits et des feuilles mortes faisait des bruits mats, qui de place en place se répondaient. Claire ayant saisi Marthe à bras le corps l'emporta hors de la chambre.

Les alternatives de repos et de crise se prolongèrent durant la nuit. Le délire traversait le mourant inerte à la façon d'une décharge électrique et l'animait d'une fureur nouvelle. S'il dormait ou seulement s'il était calme, Claire courait après la jeune femme qui, au sortir de la chambre, s'était écroulée, les membres raidis, les dents engrenées, toute froide. Depuis, elle demeurait muette. Son amie sans relâche l'appelait en suppliant : « Mon amour, mon enfant, réponds-moi. » Cette prière éveillait par instant la blessée qui répétait au milieu des sanglots : « J'ai peur, je veux partir », comme si elle eût entrevu la mort qui chaque jour rôdait plus près autour d'eux.

Ce délire et ces extases achevaient le désarroi de Claire. Entre ces deux êtres évadés du monde où elle se mouvait, des idées de damnation et d'enfer, des récits de possédés lui remontaient du fond religieux de son enfance. Et parfois, quand elle se trouvait seule avec un de ses visionnaires, sous la veilleuse, des envies de fuite éperdue fourmillaient dans ses jambes. Elle s'accrochait à sa chaise, et son corps était si léger, si vide qu'elle n'en pouvait contenir le tremblement.

Dans le courant de la troisième nuit, les rafales faiblirent et l'aube perça dans un ciel d'arrière-saison très pur, presque blanc. Sur les plâtres du plafond et les murs de grandes nappes de lumière fraîche s'étalaient et les rais de soleil piquant droit aux cuivres du lit s'y écrasaient en éclaboussures scintillantes.

Claire en entrant fut éblouie. Un picotement fit cligner ses paupières et de la chaleur lourde monta à ses joues empourprées. Qu'était-ce donc ? Elle appliqua sur son visage le froid d'une glace à main qu'elle éloigna pour s'y mirer. Plusieurs fois elle la bougea, cherchant un meilleur jour. Enfin son geste retomba. Cette peau terreuse sous la rougeur et qui, en arrière des oreilles, devenait plus brune, ces plis tirant la bouche et sillonnant les joues au bord des pommettes, ce masque morne que le chagrin comme une rouille avait mordu, — c'était là ce qui subsistait d'elle.

— Tu es vieille maintenant, souffla le malade qui l'épiait.

Il frappait juste. Tombée assise sur le bord du lit, elle songeait que c'était par lui et pour lui qu'elle s'était usée, — à veiller dans l'attente, à simuler le bonheur, rongée de soupçons et d'espoirs.

Elle ne trouvait ni plainte, ni haine. La tristesse seulement l'absorbait à la façon de ces douleurs physiques qui maîtrisent la pensée entière. Elle dérivait à ce courant, le visage si défait que Georges en fut pénétré. Sur la jupe de son amie, ses doigts séchés essayèrent une caresse débile.

— Et moi, dit-il, je suis plus vieux que toi puisque je vais mourir.

Ils ne parlaient pas, ils savaient trop de choses l'un de l'autre pour avoir rien à cacher sous des mots. Mais quand leurs regards se croisèrent, ils se mirent à pleurer. De gros sanglots secouaient les épaules de Claire, dont le minuscule mouchoir fut vite trempé. A la fin, elle s'abattit sur le lit en criant : « Pardon, pardon », de la même voix âpre et haute dont elle eût appelé : « Au secours ! » Et cette violence déchargeait son âme, car auprès de celui qu'elle avait aimé et servi, elle prenait malgré tout une exacte conscience de ce qu'elle avait possédé et que jamais elle n'aurait plus.

Etendu à plat, toujours immobile, Georges laissait ses larmes s'écouler sur les draps, dont le blanc le long de sa tête se teintait d'un gris sombre sous les gouttes.

★

Marthe s'éveilla ce matin-là toute souriante à la pensée qu'il s'ouvrait devant elle un de ces longs jours oisifs comme elle les aimait. Sans qu'aucune trace subsistât en elle du mal où

elle avait sombré, elle se trouvait à l'aise dans le monde familier de sa chambre, dont le charme, comme après une absence, lui semblait intime et plus reposant. Le chapeau rose coiffe le buste en plâtre, l'ombrelle maniérée s'incline contre la chaise encombrée de jupes et, éparses dans l'air, mêlées à sa propre odeur, les senteurs des flacons à demi vides montent à son cerveau aussi nuancées et vives que si elle les respirait pour la première fois.

Hors du lit d'un bond, elle gagna la fenêtre pour baigner son visage dans la tiédeur du beau temps. Des chariots de fumier descendaient la route. Au sommet de la charge les manches salis des fourches plantés tout droit oscillaient aux cahots et les bœufs arcboutés au sol tiraient sur leur joug.

Longtemps, elle les suivit jusqu'à guetter les derniers craquements d'essieu qui graduellement s'affaiblissaient. Puis il n'y eut plus rien que le flottement de son rêve qui s'attristait par les champs nus.

— Maudit pays ! bougonna-t-elle. Bon Dieu ! être ailleurs, n'importe où !

Ailleurs ! c'était Paris qui étincelait de toutes ses lumières jaillies d'un coup. Ah ! les coulisses fiévreuses, le rôle à emporter et à défendre, les succès, le luxe... Des camarades lui avaient bien écrit de rejoindre. Mais aujourd'hui tous les postes étaient pourvus.

Une rage la poussait à décamper sur l'heure, non sans avoir lacéré, piétiné tout ce qui restait d'ici, Claire, Georges, la villa blanche, jusqu'à ce doux paysage dont le calme l'avait rompue. Pourquoi donc s'était-elle ainsi attardée dans cette maison qui recélait le pouvoir mystérieux de la terrasser des jours entiers, inerte et glacée? Quels liens l'y attachaient? De bonne foi elle fouillait sans le découvrir dans sa mémoire toujours vide. Et elle s'emportait contre sa lâcheté avec des « J'en ai assez, je veux partir », murmurés contre la vitre qui vibrait sourdement.

En bas, une voix appelait. L'escalier gémit. « C'est l'autre qui monte », pensa-t-elle, et ses dents se serrèrent comme si elle eût voulu mordre à même la chair séduite et conquise de sa compagne. La porte s'ouvrit et des pas s'avancèrent. A un « Marthe » timide, elle fit face, toute maussade.

— Vous m'avez fait peur, dit-elle.

Puis elle colla de nouveau son front à la vitre.

— Ça va bien, n'est-ce pas?

Comme la voix craintive insistait, la jeune femme frappa du pied.

— Mais non, ça ne va pas. Et ça n'ira pas tant que je pourrirai ici.

— Je le sais bien, ma chérie. Mais il faut patienter.

Marthe la toisa, l'œil sournois sous la paupière basse, avec un sourire de triomphe.

— Ah! ah! il vous tarde aussi d'en finir.

Sans même prendre le temps de jouir de la confusion de Claire, elle se répandit en plaintes qui, à mesure qu'elle parlait, devenaient plus violentes. On l'avait emmenée ici, engourdie, enfermée dans un emploi stupide d'infirmière. Cette duperie avait assez duré... « Qu'en ai-je tiré de tout cela? » fit-elle brutalement. Elle conclut, les poings nerveusement serrés :

— Ah! je m'ennuie, je m'ennuie.

Ce furent ensuite des jurons furieux, tout un vil argot de faubourg qu'elle retrouvait brusquement. Claire courbait la tête et ne tremblait que de la perdre. Elle se fût jetée à ses pieds, suppliante et baisant sa robe, si une obscure prudence ne l'eût préservée de cette bassesse maladroite. Pour se rassurer, elle ralliait ses souvenirs, — la voix tendre, les tendres promesses devinées des premiers jours. Enfin, sa dernière chance de bonheur et d'amour était là, elle se devait de la défendre. Mais que faire? Ailleurs, des moyens s'offriraient, la surprise d'un spectacle, d'un bijou convoité, au lieu que dans ce bourg d'Espagne!... Elle pensa : « Cette enfant a raison. L'odieux pays! » Un seul plaisir s'offrait, marcher, respirer le grand air. Elle le proposa. On pousserait, si Marthe y consentait, jusqu'à la plage. Avec un geste résigné, la jeune femme accepta.

★

Malgré qu'il fût l'heure du bain, elles s'y trouvèrent presque seules. Sous le couvert des nuages qui se drapaient jusqu'à l'horizon, le tapis de sable détrempé se vêtait d'une couleur sombre. De fortes lames noires dévidaient sur le rivage leurs pelotons d'écume et, sur la grève, des pêcheurs se hélaient.

Inclinées sous le vent qui soufflait dur, elles allaient sans mot dire, d'un pas hâtif, s'ouvrant au plaisir de boire cet air imprégné d'une âpre saveur de mouillure. Marthe parfois gâchait le sable de la pointe de son soulier blanc, puis bondissait. Son amie restituait alors la danse entière qui toujours ondulait dans sa tête et elle s'arrêtait le cœur battant, oppressée de bonheur.

Près d'elle une mère rappelait deux enfants au bain, en agitant un peignoir.

— Nos petits amis ont disparu, observa Claire.

Marthe haussa les épaules. Que lui importait le passé, même d'hier et quel qu'il fût ?

Un fox terrier, le museau à l'évent, s'approcha d'elles jusqu'à les flairer. La jeune femme eut tôt fait de l'apprivoiser et de lier partie avec lui. Une course folle les entraîna à travers la plage et leurs cris mêlés perçaient le bruit pesant de la mer. Dépisté par un crochet, l'animal s'élançait et talonnait à nouveau la fuyarde. Elle esquivait ses bonds, simulait des attaques, puis de la main lui réclamait une trêve pour ramener ses cheveux dénoués. Claire la dévorait des yeux ; il n'était pas une inflexion de ce corps convoité que son désir ne prolongeât en attitude d'abandon et de caresse. Et quand la coureuse hors d'haleine se laissa tomber dans ses bras, elle la serra et la baisa violemment, comme pour se rafraîchir à ce contact et dans cette odeur.

Elles revinrent par la jetée muette, dont les villas étaient closes jusqu'à la saison prochaine, et bientôt le chalet leur apparut.

— Nous voici de nouveau prisonnières, fit Marthe d'un ton découragé.

Claire répondit que l'on sortirait plus souvent désormais.

Elles n'étaient plus qu'à quelques mètres de la maison lorsqu'elles virent la servante espagnole déboucher sur le seuil en appelant au hasard : « Señora, señora ! » Claire, s'étant approchée, remarqua qu'elle avait du sang aux mains.

— Vous êtes blessée ? questionna-t-elle.

La fille fit non de la tête. Ses traits étaient bouleversés. Alors Claire comprit et fonça sur la porte de Georges. Son premier regard alla droit à l'essentiel, une flaque sur le lit, immense, grumeleuse, aux bouillons encore chauds qui cre-

vaient dans les plis des draps et dont l'écarlate peu à peu noircissait.

La charpente vermoulue s'était écroulée et du sang comme une fusée avait jailli.

— Georges, Georges...

De ses mains, elle quêtait une trace de chaleur, un souffle par tout ce corps, sur la poitrine qui ne se dilatait plus, sur les lèvres déjà séchées.

Sentant le flot qui montait à sa gorge, il avait tenté de se soulever, mais il s'était écroulé de côté, hors du lit jusqu'aux épaules, entraîné par son poids. Les yeux aveugles, déjà brouillés, restaient ouverts et un cri suspendu emplissait encore la bouche contractée. Sur le menton barbouillé, le poil de la barbe se collait en pinceaux.

Valérie essuyait ses larmes à son tablier sanglant.

— Quoi ? Qu'est-il arrivé ? questionna Claire à voix basse.

La vieille domestique branla seulement la tête. Alors sa maîtresse prit conscience du fait. Il se fit un grand vide dans son cerveau et elle roula au pied du lit.

XI

Georges avait marqué le désir d'être enseveli au pied de la montagne basque, dans le cimetière d'Ascain. On l'y porta le surlendemain, lorsque Claire, après deux jours passés en démarches auprès des autorités, eut obtenu les permis nécessaires.

Les voitures partirent assez matin, car il fallait deux heures pour gagner le village. Au sortir de Fontarabie, elles longèrent la Bidassoa jusqu'au pont de Béhobie, où l'on franchit la frontière. La France... Marthe lisait tout haut : « Douanes. Café-Restaurant. Gendarmerie. »

Les chevaux relevèrent leur allure sur la grande route de granit bleuâtre, ombragée et sonore, qui conduit jusqu'à Biarritz en suivant la mer. Le temps était transparent et doux. Les bourrasques d'équinoxe une fois calmées, on était entré dans cet été d'octobre qui, les belles années, persiste en ce coin de pays jusqu'après la Toussaint. Des fleurs nouvelles s'épanouissent et la nature ne s'ensommeille que très tard et lentement.

Jusqu'au-dessus d'Hendaye, qu'on laisse à gauche, les la-

cets traversent des prairies parsemées d'un maigre bétail roux. Peu à peu, entre les champs en friche, les masures ruinées font place sur les hauteurs à des villas neuves dont les murs proprets, vêtus de fleurs grimpantes, semblent faits pour accueillir le bonheur et le repos.

Claire songeait que, dès la première alarme, ils eussent dû se réfugier là. Elle y aurait affronté le mal avec la certitude de le vaincre... Car elle s'accoutumait si peu à l'idée de ne le plus voir que ses chimères anciennes la flattaient encore. Lui si vivant, si gai! Le voici : c'est sa tête brune qui bouge parmi les géraniums roses de cette terrasse. Il se promène, puis s'étend pour causer, en jouant avec sa cigarette. C'était ainsi autrefois. Il s'approchait d'elle, lui tendait ses mains, où elle tenait tout entière, et les caresses de son amant fécondaient en elle la volupté dont brûlait son cœur... Jamais plus tout cela ! Le regret impuissant et furieux des natures vaillantes déchirait ses entrailles, la laissait sans souffle avec une sorte de fureur qui lui arrachait des gémissements. Et Marthe, par delà le renard blanc qui lui couvrait la bouche, pointait sur elle ses yeux de bête méfiante qu'un bruit arrête à l'orée de son trou.

Avant d'atteindre Urrugne, les voitures prirent à droite un chemin plus étroit tout empâté de boue jaune. Entre les guérets retournés qui filaient sur ses deux versants s'espaçaient des massifs d'arbres en taillis, décolorés par l'automne. Par intervalles, des fermes avec leur remuement de gens et de bêtes, — une vache râclant son cou au tronc noir d'un pommier sans feuilles, un jardin desséché où les soleils balançaient leurs têtes défleuries.

A un détour, Marthe poussa un cri.

— Voyez donc là, à droite.

La montagne brusquement surgissait. Tout l'été, elles l'avaient aperçue, mais plus lointaine, reléguée dans les fonds du paysage. Ici les pics aux flancs bruns, ravinés d'éboulis de pierres grises, surplombaient, écrasant de leur masse vergers et maisons. Parfois la cadence grêle d'une clochette au galop, et un mouton chassé par des aboiements déboulait entre les roches.

Les maisons se resserraient parmi les arbres qui avançaient sur la route. On traversait le bourg d'Olette. Par delà la place,

au ruisseau qui chante parmi les pierres, un cheval au poil bourru s'abreuvait à longs traits. Sur sa vieille échine, une fillette était perchée, tenant par la main son frère accoté au flanc de la bête. Leurs yeux écarquillés accompagnèrent le cortège jusqu'au détour du chemin. Quand il ne fut plus visible, revenus de leur curiosité, ils dessinèrent un signe de croix.

La vaste place d'Ascain était vide lorsque les voitures y débouchèrent. Mais en un instant les abords de l'église furent envahis par les femmes et les vieux restés seuls au village, le reste peinant aux champs pour les labours.

Ce mort qu'on apportait de loin, ces étrangères habillées à la parisienne, — chacun, en ce pays qui sert d'asile à tant d'aventures, flairait de l'inconnu et du mystère et, sans vergogne, bousculait pour voir. Les hommes parfois rappelaient à l'ordre rudement. Mais on ne se tut que lorsque Claire descendit du landau appuyée sur Marthe, qui se donnait devant ce public des allures filiales et tamponnait ses yeux sans larmes.

L'église, de style jésuite, était si petite qu'on l'eût prise pour une chapelle privée. Le jour y pénétrait de toutes parts, avivant l'éclat des bariolages, faisant resplendir les dorures de l'autel monumental où l'on accédait par dix marches. Une vierge enrobée à l'espagnole, toute une théorie de saints locaux grossièrement figurés veillaient à l'ombre des recoins comme des dieux particuliers que ces Basques auraient hérités de leurs ancêtres inconnus. Des galeries où se tenaient les hommes pendant les offices étagaient le long des murs la peinture sombre de leurs bois grossièrement façonnés.

Les paroles du prêtre et les répons de l'assistant portaient sous l'étroite voûte et Claire, dont les sentiments se ranimaient à ce murmure traditionnel, se répétait machinalement : « Il est mort, il est mort. Tout ce que l'on fait ici, c'est pour les morts. »

Aux premiers moments, elle avait été très énergique, soucieuse avant tout de lui rendre dignement ce qu'elle avait elle-même nommé les derniers devoirs. A écouter Marthe, on eût jeté le cadavre à la fosse commune de Fontarabie. Mais, à elle, il ne lui venait pas à l'esprit qu'on pût rien changer au cérémonial immuable depuis des siècles par quoi termine une vie. C'était fait...

A la longue, dans ce temple paysan où flottait tant de prière, il lui sembla que son cœur s'était ouvert et que la douleur s'en écoulait. Elle se laissa tomber sur un prie-Dieu dont les agenouillements avaient verni la paille jaunâtre et ses larmes se répandirent sans qu'aucune pensée vînt en troubler la douceur....

Le cimetière s'étendait juste derrière l'église, comme il arrive souvent à la campagne. Le mur de la vieille bâtisse le dominait et on y descendait en contre-bas par une pente raide, aux pierres usées sous l'effort des porteurs. La tombe était ouverte dans le coin à droite, tout contre le mur, sous l'ombre perpétuelle des platanes. On descendit la bière, où Claire put lire encore : « Georges Dossan, 32 ans. » Les hommes la calèrent dans le fond. L'officiant, un jeune Basque au corps solide de pelotari, jeta ses prières, puis tendit la truelle. Marthe s'en saisit pour parsemer sur le couvercle de chêne le peu de gravier qu'elle contenait, tandis que Valérie dépêchait encore quelques oraisons qui lui étaient revenues du temps où elle chantait à la messe, chez les sœurs. Claire dit simplement tout haut, d'une voix blanche : « Le pauvre ! »

Comme son amie voulait la soutenir, elle se dégagea, marchant seule, un peu raide. La pente une fois remontée, la jeune femme regarda en arrière. Qu'il était minuscule ce village des morts ! En trois sauts, elle l'eût franchi. Cinq chapelles de riches, quelques couronnes ridicules et toute une dallée de pierres aux gravures effacées qui se touchaient presque parmi l'herbe. Au delà, quelques prés, puis des croupes qui montaient dur sous leur tapis de soie vert sombre que trouaient par endroits des affleurements de robe. Une large traînée de soleil les éclairait. Plus bas, une charrue à quatre bœufs ouvrait un sillon dans la terre boueuse ; un homme guidait le soc, un autre maniant l'aiguillon. Et Marthe songea qu'ils ménageaient la moisson de l'année à venir, que la vie continuait par delà la mort de cet homme et elle éprouva une sensation bizarre à penser qu'il en serait de même un jour, quand ses yeux se seraient fermés.

★

La nuit était profonde lorsque le landau fit halte devant la villa. Au bruit, la servante espagnole accourut avec une lanterne.

Les deux amies eurent peine à descendre, tout engourdies du long voyage immobile, le cerveau bourdonnant encore du trot de l'attelage et du ronflement des roues sur la chaussée de pierre. Au sortir de la moiteur pesante de la voiture, le froid humide du corridor les avait pénétrées. Mais elles restaient sur place, redoutant par avance leurs chambres où l'air se glissait par les fentes des ouvertures, en détresse ainsi que dans la solitude d'une hôtellerie de hasard.

La domestique les conduisit dans la salle à manger. Le feu, dont les flammes vives caressaient le buffet verni, l'odeur d'une soupe paysanne qui fumait sous la lampe suspendue y eussent donné l'illusion de l'intimité et du chez soi, si les faïences et les meubles disparates, complétés à chaque inventaire selon les ressources du lieu, n'eussent dénoncé l'abri provisoire où chaque passant avait laissé sa trace.

Toutes deux s'étaient assises, comme assommées. Marthe connaissait cette lourde fatigue des retours, bien des fois rapportée des parties de campagne, les dimanches soirs, dans les trains pris d'assaut. Seul, le sommeil en viendrait à bout. Aussi prit-elle bientôt congé et Claire en éprouva un soulagement.

Peut-être réussirait-elle à présent à s'emparer d'une idée et à la conduire. A chaque poussée, elle retombait sur elle-même comme un gibier qui ne peut plus fuir sur ses jambes brisées. D'anciennes images passaient bien encore, Georges galopant sur une grève bretonne, ou bien des détails de sa propre enfance, inutiles et merveilleusement précis. Mais les faits d'hier, du jour même, s'étaient engloutis, semblait-il, dans ce silence où elle s'enfermait.

Au bout d'un moment, Valérie entra et, lui ayant servi une pleine assiette, décida que Madame ne pouvait pas rester ainsi et qu'elle devait dîner.

— Oui, Valérie, cela me fera du bien.

Tandis qu'elle mangeait, la cuisinière sans relâche l'entretint de toutes les questions du ménage, de ce qui restait à payer, des mesures à concerter pour le départ. Alors, sa mémoire se débrouilla, et elle se souvint de la montagne grise et verte, de l'office, du caveau béant, et de Saint-Jean-de-Luz avec sa baie unie et ses digues noires, où on avait dû déjeuner, Marthe voulant, disait-elle, se secouer. Pour entendre à nouveau le son de sa voix, et s'assurer qu'elle était présente,

éveillée, elle articula : « Il est mort, mort », comme si le désastre l'eût assaillie à l'improviste, pareille au prodigue qui ne discerne la ruine qu'à la vente de son bien.

Valérie tournait autour de la table, l'examinant en dessous. Puis, son dessein une fois arrêté, elle se planta devant sa maîtresse, une pile d'assiettes au bras, la figure toute plissée, comme en défiance pour un marchandage difficile.

— C'est demain, fit-elle, que nous partons pour Paris ?

Elle prit un temps puis continua.

— Madame n'a pas pensé à écrire à M. Charles ?

C'était le frère aîné de Claire.

— Non, non et non. Je défends que l'on me parle de ces gens-là.

Mais ce nom l'avait bouleversée. Des forces qu'elle avait crues anéanties la ramenaient vers les sentiments clairs, les sûres raisons de son passé. Maintenant qu'on avait enfoui sous la terre celui qui, ayant empli son cœur, lui avait fourni sa raison de vivre, sa faiblesse et sa misère l'entraînaient vers le repentir.

Dans le foyer, la dernière bûche ne dressait plus qu'un moignon rougi par les cendres et l'humidité glacée peu à peu regagnait la pièce.

Elle se retira dans sa chambre où elle eut l'idée de faire de longues ablutions, pensant se contraindre à ne plus rien ressentir que la cinglée de l'eau froide. Elle en sortit plus fébrile, avec un besoin nerveux de mouvement qui la rejeta dans le couloir.

Au premier pas, son pied heurta un obstacle qui rendit un son creux. Sous la lumière apparurent des malles béantes, — la pauvre caisse où Valérie avait empilé ses hardes contre le coffre d'osier d'où débordaient des lingeries et des robes confondues, comme autrefois, aux effets de Georges. Elle poussa jusqu'à la cuisine, qui lui sembla très vaste. A cette heure, les choses y reposaient, ou peut-être s'animaient de concert, assurées de la solitude. Sans doute troublait-elle leurs secrets, car tout respirait et agissait par le monde, sauf celui qui lui était nécessaire et qu'on lui avait injustement arraché... Et d'une volte brusque, elle tenta de surprendre derrière elle un glissement de la grosse table ou un signal parmi les cuivres reluisants.

La porte en grinçant l'effraya et elle s'enfuit. Elle avança dans le corridor noir, les bras étendus, dans un geste de défense contre les imaginations qui l'égaraient, et parvint ainsi à la chambre où Georges avait vécu.

Rien du drame n'y subsistait. L'armoire ouverte était vide, les fauteuils voilés, le lit découvert. Tout l'attirail d'infirmerie avait disparu. Elle chercha le tapis que le sang avait souillé, mais on l'avait enlevé. La chambre, ainsi dévastée par des serviteurs trop zélés, vacante et banale, n'avait plus qu'à attendre de nouveaux occupants.

Où donc découvrir le détail, le trait soudain qui soulèvera en tumulte ses amours assoupies ? Elles seules en effet seraient capables d'étouffer la voix qui, chaque minute plus proche, murmurait à son oreille : « Tu n'es qu'une pauvre conjugale, destinée à tenir la maison, à plier sous celui que tu sers. Reviens à ta destinée naturelle, à ses menus devoirs de convenance, à ses joies médiocres, à sa paix profonde. Le rôle dont tu fus affublée t'a écrasée. Reviens. » Mais ceux qui prêchaient de la sorte, elle les connaissait bien et quel ne serait pas leur triomphe, de l'heure où elle frapperait à leur porte ! Par défi, elle reculait pour ne pas entendre et dans sa retraite se heurtait à Marthe.

Là gisait sa plus cruelle incertitude. Secrètement sûre que sa main, son cœur offerts n'ont encore rien atteint de la jeune femme, cependant elle s'évertue à tirer un espoir des sourires, des « ma chérie » si tendres, de cette confiance spontanée que l'enfant eut en elle lors de sa crise. Des projets heureux invinciblement s'ordonnaient pour la séduire et elle entrevoyait déjà le thé fumant sous la lampe adoucie, au coin du feu, où, comme jadis Georges, elle la retiendrait.

Et voici que, si bien attendrie par ces chimères, elle monte dans la chambre de son amie. Dès la porte, elle perçoit une haleine régulière et dans le noir devine des attitudes. Sa main tâtonne jusqu'au bouton électrique qu'elle tourne. La lampe du plafond éclaire la pièce en désordre ; la dormeuse gémit un peu sous la piqûre de la clarté et s'étire vaguement.

— Marthe, ma chérie, écoutez-moi.

Assise sur le lit, Claire baise doucement la jeune femme, qui pousse des plaintes indistinctes, puis enfin articule :

— Qu'est-ce donc ?

— C'est moi qui te parle, moi, Claire.

Les yeux embués de sommeil clignotent, puis s'ouvrent tout grands, encore aveugles. Marthe hésite et se retourne vers la ruelle en bougonnant :

— Laissez-moi dormir.

Claire, étonnée, la rappelle d'abord très doucement en lui caressant les épaules. Rien encore. Alors elle parle plus haut, fait équitablement valoir qu'elle-même fut un soir hospitalière et pitoyable. A la fin, désespérant, elle s'accroche avec des cris de supplication. La jeune femme alors se dresse sur son séant et parle de cette voix implacable que Claire connaît bien :

— Laissez-moi la paix. Si vous croyez que nous allons continuer cette comédie. J'ai assez perdu de temps ici. Allons, oust...

Elle repousse si rudement l'assaut que Claire trébuche sur les genoux. Relevée, elle charge encore, mais les mots ignobles de sa compagne mieux encore que ses poings serrés la rabattent sur le sol.

Le bruit sec du commutateur électrique, puis le silence.

A demi couchée sur le parquet, redoutant d'accroître sa honte par une intention ou un geste, il lui semblait que le monde entier avait surpris l'affront. Un poids énorme chargeait sa poitrine, et sa gorge se serrait sans qu'elle pût pleurer.

Elle resta là très longtemps, sans réussir à démêler ce qu'elle avait le devoir de penser. Enfin, une question surgit : « Que faire ? » Au vrai, elle ne le savait pas, mais ressentait un vague besoin d'agir.

Elle se releva avec précaution et alluma la lampe fixée en tête du lit.

Les bras nus posés sur le drap, la gorge découverte, Marthe reposait. Comme chez tous les êtres jeunes, ses traits, à peine détendus par le sommeil, conservaient toutes leurs lignes et l'ombre rose de l'abat-jour épandue sur le blanc de sa peau l'enveloppait d'un voile doré qu'on eût dit éclairé par-dessous.

A la vue de ce sommeil paisible, Claire s'exaspéra. Toutes les injures subies remontèrent en un flot, soulevant son âme. Elle s'était abaissée jusqu'à cette fille, qui, après l'avoir bafouée, s'était endormie, la méprisant trop pour rien craindre.

Alors une folie de vengeance l'envahit tout entière qu'en-

courageait sa confiance dans sa vigueur physique. Elle menaçait le calme visage de ses poings crispés avec une envie de frapper et d'étreindre qui gonflait tous ses muscles.

Reculant pour s'élancer, sa main sur le guéridon placé près du lit rencontra un contact froid et son regard tomba sur le petit stylet dont Marthe naguère l'avait piquée. Il jetait des feux sous la lumière qui tombait d'aplomb et sa pointe fine se noyait dans la fulguration des rayons. Elle s'en saisit. Il était bien en main et les doigts se logeaient juste dans les spirales de la poignée d'ivoire.

Une tache sur ce cou trop pur, contracter ces traits apaisés... Cette notion la poussa comme une force et ce fut le temps d'un éclair. Dressée de toute sa taille et du plus haut que son bras levé pouvait atteindre, elle précipita l'arme dans la gorge blanche. La lame s'enfonça de champ, bien au creux du gosier, et fouilla à plaisir dans les tissus humides qui se déchiraient aisément. Marthe n'avait pas remué. Un œil fou seulement s'était ouvert, et la meurtrière avait appuyé plus fort en tournant, évasant la plaie. Le poignard amené à fond, elle l'y laissa fiché, et retira sa main, car le sang gagnait sur le jaune de l'ivoire.

Claire distinguait les nuances graduées du sang et les bulles qui s'irisaient sous la lumière. — Il lui vint alors à l'idée qu'elle égalait Marthe et Georges, sensible comme eux et artiste... Lui avait-on assez lancé ce mot comme un défi et comme une insulte! Sensible, elle qui laissait aller son cœur, non pas! mais eux qui aiguisaient leur esprit et leurs désirs, puisant leur jouissance la meilleure dans la souffrance de qui les aimait.

Les gouttes avaient commencé d'étoiler le tapis, où elles s'écoulaient avec un bruit sourd et mou comme un essoufflement. En peu d'instants les draps furent teints d'écarlate et les lingeries imbibées collaient à la peau de la morte. Elle eut la pensée de chercher le cœur; il ne battait plus, et déjà le cadavre se refroidissait. Le sang affluait toujours et, dans ce corps jeune, semblait inépuisable.

Peu à peu, elle se ressaisit et admira de se trouver si entièrement calme. Ses pensées s'accusaient même avec une précision, un relief inconnus. Son geste définitif avait déchiré le voile dont jusqu'alors s'était pour elle enveloppée la vé-

rité. Elle en percevait pour la première fois l'image et en ressentait une immense confiance. D'avance elle se voyait plaidant devant ses juges qui verseraient des larmes et l'absoudraient après s'être inclinés devant son calvaire.

Mais elle se ressouvint tout d'un coup qu'elle se trouvait en Espagne et dut retenir son imagination lâchée qui lui figurait sa propre mise en chapelle et son exécution par le « garrotte ». Elle ne serait sûre qu'en France et il fallait partir.

Tranquillement elle lava ses beaux bras rougis, jeta sur le corps sa robe blanche souillée de sang, alla dans sa chambre revêtir un costume de voyage, puis, au lever du jour, descendit d'un pas rapide vers l'embarcadère.

Déjà deux mariniers s'y trouvaient, déjeunant de pain et d'oignon en attendant l'heure de la pêche. Elle embaucha l'un d'eux pour la mener à Hendaye. Assise à l'arrière de la barque, grelottante, vers la terre de France que le jour dévoilait, elle tendait son désir, aussi impétueux à cette heure que lorsque Georges, les soirs d'amour, accourait vers elle.

PIERRE VERGELY.

REVUE DE LA QUINZAINE

LES POÈMES

Léon Deubel : *Régner* ; Mercure de France, 3 fr. 50 — Hippolyte Buffenoir : *Les Beaux jours de la Vie* ; Messein, 4 fr.— Henriette Sauret : *Je respire* ; Figuière, 3 fr. 50. — Georges Spetz : *L'Alsace gourmande* ; Revue Alsacienne.

Louis Pergaud, qui fut un des amis les plus intimes de Léon Deubel, a réuni l'essentiel des poèmes, édités ou non, du disparu, sous ce titre **Régner**, qu'avait choisi le poète. Louis Pergaud a écrit pour cet ouvrage une préface émouvante et nourrie de souvenirs, préface qu'il est tout à fait précieux de trouver là. Ajoutons que la composition du volume est des plus judicieuses, et bien propre à donner de Léon Deubel l'idée qu'il eût sans doute souhaité, — alors qu'il souhaitait quelque chose, — que le public se formât de sa personnalité. Louis Pergaud a placé en tête du volume toutes les poésies récentes auxquelles Deubel, après mille réticences, avait accordé lui-même l'imprimatur ; il a complété ce recueil par un choix anthologique de pièces tirées des premiers livres de Léon Deubel.

A lire ce volume copieux, qui résume plus de douze ans de la vie d'un poète et qui cependant demeure homogène, on est amené, en même temps qu'à concevoir les rares mérites de l'écrivain, à s'interroger sur certaines graves questions, telle celle de la perfection littéraire.

Il y a maintenant presque deux ans, au moment où Deubel publiait, en les intitulant *Ailleurs*, six poèmes qui marquaient le meilleur moment de sa carrière poétique, j'écrivais : « Léon Deubel, avec beaucoup de talent, fait constamment songer à ces eaux limpides qui sommeillent dans une coupe de pierre. » Je peux maintenir aujourd'hui ce jugement métaphorique. Sans doute, instruit par de plus complètes lectures, chercherai-je un autre mot que *sommeiller*. La poésie de Léon Deubel est bien une chose limpide et pure prisonnière d'une forme rigide : mais elle connaît, dans son enceinte, des soubresauts et des convulsions qui lui rendent en pathétique ce qu'elle perd en spontanéité. Elle ne sommeille point toujours.

« Il y a tout au plus, écrivait Deubel, trois ou quatre idées en poésie : l'amour, la mort, le souvenir, la nature, l'orgueil... » Le poète de *Régner* n'a pas toujours professé cette croyance. Bien qu'elle puisse se légitimer par maints raisonnements sincères, elle me semble trahir une volonté de répression que je n'ose pas approuver.

Le poète accepte trois ou quatre thèmes ; mais il est entraîné à en énoncer davantage et, s'il s'arrête, c'est pour ne pas se démentir. Il a voulu voir moins de choses qu'il n'en pouvait voir ; il a voulu se replier, se confiner, se restreindre. Hâtons-nous de reconnaître qu'il n'a fait ainsi que pour satisfaire à l'idée qu'il se formait de la Beauté. Il n'a consenti à perdre de vue le monde concret que pour rendre plus étroit son tête à tête avec l'idéal. Qu'il y ait là une erreur, je serais tenté de le croire ; mais il n'est pas d'erreur plus noble.

Léon Deubel a vécu dans l'amour et dans l'intimité des plus belles œuvres poétiques de l'âge qui nous a précédés. Disciple de Verlaine et de Mallarmé, de Baudelaire aussi, comme le prouvent ses meilleures pages, il participe du symbolisme et du parnasse. Je vois en lui, malgré la gratuité qui s'attache à de telles affirmations, l'une des dernières expressions, et peut-être la dernière, d'un art spécialement dévoué au culte de la forme. La profonde perfection atteinte par Baudelaire dans certains de ses poèmes devait décourager la postérité. Elle n'a cependant pas empêché Mallarmé d'accorder sa lyre et d'en tirer des accents qui vont, dans le parfait et le profond, aussi loin qu'il est humainement possible d'aller. Cette remarque pouvait et peut encore ébranler les poètes. Elle a, sans nul doute, orienté Deubel dans la voie où il s'est de bonne heure engagé. Deubel ne nous a pas laissé le temps de constater l'efficacité de sa résolution. Il a donné mieux que des promesses, mais il n'a pas dépassé ses maîtres. Il a fait d'admirables efforts, mais il n'a pas attendu assez pour avoir raison...

Je pense encore que le salut des jeunes hommes de ce temps qui se consacrent à la poésie est dans un retour vers le monde, et non point dans une magnifique retraite. La passion que l'on voue à la poésie ne peut enfoncer de racines profitables que dans une autre passion plus grande, celle qu'on a pour l'univers et la vie de l'univers. Il me semble que Deubel a mieux aimé l'art que les objets qui en sont les modèles, et c'est la seule chose que je veux reprocher à la mémoire de ce poète.

Cela dit, on ne saurait ouvrir *Régner* sans rencontrer à chaque page un vers, une strophe, ou tout un poème d'une réelle et authentique beauté. Il y a chez Deubel une horreur de la vulgarité qui est incontestablement la marque d'un artiste. Rien d'impromptu, rien d'improvisé. Un grand souci d'ordre plastique et de sobriété. Les mots, choisis avec un soin qui va jusqu'à la rareté et parfois — pas souvent — jusqu'au précieux, sont aimés avec ferveur pour leur sens, leur couleur et leur poids. Ce qui pourrait sentir le provisoire est jalousement écarté de toutes les pièces que Deubel eut le temps de parachever. Pour la même raison, il n'y a guère là ce qu'on est convenu d'appeler des trouvailles. On devine que le poète mani-

pulait et polissait ce qu'il avait trouvé, jusqu'à faire disparaître l'éclat trop vif des cassures, en même temps que la gangue. A part cela, de la fantaisie authentique, de la grâce mesurée, une recherche d'effets nouveaux à tirer des moyens classiques, ainsi que le prouve cette belle *Chanson de Juillet*, dont on voudrait citer toutes les strophes :

Quelque mol à mon sommeil
Que soit l'habit des prairies,
(En averse de méteil
Midi croule, pierreries !)

Je regrette en ton alcôve,
Le lit bas où tu soulais...
(La couleuvre qui se love
Referme ses bracelets)

Ardente à souvent t'offrir,
M'enflammer de ton haleine.
(L'oriflamme d'un zéphir
Flotte à la hampe des chênes).

Je ne peux pas multiplier les citations : il y aurait trop à citer. Je renvoie au beau livre qui réserve de nobles surprises.

« Suis-je arrivé à quelque chose de définitif ? » écrivait à Pergaud le poète de *Régner*, au moment même où il pensait avoir découvert sa voix. Oh ! la louable inquiétude, et qui n'est pas d'une âme médiocre ! A quoi ne vous eût-elle point conduit, Deubel, si vous eussiez moins méprisé cette vie qu'il faut aimer ou haïr, mais dont vous avez préféré vous évader, dans la poésie d'abord, dans la mort enfin !

§

Il me serait impossible de reprocher à M. Hippolyte Buffenoir certains défauts qui seraient par exemple l'excès de sobriété, l'excès de discrétion et de modestie. Cet auteur nous donne aujourd'hui le premier tome — il en annonce un autre — de ses poésies complètes. Cet ouvrage s'appelle **Les Beaux jours de la vie**, parce que, dit M. Buffenoir, « en écrivant ses vers le poète est un homme heureux ». Cela me fait plaisir pour M. Buffenoir. Il rehausse cette nouvelle édition de ses œuvres versifiées par un luxe inouï de préfaces, de prologues, de notes et de documents bibliographiques. Il n'entend pas nous laisser sans renseignements sur sa personne, ses écrits et sa carrière.

En vérité, il est fort édifiant de faire connaissance avec les vers de celui qui écrit : « Je fus homme de lettres, dès le premier jour de mon arrivée à Paris, vers 1874... Victor Hugo me reçut comme un fils... » Il n'est jamais inutile de se faire une opinion personnelle sur les écrits d'un poète qui veut bien dire au seuil de son livre :

« Cet ouvrage marquera ma trace parmi les poètes de mon temps. »

§

Je voudrais pouvoir approuver sans réserves les efforts assumés par Mme Henriette Sauret dans son recueil : **Je respire**. Malheureusement, si je dois de la sympathie aux intentions de Mme Sauret, j'ai contre son ouvrage des griefs que je ne peux passer sous silence.

A l'encontre de mille et mille poètes qui cherchent des sujets de poèmes en dehors d'eux-mêmes et de leurs connaissances, Mme Henriette Sauret s'émeut à l'occasion de sa propre vie, du bonheur qu'il y a dans le fait de respirer, de voir, d'entendre, de toucher les choses. Je crois qu'il y aurait là matière à la plus authentique poésie. Rien n'est plus merveilleux que l'acte par lequel l'être affirme et entretient son existence. Rien ne saurait être un plus digne objet de poème. Le boire ou le dormir sont des choses à la fois simples et sublimes qu'on ne saurait considérer sans étonnement. Cependant, je ne me trouve pas d'accord avec Mme Henriette Sauret dès qu'il faut aborder les réalisations.

Je lui ferai tout d'abord un reproche que j'ai déjà maintes fois formulé. Elle s'est abandonnée aux commodités de la *série*. Fière d'avoir découvert une source d'inspiration, elle a traité les *yeux*, le *nez*, la *bouche*, et ainsi de suite. Il y a là une facilité que la méditation critique réprouve. Mme H. Sauret apporte en outre à écrire une joie exubérante qu'on aimerait à voir plus maîtresse de soi-même. Elle recherche les effets du *langage fort;* elle pèche par cette exhibition d'audace qui est un si commun défaut des femmes de lettres. Elle est heureuse d'écrire et ne nous le cache pas. Elle ne se refuse rien, alors que l'art est tout entier fait de renoncement. Je termine sur ces paroles pleines de franchise. Je ne pense pas qu'elles puissent modifier la décision de Mme Henriette Sauret ; mais mon devoir n'est-il pas de parler comme si je devais être entendu ?

§

Il serait regrettable qu'un grand poète fantaisiste, — il pourrait même ne pas être spécialement fantaisiste — ne s'attachât point, un jour, à la composition d'un important poème gastronomique.

C'est M. Georges Spetz qui m'arrache ce souhait, avec son **Alsace gourmande**. Hâtons-nous de dire que M. Spetz est loin de remplir nos vœux ; il n'a rien que d'un médiocre et d'un maladroit poète ; et il faut qu'il aime encore plus la poésie que la cuisine pour ne pas voir qu'il gâte avec ses mots les mets savoureux dont il entend nous parler. Je n'ai pas pu lire le poème gastronomique de M. Spetz et la faute en est au style, à coup sûr, car les choses de la bouche ne sauraient me laisser indifférent. M. Spetz est cependant, à n'en

pas douter, un gourmet ; il a des cris qui viennent bien du ventre ; mais cette sincérité est encore insuffisante :

> C'est en Alsace et nullement en France
> Que le brochet au gras fut inventé....
>
> Arrêtons-nous, je vous prie, un instant...
> En quels termes vous parler de la truite ?

Je dois avouer que, n'ayant pu lire le poème, j'ai pris un plaisir sans mélange à lire les cent quarante recettes alsaciennes — en prose, que M. Georges Spetz a consignées au terme de son livre, avec la liste des meilleurs crus d'Alsace. Je le répète, il y aurait à faire, sur *le Cochon de lait rôti* ou *la Gelée de poissons*, des poèmes bien agréables, et qui, à certaines heures de la journée, seraient d'une lecture aussi émouvante qu'apéritive.

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

Henri de Régnier : *Le Plateau de Laque*, Mercure de France, 3 fr. 50. — Francis de Miomandre : *L'Aventure de Thérèse Beauchamp*, Calmann-Lévy, 3 fr.50. — Léon Werth : *La Maison blanche*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Robert Randeau : *L'Aventure sur le Niger*, Sansot, 3 fr. 50. — Jeanne Nérel : *Ma sœur Monique*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Léon Daudet : *La Fausse étoile*, Fasquelle, 3 fr. 50. — M. Séré : *Monsieur Ferdinand*, E. Figuière, 3 fr. 50. — Jean Madic : *Le Pont des ponts*, Sansot, 3 fr. 50. — G. Guesviller et J. Madeline : *La Présidente*, Calmann-Levy, 3 fr. 50. — Edge Trémois : *L'Enfant blond*, A. Michel, 3 fr. 50. — G. Montignac : *Le Mystère plane*, J. Tallandier, 3 fr. 50. — Félix Duquesnel : *La Bande des habits noirs*, Fasquelle, 3 fr. 50. — J. Valcler : *Consolations*, poème en prose, E. Figuière, 3 fr. 50. — Raymonde Manuel : *Devant soi*, E. Figuière, 3 fr. 50.— Raoul Desjardins : *Par-dessus la haie*, Temps présent, 3 fr.50. René de Planhol : *L'Esclave et les ombres*, G. Crès, 3 fr. 50. — Adeline : *Les Songeries d'Adeline*, A. Colin, 10 fr. —

Le Plateau de Laque, par Henri de Régnier. Voici pour vos étrennes, ô enfants des hommes, ô jeunes gens de vingt ans qui en avez quarante pour la philosophie, jeunes femmes de quarante qui en aurez toujours vingt pour la beauté, quelques objets rares ou charmants, des magots chinois, des armes dangereuses, un collier de verre, des jeux mortels, des ex-voto, des lettres d'outre-tombe, une branche d'acacia. Je suis chargée de vous offrir tout cela et aussi de vous en expliquer l'usage malgré mon indignité. La coutume, en Chine, est justement de souligner sa propre nullité devant la valeur de son présent. Plus l'objet est somptueux, le cadeau rayonnant, plus il faut se prosterner bas, mettre son front dans la poussière et affirmer à celui qui reçoit le complet effacement de celui qui offre : « Suis-je digne que vous jetiez les yeux sur cette théière d'or qui ne brillera cependant de tout son éclat qu'après la caresse de votre regard ? » s'écrie un poète de la race des Taï-pou. En effet, puis-je

vous verser le délicat breuvage d'une main assez légère et en distribuer le parfum avec une égale justice ! Voici de singuliers petits fruits rouges, mandarines ou pommettes roses, de pauvres petites têtes coupées : Taï-pou a décapité froidement la tête de son père, de sa femme et de ses deux pauvres petits enfants en l'honneur de son roi, le cruel et naïf Ha-Héi. Son devoir, son honneur le lui commandaient. Mais qu'est-ce que j'aperçois sur ce plateau de laque sombre et uni, telle la surface traîtresse d'un vrai lac où ondulent en dessous la chevelure des sirènes ? Je vois un beau poisson d'émail... et tout de suite un jet de sang d'un éclat vermeil. Taï-pou vient de tuer son roi, naïf et cruel. Plus cruel que lui, certainement moins naïf, il n'a pas voulu lui donner son beau poisson doré, son animal-bibelot, d'une inutile, mais d'une parfaite beauté. Et comme il y a une justice en Chine, s'il semble ne plus y avoir de juges à Berlin, les sages du pays de Taï-pou le renvoient à ses chères études. La beauté, lorsqu'elle existe, doit effacer le souvenir de toute autre existence. Et je revois, en songe, le sourire très doucement ironique de M. de Régnier, le jeune académicien. Je ne crois pas qu'il couperait tant de têtes pour un joli poisson rouge; seulement il sait bien qu'il faut frapper quelquefois des esprits avec autre chose que des fleurs, puisqu'aussi bien il convient de réserver les fleurs à l'usage des femmes ! En pensant à des fleurs et en sortant de la Chine, je pense aussi à la *cérémonie de l'admiration du bouquet au Japon*, tout entière décrite dans l'*Art du bouquet* de M. Clairoix, jardinier de la reine : « Il faut se rappeler qu'il y a toujours une relation intime entre le tableau qui orne *le panneau du fond* et le bouquet posé devant le visiteur. » Ce n'est pas M. de Régnier qui oublierait le symbole ni le tableau ornant le panneau du fond... je veux dire l'image ou l'ombre de notre fin dernière ! A quoi bon vivre, sinon vivre en beauté? Ce peintre n'a de véritable amour que pour l'œuvre qu'il a pleinement réussie, si l'amour la lui a fait réussir. Ce *petit visage* eut tout de même l'ambition de se hausser jusqu'à la force d'un grand capitaine. M. de Lorgerie se lamente de n'avoir aucune belle blessure, signe de gloire. La comtesse Barbara préfère sortir de son cadre à voir un de ses descendants trahir sa cause diabolique. Partout, dans ces jeux chatoyants de la plume, nous retrouvons la leçon de beauté, et la moindre verroterie, la plus humble grappe d'acacia, parure virginale d'un vieil arbre sacrifié, nous permet de saisir le reflet, de respirer le parfum de cet art de se complaire dans les seules visions d'une déesse unique : la Psyché rivale de Vénus, l'âme rivale de la chair ou ne consentant à l'union indissoluble que pour enfanter le verbe éternel. Sur ce plateau de laque nous trouvons, à côté des joujoux de pourpre et de santal, de jolies gravures en taille douce de ce XVIIe siècle dont M. de Régnier sait si bien emprunter le

langage. Emprunter doit plutôt se traduire ici par le mot restaurer, car l'auteur semble parler sa propre langue, tant il y est clair, aisé, dans son véritable élément. On a la sensation, en l'écoutant narrer l'anecdote du passé, qu'il la remet au présent et à son propre usage. Il était là, telle chose lui advint et l'on sent courir autour de ses personnages l'ondulation de son personnel caprice; il neige de la poudre à la maréchale sur son papier, ce qui sèche parfois son écriture jusqu'à la dureté incisive de l'impertinence. Voilà que je vous ai fait la commission. Je vous ai apporté, sur ce plateau de laque, des bijoux précieux et des colliers de verres, des têtes coupées n'ayant pas eu le temps de perdre la face, encore souriantes, et je me déclare votre humble servante, entre deux complications de courtoisies chinoises. Si j'ai mal présenté ce plateau, c'est que j'étais absorbée moi-même en la contemplation de ce qu'il supportait et que je lui ravissais mes étrennes tout en vous offrant les vôtres, ô chers lecteurs !

L'Aventure de Thérèse Beauchamp, par Francis de Miomandre. L'auteur paraît avoir abandonné, dans ce livre, certaines tournures d'esprit qu'il affectionnait et qui souvent faisaient perdre le Nord à son compagnon de voyage. C'est un petit drame d'amour assez effarant, mais si normal, en dépit de sa couleur exotique, si terriblement parisien, qu'on a bien l'impression de le vivre dans un pays du nord, à l'occident, bien loin de la chaleur, l'excuse vanillée des races paresseuses. La petite bourgeoise est prise aux pièges du petit prince Charmant d'une race jaune. Il y a pour elle des reflets d'or et de soleil qui effacent toutes les brumes du pauvre mariage et de la vie trop ordinairement quotidienne. Elle perd ce héros de paravent, puis croit le retrouver dans son double pervers. Quel est celui des deux qui gagnera la partie? Mais, selon l'usage, ce sera le moins digne. Et quand l'autre écrira, on ne saura même plus ce qu'il aurait pu dire s'il était revenu, prince charmant comme devant, délivré de tous ses liens exotiques, prêt à se sacrifier entièrement à sa princesse parisienne. Dans cette œuvre, l'auteur a mis beaucoup plus de son cœur que de son esprit malin, courant en papillon après toute fleur de rhétorique. Nous ne perdons pas au change, car nous y récoltons une jolie tendresse, toute neuve.

La Maison blanche, par Léon Werth. L'école de la souffrance. Je suis, dans ces exercices effroyables, les bonds désordonnés du chien de garde tirant sur sa chaîne et j'entends les coups sur l'enclume et toutes les rumeurs du chantier où travaillent les ouvriers en démolitions humaines. Je vois et respecte le noble effort de ce malade luttant contre la mort, se prenant corps à corps avec son squelette. Il n'est pas résigné, il n'est pas désespéré, il se bat. A ses côtés, les infirmières, tantôt simplement femmes, tantôt coquettement saintes, l'encouragent, le soutiennent et lui font l'admirable

aumône de leurs propres souffrances à voir souffrir, et le lutteur, ce malade qu'on croit à bout de forces, trouve encore le temps, entre deux hurlements du chien tapi au fond de son cerveau et deux coups sourds sur le tympan, de reprocher aux femmes de lettres leurs ongles rougis au henné, alors que ces infirmières, ces sœurs de charité laïques, n'ont même pas les mains abîmées par le sang et le pus des blessures qu'elles soignent. Une rude école, celle de la souffrance, mais elle enseigne à faire de beaux livres, d'une farouche moralité.

L'Aventure sur le Niger, par Robert Randau. La chute de la belle Hélène Cassard, la femme du terrible romancier de la brousse! Comment cette belle et souvent géniale personne a-t-elle pu se laisser à ce point avilir par ses nerfs? Car rendons-lui cette justice, elle aime toujours son mari, mais les chaleurs tropicales, l'agaçant ronronnement du moustique proche, du tamtam lointain, joints à la pesante menace de mort qui règne dans toute cette existence de grands aventuriers, peuvent commander au système nerveux d'une créature très adulée. Elle rencontre le tigre humain dans cette jungle. Il tue pour l'amour d'elle et elle lui fait l'hommage d'un repas de sa chair parfumée. Elle n'a pas trahi, elle s'est trompée. Elle avoue et on l'absout. La langue de ce livre est savoureuse, terriblement épicée et pleine de trouvailles amusantes. Maintenant, à peine pourrait-on reprocher à son auteur de faire parler à tous ses héros le même idiome, y compris les nègres ignorants. Il pèche, comme son héroïne, par excès de... nervosité.

Ma sœur Monique, par Jeanne Nérel. Monique est une jeune personne fort bien douée sous tous les rapports. Elle est exubérante et un peu puérile. Elle est du midi. Quand elle parle, elle crie (et doit avoir l'accent). Sa sœur et son frere sont des gens raisonnables. Comme tous ceux qui ne soupçonnent pas les impossibles féminins, ils ne devinent guère le drame qui se joue près d'eux, entre deux jolis paysages et deux états d'âmes peut-être vilains. Et Monique finit par s'éprendre du mari de la voisine. Elle le tente de toutes les manières, particulièrement de celles qu'elle ne connaît pas, et il succombe pour, un peu après, la faire choir de son septième ciel jusqu'à sa tombe subitement ouverte. La Monique restée toute seule voit la vie reprendre son cours et elle n'a plus le goût de l'existence. Ah! elle n'y pensait pas à la mort, quand elle regardait gaiement, avec appétit, couler le sang du taureau, dans l'arène! Elle fait sagement de refuser le mariage de raison, car elle est née pour un autre genre de sacrifice. J'aime que ce livre de femme ne puisse être lu par des jeunes filles... y compris sans doute celle qui l'écrivit!...

La Fausse étoile, par Léon Daudet. C'est un récit fort exact de ce qui est arrivé (ou a dû arriver) à un certain explorateur militaire

vainqueur au Soudan et vaincu en France parce que le menu politique ne comporte plus le gros rôti saignant de la guerre ou de la liste civile d'un empereur. C'est amusant, très raisonnable pour M. Léon Daudet, dont le style est souvent plus hérissé que ça par les tessons des bouteilles de son parti, et d'une philosophie fort au-dessus de tous les partis.

Monsieur Ferdinand, par J. Séré. Une curieuse étude de mœurs villageoises. Ce Ferdinand, poltron, amoureux, avare et grandiloquent, est une silhouette bien humaine, quoique destinée fatalement à faire peur aux sages petits moineaux qui l'entourent. Il commet des crimes sans s'en douter et il a peur également des moineaux de son village, mais il finit honnêtement par se marier, comme tout le monde. Les plus grands criminels, si on les laissait vivre, finiraient certainement comme tout le monde.

Le Pont des ponts, par Jean Madic. Une histoire de propriétaire qui finit par envoyer ses locataires coucher sous les ponts, tellement il est plein de sollicitude pour eux. Une réparation d'un nouveau genre. Alors, on se raconte des histoires pour ne pas dormir debout, dont quelques-unes pourraient prendre place dans la morale en action.

La Présidente, par G. Gueswiller et J. Madeline. Une vieille dévote et une jeune divorcée. On assiste aux réunions de ces dames notables qui s'occupent de tout, excepté de leurs propres affaires. Un veuf très tourmenté par sa fille, enfant trop sage, finit par chercher des consolations ailleurs que chez lui et tout s'arrange par des consentements amoureux, même de la part de la vieille dévote, ce qui semble excessif.

L'Enfant blond, par Edge Trémois. Tiens? Il y avait fort longtemps qu'on ne rencontrait plus de ces Messieurs Dames en la littérature. L'enfant blond est un assez triste héros. Il est lâche, un peu bête et, par-dessus tout, sentimental. Il a beaucoup plus de femme que d'homme, selon l'usage, et achève son existence mouvementée en prison, car il bat ces pauvres créatures incapables de comprendre ses revirements sentimentaux.

Le Mystère plane, par G. Montignac. C'est une course à la cité mystérieuse fondée par des repris de justice de tous les mondes, et il y a des serpents, des nègres, des oiseaux qui parlent et même une morale. C'est bien intéressant.

La Bande des habits noirs, par Félix Duquesnel. Comme ils sont blancs, comme ils sont pâles, à côté de la bande Bonnot et Cie ! On dirait l'histoire de gens du meilleur monde. Ah ! on était vraiment naïf chez les voleurs, en ce temps-là !

Consolation, par J. Valcler. Ce poème, en prose, ne devrait pas me regarder, car je ne m'y connais guère, en poésie, pas beaucoup

plus qu'en prose d'ailleurs. Mais il est d'une jolie langue à la fois tendre et grave. On murmure aux oreilles d'une éplorée, abandonnée ou désabusée des chants pieux de sa beauté, les raisons qu'on a de rire quand même et d'espérer en la bonté de caresses qui font la bonne santé du cœur : « Il faut écouter les mélodies sans paroles qui montent de l'aube joyeuse, l'aube le sourire du grand visage de la vie. » C'est dans la jeunesse de la vie, en effet, qu'on peut puiser de telles consolations; mais le sourire de l'aube, console-t-il mieux que le dernier regard du soleil ! Ce petit livre est une petite imitation de Jésus-Christ, en ce sens qu'il est vague et discret comme un habile confesseur.

Devant soi, par Raymonde Manuel. Et c'est une toute jeune femme qui a fait ces tableaux vigoureux, remplis à déborder d'une philosophie terriblement amère, colorés par les plus violentes épithètes, quelquefois saignants comme de la viande encore fumante du dépeçage. C'est écrit par un homme qui aurait fait toutes ses humanités et c'est souvent pensé par une enfant sans aucune humanité. C'est déroutant, déconcertant, ahurissant. Il y a même de si belles choses, parfois, qu'on finit par en oublier la main qui les a tracées, la plus belle de toutes ces choses, certainement, et les yeux qui les virent ou ne les virent pas, des yeux d'orientale, rêvant d'incendier l'Occident !

Par-dessus la haie, par Raoul Desjardins. S'appeller M. Desjardins et regarder par-dessus la haie pour y découvrir de pauvres bêtes souffrantes, réfugiées dans le buisson, chassées cruellement par les hommes, cela est digne de notre admiration. Si je ne redoutais les foudres de M. A. S...du Gil Blas, je citerais : *le Chien de garde*, un chef-d'œuvre de simple sensibilité, *les Lièvres de coursing* et *le Mulot*. A ce sujet je me permettrai de faire une humble observation à l'auteur. J'ai étudié tous les animaux passant à ma portée; je connais donc très mal les mœurs du tigre de Bengale ; mais je sais très bien que le mulot (qui n'est ni une souris ni un rat, malgré son espèce) n'entrerait pas dans une cuisine, même pour l'amour d'un fromage rond... Jamais je n'ai pu faire manger ni viande ni chose salée à un mulot. A part ça, c'est une bête charmante et elle vous ruine un pays en fort peu de jours.

L'Esclave et les ombres, par René de Planhol. Un joli conte qui s'appelle *l'Etrangère*, où l'on voit que le chanteur, le peintre et le poète sont enlevés au ciel dans un char magique. Après avoir semé le trouble dans une ville de braves gens très occupés de leurs menus intérêts, ils récoltent la gloire ; seulement ils en meurent, car ce char est celui de leurs obsèques, je pense, malgré les grands panaches lyriques.

Les Songeries d'Adeline, par M. Maeterlinck. Pour en finir

avec 1913 et bien commencer 1914, voici un livre d'étrennes enfantin. C'est Adeline qui raconte, qui dessine et qui dicte sans doute sa préface à Maurice Maeterlinck, le créateur de *l'Oiseau bleu*. On voit là-dedans le repas de noces d'une souris et la bonne figure intelligente d'un âne. On y peut deviner aussi la charmante malice philosophique du préfacier.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Pierre Champion : *François Villon, sa vie et son temps*, 2 vol. in-8°, Champion. — André Suarès : *Cressida*, 1 vol. in-18, 3. 50, Emile-Paul. — Alphonse Séché : *Les Plus jolis vers de l'année*, 1 vol. in-12, 1 fr., Michaud. — *Paroles d'un Croyant*, par F. La Mennais, 1 vol. in-12, 3 fr., Payot. — *Aurelia*, par Gérard de Nerval, 1 vol. in-12, 3 fr., Payot.

M. Pierre Champion, le biographe de Charles d'Orléans, nous donne aujourd'hui, en deux gros volumes, un **François Villon** qu'il a composé pour se consoler de n'avoir pas lu le beau livre sur Villon que Marcel Schwob eût écrit. Et il revendique ici le péril d'avoir « pensé, écrit et documenté ce livre » à sa façon.

La vie de Villon ! elle pourrait tenir tout entière en une page. Aussi, plus que la vie mystérieuse et romanesque du pauvre poète, écrit M. Pierre Champion dans sa préface, mon but est « de faire connaître les différents milieux qu'il a traversés, la société où il a trouvé ses protecteurs et ses victimes, Paris qu'il a beaucoup aimé ».

Dans le prologue de l'édition des œuvres de Villon en 1533, Clément Marot écrivait : « Quant à l'industrie des lays qu'il feit en ses testamens pour suffisamment la congnoistre et entendre, il faudroit avoir esté de son temps à Paris, et avoir congneu les lieux, les choses et les hommes dont il parle : la mémoire desquelz tant plus se passera, tant moins se congnoistra icelle industrie de sez lays dictz ».

Il faudrait avoir esté de son temps à Paris ! Rien n'est plus vrai, écrit M. Champion qui a entrepris de nous transporter dans le Paris de Villon, sur lequel nous en savons plus que Marot, séparé de notre poète par deux générations à peine. « J'ai donc tenté, dit-il, de promener le lecteur à travers ce Paris où Villon a beaucoup erré, en lui nommant au passage les maisons des légataires, les particularités de la rue et de la vie parisienne que mentionna le poète, ce qu'un écolier de son temps aurait aperçu dans la grande ville. Ce sera, si l'on veut, un voyage d'imagination, mais tout entier justifié par des documents...

L'auteur redonne en effet la vie aux documents qu'il emploie et place Villon dans son atmosphère même. Voici son enfance au cloî-

tre Saint-Benoit, où le cours de l'année liturgique ramenait tout un cycle de fêtes et de cérémonies ; et peut-être est-ce tout ce que le jeune Villon savait alors de la vie : processions, rogations, Fête-Dieu, où il portait une torche. Mais ces cérémonies, ces habits du clergé, ces rites avaient déjà « je ne sais quoi de mystérieux ». Aussi quand plus tard, en vieux langage, Villon évoquera les seigneurs du temps jadis, les saints apôtres lui apparaîtront comme les membres du clergé de Saint-Benoit :

D'aubes vestus,d'amy (amict) coeffez.»

Et, instinctivement, toute la mythologie chrétienne jaillira dans ses vers.

Voici encore, à propos de notre poète, une reconstitution de la vie des clercs et des écoliers au temps de François Villon : ils formaient, comme les étudiants de maintenant, « une société turbulente de toutes les provinces, dont beaucoup auraient pu dire à la vérité :

J'ai mis mon cœur aultre part qu'à l'estude.

« Jurer, boire, entretenir des filles mignonnes, jouer, faire du bruit la nuit dans les rues, courtiser les servantes, prendre part aux rixes était le passe-temps de la plupart d'entre eux ».

Les femmes, Villon les a aimées, écrit M. Champion, avec l'ardeur d'un homme « dont la santé n'était pas bonne, ému sans doute de se sentir laid, malheureux à coup sûr d'être pauvre, lui dont le cœur et le corps furent dominés par le désir. Villon a su parler, comme on ne l'avait pas fait jusqu'alors, du tendre corps féminin, en homme qui a toujours présent à l'esprit la triste issue de la vie humaine et qui a remarqué l'ouvrage non moins terrible du temps sur la beauté. Il s'est exprimé tour à tour comme un cynique et comme un amant passionné. ».

M. Champion nous le montre à vingt-cinq ans, pauvre, mais si riche de santé, de joie de vivre et de ce goût de la volupté, « décuplé par la pensée de la mort ». Tout lui est joie, tout lui est rythme et poésie, même la douleur. Il a ce don, qu'on retrouvera identique chez Verlaine, d'ironiser divinement sa propre douleur et de s'en faire une joie. Quelques noms de femmes se lisent dans ses vers : Catherine de Vausselles et cette Marthe qui le firent souffrir. « Hard en paroles, il se montrait peut-être assez timide avec les femmes puisqu'elles le rendirent très malheureux, observe M. Champion, et qu'il s'accommoda trop bien des faciles caresses d'une grosse Margot. »

Mais voilà que les malheurs de sa vie, ses démêlés avec la justice, qui l'obligent à s'exiler de Paris, vont donner à sa poésie cet accent de grave sincérité, qui s'accentuera encore dans son *Grand Testament*.

M. Champion nous dit toute la beauté de cette œuvre unique et sa signification. C'est dans ce poème que nous trouvons toute l'âme de Villon, toute sa sensibilité, ses désirs, ses regrets, ses rancunes. François a « l'âme repentante du bon prisonnier, la résignation des humbles, le désir de s'amender. Sa foi est vive : le doux Jésus-Christ le sauvera, comme il a sauvé Lazare, le bon pauvre, comme il absoudra tous les pauvres morts. » Et c'est l'état d'âme du pauvre Lélian en son château de Mons, la même dualité de piété et de sensualité, de résignation et de révolte. « A l'idée de ses persécuteurs, au souvenir des gens qui ne l'ont pas aidé, Villon devient sur l'heure fou de haine. Quand il les rappelle à sa pensée, c'est pour les bafouer, les insulter, les maudire, lui qui vient de nous parler à l'instant comme le doux pauvre de Dieu. »

... Mais, conclut M. Champion, dans cette œuvre de vengeance, Villon a su traduire, « comme l'art religieux et populaire de son temps, le meilleur de la tendresse et de l'inquiétude humaines... ».

On comprend que je n'ai pu donner ici qu'une imparfaite analyse de ce très beau livre, écrit avec amour et qui replace Villon dans son atmosphère. De très curieuses et rares gravures reproduites dans ce livre complètent sa documentation et recréent pour nous l'atmosphère même où vécut ce grand poète.

§

Cressida, par André Suarès. M. Suarès, dans ce nouveau mythe, qu'il a enveloppé d'une belle littérature claire et pure comme du Sophocle, a créé ce type de Cressida, symbole de la femme et de sa cruauté innocente. Cressida, c'est celle qui sourit et ne vit que pour séduire : elle fait souffrir et ne souffre pas. Lorsqu'elle découvre l'amour et le désir, elle dit naïvement : « C'est lui que je veux aimer et veux faire souffrir. » Elle comprend que c'est toujours pour celle qui ne l'aime pas que meurt un homme, parce que l'amour est le désir de l'impossible. Il faut être l'impossible et l'inaccessible pour un homme. Et Troïlus, qui va mourir, s'écrie : « Adieu, Cressida ! Adieu, désir de la vie ! Adieu, forme de tous mes rêves ! Je t'emporte dans mon cœur désespéré. Voilà le seul bien que tu ne m'ôteras pas. Là, tu ne peux plus te refuser. Mes yeux, du moins, te possèdent à jamais. Et peut-être ne te reste-t-il rien de toi-même, et n'as-tu rien de mieux que ce que j'ai. » Le désir et l'amour créent la femme : la beauté, la divinité de Cressida sont une création de Troïlus ; et la possession de sa chair ne lui aurait pas donné l'âme de Cressida. Paris, qui fut aimé, qui fut le divin berger des déesses, prononce : « Quand on a laissé parler le désir, ne fût-ce qu'une fois, entre l'homme et la femme, c'est la chair qui est l'esprit. Telle est l'aveugle accomplissement qui semble nécessaire. Hélène ne savait rien de moi après m'avoir suivi, et je n'ai su rien d'elle. Nous étions des amants ; nous ne

fûmes pas des amis... Je n'ai pas cherché l'amitié : je devais mourir du jeune amour...» Et il ajoute : « S'il vient de la chair, l'amour la quitte. Il n'est d'amour que s'il vole toujours plus haut en la quittant.

« ...Entre l'homme et la femme, il n'y a que la chair : mais ce n'est pas l'amour. »

§

En ce petit recueil, M. Alphonse Séché nous donne **Les Plus jolis vers de l'année**. A aucun moment, écrit-il, il n'y eut davantage « d'apprentis poètes ni qui montrèrent plus de talent ». Et c'est exact, mais il faudrait peut-être dire plus de métier encore que de talent. Déjà beaucoup de vers actuels paraissent presque aussi factices que ceux du XVIIIe siècle. Les nouvelles méthodes d'il y a quinze ans se sont cristallisées en clichés. Il n'y a qu'un remède : revenir à la simplicité, à la précision. C'est d'ailleurs cette méthode que je remarque chez quelques jeunes poètes : Francis Caillart, dont je lis ici un beau poème : *La Vielleuse*. Pas d'images inutiles, ni de sonorités vaines : de l'émotion sincère, et la recherche de la sensation nue, du sentiment nu. C'est aussi la caractéristique de l'art de Francis Carco, d'une précision plus stricte encore. Oublions les richesses passées et imitons en poésie la simplicité de la mode féminine actuelle : que les mots, comme les mousselines des robes, épousent la forme même de la chair et de la pensée.

§

Voici, dans la petite bibliothèque romantique, composée par Pierre-Paul Plan et Charles Martyne, deux nouveaux volumes. **Les Paroles d'un croyant**, de F. La Mennais : on relira avec une curiosité calmée ce livre d'un style biblique qui troubla tant d'esprits faibles et forts. On peut dire sans blasphémer que si La Mennais demeure une belle figure, son livre a singulièrement vieilli.

La fantaisie d'**Aurélia**, par Gérard de Nerval, reste jeune. Œuvre folle et si sage où l'hallucination se mêle à la réalité : on ne sait plus et l'auteur des *Chimères* ne distinguait pas, ne dissociait pas son rêve et son amour de la réalité. Mais dans quelle belle langue il a noté ses visions !

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Alphonse Aulard : *Etudes et leçons sur la Révolution Française*. Septième série. Félix Alcan, 3 fr. 50. — « L'Affaire des Archives ». — Pouget de Saint-André : *Le Général Dumouriez*. Perrin, 5 fr. — O. G. de Heidenstam : *Marie Antoinette, Fersen et Barnave. Leur Correspondance*. Calmann-Lévy, 3 fr. 50. —

Frédéric Barbey : *Suisses hors de Suisse. Au service des Rois et de la Révolution.* Perrin, 5 fr. — M. Charles Maurras et « l'Expérience Poincaré ».

Nous achèverons dans cette chronique notre revue périodique des ouvrages sur l'époque révolutionnaire.

M. Alphonse Aulard publie la septième série de ses **Etudes et Leçons sur la Révolution Française**. La première de ces études est relative à la féodalité sous Louis XVI. Bien que le nombre des serfs à cette époque ne puisse être fixé à 1.500.000, ainsi que l'ont fait quelques historiens, et qu'il doive être sensiblement inférieur, il y avait encore des serfs. Mais il y en eut certainement de moins en moins. Louis XVI, comme le rappelle M. Aulard, abolit la servitude personnelle dans ses domaines, et il fut imité. Les charges féodales diminuaient-elles comme le nombre de ceux les supportant? Question que M. Aulard étudie d'assez près. En général, il y avait allègement, les seigneurs exigeant avec moins de dureté le paiement des droits féodaux. Les charges du régime féodal n'augmentaient pas, diminuaient même, à tout prendre. Toutefois, elles parurent plus lourdes pour diverses raisons. La plus générale fut le « progrès » des idées. Il fit paraître plus archaïque, plus odieux, le fait lui-même de la féodalité. Ensuite l'accroissement de la propriété paysanne, montré par M. Loutchisky (en un ouvrage qu'on a analysé ici même), créait une classe de propriétaires pauvres sur qui pesaient lourdement les droits féodaux. Enfin il y eut, de 1780 à 1789, maints renouvellements de terriers. M. Aulard donne sur ce que représentait un « registre terrier », au point de vue de la fiscalité féodale, d'intéressants détails. Il est suggestif de se dire que le fameux Babœuf, le futur communiste, était, de sa profession, sous Louis XVI, « commissaire à terrier ». Peut-être cela fut-il pour quelque chose dans son démagogisme agraire. Pour conclure, à la veille de la Révolution, la féodalité n'était pas plus lourde que précédemment. « Mais on était moins résigné. » — Nous signalerons après cette étude, en même temps que les pages sur « les derniers Jacobins », celles sur les Départements et le Régionalisme, pages ayant pour prémisses et pour conclusion cette proposition, que, de nos jours, les « régionalistes » ont raison de trouver trop petit, pour l'activité contemporaine, le cadre des départements. Ceci, sous réserve de ne pas dénigrer l'œuvre de la Constituante, qui pourrait au contraire, estime M. Aulard, être utilisée à cet effet.— L'étude sur « la centralisation napoléonienne », qui est un des morceaux de résistance du volume, voudrait une analyse particulière. Ce n'en est pas ici le lieu. Remarquons seulement que cette concentration (institution des préfets) se caractérise, relativement à ce qui existait immédiatement avant, par la suppression du droit électoral de la Révolution en matière administrative. Quant à son degré, théoriquement complet, et en pratique plus

complet que sous l'ancien régime, il n'était pas ce que l'on pourrait imaginer d'après l'idée que l'on se fait du despotisme napoléonien, et surtout d'après ce que l'on voit aujourd'hui. Bien des causes s'accordaient pour mitiger cette centralisation. A cette conclusion, d'ailleurs seulement esquissée par lui, M. Aulard est arrivé en s'aidant d'ouvrages récents sur certains préfets de Napoléon, Beugnot, Jean de Bry, Jean-Bon-Saint-André (on pourrait y joindre les Mémoires de Thibaudeau), et de recherches personnelles dans deux ou trois dépôts d'archives départementales. Telle quelle, cette étude est fort instructive.

Les pages sur Carlyle, qu'on lit ensuite, pages dont l'intérêt pour nous est tout particulier, montrent l'historien anglais de la Révolution parfaitement pris au sérieux, sous le rapport documentaire, par M. Aulard. C'est ce que nous retiendrons surtout de cet article. Pour le reste, M. Aulard a justement dit que cette évocation était vivante. La plus vivante qui soit, avec celle de Michelet. Mais Carlyle garde une fermeté de pensée qui n'est qu'à lui. Pourquoi rapprocher toujours Carlyle de Michelet? Le cliché « Carlyle-Michelet » est à réviser. Il y a, chez Carlyle, un positivisme de l'épreuve duquel maintes choses couramment prônées dans la Révolution sortent assez endommagées. D'après M. Aulard, le Carlyle de « French Revolution » serait un démocrate. M. Aulard paraît prendre la vision de l'artiste profondément compréhensif qu'était Carlyle pour une sympathie doctrinale. Mais démocrate, l'auteur des « Pamphlets du dernier jour » ne le fut jamais.

Signalons encore les pages sur « M. de Barante historien de la Convention Nationale », historien orléaniste, « conservateur plus ou moins libéral », écrivant à une époque de réaction (1851); enfin celles sur « les Mémoires de Marmontel », dont M. Aulard analyse la partie, peu passionnante, relative à la Révolution. M. Aulard se demande s'il y a dix personnes en France qui connaissent cet écrivain autrement que par l'article de Sainte-Beuve. Je réclame ma place parmi les Dix, ayant lu les *Incas* dans ma jeunesse que passionnèrent les amours d'Alonzo et de je ne sais plus qui ou plutôt quelle. Mentionnons simplement, pour finir, les deux morceaux qui complètent le volume : la notice autobiographique sur l'Enseignement de M. Aulard à la Sorbonne, et le rapport sur l'histoire économique de la Révolution, présenté par M. Aulard en février 1913, au Congrès des comités départementaux. Depuis du temps déjà, je remarque de la bonhomie dans la manière du distingué professeur. Il y en aurait même trop, parfois. Par exemple, je lis, p. 6 : « Les pays où il en restait le plus (de serfs), c'était la Franche-Comté, le Bourbonnais... »; et, page 269 : « Les premiers volumes parus, ça été (*sic*), en 1906... » (Suit l'énumération des volumes.)

« **L'Affaire des Archives.** » — On trouvera, dans *le Matin* du 30 décembre dernier, un article sur cette affaire. A titre purement documentaire, reproduisons le passage suivant d'une Lettre de M. Augustin Cochin, insérée dans ce même numéro du *Matin* : « Il est exact que les milliers de documents des fonds de la Révolution et de l'Empire ont été raturés au crayon rouge ou noir, que des dates, des noms ont été altérés, que ces marques et corrections concordent avec la teneur des publications de M. Aulard, au point de ne laisser aucun doute sur leur auteur. »

M. Augustin Cochin achève en ces termes :

« Nous avons gardé le silence jusqu'ici par égard pour l'enquête officielle qui se poursuivait aux Archives. Nous ne parlons que parce que M. Aulard nous met en cause, nous réservant, puisque les choses en sont là, d'instruire le public dans une étude approfondie de ses travaux et de ses procédés. »

Inutile de dire que nous ne prenons, quant à nous, nullement parti. Nous n'avons aucune qualité pour cela. Mais nous nous devions de reproduire cette information à l'intention du public historique qui suit ces chroniques.

Voici un ouvrage sur **Le Général Dumouriez** qui nous est arrivé trop tard pour pouvoir le joindre aux ouvrages dernièrement examinés par nous, relatifs à l'histoire de la Révolution. Nous ne pouvons que lui consacrer ici quelques lignes. L'œuvre est composée d'après les diverses études publiées sur Dumouriez. M. Pouget de Saint-André a fait en outre des recherches dans plusieurs dépôts d'archives. Il est difficile de se prononcer sur l'importance de ces dernières, l'auteur ne donnant que peu d'indications bibliographiques. Elles paraissent lui avoir surtout fourni des détails sur les intrigues de Dumouriez pendant le Consulat et l'Empire. Les pages sur le ministère de Dumouriez, ainsi que celles sur la campagne de 1792-93, ne nous apprennent rien de nouveau ; celles sur la défection de Dumouriez non plus (on sait que ce sujet a été épuisé par M. Chuquet), sauf que la défaite de Nerwinde aurait été manigancée à Paris par... Robespierre, Marat, Dubois-Crancé, etc., aussi désireux de perdre Dumouriez que M. P. de Saint-André l'est de le réhabiliter. Page 124, Dubois-Crancé figure parmi ceux qui reconnaissaient le bien-fondé des plaintes de Dumouriez au sujet des besoins de son armée. Mais page 135, le même Dubois-Crancé conseille de « le faire battre ». Comment accorder cela ? Quelque ombrage que l'arrogant vainqueur de Valmy et de Jemmapes pût porter à la Convention, on croira difficilement que celle-ci ait « préparé la défaite de Nerwinde ». Dumouriez, il est vrai, s'était rendu insupportable à des gens dont il avait besoin, à Pache, notamment. De plus, on le savait l'ennemi des Jacobins. Tout ceci ne prouve pas que la défaite ait

été voulue, organisée en quelque sorte, à Paris. Nous ne pensons pas qu'on puisse admettre un tel argument, quels que soient les autres que l'on puisse admettre, parmi les excuses à faire valoir en faveur de Dumouriez (1).

Il y a du bon et du mauvais dans les œuvres et autorités citées par M. Pouget de Saint-André. Il les utilise un peu trop indistinctement, accueillant les dires de Mme de Genlis amplifiés par Ch. Nodier, ou les révélations fantastiques de M. de Batz, ou se référant au seul Billeau de Gérinville pour dire qu'en Espagne Wellington s'appropria les plans de Dumouriez,

Sous ce titre : **Marie-Antoinette, Fersen et Barnave**, M. O. G. de Heidenstam a publié une Correspondance inédite de la Reine avec Fersen, d'une part, et Barnave, d'autre part. Ces lettres, remises à Fersen par Marie-Antoinette lorsque la situation devint tout à fait périlleuse, ont été découvertes dans les archives du château de Löfstad, ancien bien des Fersen. La Correspondance avec Fersen consiste en quelques billets seulement, et c'est surtout par les Lettres du gentilhomme suédois à sa sœur, reproduites également ici, que nous nous faisons une idée des sentiments d'amour, d'ailleurs connus, de Fersen pour Marie-Antoinette.

La Correspondance politique de la Reine avec Barnave est d'une tout autre importance. Elle se compose de quarante-quatre lettres de Marie-Antoinette et d'autant de lettres de Barnave. Il y est traité des questions qui surgirent après le lamentable retour de Varennes : l'affaire du Champ de Mars, la nouvelle Constitution, les émigrés, l'invasion étrangère, les négociations avec les frères du roi, les relations du parti monarchiste-constitutionnel avec le roi et la reine, la question religieuse, etc. M. de Heidenstam estime que cette correspondance de la Reine avec le parti constitutionnel nous montre exactement l'attitude de la Reine durant la période comprise entre le retour de Varennes et le 20 mai. La Reine, dit-il, y apparaît prête à sacrifier « ses préjugés », à chercher le salut dans la nouvelle Constitution. Il conclut : « L'opinion très répandue que les relations de Marie-Antoinette avec le parti constitutionnel ne furent qu'une comédie jouée pour cacher les intrigues de la Cour avec les émigrés et l'étranger ne résiste pas à l'évidence que nous apportent ces lettres. » Ajoutons que M. O. G. de Heidenstam a encadré cette Correspondance dans un substantiel récit continu.

Parmi les « Suisses hors de Suisse », que M. Frédéric Barbey nous montre **Au service des Rois et de la Révolution** (rien des Suisses du 10 août), — voici d'abord Marc Reverdil. Cette histoire

(1) La défaite de Nerwinde peut avoir été la suite du manque de confiance entre la Convention et Dumouriez : mais cela n'est pas la même chose, en ce qui concerne la responsabilité de la Convention.

du bibliothécaire du dernier roi de Pologne, Stanislas Poniatowski, est en elle-même assez chétive, mais elle apporte sur Stanislas II des détails intéressants. Ceci, en quelque sorte, malgré le personnage, lequel, de caractère, était d'assez peu de conséquence. Sorti de ses livres, ce rat de bibliothèque n'était occupé que de ses intérêts, ses prérogatives, ses querelles. Stanislas qui ne manquait pas d'esprit et de goût, aurait sans doute planté là ce Suisse atrabilaire et borné, si l'ex-amant de Catherine II, homme de plaisir, n'eût trouvé dans son domestique de spéciales complaisances. Maîtresses royales et enfants d'icelles, le bibliothécaire épousait et adoptait tout cela. Ce trait ne l'embellit pas. Aucune vue sur l'histoire de la Pologne, nul conseil désintéressé au Roi, dont la physionomie, toutefois, avons-nous dit, s'accuse çà et là,— celle d'un dilettante spirituel et sensuel, — à travers les perpétuelles récriminations du bibliothécaire.

L'autre Suisse, Ferdinand Christin, semble plus sympathique. Secrétaire de Calonne à Versailles, et avec lui en exil, intermédiaire entre le Comte d'Artois et les Tuileries, plus tard au service de la Cour de Russie comme agent secret, puis ami et collaborateur, à Paris, de l'ambassadeur Markof, puis familier de Mme de Staël à Coppet, lorsque les susceptibilités napoléoniennes l'eurent écarté de la carrière diplomatique, — nous le voyons, finalement, en 1803, brusquement empoigné par les gendarmes de Savary. Qu'avait-il fait? Il y a des histoires d'Anglais, de conspirations. Histoires fantastiques. Il y a surtout la compromettante Mme de Staël, et les manigances d'ennemis politiques, La Harpe et le préfet Henri Monod. Incarcéré au Temple, sous prévention d' « espionnage », de participation aux troubles de Suisse, d'intelligences avec l'Angleterre, — *quid non?* — il ne fut relaxé, après de terribles épreuves, qu'un an plus tard, sur l'intervention du Pape, lors du Sacre. En Suisse, où il s'en revint aussitôt, une nouvelle imprudence, une nouvelle fatalité, le rejeta sur les chemins de l'exil, où il se rencontra avec son illustre amie Corinne. Après maintes vicissitudes, il se fixa enfin en Russie, et là refit sa vie et s'éteignit paisiblement en 1837. Cette biographie nous montre combien pouvait être difficile la vie, entre 1789 et 1815, pour les gens trop touche-à-tout, comme notre Suisse, et qui joignaient à cette humeur l'état incertain, et plutôt mal vu, de diplomate dans la coulisse. Comme homme, instruit, distingué, élégant, ami de Mme de Staël, Ferdinand Christin mérite une considération sympathique. Ses aventures, par tout ce qu'elles mettent en train de gens et de choses célèbres, ont de quoi intéresser le lecteur.

On peut faire la même remarque au sujet de notre troisième et dernier Suisse. Jean-Gaspard Schweizer, neveu de Lavater, et vrai sosie de Cosme de Médicis au dire du fameux physiognomoniste, n'eut toutefois rien de ce tyran méthodique et paperassier, puisqu'il

ne détesta rien tant, précisément, que les paperasses de sa riche maison de commerce, à Zurich, qu'il confia de bonne heure à des mains fidèles, pour se livrer à ses goûts, — lesquels le menèrent premièrement à un mariage d'amour,—pauvre petite Madeleine, quelle ravissante et touchante figure ! — ensuite à la littérature, et finalement à l'illuminisme. Ainsi fait, il partit pour Paris, en 1786, le Paris déjà révolutionnaire, où, devenu, grâce à sa richesse, l'ami de tous les hommes du jour, il fit de la banque et de la métaphysique politique intensives, si bien qu'aux environs de 1789 il était à moitié ruiné. Vers 1793, il l'était tout à fait. Le chimérique marchait dans le pire du même pas que la Révolution. Certes, il était un homme de son temps ! A la fin de cette même année, délégué avec des pouvoirs politiques en Suisse, il ne trouvait, malgré toute sa philanthropie, chez ses compatriotes, qu'échec et mépris, — traitement bien injuste pour ce rêveur plein de candeur et de bonté. Il retourna à Paris, s'en fut de là en Amérique tenter fortune, en quoi il échoua derechef, et revint à Paris, les mains vides, et là mourut misérable, en 1811. Il avait lui-même composé son épitaphe : « Ici repose un sot, qui était dans les bras de la fortune et qui l'ignorait. »

M. Charles Maurras et « l'Expérience Poincaré ». — M. Charles Maurras se demande, dans *l'Action Française*, quand j'aurai fini de perdre mes « funestes illusions » en ce qui concerne ladite « expérience ». Je ne fais aucune difficulté pour déclarer qu'on aurait pu s'attendre, de la part du Président de la République, à plus de résistance devant le retour offensif des radicaux-socialistes. Des gens raisonnables me disent, il est vrai, que, pour agréer un tel ministère, fait contre lui, il faut qu'il y ait été bien forcé. A quoi des gens bien informés ajoutent qu'ayant épuisé vainement tous les moyens ordinaires il avait dû renoncer à la dernière ressource, celle de la dissolution, pour une raison péremptoire : à savoir, que la Chambre, pour échapper à la dissolution (en supposant que le Sénat fût entré dans les vues du Président), eût refusé de voter avant sa séparation les douzièmes provisoires nécessaires. Comme on ne peut rien faire sans argent, la Chambre, par ce chantage politico-budgétaire (dont elle était bien capable !), fût donc restée quand même maîtresse de la situation. Voilà ce que m'ont dit des gens bien informés. Quoi qu'il en soit, la situation est inquiétante, antipathique, et M. Poincaré, pour l'éluder, eût peut-être pu se confier davantage en sa popularité. Mais au fait, en veut-il, de cette popularité, si périlleuse par les tristes temps où nous vivons ? C'est à croire que non, qu'il n'en veut pas. Et nous allons donc avoir derechef la République exclusiviste, sectaire, violente à l'intérieur, plate à l'extérieur, la République à « principes » révolutionnaires, — comme si un pays pouvait toujours vivre en état de révolution ! Qu'au bout de quarante

ans et plus la République en soit là, à gouverner révolutionnairement, c'est à se demander si elle peut durer autrement...

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Maurice Caullery : *Les Problèmes de la Sexualité,* Bibliothèque de Philosophie scientifique, E. Flammarion, 3 fr. 50. — Jacques Loeb : *Artificial Parthenogenesis and Fertilization*, University of Chicago Press. — Yves Delage et Marie Goldsmith : *La Parthénogénèse naturelle et expérimentale,* Bibliothèque de Philosophie scientifique, E. Flammarion, 3 fr. 50.

La Sexualité est un des chapitres les plus attirants de la biologie contemporaine, l'un de ceux que l'on a le plus travaillés et enrichis au cours des dernières années. Aussi devons-nous être reconnaissants à M. M. Caullery, titulaire de la chaire d'Evolution des êtres organisés à la Sorbonne, d'avoir écrit ce nouveau livre de la *Bibliothèque de Philosophie scientifique,* **les Problèmes de la Sexualité**. C'est incontestablement l'un des meilleurs ouvrages de biologie parus depuis une dizaine d'années en France. M. Caullery dirige, avec M. Pérez, la nouvelle *Bibliographia evolutionis* qui paraît chaque trois mois dans le *Bulletin scientifique de la France et de la Belgique*, et il a une connaissance parfaite de la littérature scientifique étrangère ; son livre vaut, non seulement par une documentation irréprochable, mais encore par des qualités d'exposition et un sens critique remarquables.Parmi une foule de faits d'acquisition récente, l'auteur a su faire un choix judicieux; il n'a pas cherché à présenter l'édifice comme achevé, ni les divers problèmes comme parfaitement clairs et définitivement résolus ; il n'a dissimulé « ni les obscurités ni les lacunes qu'une légion d'ardents ouvriers de science y découvre chaque jour et s'applique à faire disparaître » ; il montre un certain scepticisme à l'égard des dogmes scientifiques, et en particulier il regrette le succès qu'ont eu les théories de A. Weismann sur l'Hérédité. Celles-ci imprègnent directement ou indirectement la mentalité contemporaine; les problèmes de la sexualité ont évolué sous l'influence et dans le cadre des idées weismanniennes. Actuellement, dans un exposé, il n'est pas possible de faire abstraction complètement de celles-ci ; ce serait rendre méconnaissables bien des questions actuelles ; mais on peut toutefois, comme M. Caullery, chercher à montrer les points faibles du dogme weismannien.

La philosophie scientifique consiste peut-être, avant tout, à s'abstenir de tout dogmatisme, à prendre nettement conscience de la relativité de nos connaissances et à entrevoir, à travers les ruines de celles de la veille et les fissures de celles du présent, les constructions de l'avenir.

Il est difficile de donner une analyse succincte du livre de

M. Caullery, car chaque chapitre renferme des faits et idées intéressants. Je ne puis ici que prendre un ou deux exemples.

Souvent la castration. qu'il s'agisse de castration par stérilité, de castration parasitaire, de castration expérimentale, entraîne la disparition des caractères extérieurs du sexe, ou même l'apparition des caractères de l'autre sexe. Ainsi des bois poussent parfois sur la tête des vieilles biches.

Mais il est possible de remédier à cela par des injections de certaines substances chimiques sécrétées précisément par les glandes génitales et qu'on désigne sous le nom d'*hormones*.

Si, à une grenouille mâle castrée, on injecte de l'extrait de testicule, on voit apparaître sur le pouce le renflement qui caractérise les mâles et en même temps l'instinct sexuel qui se manifeste par la tendance à se cramponner, à l'aide même de ce renflement, à une grenouille femelle ou parfois à un corps inerte. Steinach, qui a répété cette expérience a pensé que la substance chimique sécretée par le testicule et qui produit ces effets vient se fixer dans le système nerveux central et il a eu l'idée ingénieuse d'injecter aux grenouilles mâles castrées, au lieu de l'extrait de testicule, un extrait du cerveau et de la moelle d'une grenouille mâle en rut; au bout de peu de temps, l'instinct sexuel est apparu; l'animal s'est trouvé *érotisé*.

La considération des substances masculinisantes ou féminisantes, et érotisantes, prend une grande importance en biologie et psychologie comparée. Elle nous conduit à chercher à modifier expérimentalement, non seulement les caractères morphologiques d'un être, mais encore ses caractères dynamiques (réactions, instincts), et on entrevoit les conclusions qu'on pourrait en tirer pour interpréter, en quelque sorte chimiquement l' « amour » chez les vertébrés supérieurs et même l'homme.

Récemment, à la station biologique de Vienne, j'ai vu des cobayes mâles castrés chez lesquels on avait obtenu une féminisation très nette au moyen de la greffe des ovaires d'un autre cobaye. Ce n'est pas seulement les mamelles qui se sont développées; les ovaires implantés ont déterminé des modifications profondes dans toute la manière d'être du mâle, dans ses caractères anatomiques et psychiques, et en ont fait une véritable femelle.

La croissance s'est faite plus lentement; la taille et le poids sont plus petits, les proportions des diverses parties du corps sont les mêmes que chez les femelles témoins; la röntgenisation montre une féminisation analogue du système osseux; il y a de même une féminisation du revêtement pileux; les poils sont courts, fins et soyeux, comme chez les femelles, et de plus la peau repose sur une couche assez épaisse de tissu graisseux; enfin il y a une féminisation psy-

chique : les mâles castrés à ovaires greffés se montrent indifférents vis-à-vis des femelles et sont très excités en présence des mâles.

Tous ces faits sont excessivement intéressants pour ce qui concerne les conceptions chimiques des phénomènes de la vie.

Bien d'autres chapitres du livre de M. Caullery pourraient attirer notre attention, par exemple ceux relatifs à la fécondation, à l'hermaphroditisme chez les animaux, au polymorphisme sexuel, au déterminisme du sexe, à la parthénogénèse.

§

Les quatre chapitres consacrés à la parthénogénèse constituent un exposé excellent de cette importante question biologique. La parthénogénèse c'est le développement d'un œuf sans l'intervention du mâle, du sperme.

Il existe des cas de parthénogénèse naturelle chez les animaux inférieurs. Loeb, le premier, a montré que, dans les cas où les mâles se trouvent nécessaires, il est souvent possible de les remplacer par un traitement chimique approprié de l'œuf.

Le livre de Loeb sur la question, dont le *Mercure de France* a publié une édition française, *la Fécondation chimique* (traduction Anna Drzewina), est une des premières tentatives systématiques d'explication chimique des phénomènes de la vie. Je signale ici avec plaisir l'apparition d'une édition anglaise : **Artificial Parthenogenesis and Fertilization.**

D'autre part, M. Yves Delage, professeur à la Sorbonne, membre de l'Institut, qui a obtenu de si beaux résultats dans la même voie, vient de publier avec l'aide de Mlle Goldsmith, toujours dans la *Bibliothèque de Philosophie scientifique*, un livre sur **la Parthénogénèse naturelle et expérimentale.**

Cet ouvrage sera très précieux, car il va nous permettre de comparer les idées du professeur Loeb et celles du professeur Delage sur la fécondation expérimentale ; dans un chapitre tout nouveau, les auteurs examinent les idées de R. S. Lillie, qui considère que la parthénogénèse résulte d'une modification de la perméabilité de la membrane cellulaire. Pour Delage, cette théorie est « la plus suggestive de toutes celles qui ont été proposées, sans en excepter celles de Loeb et de Delage » ; pour Loeb, son point de départ est tout à fait discutable.

A vrai dire, M. Delage et Mlle Goldsmith ne se sont pas donné pour but de rechercher la part qui revient à chaque auteur dans la parthénogénèse expérimentale ; il s'agit d'un exposé méthodique et impartial des questions, avec intercalation de chapitres destinés à exposer les notions de cytologie, de physique et de chimie nécessaires pour la discussion des faits et des théories.

Parmi les pages les plus curieuses et originales du livre sont celles consacrées à la parthénogénèse dans l'espèce humaine. A peine J. Loeb venait-il de faire sa découverte qu'il paraissait dans les journaux les élucubrations les plus extravagantes, « telles que les pouvaient concevoir des journalistes sans aucune teinture des questions qu'ils traitaient et moins préoccupés de dire des choses justes et raisonnables que de frapper l'esprit du bon public innocent » ; et bientôt après des féministes se félicitèrent de voir enfin la femme délivrée de « la honteuse sujétion qui l'oblige à recourir à l'homme pour devenir mère ». Les biologistes,eux,ne se dissimulèrent pas les difficultés pratiques. On ne pouvait guère songer à retirer l'œuf de l'organisme ; il fallait le traiter par l'intermédiaire du sang, et il y avait à craindre que les substances ajoutées au sang pour modifier la constitution de l'ovule soient incompatibles avec la composition très spéciale et très constante que le sang doit conserver pour entretenir la vie.

Mais voici que, tout récemment, une idée nouvelle a été émise qui permet d'entrevoir « non seulement la possibilité ultérieure de la parthénogénèse humaine,mais sa réalisation déjà effectuée sans qu'on l'ait soupçonnée ». Elle ressort des expériences récentes de O. et G. Hertwig sur la parthénogénèse par la fécondation au moyen de spermatozoïdes irradiés, chez la grenouille et le triton. Voici en quelques mots en quoi consistent ces expériences. Lorsque l'on soumet aux rayons du radium des spermatozoïdes,on altère ceux-ci plus ou moins. Tant qu'ils n'ont été que médiocrement lésés par l'irradiation, ils restent capables non seulement de féconder l'œuf, mais encore de fusionner leur substance nucléaire avec la substance nucléaire de celui-ci ; le développement se fait, mais aboutit à des anomalies et à des monstruosités, d'autant plus prononcées que l'irradiation a été plus forte ; cependant, au delà d'une certaine limite, le développement redevient normal. En effet, quand les spermatozoïdes ont été très fortement irradiés, ils peuvent encore, en pénétrant dans l'œuf, déclancher son développement, mais ils y restent à l'état de corps étrangers ; aussi les cellules de l'embryon ont une substance nucléaire d'origine exclusivement maternelle, et par suite parfaitement saine. L'intervention du mâle ne se fait plus sentir au cours du développement qu'on peut considérer comme parthénogénétique.

Un spermatozoïde trop fortement lésé peut donc déterminer un développement parthénogénétique. Mais ce ne sont pas seulement les rayons du radium et les rayons X qui peuvent altérer l'élément mâle, ce sont encore des poisons, tels que l'alcool, la morphine, la cocaïne, le virus syphilitique, et, d'après M. Delage, il n'est pas absurde de supposer que ce qui s'est passé pour les grenouilles de Hertwig puisse se produire aussi chez l'homme. Par exemple, chez un alcoolique, les spermatozoïdes peuvent être plus ou moins lésés :

une altération faible expliquerait les malformations que l'on observe souvent chez les descendants des alcooliques ; une altération plus forte pourrait être la cause première d'un développement parthénogénétique.

Il n'est pas impossible qu'il existe dans l'espèce humaine des individus parthénogénétiques, produits de parthénogénèse mâle ou femelle, que peut-être nous croisons dans la rue, sans nous douter de l'extraordinaire singularité de leur origine.

De plus, on sait qu'entre certaines races humaines il y a infécondité ou fécondité diminuée ; il n'est pas impossible que, dans certains cas, la désharmonie entre les substances nucléaires paternelle et maternelle soit assez accentuée pour entraîner la parthénogénèse.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS COLONIALES

Ajam : *Problèmes algériens*, Larose, Paris, 1913. — Aug. Montchamp : *L'Industrie des phosphates du Sud Tunisien*, Peyriller, le Puy, 1913.— Desroches : *Le Maroc, son passé, son présent, son avenir*, Flammarion, Paris, 1913. — Capitaine Méra : *Une page de politique coloniale, Lord Cromer en Egypte*, Fournier, Paris, 1913. — Marcel Peyrouton : *Les Monopoles en Indo-Chine*, Larose. Paris, 1913. — Charles Laisant : *Guide du Tourisme aux Antilles françaises*, Larose, Paris 1913.— Paul Giran : *L'Education des races. Etude de sociologie coloniale*, A. Challamel, Paris, 1913.—H. Paulin : *L'Outillage économique des colonies françaises*, Larose, Paris, 1913. — Gabriel Bonvalot : *Une lourde Tâche*. Plon Nourrit, Paris, 1913.— Georges Boussenot : *Un crime politico-judiciaire : l'affaire Légitimus*, Paris, 1913.— Littérature exotique.

L'année 1913 vient d'expirer, je ne suis pas très gai et j'ai lu beaucoup de livres. De tous ces livres, je n'ai pas toujours pu rendre compte. La place, dans cette revue, m'est étroitement mesurée : un vrai cimetière parisien ! Toutefois, avant d'entamer une nouvelle campagne, je voudrais adresser quelques bonnes paroles aux auteurs coloniaux, qui, au cours de ces douze derniers mois, m'ont envoyé leurs œuvres. Ce sera une revue de fin d'année, le bilan d'une production spéciale au point de vue livresque et qui va, chaque année, progressant. Ah ! certes, nos petits-neveux seront documentés sur les questions coloniales ! Du moins, les bibliothèques leur fourniront beaucoup de documents. J'entends dire quelquefois, j'ai dû affirmer moi-même, que les Français ignoraient leurs colonies. Ce n'est point faute de livres, en tout cas. Lisez ! lisez, mes frères ! Il en restera toujours quelque chose.

A l'heure où mines et minières de l'Ouenza font l'objet de nombreuses polémiques, les gens qui veulent sur la fameuse **question de l'Ouenza** posséder d'autres informations que les données plus on moins tendancieuses reproduites par la presse et les discours plus intéressés qu'intéressants prononcés par les Thomson et autres

Thomas à la Chambre des députés, pourront consulter avec fruit l'ouvrage de M. Ajam et en rapprocher, — la question est connexe, — une curieuse étude de M. Auguste Montchamp sur l'**Industrie des Phosphates dans le Sud Tunisien**. C'est une bien suggestive histoire que celle de ce Philippe Thomas, vétérinaire militaire, qui, vers 1885, découvrit les gisements phosphatiers exploités aujourd'hui par la compagnie de Gafsa qui, en 1911, exportait sur près de cinq cents navires, par les deux ports de Sfax et de Sousse, plus de 1.500.000 tonnes de la précieuse matière. Trouverons-nous de pareilles richesses dans notre nouvelle conquête africaine? M. Desroches, dans **le Maroc, son passé, son présent, son avenir**, le prétend et, en attendant que de précieux gisements soient découverts, il fournit les renseignements les plus précieux sur les compagnies de navigation qui permettent de se rendre dans ce pays, sur la vie dans les villes de la côte et de l'intérieur, sur la circulation monétaire, sur toutes les richesses naturelles de l'empire chérifien, sur le mouvement des échanges et sur l'organisation commerciale des censaux. A l'heure précisément où, au Maroc, l'administration civile va commencer à s'installer et à fonctionner près des autorités militaires et où le général Lyautey poursuit son œuvre admirable de pacification, il n'est pas sans intérêt de se reporter à l'étude du capitaine Méra : **Une page de politique coloniale. Lord Cromer en Egypte** (1883-1907).

Pendant près d'un quart de siècle, l'Angleterre a soutenu et maintenu en Egypte le même grand administrateur. Voilà un exemple, hélas! qui ne sera jamais imité en France. Dans notre doux pays, un gouverneur général demeure à son poste le temps exactement suffisant pour payer ses dettes. Les dettes payées, le haut fonctionnaire secoue la poussière de ses souliers sur « la belle colonie » et il s'envole vers de plus hautes destinées. Grâce à cette versatilité et à cette mobilité des grands chefs coloniaux, nous bénéficions d'une politique agréablement incohérente, — les méthodes de M. Clémenceau ont franchi les mers, — et nous voyons M. Klobukowski dénoncer par avance à grand bruit un contrat de monopole que son successeur immédiat renouvelle, moins bruyamment, mais tout aussi inconsidérément. Ces changements continus dans la haute direction de nos colonies sont néfastes. Mieux vaudrait le maintien pendant vingt ans d'un gouverneur médiocre qu'une succession panachée d'administrateurs plus ou moins talentueux. Le livre de M. Marcel Peyrouton sur **les Monopoles en Indo-Chine** me confirme dans cette manière de voir.

L'organisation fiscale de notre possession asiatique telle qu'elle fut conçue en 1898 par M. Paul Doumer, a été souvent critiquée, et par moi-même. A voir aujourd'hui ce qu'on veut lui substituer, on

s'aperçoit qu'elle était cohérente, logique, formait un tout, un bloc imposant. Cette constatation s'impose dès qu'on examine les petits moyens qui nous sont offerts pour boucher, le cas échéant, une des fissures du bloc...

M. Charles Laisant a eu cette heureuse idée de composer avec quelques collaborateurs de choix un **Guide du Tourisme aux Antilles françaises**. Au moment où le Touring-Club de France vient de fonder un Comité de tourisme colonial, à une époque où la perfection des moyens de communication favorise de plus en plus les déplacements, il était intéressant de faire bien connaître « ces îles si florissantes, si captivantes, si poétiques que nos pères appréciaient mieux que nous peut-être, car ils entendaient d'une oreille plus attentive les récits merveilleux des navigateurs qui leur rapportaient, avec leurs visions de ces pays du soleil, des liqueurs savoureuses, des bois rares et des oiseaux aux plumages éclatants ».

M. Paul Giran, se préoccupant de l'**Education des races**, démontre, avec beaucoup de science, que l'éducation, collective ou individuelle, ne peut, quand elle est donnée de race à race, modifier les habitudes des peuples que très lentement et dans d'*infimes proportions*. C'est tout à fait mon avis. Il ajoute encore qu'en matière de politique indigène, en France, « on a généralement tenté l'éducation d'une élite, non celle de la masse. Or, une réforme sociale « s'accomplit par le bas, non par le sommet. En élevant une élite, « on augmente la distance qui la sépare du milieu dont elle sort, on « la déracine ; les individus qui la composent deviennent alors des « anormaux, c'est-à-dire, des êtres dangereux pour la société dont « ils font partie. » C'est exact. Nous vérifions actuellement ceci en Indo-Chine. Malheureusement, M. Giran, après avoir démontré le néant de l'éducationisme et édifié une œuvre critique remarquable, veut reconstruire et nous donner un programme d'éducation des races. Après ses prémisses, c'était bien inutile !

Des hauteurs philosophiques, M. Paulin nous ramène à de plus matérielles contingences avec son livre sur l'**Outillage économique des colonies françaises**. L'auteur a eu ce mérite de faire un exposé d'ensemble des efforts accomplis dans nos diverses colonies pour les doter de l'outillage économique qui leur était indispensable. Il a fixé dans un cadre unique les documents épars qui se rattachent à leur outillage industriel. Mieux qu'une œuvre didactique, c'est un travail de coordination ayant, avant tout, une portée pratique, et ce travail constitue l'inventaire le plus précis des divers outils qui sont la base de la mise en valeur de nos colonies. A ce titre, il représente une utilité, une valeur de premier ordre, un document qui pourra lever bien des doutes, combattre bien des hésitations, confirmer bien des espoirs par la seule force et le prestige des réali-

tés dont il nous apporte la précieuse synthèse. Ce disant, je suis optimiste. M. Gabriel Bonvalot l'est moins. Cela étonne de la part de ce homme d'action. Est-ce l'amitié des princes d'Orléans qui l'attriste ainsi ? Dans **Une lourde tâche,** — c'est le titre de son livre, — M. Bonvalot a le grand tort d'effectuer un voyage dans nos colonies d'après les rapports et les discussions parlementaires. Il porte un jugement d'ensemble sur l'Indochine d'après M. Viollette. Je comprends évidemment qu'il soit dégoûté. Encore qu'il s'en défende l'auteur n'est pas très éloigné de regretter que la politique coloniale de la 3e République ait été si active et que son empire colonial se soit démesurément étendu. A plusieurs reprises, il se demande si la mise en valeur de cet empire ne dépasse pas nos forces et on sen qu'il pense : « Mieux aurait valu consacrer tous nos efforts à reconquérir l'Alsace et la Lorraine. » Je connais cette thèse : Elle es chère aux politiciens royalistes et bonapartistes. Je la trouve légèrement puérile. La conquête du Tonkin et de Madagascar n'a jamai été un obstacle à la Revanche et il n'est nullement démontré que la Revanche aurait eu lieu si nous avions renoncé à toute aventure coloniale. Un peuple, pas plus qu'un individu, n'a la liberté de faire cec ou cela. Il est agi beaucoup plus qu'il n'agit. La conquête de no colonies est le résultat d'un déterminisme politique et économiqu que je ne saurais m'imaginer autre. M. Bonvalot demande que d meilleures méthodes d'éducation soient suivies pour préparer un élite de Français à remplir *la lourde tâche* et que le nécessaire soi fait pour renseigner le grand public, l'intéresser à nos colonies « e le tenant au courant de tout ce qui s'y fait de bien et de mal ». Ciel voici qui est bien imprudent étant donné le caractère français. L'auteur, il est vrai, après Bossuet, définit *vrais Français :* « Tous ceu qui ne sont pas des particuliers qui ne songent qu'à leurs affaires e qui ne sentent les maux de l'Etat qu'autant qu'ils en souffrent eux mêmes ou que le repos de leur famille en est troublé. » Hélas! j crains bien qu'aujourd'hui, même parmi les défenseurs du trône e de l'autel, il existe très peu de Français répondant à ce critère. A l vérité, aujourd'hui, il faudrait dire : « Sont des vrais Français tou ceux qui sont des particuliers ne songeant qu'à leurs affaires..., etc. Faut-il s'en affliger? J'imagine volontiers qu'en Allemagne et dan les divers autres pays civilisés du monde il en va de même...

M. Georges Boussenot, sous ce titre : *Un crime politico-judiciaire :* **l'Affaire Legitimus,** a raconté l'histoire invraisemblabl du député nègre. Ce faisant, c'est moins la défense et l'apologie d ce brave parlementaire de couleur, inventé pour la joie des revuiste de café-concert, qu'il a voulu entreprendre que « le tableau des souf frances endurées par une collectivité, par une race, que quelque fonctionnaires prostituant la justice ont voulu brimer et terroris

pour pouvoir mieux et plus facilement l'amoindrir ». Pour avoir raison de ces terribles fonctionnaires, l'auteur réclame « la réorganisation intégrale, complète, par la suppression de son autonomie, du corps judiciaire de nos départements d'outre-mer... ». Je crois que la suppression totale, intégrale et complète de la représentation des colonies au Parlement constituerait un procédé beaucoup plus expédient. La politique introduite dans nos colonies, surtout dans les vieilles colonies, y a causé d'épouvantables ravages. Inutile de chercher ailleurs les causes de leurs maux. Tous les bons esprits sont d'accord sur ce point, mais cela est si évident qu'il ne se rencontrera certainement jamais un ministre assez courageux et assez préoccupé du bien public pour prendre l'initiative de cette réforme. Tant pis !

Cette revue rapide serait incomplète si, pour mémoire, je ne citais ou rappelais les principales œuvres d'imagination inspirées au cours de l'année 1913 par les actions coloniales, œuvres qui constituent l'apport, chaque année plus important, de la littérature exotique ou à prétention exotique à la littérature métropolitaine.

Le Chemin de la Victoire, de Nolly, *Thomas l'Agnelet*, de Claude Farrère, *le Kilomètre 83*, de Henry Daguerches, *les Amis de mon ami Fouthan*, de Léo Byram, les quatre ouvrages publiés presque coup sur coup par M. Louis Carpeaux : *Pékin qui s'en va; Petites ramatoues; Un roman au Niger* et *la Chasse aux Pirates;* les admirables *Stèles* de Max-Anély, l'auteur des *Immémoriaux;* le livre un peu précieux de Gilbert de Voisins, *Ecrit en Chine*, les pages magistrales, inspirées également par le Céleste Empire à Albert de Pouvourville et bellement intitulées : *Ce qui meurt et ce qui demeure*, la large étude consacrée par Vigné d'Octon à *Isabelle Eberhardt*, la prestigieuse *Aventure sur le Niger* de Robert Randau, les *Instantanés d'Asie*, de M. Henry Milès, la belle fresque historique peinte par Judith Gautier sous ce titre *l'Inde éblouie*, enfin, les très beaux vers de Mme Catulle Mendès sur *la Ville merveilleuse*, voilà pour l'année qui vient de mourir un nombre suffisant d'œuvres relevant directement de l'influence coloniale ou que, d'une façon plus générale, l'exotisme inspira. A vrai dire, je crains de plus en plus que la littérature exotique ne tende à devenir un genre un peu facile à exploiter. Certains font aujourd'hui de l'oriental, du tahitien ou de l'américain, comme autrefois ils eussent fait du naturalisme ou de l'orphisme. Enfin ! l'indifférence du public calmera cette fièvre. Beaucoup de gens se demandent encore à cette heure pourquoi la France a des colonies. Qui sait? Nous n'avons peut-être conquis tant de terres nouvelles que pour permettre à nos littérateurs de renouveler leur veine épuisée. Le gouvernement de la République se préoccupe, en somme, beaucoup plus des gens de lettres

et des artistes qu'il n'en a l'air à première et superficielle vue.

Gens de lettres et artistes, il leur laisse toute latitude de crever de faim, mais il leur donne par contre cet admirable mirage : les pays exotiques. Aussitôt, gens de lettres ou artistes, nobles êtres épris d'idéal, marchent, marchent jusqu'à plus soif, fabriquent de la littérature marocaine, de la peinture nègre et de la sculpture hindoue. Ah ! l'exotisme ! l'exotisme !...

CARL SIGER.

LES REVUES

La Nouvelle Revue Française : les « Souvenirs de la Cour d'assises » de M. André Gide — *La Revue de Paris :* M. Georges Rozet : l'avenir de la littérature sportive et les sports comme agents d'une évolution littéraire. — *Naissances :* 1° *Les Echos du Silence :* programme de cette revue ; vers et proses mystiques de MM. Dynam Victor Fumet, Stanislas Fumet, Lucien Parisot, Justin Klotz, René Dessambre. — 2° *Les Passants :* leur objet ; une « notation » relative à Moréas. — Memento.

M. André Gide termine dans **La Nouvelle Revue Française** (1er décembre) la publication de ses « Souvenirs de la Cour d'assises ». Nous leur avions déjà emprunté (1). Nous leur empruntons, cette fois encore, tant le témoignage d'un juré de la qualité de M. André Gide a de poids, et mérite l'exceptionnelle considération des partisans d'une réforme du jury et d'une amélioration des méthodes de la justice. Il y a, au civil, des garanties supérieures, pour les parties en procès, aux garanties assurées à la défense, au criminel. Et ici, l'erreur judiciaire n'entraîne pas que des déplacements de capitaux : elle dispose de la liberté et, partant, toujours, de la vie de ceux qu'une erreur judiciaire peut atteindre.

Voici donc une affaire de correctionnelle où l'un des trois complices, Cordier, appelant d'une condamnation à deux années de prison est traduit en cour d'assises. Il y obtient *5 ans de réclusion.* Une intervention généreuse de M. André Gide a fait réduire la peine à trois ans de prison.

Cordier avait contre lui-même sa propre indigence d'esprit. Or M. André Gide observe, après la plaidoirie de l'avocat de Cordier suivie d'une suspension d'audience :

> Quand, deux heures après, nous rentrons au Palais, l'avocat de Cordier *n'est plus là.* Certes, je n'irai pas jusqu'à dire que les avocats des deux autres accusés ont *profité* de cette absence, mais pourtant, comme ce n'est qu'en chargeant Cordier qu'ils pouvaient décharger leur client, la présence du défenseur de Cordier n'aurait pas été inutile. Cordier restait tout abandonné à la discrétion des deux autres.

Le jugement a été prononcé. M. André Gide écrit :

> Cette nuit, je ne puis pas dormir ; l'angoisse m'a pris au cœur, et ne des-

(1) *Mercure* du 1er décembre.

serre pas son étreinte un instant. Je resonge au récit que me fit jadis au Havre un rescapé de *la Bourgogne :* Il était, lui, dans une barque avec je ne sais plus combien d'autres ; certains d'entre ceux-ci ramaient ; d'autres étaient très occupés tout autour de la barque à flanquer de grands coups d'aviron sur la tête et les mains de ceux, à demi noyés déjà, qui cherchaient à s'accrocher à la barque et imploraient qu'on les reprît ; ou bien, avec une petite hache, leur coupaient les poignets. On les renfonçait dans l'eau, car, en cherchant à les sauver, on eût fait chavirer la barque pleine.

Oui ! le mieux c'est de ne pas tomber à l'eau. Après, si le ciel ne vous aide, c'est le diable pour s'en tirer ! — Ce soir, je prends en honte la barque, et de m'y sentir à l'abri.

Avant de rentrer me coucher, j'avais longtemps erré dans ce triste quartier près du port, peuplé de tristes gens, pour qui la prison semble une habitation naturelle — noirs de charbon, ivres de mauvais vin, ivres sans joie, hideux. Et dans ces rues sordides, rôdaient de petits enfants, hâves et sans sourire, mal vêtus, mal nourris, mal aimés...

Mais Cordier, lui, est fils d'une honnête famille ; il a eu de bons exemples sous les yeux. Si on lui tend la perche, peut-être qu'on pourrait le sauver.

Le lendemain matin, je m'en vais trouver son avocat et lui soumets le projet de requête que voici (il s'agit, du reste, d'une demande, non de recours en grâce, mais simplement de diminution de peine)...

Suit la requête de M. André Gide. Elle a été signée par huit des jurés. Deux qui refusèrent d'y souscrire donnèrent pour raison « qu'ils avaient voté suivant leur conscience et *qu'on aurait par trop* « *à faire s'il fallait revenir sur chaque affaire jugée* ».

Cordier avait, à l'instruction, refusé de divulguer l'adresse de sa mère :

Yves Cordier n'a pas voulu qu'elle fût appelée ; il s'est même refusé à donner son adresse.

Le Président. — Pourquoi n'avez-vous pas voulu donner l'adresse de votre mère ?

Cordier ne répond pas.

Le Président. — Alors vous refusez de nous dire pourquoi vous n'avez pas voulu donner l'adresse de votre mère ?

Hélas ! mon président, est-ce donc si difficile à comprendre ? ou n'admettez-vous pas que Cordier ait pu vouloir épargner une honte à sa mère ? Si vous pouviez voir la pauvre femme, comme j'ai fait ensuite (1), sans doute vous ne vous étonneriez plus.

M. André Gide s'est renseigné sur Cordier, mieux que ne l'avait fait l'instruction et comme elle l'eût fait, probablement, s'il s'était agi d'une affaire mettant en cause des gens de la bourgeoisie et pour un de ces crimes dits « passionnels » qui valent au personnel judiciaire la publicité de la grande presse.

(1) « Je ne me refuse aucunement à vous donner l'adresse de ma mère, m'écrivit peu de temps après Cordier, de la prison, car, si je ne l'ai pas donnée au juge, c'était pour ne pas qu'elle se présente au Palais. » (*Note de M. André Gide.*)

De ce qui suit, le Parquet, la Cour, et, par conséquent, le Jury n'ont rien su et ils ont cru instruire l'affaire et rendre bonne justice !

Aussitôt que j'eus un jour libre, — écrit M. André Gide, — j'allai au Havre et rendis visite à la mère du condamné. J'eus quelque mal à la retrouver, car la pauvre femme avait dû changer d'adresse pour fuir les propos et les regards injurieux des voisins. Dès qu'elle comprit pourquoi je venais, elle m'entraîna dans une petite pièce écartée où les ouvrières qu'elle emploie ne pussent pas nous entendre.

Elle sanglote et peut à peine parler ; une de ses filles l'accompagne, qui complète les récits de la mère :

— Ah ! Monsieur, me dit celle-ci, ça a été une grande misère pour nous quand mon autre fils (le puîné) a été pris par le service. Il était de bon conseil et Yves l'écoutait toujours. Quand il s'est échappé de la colonie, il n'a plus osé habiter à la maison, par crainte qu'on ne le reprenne. C'est alors que, sans domicile, il a commencé de fréquenter les pires gens qui l'ont entraîné et perdu.

Tous les renseignements que je recueille ensuite sur Yves Cordier — de sa mère, de sa sœur, de son dernier patron, de son frère que je vais voir à la caserne — confirment entièrement l'opinion qui commençait à se former en moi :

Yves Cordier est sans jugement, de tête faible et déplorablement facile à entraîner. Bon à l'excès, disent-ils tous, c'est dire aussi : sans résistance. Son désir d'obliger autrui va jusqu'à la manie, jusqu'à la sottise. C'est pour un camarade « qui en avait besoin » qu'Yves Cordier aurait volé une vieille paire de chaussures, son premier vol.

Quand, à la colonie pénitentiaire, sa mère, usant de la permission, lui apportait des friandises : « Si c'est pour lui que vous apportez ça, Madame, lui disait le gardien, c'est pas la peine, il donne tout aux autres et ne gardera rien pour lui. »

A la colonie, sur les conseils d'un camarade, il se fit tatouer le dos de la main gauche. Un autre camarade lui persuada, aussitôt après, que ce tatouage apparent pourrait le gêner dans la vie, et Yves, docile à ce nouveau conseil, appliqua sur le tatouage un emplâtre de sel et de vitriol qui lui mangea la chair jusqu'à l'os et c'est pourquoi, le jour du délit, il avait sa main en écharpe.

— Ce garçon avait seulement besoin d'être dirigé, me dit enfin son patron cordonnier, qui me parle de lui en termes émus et ne demande qu'à le reprendre à son service...

§

Dans **La Revue de Paris** (1er décembre), M. Georges Rozet traite avec sûreté de « l'Avenir de la littérature sportive ». Il prévoit « l'aurore d'une authentique poésie sportive » et cite à ce propos les « subtils *Essais Gymniques* de M. Jean-L. Reutlinger » publiés dans notre revue même et dont il définit l'auteur : « un Laforgue qui aurait tourné à l'athlétisme. »

Puis des vers assez curieux que je relève dans le Bulletin hebdomadaire

du *Paris Université club*, club athlétique des étudiants et scolaires de Paris. Le poète, M. André Payer, pleure la saison du lawn-tennis :

> Et j'évoque l'Eté ; je me rappelle encore
> Le tumulte des jeux au fond du parc sonore
> Par les halliers profonds et sous la chaleur d'août,
> Les cris brefs des joueurs : *ready, play, let, out,*
> L'éclair, filant de main en main, des balles blanches,
> Tandis que, sous des vols, se détendent les branches,
> Et la sieste, au roulis berceur d'un rocking-chair,
> Avec du bon soleil qui coule sur la chair.

On dirait d'un Henri de Régnier qui se serait passionné tout à coup pour la raquette. Et il n'est pas jusqu'aux prosaïques gymnastiques de chambre et à la culture physique avec haltères qui n'aient (dans la revue *la Culture physique*) engagé un jour M. Mario Prax à emboucher la trompette hugolienne. Notez qu'en termes vulgaires il s'agit tout bonnement, dans ces strophes, d'un quadragénaire qui veut se faire maigrir afin de pouvoir se remettre aux sports :

> Dieu de santé, dieu d'esthétique, ô dieu de force,
> Qui rends le roseau souple et durcis sous l'écorce
> L'armature du chêne altier,
> C'est vers toi, chaque jour, que l'athlète, ton prêtre,
> Se cambre en s'exaltant aux rythmes de son être
> Ainsi qu'au plain-chant d'un psautier !
>
> . . . .
>
> Humble argile qui rêve au marbre de Carrare,
> Avant de t'entraîner, cherche en toi quelle tare
> Du dedans éclate au dehors.
> Reviens-tu de Corinthe ou bien de Salamine ?
> Fus-tu lâche, amoureux, héros ?... Scrute, examine...
> Car ta vie a sculpté ton corps
>
> . . . .
>
> Je me suis égaré, pardonne, c'est ma faute.
> Logé dans un corps sain, j'abusai de mon hôte :
> Tu me traduis au tribunal.
> Le temps perdu m'oblige à pleurer ma jeunesse :
> Mais, si l'effort suffit pour que mon corps renaisse,
> J'aurai des muscles de métal.

Plus loin, M. Georges Rozet écrit :

Il est évident, pour qui fréquente la jeune génération sportive, que son mépris à peine dissimulé pour la littérature érotico-sentimentale de la seconde moitié du XIXe siècle est le signe d'aspirations nouvelles. Roman dit psychologique, théâtre dit d'amour, poésie vaguement étiquetée décadente, cette génération met peu à peu tout dans le même sac. Maupassant lui-même — le Maupassant de *Notre Cœur* — devient un vénérable classique, Verlaine, une simple date. Quel sera donc, quel est donc déjà, en fait de littérature, le goût de nos sportifs, s'il est vrai, toutefois, que sport ne signifie point barbarie et qu'ils ne se désintéressent pas de la parole écrite, tout au moins des récits et des contes, cet aliment naturel des races neuves et fortes ?

Il va sans dire, et l'on aurait pu s'en douter *a priori*, que nos jeunes gens aimeront à retrouver dans leurs lectures le goût de l'action, spécialement de cette action musculaire dont ils font, dans la réalité, leurs plus

chères délices. La notion de l'effort et de la compétition physiques, la passion du rythme dans la forme et dans les mouvements du corps humain leur sont aussi naturelles que le fut chez beaucoup de leurs aînés le goût de la contemplation passive, et le vers fameux :

Je hais le mouvement qui déplace les lignes

ferait sourire de pitié ces amateurs de courses ou de pugilats pour qui beauté et mouvement sont presque inséparables.

. . . .

On peut espérer que les écrivains sportifs de demain, par le nombre, la nouveauté et la variété des sensations qu'ils feront entrer — ou rentrer — dans le domaine de la littérature, par l'importance notamment qu'ils donneront à l'action et à l'effort physiques, au sens musculaire, trop peu analysé jusqu'ici, élargiront et enrichiront très heureusement la psycho-physiologie assez arbitrairement limitée dont se sont satisfaits, jusqu'à ce jour, nos poètes et nos romanciers, même les plus sincèrement naturalistes.

C'est qu'en effet la vie de l'*homme complet*, plus large, plus complexe et plus puissante physiologiquement parlant, la « joie de vivre », en un mot, ne connaît plus de distinctions ni de hiérarchie entre les sensations. De même qu'au siècle dernier les romantiques ont rompu la barrière qui séparait les mots nobles des mots roturiers, de même, sans doute, la littérature née de l'athlétisme effacera toute frontière entre les sensations nobles et les sensations non nobles. Et cette proposition doit s'entendre non point en tant qu'elle intéresse la moralité d'une œuvre. J'ai dit d'ailleurs et je répète que la littérature sportive sera plutôt chaste et morale ; je pense aussi que, s'inspirant de la notion d'effort et de vaillance physiques, elle répudiera le culte de la faiblesse et du découragement et qu'elle remontera d'elle-même à une conception cornélienne de la vie. Mais la proposition précédente doit s'entendre surtout en tant qu'elle intéresse les ressources descriptives, le champ d'analyse et ce qu'on pourrait appeler le clavier psycho-physiologique de l'écrivain.

M. Georges Rozet conclut par ces lignes qui me paraissent inspirées par la pure clairvoyance :

Ce n'est pas seulement un genre spécial, avec des sujets, des personnages et un vocabulaire à lui, que nous allons voir se développer : c'est, je crois, la littérature française tout entière qui va puiser à cette source nouvelle, s'imprégner des notions de mouvement, d'effort, de rythme musculo-mécanique que lui suggère la vie des sports. Déjà l'on peut apercevoir, çà et là, des signes précurseurs de cette tendance, dans des œuvres qui n'ont pourtant rien de spécifiquement sportif : nous ne voyons pas sans curiosité, par exemple, que certains critiques littéraires de la jeune école empruntent assez largement à la vie athlétique des comparaisons, des métaphores, des approximations qu'ils eussent exclusivement demandées, il y a cinq ou six ans, au langage de la peinture, de la sculpture et de la musique. Les romanciers, les dramaturges, les poètes mêmes y viendront sans doute, ne fût-ce que par nécessité pure, pour se faire mieux entendre de cette jeunesse, non plus contemplative, mais remuante et bouillonnante, qui semble

avoir pris pour devise le *Motus est vita* de saint Thomas d'Aquin : *La vie c'est le mouvement.*

§

Naissances.

1° Cet automne voit paraître le « cahier n° 1 de la première année » des **Echos du Silence**, qui seront trimestriels, au gré de M. Dynam-Victor Fumet, directeur dudit recueil.

M. Dynam-Victor Fumet annonce le but de cette publication dans un article qu'il intitule : « Exégèse de Demain. » On lit, en tête, ces lignes :

C'est avec une grande joie, toutefois accompagnée d'une certaine appréhension religieuse, que j'entreprends publiquement mes pérégrinations à travers l'Absolu, et que j'aborde de front le brûlant problème de *la Vie en soi*.

Mon but est de démontrer que la Vie, force de toute force, énergie de tout geste et de toute création, n'a pas entièrement scellé son sourire aux prudents investigateurs de la Lumière et aux preux chevaliers du Saint Amour.

Fiévreux de m'avancer entre les indigentes moqueries de plusieurs, les défiances et les colères des autres, je suis décidé — secondé, aujourd'hui, par un escadron sans défaillance d'intraitables, formant une véritable chevalerie nouvelle et véhémente — à atterrir au Port de la Terre Promise, aux portes mystiques et lustrales du sacré Tabernacle. C'est après l'élimination des éléments chaotiques, des grincements disphoniques des contraires, que j'entends échafauder mon œuvre et établir, en fin de compte, la suprématie du Silence et de la Nuit métaphysiques comme point générateur de la première Parole et de la première Lumière, comme point générateur de l'irradiation de la Vie.

Recueillir, enfin, en signes et en mots, les mystiques vocables qui élémentent toute *possibilité* contingente, devient le surcroît naturel de l'œuvre de notre revue « *les Echos du Silence* ».

Nous y proposerons une nouvelle et antique philosophie sous l'égide du grand Roi Salomon, philosophie dont le Crucial Symbole est le trophée glorieux.

On voit jusqu'à quel degré M. Dynam-Victor Fumet et ses collaborateurs sont des mystiques. Ils s'adressent « au peuple Juif » et au « peuple Chrétien ». Ils tiennent que « la Vie n'est que la conscience du soi dans le soi ». Leur valeureux avocat écrit :

Et je crois avoir établi entre l'Absolu et son symbole une intime union, un ineffable baiser qui fait du fini l'admirable réceptacle de l'Infini.

J'aurai démontré ainsi la véracité de cette promesse, que NOUS VERRONS DIEU EN NOTRE PROPRE CHAIR.

Le premier cahier des *Echos du Silence* nous offre un poème de M. Stanislas Fumet. En voici, dessous le titre, la première strophe :

OFFICE DE LA PROCRÉATION

N'oscillez pas, de vos sept corps, aux bord des eaux.
Ces eaux qui déferlent leur foi démente
En ruissellements chauds.
N'oscillez pas de vos sept corps aux bords des eaux.
Petits enfants, clartés de ma souffrance !
Entendez-le, rouler, — et cette extravagance ! —
Psaume universel du Sang,
Mû d'une fortitude lente, lente :
Ce fleuve de sang, ce fleuve de sang !
Et cette cataracte inexterminablement lente,
Ah ! cette cataracte languissante,
Qui déborde partout hors des serpents du Jour,
De notre jour cruel, — quotidienneté — noce fatale
Qui flèche à ras un sol qui râle...

Ce fleuve de sang, ce fleuve d'amour !

En prose, M. Lucien Parisot célèbre le « Prince de l'Automne ». Il fait parler « les amants éternels », « la Solitude », met en scène « la jeune Mort », « le Silence », « le Minuit glacé du Monde ». C'est un peu confus. Peut-être est-ce très beau ? Les mystiques sont secrets, à force qu'ils tendent vers les mystères.

M. Justin Klotz signe trois proses courtes. L'une d'elles : « Idéal », inspirée par la donna Laura de Bellini, porte en épigraphe : « Pouvoir bâtir ma maison au coin de ses lèvres !... » Evidemment, c'est un vœu désespéré, comme celui des petits enfants qui demandent la lune...

M. René Dessambre chante « la Pénitence », en vers qu'on lit avec étonnement ; car l'auteur, énumérant « tous ses joyaux », nomme :

Le caducée, hélas ! de ma beauté...

et déclare :

J'ai sur moi le corset du vice...

Deux hors-texte illustrent *les Echos du Silence :* « La Nuit », de M. Boleslas Biegas et « le Christ aux Outrages » qui commença, vers 1891, la juste gloire de M. Henry de Groux.

2° Plus modestement, M. Marcel Ermont a publié, en novembre, le numéro initial de : **Les Passants**, qui « paraîtront de temps en temps ».

Les Passants sont les gens que nous rencontrons chaque jour au hasard de notre promenade.

Certains nous frappent par leur visage de beauté, d'intelligence ou de souffrance.

Souvent nous ne les connaissons pas, mais nous sentons qu'une âme extraordinaire vit en eux.

Ce petit recueil parlera de quelques-uns de ces passants singuliers : de ces artistes, de ces écrivains, de ces travailleurs, de ces chercheurs d'idéal qui se mêlent un moment à la foule des hommes.

Le premier de ces passants définis par M. Marcel Ermont est M. Valère Bernard, peintre, poète et romancier. Suit une nouvelle de M. Marcel Ermont : « Le Roi de la Grande Bleue ». Des « Notations » complètent ce premier numéro. En voici l'une :

Jean Moréas déjeunait parfois dans un restaurant du Boulevard Brune, près de la porte de Montrouge. Un jour, il entre dans la deuxième salle, souvent déserte, aperçoit tout juste deux clients : un sous-officer et un civil; alors il retourne aussitôt vers la porte en disant au garçon de sa voix dédaigneuse : « Il y a trop de monde, je repasserai. » Deux témoins c'est encore trop pour qui veut vivre avec ses beaux rêves.

§

Memento. — *La Nouvelle Revue Française* (1er décembre) : — Fragment de « l'Offrande Lyrique » de M. Rabindranath Tagore (traduction André Gide). — Un article de M. A. de Kevesy « sur le comte de Gobineau », en préface à la publication d'un conte inédit du fameux écrivain : « Adélaïde. » — « Le Plus beau temps », par M. A. Suarès.

La Revue (1er décembre) : — « Victor Hugo à Guernesey »,par M. Léo Claretie. — « La Parisienne »,par M le Dr Max Nordau. — « Albert Bernard »,par M. Jean Tild. — « La Forme des sons »,par M. Hudry-Menos.

Le Temps Présent (2 décembre) : — « Les Deux âges de Véronèse »,par M. Andre Maurel. — « La Crèche de Françoise Paschal »,par M. Legrand-Chabrier. — « Poèmes » de M. Marcel Bourcier. — « Les écrits sur l'amour de Mme Aurel », de M. Roger Audouin, qui a entendu annoncer par là que « les écrits de Mme Aurel sur l'amour » étaient l'objet de son étude.

Le Correspondant (25 novembre) : — « Encore Bazaine et Ladmirault », par M. de la Tour-du-Pin-Chambly. — « La Comtesse de Noailles », par M. E. Sainte-Marie Perrin. — « Les Débuts de nos hommes politiques », par M. de Larègle.

La Grande Revue (25 novembre) : — Le premier acte de la belle comédie de J.-M. Synge : « Le Baladin du monde occidental », précédé d'une étude du traducteur : Maurice Bourgeois, sur l'œuvre du grand écrivain irlandais. — M. Victor Margueritte : « Les Dernières années de Carpeaux. »

La Revue Bleue (29 novembre) : — « L'Empire des Lettres »,par le Président Woodrow Wilson.

L'Olivier (novembre) : — Lettres inédites d'Eugène Delacroix et de J.-F. Millet. — « Verhaeren », par M. J. Reboul. — « Poèmes »,de M. J. Ageret.

L'Antivivisection (novembre) : — « La Vivisection est-elle une cause de cruauté ? » par M. le Dr A. Leffingwell. — « Un Néron scientifique : Paul Mantegazza », réquisitoire anonyme. — « Scènes de laboratoire » : images.

Le Double Bouquet (décembre) : — De beaux poèmes de M. Léo Larguier et une étude de M. Ch. Perrot sur le poète.

Les Marches de l'Est (novembre) : — « Ames annexées »,par M. André Cambon, étude sur les Polonais prussiens.— « Pour l'avenir de Metz »,par M. E. Chevé.

Revue des Français (30 novembre) : — « Quelque lumière sur l'aventure de la princesse Louise de Belgique », par M. G. Harry. — « La Propriété commerciale », par M. André Macaigne.

Revue critique des Idées et des Livres (25 novembre) : — « Une journée de la Révolution turque : Abdul-Hamid et son peuple », par M. M. de Sorgues. — « Les Femmes et la poésie de demain »,par M. F. Carco. — « Le Roman de Lauzun », par M. François Renié.

La Route (15 novembre) : — « Colloque nocturne », par M. Jean Dmochowski. — « Léon Daudet »,par M. Pierre Desclaux. — « A un poète », poème de M. Antonin Seuhl.

France-Italie (1er décembre): — M. Cesare Levi : « Roberto Bracco. » — M. Louis Chadourne : « A. Oriani, romancier. »

La Revue hebdomadaire (29 novembre) : — M. G. Bonnier : « Charles Richet. » — M. J. Morel-Revoil : « Etat actuel de la télégraphie sans fil. »

La Renaissance (29 novembre) : — Mme Marylie Markowitch : « Les Etudiants étrangers à Paris. » — M. R. de la Tailhède : « Etat présent de la poésie française. »

La Renaissance contemporaine (10 décembre): — « Le bon Oncle des jeunes voyous »,par M. Robert Veyssié. — « De l'idéal à la Finance », par Mme Héra Mirtel. — « Louis Nazzi », par M. G. Picard. — Poèmes de Mmes H. Sauret, Amélie Murat, et MM. P. Myrian et S. Roye.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Une élection à l'Académie française en 1836 (*Le Temps*, 15 décembre). — L'Amateur de livres (*Paris-Journal*, 16 décembre).

M. Gustave Simon publie dans **Le Temps** le récit des visites académiques de Victor Hugo. En voici une page curieuse qu'il est amusant de rapprocher des célèbres « visites académiques » d'Alfred de Vigny.

CHEZ CHARLES NODIER

Charles Nodier était le voisin de Victor Hugo et entretenait les relations les plus étroites avec la famille Hugo ; il l'appelait « son Victor ». Il ne fallait que quelques minutes pour aller à la bibliothèque de l'Arsenal. Victor Hugo, disposant de sa liberté avant le dîner, se rendit vers cinq heures à l'Arsenal ; il était assuré de rencontrer Nodier ; c'était l'heure habituelle où il recevait les amis. Charles Nodier n'était académicien que depuis 1833; il s'était présenté en 1826 ; il avait eu pour concurrent Guiraud ; il avait écrit alors une longue lettre à Victor Hugo pour lui demander d'intervenir auprès de Guiraud afin qu'il retirât sa candidature, invoquant que Guiraud, jeune, riche, accablé d'honneurs, pouvait attendre une nouvelle vacance. Victor Hugo avait, par amitié, entrepris cette négociation. Mais

Guiraud avait voulu se présenter et avait été élu. Charles Nodier n'avait pu oublier le témoignage d'affection de son ami ; et quand il vit Victor Hugo, il s'écria, les bras tendus, et souriant :

— Vous venez dîner avec nous, n'est-ce pas, Victor? Quelle bonne idée vous avez eue là !

— Non, mon cher ami, impossible : je suis attendu à la maison. Je viens causer avec vous pour une question qui m'intéresse.

— Une question ? Quelle question ?

— Je me présente à l'Académie.

Cette fois le sourire se figea, Nodier devint grave, sa physionomie s'était contractée, et lui si accueillant, si débordant, prit un air gourmé, affectant une attitude de diplomate qui va conduire avec toutes sortes de précautions et de réticences un interrogatoire.

— Mais, avez-vous bien réfléchi avant de vous présenter ?

Victor Hugo fit une réponse qui n'admettait pas de réplique :

— J'ai bien réfléchi, et je suis décidé.

— Ainsi, il n'y a plus de conseil à vous donner ? Eh bien, mon ami, vous avez tort. Vous ne passerez pas.

— Je ne crois pas en effet passer cette fois, mais j'aurai des voix d'hommes considérables, ce qui, moralement, équivaudra à une élection. Et puis, il faut bien commencer, d'après les coutumes de l'Académie, par être refusé. Votre prédiction ne saurait donc m'arrêter. Il ressort seulement pour moi de ce que vous venez de me dire que je ne puis compter sur votre voix.

— Eh bien, Victor, je vais vous parler franchement. Depuis 1833, vous suivez une voie que je ne puis approuver. *Lucrèce Borgia !* — oh ! je ne critique pas cette pièce au point de vue littéraire ; un pauvre diable de littérateur comme moi ne juge pas un homme de génie comme vous. Mais le drame froisse ce qui a résisté à toutes les secousses de ma jeunesse : mes sentiments religieux. Vous avez touché à ce qui est sacré pour moi : au catholicisme ; vous avez flétri un pape.

— J'ai montré, répliqua Victor Hugo, qu'un amour dévoué et pur pouvait laisser quelque chose d'humain au cœur de la femme la plus monstrueusement criminelle et la plus avilie.

— Que voulez-vous? Je ne tire pas cette moralité de votre pièce. Je suis du vieux temps, je suis arriéré, je suis sans doute resté en route, mais je ne puis vous suivre.

— Terminons, Nodier. Vous me refusez votre voix ?

— Je la donnerais à genoux à l'auteur de *Notre-Dame de Paris*, je la retire à l'auteur de *Lucrèce Borgia*.

— Eh bien, mon cher ami, l'auteur de *Lucrèce Borgia* défend à l'auteur de *Notre-Dame de Paris* de vous la demander.

Victor Hugo prit son chapeau et partit. Nodier, un de ses meilleurs amis, pour lequel il s'était employé avec tant de zèle, lors de sa première candidature à l'Académie, lui refusait sa voix !

Il ne pouvait rien comprendre à cette attitude, car *Lucrèce Borgia* n'était qu'un prétexte, une mauvaise défaite ; il eut le lendemain le mot de l'énigme. Il rencontra Jal, l'auteur du *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, le critique d'art. Jal vint à lui et lui dit :

— Vous avez rendu notre pauvre Nodier bien malheureux hier ; nous

l'avons trouvé triste et silencieux ; ma femme, moi, Mme Nodier et sa fille nous n'avons pu lui arracher un mot. Enfin il se décida à parler et à nous annoncer que vous vous présentiez à l'Académie, qu'il ne pouvait vous donner sa voix parce qu'il l'avait engagée, parce qu'il avait promis à ceux qui l'avaient fait élire de la donner à M. Dupaty, qu'il souffrait beaucoup, que c'était un des plus grands chagrins de sa vie. Il ne faut pas lui en vouloir, à ce pauvre Nodier. Il n'est arrivé à l'Académie qu'à cinquante-cinq ans et avec tant de peine ! et encore il n'a réussi que grâce au *Constitutionnel ;* en retour, il a promis à Jay, à Jouy et à toute la bande, de voter comme eux. De plus il est l'ami de Dupaty.

— Oh ! certes, je ne lui en veux pas, à ce cher Nodier. Mais pourquoi, au lieu de me dire toutes ces balivernes, ne m'a-t-il pas dit franchement la vérité ? Je l'aurais compris.

Charles Nodier avait une autre excuse. Grâce à sa bienveillance, aux qualités charmantes qui lui avaient créé des relations à l'Académie, il était parvenu à se faire nommer rapporteur du Dictionnaire, ce qui lui donnait 6.000 francs par an. Il était pauvre. C'était pour lui une bonne aubaine ; mais il se sentait lié envers ceux qui l'avaient nommé à cette fonction. Néanmoins, il savait qu'il avait une dette à acquitter envers Victor Hugo, et aux élections suivantes il vota pour son ami ; il fut le promoteur de sa candidature en 1841 et obtint la voix de Dupin, qui assura l'élection de Victor Hugo.

Alexandre Duval était attaché à la bibliothèque de l'Arsenal. Victor Hugo lui fit donc sa visite en sortant de chez Nodier. Duval parla des ouvrages du candidat et en particulier d'*Hernani*, qu'il appréciait fort ; il eût voté pour lui... mais il avait vu jouer *Robert Macaire.*

Victor Hugo demeura stupéfait :

— Mais je ne suis pour rien dans *Robert Macaire,* j'en ignore même l'auteur.

— Oui, je sais, mais la littérature anarchique de l'époque n'est pas étrangère à ce drame scandaleux. N'est-il pas révoltant de mettre sous les yeux du public une pièce où le crime bafoue la vertu, et où les sentiments les plus sacrés sont foulés aux pieds ?

— Mais, interrompit Victor Hugo, *Robert Macaire* n'est qu'un canevas brodé par la fantaisie d'un grand acteur.

Duval poursuivit :

— Où, je le répète, les sentiments les plus sacrés sont foulés aux pieds par une école subversive, et je ne puis voter pour le chef de cette école.

Toutes ces paroles n'étaient pas encourageantes ; à cette époque, les passions littéraires étaient violentes, et les infortunés candidats essuyaient de terribles rebuffades. Nos mœurs se sont adoucies, tout au moins nos mœurs académiques. Victor Hugo ne se lassa pas cependant ; il rechercha une atmosphère plus sereine et se rendit chez Villemain.

C'est maintenant à la porte de Villemain, le Secrétaire Perpétuel, que le poète va frapper.

Villemain était dans son salon avec sa femme ; partout des livres jonchaient le sol. Il accueillit Victor Hugo avec une tendre cordialité.

— Je sais pourquoi vous venez, j'ai appris par les journaux que vous vous présentiez à l'Académie. La chose en étant là, votre détermination doit être prise, et il n'y a plus à vous conseiller, n'est-ce pas ? Ecoutez, mon cher ami, je ne vous dis pas que je voterai pour vous. Je suis horriblement embarrassé, voyez-vous. Il y a en moi deux hommes : l'écrivain, qui ne consulte que sa conscience, vous avez cent fois sa voix, et le secrétaire perpétuel, le représentant de l'Académie, qui est forcé de tenir compte de mille choses, qui tâte le pouls à l'Académie. Or il ne faut pas vous le dissimuler, votre candidature l'épouvante extrêmement. Vous êtes pour elle une espèce d'Attila, vous êtes le romantisme. Vous ouvrir les portes, c'est les ouvrir aux Goths, aux Vandales, aux barbares. Ce n'est pas moi qui parle, c'est l'Académie. Vous savez mon admiration pour vous. A mes yeux vous avez vingt fois plus de droits qu'il ne faut pour entrer. Mais je ne puis pas trop me séparer de la majorité. J'aurais voulu que vous eussiez laissé mûrir votre candidature : quand elle sera mûre, vous n'aurez pas d'agent plus actif, plus zélé que moi. Mais cette fois vous n'avez pas de chances de passer. Vous aurez une minorité honorable, et, dans le nombre, des voix considérables.

— C'est tout ce que je désire cette fois. Je voudrais avoir pour électeurs ceux que je nommerais, si j'étais de l'Académie. C'est pourquoi je désire votre voix.

— Tenez, jugez vous-même de mon embarras : Molé est sur les rangs, nous avons été ministres ensemble, nous nous rencontrons à la Chambre des pairs, il faut par convenance que je vote pour lui. En nommant Molé, c'est un vol que je vous fais. Après cela, je ne sais pas au juste comment j'agirai. Je me gouvernerai suivant les circonstances ; peut-être à la fin voterai-je pour vous. Je ferai peut-être pour vous plus que vous ne le supposez. Je garderai moi-même mon secret. Je tâcherai de concilier les conditions sociales avec ma conscience littéraire.

Victor Hugo n'avait rien à répondre à ce petit discours dont il était loin de méconnaître la justesse ; il comprenait qu'un secrétaire perpétuel se trouvait dans une situation particulièrement délicate ; mais il emportait une promesse pour l'avenir en même temps que le témoignage d'une amitié solide et sincère.

§

Dans **Paris-Journal**, M. Gabriel-Ursin Laugé épilogue sur les *Epilogues* de Remy de Gourmont. Nous trouverons dans cette fantaisie sur l'Amateur de Livres une leçon de la bibliophilie : aimer les livres pour leur valeur spirituelle, et non pour leur vain vêtement.

Il y a quelque temps, M. Remy de Gourmont — que j'admire fort, et, que j'admire d'autant plus qu'il peut se passer aisément de mon admiration — mettait en scène, dans ses *Dialogues,* avec son habituelle ironie précieuse, deux amateurs de livres. Ces amateurs, mutuellement, et avec extase, se récitaient du Samain, se rendant compte que cela devait être beau puisque tout le monde admire.

L'un de ces amateurs vint m'inviter à aller voir sa chère bibliothèque.

J'allai donc chez mon amateur. J'avais à peine déposé mon chapeau et ma canne qu'il me dit, montrant sa dernière acquisition :

— Tenez, je viens de faire une affaire... Splendide, hein ! ce Baudelaire ?... Papier à la cuve... numéroté... eaux-fortes... En bon français cela veut dire : « J'ai lu *les Fleurs du Mal* et suis au courant des choses du livre. » Je crus devoir sourire, avec complaisance. Aussitôt transporté, l'amateur ouvrit sa bibliothèque, qui est fort belle, en effet, garnie de vitraux factices, et farcie de reliures somptueuses. Et pourtant, aux titres, à la disposition des reliures — qui semblaient apportées là en une seule fois, en « stock » — devant les encyclopédies, les histoires de France, toutes neuves, qui avaient l'air de demander au propriétaire qu'il voulût bien les feuilleter, je souris encore. Car, les uns à côté des autres, sans solution de continuité, ils avaient vraiment des attitudes d'âmes plongées dans l'ennui. Certains auteurs étaient au complet, d'autres qu'on cherchait instinctivement, comme des visages connus, ne s'y trouvaient point, et ceux qu'on n'eût pas imaginé devoir se trouver en ce lieu, s'y pavanaient, cervelles creuses. Puis il y avait des choses amusantes. Un Atlas — oh ! sans calembour ! — supportait assez gaillardement, sur ses plats, un exquis *Heptaméron*...

. . . .

Je rentrai chez moi. J'éprouvais le besoin de changer un peu d'air... J'ouvris mon humble placard. Non ! non ! J'entends aimer les livres à la manière de Fernand Vasquez, oui, les livres humbles, aux couvertures défraîchies, peu à peu amassés — sans avoir peur de se salir les doigts (Anatole France cherche bien sur les quais) — les livres choisis au gré de son âme, dans la boîte, moyennant quelques sous. Mon amateur n'aura pas, dans ses cinq cents livres, la moëlle « substantificque » de ces deux cents pauvres brochures. Car chacun de ces livres a sa physionomie, sa raison d'être, ayant été apporté chaque fois qu'il fallait l'aduler. On peut chercher ici tous les auteurs ; la bibliothèque, telle que, a du nerf, et c'est une mosaïque achevée, chaque smalt, avérant un livre, rappelle une heure de rêve, devant un paysage, une heure de joie — quelquefois seulement — et, plus souvent, une heure de souffrance, parce que, surtout, il consola. Emile Zola — pas cité cette fois à la manière de l'amateur de livres — ne disait-il pas que le livre n'était pour lui qu'un instrument de travail, et que, aussi peu bibliophile que possible, tous les livres de sa bibliothèque étaient des livres d'écolier, les éditions les plus communes ? Certes, nous aimons les beaux livres, mais ceux-là aussi, pour avoir droit de cité, il faudrait qu'ils fussent choisis, un à un, lentement, calmement, sans la déplorable et orgueilleuse pensée de l'*ex-libris*. Il faudrait que, comme l'humble bouquin sur papier ordinaire, soldé à quarante sous, ils entrassent, sans autre qualité que leur valeur spirituelle. Autrement dit, il faut que la bibliothèque ait une âme, que chaque livre, pour être idoine à y pénétrer, ait été lu.

Mais l'amateur grotesque, celui dont parle Remy de Gourmont, ne s'embarrasse pas de lecture. Il a les poches pleines d'or, cela lui suffit, et cela lui permet d'emprisonner chez lui n'importe quel auteur — sauf, sans doute, Mallarmé... Car cet amateur, mufle jusqu'à l'exquis, ne sait pas, naturel-

lement, ayant l'âme de M. Homais, ce que c'est que le « vomissement impur de la bêtise » pas plus qu'il ne comprend :

Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui...

Cependant ne méprisons pas trop ces bibliomanes qui ne lisent pas les livres qu'ils collectionnent avec une joie si merveilleuse. Les beaux livres sont « tabou » pour eux : ils n'y touchent pas, mais ainsi ces papiers rares, où sont inscrits des pensées précieuses se trouvent préservés de la profanation des yeux ou des mains sacrilèges.

R. DE BURY.

MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE : *Céleste*, drame lyrique d'après M. Gustave Guiches, paroles et musique de M. Emile Trépard. — ODÉON : Représentations de Mme Loïe Fuller. — Concerts Pierre Lucas et Jane Mortier.

Je confesse humblement n'avoir jamais lu *Céleste Prudhomat*, le roman de M. Gustave Guiches d'où M. Emile Trépard a tiré un drame lyrique qu'il intitula **Céleste** et que vient de représenter notre Opéra-Comique pour les adieux de M. Albert Carré. On n'affirmerait pas sans témérité que M. Trépard ait eu là une idée péremptoirement heureuse. D'après ce qu'il en reste au théâtre, c'est l'histoire d'une maîtresse d'école de village séduite par un jeune châtelain et qui, abandonnée ou croyant l'être, s'empoisonne : fait-divers banal s'il en fut, auquel seuls l'abondance et le détail propres au livre étaient capables de conférer quelque intérêt par la psychologie des caractères, l'éventuelle analyse et la cristallisation des ambiances, enfin l'habileté et la facture littéraire du récit. L'adaptation scénique de M. Trépard a d'abord ici pour effet d'annihiler toute psychologie individuelle. Des héros eux-mêmes aux personnages secondaires, tous ces gens seraient tout au plus des types généraux d'espèces, en vérité, aussi communes que l'aventure où ils s'agitent. Présentés qu'ils nous sont à la hâte, dans le tohu bohu d'un bal de provinciaux cossus, ils apparaissent trop quelconques pour ne pas nous indifférer. Le milieu, au réalisme de quoi M. Trépard semble s'être complu, nivelle toutes figures à sa médiocrité et les fonctions sociales y résorbent quasi mécaniquement les âmes. De Céleste Prudhomat et de Jacques Mauvalon, nous ne connaissons rien et ne connaîtrons jusqu'au bout pas plus que de Germaine Mazurier ou des comparses. Nous ne voyons qu'une institutrice éblouie par un beau cavalier, élégant, riche, et danseur émérite, un officier complaisant ami, une cousine à marier, un vieux papa raseur et non moins incident qu'une maman fervente ménagère. La facilité avec laquelle l'institutrice cède au joli garçon parfumé après un tour de valse, tombe dans ses bras et se laisse embrasser sur la bouche, lui consent même un ren-

dez-vous le lendemain dans la maison dont elle est l'hôte, n'est guère pour prévenir en sa faveur la réceptivité de qui ignore le roman, et donne simplement l'impression d'un début de passade. Bon ou mal gré qu'on en ait, on ne compatira pas beaucoup plus par la suite aux déboires ou affres de celle qui se donna ainsi qu'aux ennuis qu'en récoltera le séducteur. Le dénouement lui-même confirme encore ce sentiment : la situation est pour tous les deux sans issue, et le suicide prématuré de Céleste, alors que son amant lui revient sacrifiant le mariage opulent qui doit sauver les siens de la ruine, apparaît une délivrance autant pour Jacques que pour elle aux regards du spectateur indécis. Sans doute, on ne saurait nier que quelque humanité ne gise en cet imbroglio de destinées, mais une humanité anonyme et distante analogue à celle qu'enclot tout fait-divers tragique relaté par les journaux en six lignes. L'insignifiance des caractères aboutit à l'inanité des individus ballottés parmi le réseau de fatalités accidentelles; la sympathie est déroutée, et on assiste assez distraitement à un épisode évidemment vulgaire de la lutte ou du conflit des classes. Cette inconsistance individuelle et ce néant psychologique sont fâcheusement soulignés par les discours que M. Trépard prête à ses personnages. Il est difficile d'entasser plus de lieux communs oiseux que dans le dialogue au cours duquel Céleste assure à Jacques qu'ils « se disent des choses indéfinissables », et la niaiserie de leurs devis ne contribue pas peu à la stupéfaction de contempler cette intellectuelle en genèse succomber aussi prestement. M. Trépard, en tant que librettiste, s'avère dans *Céleste* de l'école du Zola de *l'Enfant-roi*. Il croit créer la vie par le réalisme du langage quoditien et le terre-à-terre des propos. Il provoqua ainsi fréquemment le sourire sans ajouter un trait caractéristique à ses tableaux. Si la réalité est bien souvent banale, la banalité, au théâtre, ne crée pas forcément le réel, outre qu'il est des choses, quoique « définissables », qui ne se chantent guère sans ridicule. Bref, aux points de vue psychologique, littéraire, et même réaliste, il paraît vraisemblable que l'œuvre de M. Guiches ne gagne rien à l'usage qu'en a fait M. Trépard. Il n'est pas très commode assurément de découper et répartir en quelques actes une intrigue complexe où se joue la prolixité loisible au romancier. On hésiterait donc volontiers à accuser la maladresse de M. Trépard de quelque incohérence indélébile, car le défaut semble presque inhérent aux exercices de ce genre. Les scènes se succèdent comme juxtaposées sans se fondre en un tout homogène. Autour des deux amants, des silhouettes surgissent et disparaissent, parfois sans laisser de trace. La famille Mazurier s'évapore avec le premier acte. L'instituteur adjoint, amoureux transi de Céleste, entre, débite un compliment et puis s'en va pour sombrer dans les limbes. Quoique gauche et gênant, tout

cela serait à la rigueur encore véniel. Mais l'intervention de la Sans-Besoin apparaît cousue d'un fil blanc d'une épaisseur extrême. La manière dont Céleste est amenée par elle à penser soudain au poison et s'empare du flacon que la vieille mendiante a l'étrange habitude de porter toujours avec soi dans son panier, s'atteste d'un chiqué puéril dont on n'ose vraiment pas rendre responsable M. Guiches. On augure que M. Trépard se permit envers le roman qui l'inspira des libertés suprêmes et regrettablement inexpérimentées. Il en confectionna, en somme, un livret décousu où l'action, dénudée jusqu'à la vacuité anecdotique, se délaie en conversations banales ou en épanchements déclamatoires, et s'interrompt opinément pour l'intermède pittoresque un peu longuet d'une fête populaire célébrant l'entrée du « Grand Citoyen » Gambetta dans sa bonne ville de Cahors, avec l'agrément d'un ballet réglé par Mme Mariquita. La partition de *Céleste* se révèle fort logiquement adéquate à son livret. L'auteur s'y montre adepte convaincu jusqu'à l'intransigeance du système dramatico-lyrique dont Wagner exposa la théorie dans ses écrits sans parvenir à vaincre son génie musical pour l'appliquer étroitement dans ses œuvres. La musique, pour M. Trépard, est manifestement avant tout « la servante du drame » et même, à l'occasion, du mélo. Celle de *Céleste* s'abandonne, avec une absolue soumission, à la remorque du livret, en épousant sans discuter l'incohérence panachée. Il en résulte une alternance morcelée de leitmotifs assez superficiels, d'indispensables récitatifs et d'ariosos plus ou moins oratoires ou mélodiques, sans que quelque cohésion plus spécifiquement intrinsèque agrège ces éléments éparpillés. La musique de *Céleste* apparaît peut-être moins encore une illustration extérieure des événements de la pièce, un coloriage des images d'Epinal ou de cinéma qui constituent l'action, que plutôt même tout bonnement une sorte de vêture sonore, si on peut dire, d'une phraséologie trop souvent insipide. Il semble bien que M. Trépard ait été la dupe et la victime du système qu'il adopta sans réserves. L'inexistence psychologique des êtres et la langue employée par le librettiste hérissaient certes de difficultés la tâche prédestinée de la musique qui devait évidemment se sentir fort embarrassée pour fouiller et exprimer les âmes de poupées en baudruche. Cependant, en dépit des paroles, que d'ailleurs on entend généralement assez mal au théâtre, peut-être le pur musicien aurait-il pu secourir précieusement le dramaturge et réussir à animer d'un semblant de vie ces pantins abstraits. L'abstraction et la divagation fastidieuse ne manquent pas non plus dans *Parsifal*, dont la mystagogie estompe même à bien peu près jusqu'à l'obnubiler ce que nous concevons par le vocable « humanité ». Sans vouloir écraser M. Trépard sous un pareil rapprochement, on peut supposer que son œuvre eût pris une tout autre

tournure s'il s'était convaincu ou avait éprouvé d'instinct que c'est la musique avant tout qui contient le drame lyrique et qui crée l'unique émotion dont soit capable celui-ci ; que le plus propice argument, la tragédie la plus pathétique, même parée de toute beauté, puissance ou poésie du verbe, ne sont guère en l'espèce que prétextes au drame *musical*, qui est le véritable. Imbu de cet axiome, garanti par tant d'exemples illustres, M. Trépard aurait probablement d'abord autrement choisi son sujet et rédigé son texte, mais, même aux prises avec ce malencontreux livret, le musicien, au lieu d'y asservir son art, en eût sans doute inconsciemment transposé l'action dans sa musique. Bien loin d'y perdre en « réalisme », son drame en aurait acquis, avec peut-être une cohésion spontanée, plus de « réalité » vivante et même humaine. L'ingénieux entrelacs des thèmes conducteurs n'est pas moins apte à compenser l'oiseux de certains palabres nécessaires qu'à synthétiser les péripéties sentimentales et même épisodiques de l'intrigue. Que serait l'assemblée et l'appel nominal des Maîtres-Chanteurs, et même leur séance à peu près tout entière, sans la polyphonie qui accompagne cette scène? Mais, outre que M. Trépard n'est pas Richard Wagner, le salon des Mazurier de Cahors n'offre pas grand'chose de commun avec la guilde de Nuremberg. En vérité, le librettiste de *Céleste* et son musicien à système s'enfermaient mutuellement dans un cercle vicieux. C'est dommage; car, si M. Trépard n'est pas Wagner, il a tout de même évidemment un très joli talent. Il manie une plume alerte avec une aisance élégante. Son écriture est claire, coulante, d'une limpidité peut-être à l'excès transparente. Sa pensée ne s'égare guère dans le maquis d'un contrepoint touffu. Il s'atteste au courant des récentes conquêtes harmoniques et en use, on dirait, comme avec discrétion, tant sa polyphonie fluide semble émousser toute combinaison un peu complexe, autant que le plus souvent répugner à quelque cruauté des dissonances. L'inspiration de M. Trépard se ressent de la qualité des objets auxquels elle se rattache. Elle est parfois assez quelconque, ailleurs déclamatoire. Inégale et comme un peu dépareillée, elle s'élève pourtant heureusement à l'occasion au delà du prosaïsme librettiste. Dans un duo d'amour aux échos titanesques, le musicien a esquissé un harmonieux essor. L'art de M. Trépard apparaît volontiers menu sans mièvrerie, dépouillé sans sécheresse, et ce n'est guère que dans quelques scènes artificielles ou forcées qu'il échoue à l'emphase d'un faux pathos à la *Werther* ou à la *Sapho*. La musique de *Céleste* décèle toutefois plus de sensibilité délicate que d'originalité saisissante. L'ombre de M. Massenet y erre obstinément jusque dans le jardin des harmonies de *Pelléas*. La personnalité de M. Trépard n'y transpire que fort vaguement. Elle se dégagerait le plus favorablement dans une orches-

tration d'évidente maîtrise, souple, nuancée, chatoyante et dont seuls çà et là quelques fracas ou accès de grandiloquence gâtent la distinction savoureuse. *Céleste*, en somme, est une œuvre fort honorable, presque autant pour le talent dépensé par le musicien que pour la probité d'un effort qui s'impose à la considération et même à quelque respect. Sans doute est-ce, aujourd'hui, surtout cette sincérité infuse qui autorise à s'étendre un peu longuement sur cet ouvrage, mais peut être aussi n'est-il pas défendu d'espérer que, libéré de la hantise des systèmes, M. Trépard mérite quelque jour une attention plus substantiellement justifiée.

§

La fermeture du Théâtre des Champs-Elysées a obligé **Mme Loïe Fuller** à émigrer à l'Odéon en matinée. Elle y transporta les *Nocturnes* de Cl. Debussy dont, cette fois, elle ne fit danser que *Sirènes*, tandis que *Nuages* et *Fêtes* étaient joués le rideau baissé, comme aussi bien le ballet du *Prince Igor* et un fragment de *Schéhérazade*. En mélangeant ainsi le concert de musique pure à la chorégraphie, ces représentations font, au demeurant, de la vulgarisation excellente auprès d'un public de Théâtre. *Les Mille et une Nuits* de Mme Armande de Polignac sont une courte suite d'orchestre en trois morceaux dont le premier est d'une verve peut-êre un peu extérieure, mais vigoureuse et colorée. J'avoue moins goûter le troisième, très brillant et emballé pourtant, mais qui pâtit de l'inadvertance d'un souvenir assez flagrant de *Schéhérazade*. En revanche, le second, *Clair de lune dans les jardins*, est d'une inspiration très personnelle et du charme le plus pénétrant. Mme Loïe Fuller adapta à cette musique une pantomime qui n'avait pas avec elle de rapport évident et n'offrait même aucune signification perceptible à l'œil nu. On y applaudit cependant chaleureusement des effets rutilants ou diaprés de lumière polychrome auxquels Mme Loïe Fuller excella de tout temps. Avec la collaboration de M. Fernand Ochsé, elle sembla se préoccuper un peu plus du sens des tableautins sonores que Cl. Debussy baptisa *Children's Corner*, et les ébats de sa troupe adolescente ou enfantine en réalisèrent un spectacle parfois fort amusant. Spectacle au surplus remarquablement adéquat au contenu de l'œuvre : petit, menu, trotte-menu, perlé, ciselé, fignolé et, en somme, assez puéril. Le musicien qui fit *Pelléas*, les *Nocturnes* et *la Mer* paraît vraiment trouver une joie qu'on peut estimer excessive à l'indolent délassement de la miniature. Quelques nouveaux *Préludes*, après la douzaine précédente, en ont récemment témoigné. Nous finirons par devenir les Lilliputiens de la musique, car il semble que l'ensemble soit peu ou prou inconsciemment imité. C'est du moins l'impression que pouvait laisser le concert de **M. Pierre Lucas**. Sans aller jusqu'à déplorer le décès

de la sonate classique, il est permis de regretter que nos jeunes musiciens dispersent si volontiers leur talent en des pièces dont la teneur est quelquefois aussi décevante que la brièveté. On dirait trop souvent des improvisations au piano recueillies par un phonographe. M. Lucas eut la mauvaise inspiration de bisser, sans qu'on insistât, une *Serenata* d'Albeniz que Benjamin Godard aurait signée et en outre de choisir ce soir-là un instrument ventriloque dont les borborygmes empêchèrent totalement d'apprécier la finesse coutumière de son jeu. Si on peut évidemment discuter son interprétation de certains ouvrages, les programmes de **Mme Jane Mortier** sont toujours intéressants. On ne saurait assez la féliciter de l'heureuse audace qu'elle eut, la saison dernière, de donner le recueil complet des *Années de Pèlerinage en Italie* de Liszt. Ce fut un bel et rare hommage à la mémoire du génial précurseur dont Mme Jane Mortier reste l'enthousiaste fidèle. Son concert de décembre à la salle Pleyel était quelque peu déparé par les élucubrations nigaudes de M. Erik Satie qui obtinrent d'ailleurs un consternant succès. On y retrouvait pourtant Liszt, avec la *Fantaisie et Fugue* sur le nom de Bach, et *Une barque sur l'Océan* de M. Maurice Ravel, duquel nos virtuoses devraient bien ne pas trop oublier *Miroirs*, ce bouquet de chefs-d'œuvre. Il est vrai qu'ils sont plutôt durs à jouer et exigent plus d'étude, de réflexion et surtout de sensibilité profonde que les piécettes improvisées qui tentent complaisamment les pianistes. A ce propos, ces deux concerts, et surtout celui de M. Pierre Lucas, incitaient à cette observation assez curieuse : c'est que, tandis que la plupart de ses contemporains cultivent sans précaution la moindre et même avec indiscrétion le debussysme, M. Maurice Ravel, qui jadis en fut taxé jusqu'au plagiat prétendu, apparaît aujourd'hui le moins « debussyste » de nos musiciens, en même temps que celui dont l'originalité novatrice est la plus personnelle et la plus incisive. Par malheur, il n'est pas très fécond et prend évidemment aussi plaisir aux petites choses. C'est une épidémie nationale. On raconte qu'il aurait rapporté de ses vacances à son éditeur les trois mêmes sonnets de Mallarmé que l'auteur de *Pelléas* avait précisément passé les siennes à composer. La rencontre serait piquante et significative. Nul depuis le collège n'ignore en notre doux pays qu'un sonnet sans défaut vaut seul un long poème, mais peut-être pas un poème symphonique. En tout cas, on pourrait préférer tout de même que les meilleurs de nos musiciens suivissent les traces d'un Richard Strauss, plutôt que les préceptes de Boileau.

JEAN MARNOLD.

ART

Exposition Guillaumin (Galerie Montaigne). — Exposition Vuillard (Galerie Bernheim-Jeune). — Exposition Farge (Galerie Druet). — Expositions Metthey,

Marinot, Manzana-Pissarro (Galerie Hébrard). — Exposition Mossa (Galerie Georges Petit). — La Société Internationale de Peinture et de Sculpture (Galerie Georges Petit). — La Comédie humaine (Galerie Georges Petit).

L'art de **Guillaumin** est empreint de la plus magnifique robustesse et d'un admirable et juste étincellement. Ce n'est point que Guillaumin use encore de ces pyrotechnies de couleur qui jadis, lorsqu'il pastellisait aux jours d'été à Damiette près Gif, faisaient croire à la critique qu'il revenait d'Egypte. Ses colorations ont pris depuis une certitude plus complète sans que rien de sa vibration n'ait été perdu. Toujours Guillaumin, pour ne rien sacrifier de son vérisme, a admis des colorations fortes, gantant de noir des bourgeoises, en toilettes claires, accusant les gris des pierrailles de son paysage.

Ce qui ne l'a point empêché de peindre les œuvres les plus délicates avec des accords de tons d'une belle douceur. C'est un grand artiste et tout à fait digne de la magnifique pléiade impressionniste avec qui il exposa dès la première heure.

C'étaient alors des Seines violentes, charriant comme de sanglants émaux les caillots du soleil agonisant; puis ces paysages de Creuse si fortement construits, puis les pierres rouges d'Agay fournirent les motifs principaux de ses séries. Guillaumin n'est peut-être pas monté aussi haut dans la faveur publique que certains de ses compagnons de la première heure. On peut d'autant plus s'en étonner que depuis longtemps c'est lui qui s'approche davantage du style classique, par le soin qu'il met à graduer ses accords, à les fondre par une force de construction souvent accusée. Mais aussi nul artiste se soucia moins d'autre chose que du seul plaisir de peindre et d'accumuler les belles œuvres.

§

Chez Bernheim Jeune, une très savoureuse exposition **Edouard Vuillard**. Une exposition de Vuillard est toujours une fête des yeux; celle-ci me semble la plus curieuse qu'il ait eue depuis longtemps. Ceux qui lui reprochent de sacrifier la ligne à l'agrément du coloris devront regarder de près son admirable portrait de Suzanne Després avec ce curieux mélange de douceur et de force dans la physionomie, et une expression du regard saisie comme elle l'est rarement. Une décoration d'escalier juxtapose de précieux panneaux. Il y a des vues de Paris d'une singulière précision, toute chantantes des savantes symphonies des petites charrettes florales; un *Intérieur* à la tombée du jour est une petite merveille.

Cet art va très loin; il donne à la vision des choses une harmonie intérieure. C'est une vision de poète qui réfléchit, qui synthétise, mais cette synthèse, au lieu de se présenter par une simplification du dessin, se manifeste par une restitution de la couleur réelle, saisie avec toutes ses correspondances, qui donne l'impression d'une ara-

besque colorée, d'une recherche acharnée du détail, tandis qu'il y a simplement comme une grande modulation qui se développe totale.

Les maquettes des belles décorations du théâtre des Champs-Elysées évoquent assez bien l'œuvre aboutie, et il y a une esquisse, *les Chirurgiens*, qui promet une œuvre de maîtrise et de forte émotion.

§

Chez Druet, des sépias et des verreries de M. **Farge**. M. Farge obtint l'an dernier un gros succès avec une exposition de ce genre : il recommence et il semble que ce soit surtout le verrier qui soit chez lui en progrès.

§

Chez Hébrard, une fête de la vision, le coin d'art d'un souk idéal du Bassorah des Kalifes. C'est **Manzana-Pissarro** qui apporte cette forte sensation d'Orient clair, d'étal diapré, avec mille petites verreries précieuses, fragiles, dorées, toutes portant dans le creux de la soucoupe ou du baguier une apparition de frêle baigneuse ou tout un printemps de fleurs jeté sur des formes féminines. Cet artiste, à qui l'on reprochait quelque excès de richesse, trouve sa voie en cette décoration polychrome, étincelante, très claire et dorée de la verrerie; le verre blanc met une marge pure autour de toute sa fantaisie, et c'est d'un goût parfait.

§

La vitrine de **Marinot** garde tout son instinct. Elle est complète et très représentative de ses essais divers. Il y a dans cette décoration une harmonie classique et chantante.

Une admirable série de **Metthey** comprend des vases au ton profond avec des saillants dans le modelé, et des grands plats ou vases avec des accords nouveaux, aussi riches, plus résumés, plus particuliers que dans d'autres séries. Les couleurs sont de plus en plus spéciales et personnelles et il faut songer que les œuvres de Metthey perdent à être juxtaposées dans les vitrines. Pour savoir ce que vaut sa polychromie, il faut voir ses œuvres en place, en leur place de destination, ses assiettes sur une table, où leur variété produit les plus beaux effets, ses vases isolés sur la stèle ou la cheminée. C'est un parfait artiste.

§

M. **Mossa** est un aquarelliste et un rêveur. Ses premières œuvres n'ont pas été sans surprendre : l'originalité de sa fantaisie, la pureté de ses graphismes promettaient un artiste curieux et doué qui s'affirme très vivement avec la série des images sur l'œuvre de Schumann qu'il a exposée chez Georges Petit, et en illustrant Schumann, il évoque l'âme de Heine, et le cercueil si lourd « parce qu'il contient

ma joie, mes rêves et mon amour », et le fantaisiste Chamisso, et le songeur Ruckert, et Andersen, le conteur des longues veillées du Nord, et même Hoffmann, car son vieux Kreisler jouant pour amuser son chat Mürr est délicieux.

Mais la plus intéressante de ses séries, la plus personnelle, celle où la hardiesse du poète qu'est M. Mossa invervient le plus, c'est dans l'illustration du Carnaval de Schumann; ces aquarelles en apparence calligraphiques, en réalité si savamment mixturées, évoquent, comme en un spectacle de fée se déroulant dans des carrefours et des jardins enchantés, Eusébius et Florestan, pénètrent dans le blanc boudoir de la blonde, coquette, lâchent les papillons d'Estrella, interprètent la rêverie attristée du silencieux Pierrot, qui s'enfuit loin du bruit si rythmique pourtant et si léger de la fête.

§

A la **Société internationale de Peinture et de Sculpture**, une cimaise fort mêlée. Tirons de l'ensemble des *Trianons* de Bompard, quelques bons tableaux de Rupert Bunny, parmi lesquels une assez solide *Quête de lutteurs à Etaples,* l'exposition de M. Octave Guillonnet en caprices décoratifs, femmes blanches, parmi les verdures des jardins et les symphonies mosaïquées des paons superbes, l'exposition de M. William Laparra : deux toiles ici sont fort intéressantes, un robuste *Bénédicité* à Saint-Damien avec de solides moines sous les voûtes rousses et une toute petite mais claire, joyeuse, matinale vue de Saint-Damien, de jolis jardins de M. Albert Laurens, un bon portrait de M. Pierre Laurens, des marines très solides, très nuancées, des vagues truellées dans la lumière de M. Olsson, des digues et rues de Veere d'une belle couleur grasse et juste, d'un bon accent, de M. Willaerts. Il reste une *Maternité* maladive et un peu lourde de M. Burnand, des portraits de M. Casas, qui n'équivalent pas aux anciens tableaux que cet artiste peignait d'une belle verve puissante ; maintenant ce sont des étoffes fougueuses autour des visages trop calmes. Il est possible que M. Casas ne nous montre pas ses meilleures œuvres parmi les récentes, et puis il y a la perfection inutile de M. Laszlo, la sagesse de M. Lathu, d'assez jolies recherches de couleur sur des thèmes peu nouveaux de M. Caputo, des enfants de M. Woog d'une belle virtuosité et puis des artistes qui se répètent et puis des choses ennuyeuses.

A la sculpture, un beau *Rubinstein* de M. Bernstamm, d'un art détaillé et vif, de beaux bustes de M. Max Blondat et des *Marocains* amusants de M. Daniel Bacqué.

§

Evidemment à la **Comédie humaine**, groupe fort habilement trié, l'ensemble est toujours séduisant. Evidemment aussi on ne peut pas demander à des artistes de renoncer tous les ans à leurs plus

chères habitudes, à leurs idées générales et de détail, à leur virtuosité et à leurs vertus pour nous procurer une surprise ; mais vraiment, souvent, ils accrochent à la même place tous les ans des œuvres un peu pareilles. Cette assertion, qui est vraie et reconnue, unanimement reconnue vraie pour les tableaux d'histoire du Salon, est encore plus vraie quand il s'agit d'humoristes. La plus belle et la plus piquante qualité de l'humour c'est l'imprévu. Nous demandons de l'imprévu, surtout à des gens qui ont déjà réussi à nous donner de très jolies scènes de revue de la Comédie aux cent actes divers. Pour avoir un peu manqué de cette qualité, les exposants de la Comédie humaine n'en sont pas moins de qualité.

Parmi les peintres humoristes, M. Abel Faivre, sans doute pour saluer l'entrée de M. Gervex à l'Institut, expose une Femme au masque. Ce n'est pas mal. La *Femme au masque* de M. Abel Faivre a un corps très exactement joli et un fort vilain masque gris. J'aime mieux ses jolies et claires jeunes filles. M. Roubille a du talent, de la verve, de la ligne, du modernisme et des figurantes d'une jolie observation. M. Lucien Métivet arme Watteau et lui fait, d'un beau geste exiler, loin des dègrés du temple de l'art, les sauvages, soit les rondistes et les cubistes. Ces sauvages sont même assez finement présentés et il est possible que Watteau... mais enfin c'est tout à fait sans mandat que M. Métivet agit au nom de Watteau. M. Rassenfosse est robuste, intéressant ; on aimera l'indolence de ses *Danseuses jaunes*. M. Avelot est un excellent peintre. MM. Claudius Denis et Lambert ont des qualités de fougue. M. Jean-Gabriel Domergue a de la vie, de la verve en de multiples petites études de nu, et de jolis tableaux verlainiens ou banvillesques. M. Jules Adler est toujours le sincère peintre du peuple que l'on sait. M. Leonetto Cappiello, si son art pictural n'a pas l'imprévu d'accords et la verve très curieuse de son affiche, est un bon peintre. M. Jean Veber a de sobres toiles de satire à la Becque ; M. Devambez dépense sa verve en vingt petites toiles. Il y a de M. Fornerod, sous ce titre *Silhouette*, une bonne recherche d'un mouvement un peu théâtral ou de théâtre. M. Albert Guillaume a des anecdotes fort amusantes. M. Gatier a une jolie vigueur. M. Brunelleschi n'a point changé sa manière ni ses sujets, il a de fort jolies images qui illustreraient bien un Conte d'Espagne et d'Italie. M. Fau a de la verve et M. Lefort aussi et M. Gir a saisi dans le procureur Hallers l'occasion de deux bons portraits de Jane Marnac et de Gémier. M. Grün, M. Hémard, M. Laborde, M. Kirchner M. Gosé, persistent avec le même succès dans leur art. Les lads et les chevaux de M. Tagny restent d'excellente structure.

Mlle Ethel Mars a, je pense, envoyé quatre boutades. Il y a encore de bonnes choses chez MM. Perelmagne, Noyr, Puechmagre, Ray, Vasques

Diaz, Mlle Parini, et les tableautins et aquarelles de M. André Warnod sont spirituels, pittoresques, d'un joli faire adroit.

J'ai gardé pour la fin Willette et Gaston La Touche. Chez Willette il y a une libre et jolie expression d'esprit parisien indiquée par un léger dessin : chez La Touche, de l'esprit bien moins fin appuyé sur toute la technique de l'huile. C'est évidemment fort bien peint ; il y a des critiques que cela charme infiniment. Je n'ai jamais pu comprendre La Touche que dans une certaine note de volupté rose et chaude.

Je ne crois pas que l'ironie ou plutôt l'espièglerie était sa qualité et ses *singes* sont beaucoup moins amusants que ceux du XVIIIe ; ils font de la peinture et ils sont dans les ministères ! Déjà Decamp les avait promenés partout, et ses *singeries* ne valaient pas son orientalisme.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES ALLEMANDES

Lilli Lehmann : *Mein Weg* ; Leipzig, S. Hirzel, M. 12. — *Das bunte Buch* ; Leipzig, Kurt Wolf, M. 0. 60 — Franz Hessel : *Der Kramladen des Glücks* ; Francfort, *ibid*, M. 3. 50. — Hans Grimm : *Südafrikanische Novellen* ; Francfort, *ibid.*, M. 4. — Fritz Müller : *Die andere Haelfte* ; Berlin, Egon Fleischel u. C°, M. 2. — Gabriel Muret : *Jérémie Gotthelf, sa vie et ses œuvres* ; Paris, librairie Félix Alcan, fr. 10. — Memento.

Mein Weg. — Les souvenirs que Mme Lili Lehmann vient de publier, sous le titre *Mon chemin*, constituent un document important pour l'histoire de la musique allemande contemporaine. Mme Lili Lehmann fut la cantatrice attitrée des *Festspiele* de Bayreuth. Depuis le moment où, en 1876, elle interprète la première fille du Rhin, jusqu'à la mort du compositeur, elle entretint avec Wagner les relations les plus amicales. Ce titre seul suffirait à attirer l'attention sur cet ouvrage écrit dans un style vivant et dépouillé, où abondent les anecdotes et les traits de fine observation.

Lili Lehmann n'était plus une débutante lorsqu'elle prit part en 1875 aux répétitions du *Ring*. Agée de vingt-sept ans, elle avait déjà chanté à Dantzig, à Leipzig et à Berlin. Engagée au théâtre de la cour, elle connut la famille royale et se fit entendre à plusieurs reprises à des réceptions chez le vieux Guillaume qui l'honorait d'une amitié particulière. A Bayreuth, Mme Cosima Wagner l'accueillit avec bienveillance et elle fut reçue tous les soirs parmi les intimes du maître, alors que l'on faisait de la musique à Wahnfried. Wagner était le plus souvent de fort bonne humeur et tolérait d'autre musique que la sienne, mais il avait horreur d'entendre parler français dans sa maison. Liszt se trouvait là en 1875 et usait avec prédilection du français, surtout en présence de sa fille, dont c'était du reste la langue naturelle. Mais dès l'année suivante Mme Cosima dut se plier

à la règle et c'est seulement avec les enfants que, pour des raisons pédagogiques, quelques brides de français étaient permises.

Wagner témoignait d'une grande confiance en Lili Lehmann et lui écrivit fort souvent entre 1875 et 1877. Lorsqu'il s'agit de monter *Parsifal*, il lui demanda de recruter les filles-fleurs et de se charger de créer un ensemble organique.

Mais l'artiste devait chanter à Berlin le répertoire et c'est à ces besognes qu'elle perd le meilleur de son temps. Elle s'enfuit de temps en temps pour faire une tournée et en conte les péripéties avec beaucoup d'agrément. En 1885, elle va pour la première fois en Amérique. Les mémoires de Lili Lehmann contiennent encore de nombreux souvenirs sur le roi Oscar de Suède, sur Carmen Sylva, sur le prince Antoine Radziwill et sur une foule de personnalités du monde musical.

§

Das bunte Buch. — La maison Kurt Wolff, de Leipzig, a réuni, en un volume de dimension respectable, un choix d'essais, de nouvelles et de poèmes, dont les auteurs comptent parmi les meilleurs de l'Allemagne contemporaine. Elle y joint des pièces de Baudelaire et de Verlaine, en textes originaux, du Verhaeren et du Rodin en traductions. Cette anthologie est illustrée de 15 hors-textes d'après des estampes et des dessins empruntés à des artistes essentiellement originaux. Le tout ne coûte que 75 centimes !

§

Der Kramladen des Glücks. — Le jeune Gustave Behrendt est prédestiné à être le spectateur du bonheur des autres. Quand il veut se mêler d'avoir lui aussi sa petite aventure et de goûter les joies dont s'abreuve son entourage, il aboutit au plus pitoyable des échecs. C'est qu'il possède au suprême degré le don d'observer et de raisonner sur ce qui lui arrive. L'arbre de la connaissance, un poète l'a dit, n'est pas l'arbre de la vie et le paradis ne serait imaginable que pour ceux qui, sans volonté, se laissent aller à en savourer le plaisir. M. Franz Hessel suit son héros, depuis sa petite enfance, sur les bancs de l'école, à l'université, à travers toutes les évolutions, jusqu'à la maturité que donne l'expérience. L'habitude de l'analyse accomplit ses ravages jusqu'au moment où, à travers les fêtes et les plaisirs, le tourbillon de la vie s'empare enfin du jeune homme et qu'il finit par rendre les armes. Mais ce n'est que pour un moment. Le paradis entrevu n'est décidément pas pour lui et Gustave Behrendt abandonne le cercle charmant des femmes agréables et faciles, des camarades infiniment spirituels, où il était entré, pour choisir définitivement la voie difficile du renoncement.

Livre tourmenté et inquiétant, plein de rêveries romantiques et de préoccupations littéraires, mêlé de descriptions vives, d'une rapi-

dité cinématographique, mais où se révèle un véritable tempérament d'écrivain.

§

Südafrikanische Novellen. — L'exotisme tient de plus en plus de place dans la littérature allemande contemporaine. L'expansion commerciale et industrielle du nouvel empire répand ses champions dans le monde entier et quelques-uns reviennent dans leur patrie avec un riche bagage d'impressions qui s'ajoute agréablement au pécule patiemment amassé. M. Hans Grimm a passé treize ans dans l'Afrique du Sud, non sans songer à la vocation de sa jeunesse. Tandis qu'il dirigeait son comptoir, il entretenait le feu sacré de la littérature et c'est une abondante moisson qu'il nous offre aujourd'hui. Durant son long séjour dans les pays lointains, il n'a pas manqué de rencontrer des types curieux, aventuriers et explorateurs, la plupart du temps Allemands comme lui, et qui, par leurs destinées particulières, pouvaient l'intéresser. Cette curieuse série de « nouvelles coloniales » présente une note assez originale, du moins sous une plume d'outre-Rhin.

§

Die andere Hælfte. — M. Fritz Müller a l'humour facile. Le moindre incident lui suffit à philosopher. Qu'il se promène dans la rue et qu'il assiste à un accident de voiture, qu'il monte un escalier et coudoie quelque personnage énigmatique, ou qu'il lise dans son journal un fait-divers plus ou moins savoureux, il tire aussitôt de ses observations l'enseignement que lui dicte son optimisme souriant. Cela fait à la longue beaucoup de petites histoires dont la réunion en volumes ne s'impose pas précisément, mais que le public d'outre-Rhin goûte, paraît-il, beaucoup. Le recueil que nous avons sous les yeux s'intitule *l'Autre moitié* et défend, sans en avoir l'air, la cause redoutable des droits de la femme. Le sexe faible a cependant aussi des devoirs et M. Fritz Müller sait les lui faire comprendre avec un tour d'esprit très original. En ayant l'air de plaisanter, il impose de dures vérités qu'il n'eût point fait avaler s'il avait parlé sur un ton grave.

§

Jérémie Gotthelf. — On ne connaît plus guère que de nom le doux poète Jérémie Gotthelf, qui fut de son vivant (1797-1855) pasteur à Lützelflühe, dans l'Emmenthal, vallée helvétique illustrée par ses fromages. Mais l'écrivain auquel M. Gabriel Muret a consacré une copieuse thèse de doctorat n'en a pas moins joué un rôle important dans l'évolution littéraire de la Suisse allemande. Gottfried Keller lui doit beaucoup, bien qu'en face du conservateur Gotthelf il fît toujours ressortir ses opinions radicales. M. Muret a étudié les

conditions politiques du canton de Berne, pendant la première moitié du dix-neuvième siècle, de telle sorte qu'il lui a été possible de situer exactement dans son milieu l'auteur d'*Uli*. Ses recherches sur le dialecte suisse et les emprunts que lui fit Gotthelf, pour les introduire dans le haut allemand, aboutissent à une série de vues absolument nouvelles. Enfin le mérite de M. Gabriel Muret, c'est d'avoir donné le premier ouvrage complet que nous possédions sur Gotthelf. Les abondantes sources manuscrites qu'il a utilisées n'avaient pas encore attiré l'attention des savants germaniques, de sorte que, comme pour tant d'autres écrivains allemands, c'est un Français qui a accompli le travail de déblayage et qui offre au public la monographie définitive qu'il convenait d'écrire.

Memento. — *Die Tat* est une « revue sociale-religieuse pour la culture allemande » qui a pris pour tâche de renouveler le germanisme par le développement des qualités intimes de la nation. Elle prétend augmenter, de la sorte, les forces actives de l'Allemagne et lui donner une vie nouvelle. Les courants politiques, religieux, sociaux, économiques qui se dessinent outre-Rhin ont été étudiés successivement, par cet organe, dans des fascicules spéciaux. Il y a même eu un fascicule entier consacré à Guillaume II à propos du vingt-cinquième anniversaire de son règne. Mais l'Allemand que l'on invite à tout absorber doit aussi être un citoyen du monde. Pour faire de la politique mondiale (*Weltpolitik*), il faut connaître « les forces intérieures des autres peuples ». C'est pourquoi *Die Tat* offre à ses lecteurs un numéro « étranger », dont le sommaire est exclusivement composé d'articles relatifs à la France, l'Italie, l'Angleterre et le Monde slave. M. Otto Grautoff y étudie « la jeune France » et s'appuie sur une longue citation du *Jean Christophe* de Romain Rolland pour démontrer que l'Allemagne, plus que jamais, ignore les forces intellectuelles de la France. Cette France inconnue, M. Grautoff s'applique à la présenter aux Allemands, en mettant un peu d'ordre dans ses aspirations littéraires, artistiques et sociales. Sa classification comprend trois groupements : les idéalistes révolutionnaires, les néo-catholiques et les hommes d'action. Il y a, à vrai dire, un peu d'arbitraire dans la façon dont l'auteur associe certaines personnalités, mais l'énumération de beaucoup de noms propres de valeur inégale, dont quelques-uns ont à peine une existence véritable, aboutit forcément, par son excès de précision, à de singulières erreurs de perspective. Il faut louer toutefois M. Grautoff d'avoir tenté un effort vers la clarté. L'enquête sur le monde britannique a été confiée à M. Karl Horsch et s'intitule « la liberté en Angleterre ». M. Guiseppe Prezzolini renseigne sur « l'Italie d'aujourd'hui ». Enfin M. Axel Schmidt croit pouvoir discerner que « le panslavisme se meurt », ce qui est assez inattendu.

HENRI ALBERT.

LA VIE ANECDOTIQUE

Vous êtes orfèvre, monsieur Lampué. — Ebbe Kornerup. — Les réformateurs du costume.

Tout le monde a lu les lettres par lesquelles, l'an dernier et cette

année même, M. Lampué faisait savoir au monde consterné qu'il n'approuvait point la peinture contemporaine et qu'il persécuterait volontiers les nouveaux peintres. Verra-t-on ainsi au xxe siècle des persécutions esthétiques comme on a vu en d'autres temps des persécutions religieuses ? Quoi qu'il advienne, l'attitude de M. Lampué, qu'approuvent un très grand nombre de gens et quelques grands journaux, nous prouve que la tolérance est une vertu bien oubliée. M. Lampué a le front de se réclamer d'Henri IV, et quel don de joyeux avènement fit ce monarque à la France, sinon la tolérance ?

Or, ce que le public ignore généralement, c'est que **vous êtes orfèvre, monsieur Lampué**, ou plutôt vous êtes peintre.

Je n'irai pas jusqu'à dire qu'en ébranlant de toute la force de son autorité la 6e colonne de la 1re page des grands journaux, M. le conseiller municipal Lampué ait eu pour but de détruire dans l'esprit du public toute une catégorie de peintres qui pouvaient faire à sa propre peinture une concurrence sérieuse.

Non, je n'irai pas jusqu'à dire cela, car je ne le pense pas, mais ce que je pense, c'est que M. Lampué est orfèvre, ou, plutôt, qu'il est peintre et que cette qualité eût dû le rendre plus circonspect, sinon dans ses appréciations, du moins dans l'expression de ses désirs touchant les sanctions à appliquer aux peintres dont les œuvres n'emportent point ses suffrages d'esthète...

... Là-bas, près des Gobelins, boulevard de Port-Royal, il y a une maison qui porte le numéro 72. Deux boutiques, celle d'un cordonnier et celle d'une brasserie, ornent cet immeuble, mais ce qu'on peut y voir de plus intéressant encore, c'est, sous la porte cochère, l'exposition permanente des œuvres de M. Lampué.

Douze tableaux de M. Lampué, l'exposition est de taille ! Ce sont des paysages exposés dans des vitrines où ils se tiennent sans cadre, suivant la mode inaugurée par Henri Matisse au *Salon d'Automne*, mode qui a dû bien choquer M. Lampué.

Dans l'un de ces paysages, on devine mal une figure (je la distingue, moi, parce que j'ai une grande habitude des conventions adoptées par les peintres), et je me demande ce que verrait un Marocain, si on lui montrait ces trois boules de différentes couleurs et superposées obliquement qui ont la prétention de représenter une blanchisseuse. M. Lampué veut bien peindre avec la liberté qui lui est agréable, tandis qu'il entend réduire le rôle des autres peintres à celui de photographe. Une femme verte l'irrite, pour un peu un dessin à la mine de plomb lui paraîtrait invraisemblable et intolérable. La photographie simple ne doit plus le satisfaire et la photographie en couleurs seule lui paraîtra désormais véridique ; mais trois boules obliques suffisent, quand il peint, à indiquer une lavandière.

La paille et la poutre, vous dis-je. Et cette poutre-là soutient l'é-

difice où se tient l'exposition permanente de M. Lampué, sous une porte cochère ; elle hennit joyeusement dans l'œil de M. Lampué quand il monte sur ses grands chevaux pour ébranler de son autorité la 6e colonne de la 1re page des grands journaux.

Et voilà ! mais je ne vous ai point parlé des paysages de M. Lampué, que vous irez voir, si vous y tenez, au numéro 72 du boulevard de Port-Royal, sous la porte ochère.

§

Il y a de cela quinze jours, un homme au visage semblable à une pomme grise et ridée, un homme de la taille des Lapons, aux cheveux semblables à du poil de lapin, errait, vers neuf heures du soir, aux alentours de la gare Montparnasse. Il cherchait un endroit où passer une agréable soirée. Et quoi qu'on en pense à l'étranger, Paris n'est pas, ou du moins n'est plus une ville où les amusements abondent, le soir particulièrement. C'était un mardi. L'homme, qui était un Danois, romancier distingué en son pays, voyageur intrépide, nommé **Ebbe Kornerup** et fils d'un savant archéologue bien connu de ceux qui se sont occupés de préhistoire, venait passer deux jours dans la capitale du monde civilisé avant de s'embarquer pour une île déserte choisie par lui dans les parages les moins fréquentés de la Polynésie. Il erra ainsi le long du boulevard du Montparnasse, entrant dans tous les cafés, dans toutes les brasseries ; mais on sait qu'à Paris on ne va plus guère au café, ni à la brasserie, l'apéritif lui-même, qui autrefois se prolongeait fort tard, n'existe plus et je ne crois pas qu'il faille s'en plaindre.

« Comment, se disait M. Ebbe Kornerup, il n'y a plus de poètes, plus de peintres à Montparnasse ; on a déjà annoncé la mort de Montmartre, mais je pensais que Montparnasse existait encore. Quel peut être désormais le logis des neuf Muses si le Mont Parnasse est désert? Faut-il maintenant gravir les plus hautes cimes alpestres pour les rencontrer hivernant parmi les mondains sportifs et les alpinistes ? Tanguent-elles aux thés-tangos ? » Et déjà il se proposait d'aller dès le lendemain au *Parthénon* interviewer à ce sujet Mme la baronne Brault, lorsque, arrivé à la hauteur de l'Observatoire, il eut l'idée d'entrer au café de la *Closerie des lilas*, dont les lumières éclatantes ont pour effet de laisser dans l'ombre cette merveille du Paris moderne, la statue du maréchal Ney, le chef-d'œuvre de Rude.

Là, M. Kornerup aperçut les neuf Muses et tout le Parnasse. Il n'hésita point, entra, et se fit servir une de ces boissons fortes qu'affectionnent les habitants du Danemark.

Bien lui en prit, car quelqu'un le reconnut aussitôt et le présenta à notre Prince des Poètes, qui l'accueillit avec cette bonne grâce, qui, son génie poétique aidant, est en train de le rendre l'homme le plus célèbre de l'Europe. Notre ami Alexandre Mercereau, avec une cour-

toisie identique, le présenta au reste de l'assemblée. Quelqu'un qui l'avait connu à Roskilde, sa ville natale, voulut bien apprécier ainsi, pour l'édification de l'assistance, le talent de M. Ebbe Kornerup : « C'est le Pierre Loti danois »; mais le petit homme manifesta violemment son irritation touchant une antonomase qu'il trouvait injustifiée : « Moi, pas Pierre Loti, moi Ebbe Kornerup. »

Cependant, M. Kornerup fut si heureux de cette rencontre qu'il rendit sur-le-champ toute son estime au quartier du Montparnasse et que, deux jours après, il sanglotait désespérément, car le temps était venu d'aller s'embarquer à Anvers pour cette île où il se propose de vivre seul pendant deux ans afin d'y écrire un roman, et qui est située dans les parages les plus déserts de la Polynésie ; le souvenir exquis qu'il emportait de Paris et des poètes qu'il y avait rencontrés lui fendait le cœur. « Si je n'avais pas mon billet, disait-il en essuyant ses larmes, je ne quitterais pas Paris. » Et il montrait son billet de voyage, qui lui coûtait environ cinq mille francs.

§

Il faut aller voir à Bullier, le jeudi et le dimanche, M. et Mme Robert Delaunay, peintres, qui sont en train d'y opérer **la réforme du costume**.

L'orphisme simultané a produit des nouveautés vestimentaires qui ne sont pas à dédaigner. Elles eussent fourni à Carlyle un curieux chapitre du *Sartor Resartus*.

M. et Mme Delaunay sont des novateurs. Ils ne s'embarrassent pas de l'imitation des modes anciennes, et comme ils veulent être de leur temps, ils ne cherchent point à innover dans la forme de la coupe des vêtements, suivant en cela la mode du jour, mais ils cherchent à influencer en utilisant des matières nouvelles infiniment variées de couleurs.

Voici, par exemple, un costume de M. Robert Delaunay : veston violet, gilet beige, pantalon nègre. En voici un autre : manteau rouge à col bleu, chaussettes rouges, chaussures jaune et noir, pantalon noir, veston vert, gilet bleu de ciel, minuscule cravate rouge.

Voici la description d'une robe simultanée de Mme Sonia Delaunay Terck : tailleur violet, longue ceinture violette, et, verte et, sous la jaquette, un corsage divisé en zones de couleurs vives, tendres ou passées, où se mêlent le vieux rose, la couleur tango, le bleu nattier, l'écarlate, etc., apparaissant sur différentes matières, telles que drap, taffetas, tulle, pilou, moire et poult de soie juxtaposés.

Tant de variété n'a point passé inaperçue. Elle met de la fantaisie dans l'élégance.

Et si, vous rendant à Bullier, vous ne les voyez pas aussitôt, sachez que les réformateurs du costume se tiennent généralement au pied

de l'orchestre, d'où ils contemplent sans mépris les vêtements monotones des danseurs et des danseuses.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

Mme Alexandre Bisson : *Les Phénomènes de matérialisation ;* Alcan. 12 »

Hartmann : *Un drame chez les Rose-Croix ;* Chacornac. 3 »

L.-C. de Saint-Martin : *Le Cimetière d'Amboise ;* Chacornac. » »

Histoire

A. Boppe : *L'Albanie et Napoléon ;* Hachette. 3 50

H.-S. Chamberlain : *La Genèse du XIXe siècle.* Edit. française par Robert Godet. Tome I et tome II ; Payot. 12 »

J. Coroënne : *Montesquiou d'Artagnan, vainqueur de Denain ;* Melet. 3 50

Camille Jullian : *Histoire de la Gaule. IV : Le gouvernement de Rome ;* Hachette. » »

Henri Margny : *La Mort de Junot, duc d'Abrantès, 1771-1813 ;* l'Encyclopédie nationale. » »

Littérature

Léon Bloy : *Sur la tombe de Huysmans ;* Curiosités littéraires. 5 »

A.-D. Sertillanges : *Les Vertus théologales : La Charité* (Anthologies illustrées). Choix de textes précédés d'une étude. Avec 122 grav. ; Laurens. » »

A.-D. Sertillanges : *Les Vertus théologales : L'Espérance* (Anthologies illustrées). Choix de textes précédés d'une étude. Avec 128 grav. ; Laurens. » »

A.-D. Sertillanges : *Les Vertus théologales : La Foi* (Anthologies illustrées). Choix de textes précédés d'une étude. Avec 122 grav. ; Laurens. » »

Musique

Camille Mauclair : *Histoire de la musique européenne, 1850-1914 ;* Fischbacher. » »

Philosophie

Gudmundur Finnbogason : *L'Intelligence sympathique.* Trad. par André Courmont ; Alcan. 2 50

Fr. Paulhan : *Esprits logiques et esprits faux ;* Alcan. 7 50

Poésie

Jules Bourron : *Sonnets dauphinois ;* Jouve. 3 50

Paul Brach : *Le Ciel intérieur.* Lettre-Préface de M. Edmond Rostand ; Masques et Visages. 3 50

René Germane : *L'Ame en état de grâce ;* Edit. de Durendal, Bruxelles. » »

Frank Grandjean : *L'Epopée du Solitaire ;* Atar, Genève. » »

Louise Michel : *Fleurs et ronces ;* Fontemoing. » »

Simon Pocachard : *Raphaël, déraciné du Sacerdoce ;* Jouve. 3 »

Publications d'Art

Robert Vallin : *La Ville,* suite de 15 eaux-fortes ; A. Porcabeuf. 120 »

Questions coloniales

Mgr Blanc : *Les Iles Wallis ;* Perrin. 3 50

Louis Cres : *Le Maroc pour tous ;* Libr. universelle. 4 »

Questions médicales

Dr J. Guillemin : *Le Chef-d'œuvre humain ;* Jouve. 3 50

Questions militaires

Capitaine Bertin : *Guerre russo-japonaise : Liao-Yang. Six mois de manœuvre et bataille.* Texte et cartes, 2 vol. ; Chapelot. » »

J.-L. de Lanessan : *Notre défense maritime ;* Alcan. 3 50

Capitaine Albert Latreille : *L'Armée et la nation à la fin de l'ancien régime ;* Chapelot. 10 »

Commandant Royé : *Méthode d'instruction du groupe d'infanterie.* Préface de M. le général Lacroix ; Chapelot. 5 »

Roman

Charles-Henry Hirsch : *Racaille et Parias*, choix de récits précédés de *La Grâce de Bichu ;* Fasquelle. 3 50

Arsène Œris : *Cœurs perdus.* Préface de Jean La Hougue ; Jouve. 3 50

P. Regnier : *Octave ;* Basset. 3 50

Sociologie

Claude Casimir-Périer : *Brest. port transatlantique européen ;* Hachette. 6 »

Volume d'annexes. 4 »

J.-J. Caspar : *La Résistance légale en Finlande.* Préface de Pierre Mille ; Alcan. 2 50

Emile Durkheim : *L'Année sociologique.* Tome XII, 1909-1912 ; Alcan. 15 »

B. Nogaro et W. Oualid : *L'Evolution du Commerce, du Crédit et des Transports depuis 150 ans.* Avec 28 grav. dans le texte ; Alcan. 5 »

Jacques Prolo : *L'Alliance paradoxale ;* Daragon. 1 »

Comtesse de Tramar : *L'Amour obligatoire ;* Libr. universelle. 3 50

Théâtre

Augustin et Henriette Hamon : *Considérations sur l'art dramatique à propos de la comédie de Bernard Shaw ;* Figuière. 1 »

Bernard Shaw : *Le Héros et le soldat*, comédie antiromanesque en 3 actes, version française par Augustin et Henriette Hamon ; Figuière. 2 25

Voyages

Emile Hinzelin : *Cœurs d'Alsace et de Lorraine.* Dessins et Aquarelles de P. Kauffmann ; Delagrave. 10 »

Jules Patenôtre : *Souvenirs d'un diplomate : Voyages d'autrefois.* Tome II ; Ambert. 3 50

Lucien Roussel : *La Chasse en Indo-Chine.* Avec 19 grav. ; Plon. 4 »

Ivan de Schaeck : *S. A. I. le Grand-Duc Boris de Russie aux Fêtes du Siam pour le couronnement du roi.* Avec 91 grav. h. t. ; Plon. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Jean Pérès, à propos de Jules Laforgue. — A propos de Walt Whitman. — Un supplément aux Œuvres de Voltaire. — Prix littéraires. — Le Sottisier universel.

Une lettre de M. Jean Pérès, à propos de Jules Laforgue.

Monsieur le Directeur,

Me permettrez-vous de formuler quelques réserves au sujet d'une appréciation sur les sources de l'inspiration de Jules Laforgue, qui ne me paraît pas complètement exacte et ne me paraît pas rendre pleinement justice à la qualité de cette inspiration ? Dans son intéressante revue de la quinzaine (*Mercure de France* du 1er décembre 1913), M. Jean de Gourmont met au compte de cette surexcitation éphémère de toutes les facultés que l'on observe dans la phtisie le caractère intensément sensitif de l'œuvre de Laforgue et sa précocité artistique. C'est trop généraliser, il me semble. Cette remarque est peut-être vraie du Laforgue de la dernière

phase, tout aux projets de bonheur, aux joies de l'amour partagé, qui se sent « déborder de vie » et à qui « l'idée de la mort reste lointaine ». Mais précisément cela ne ressemble guère à l'attitude ordinaire de pessimisme ironique et résigné, fruit de la solitude et de la préoccupation métaphysique, qui fait, en grande partie, de l'œuvre du poète une méditation de la mort et de l'inconscient. L'idée d'une précocité intellectuelle due à la même suractivité fébrile ne s'accorde non plus que malaisément avec ce que l'on sait des patientes années de préparation, laps de temps considérable relativement à la brève et brillante période de production, années de culture autodidacte et d'un travail silencieux de bénédictin, remplies uniquement par la passion littéraire. En fait, Laforgue, et c'est bien là ce qui suggère l'idée de précocité, a été et reste pour nous, par le fait de sa mort en pleine jeunesse, le poète de ce moment pathétique de la vie, si représentatif au point de vue biologique et philosophique, qu'est la puberté. Mais l'ampleur même qu'il sut donner à ce thème peut nous faire penser que, s'il eût vécu, son génie ne se fût pas traîné en des redites. Et une puissance incontestable de renouvellement s'affirme dans ses admirables *Moralités légendaires*, où telles pages, comparables à certaines évocations antiques du second Faust, réalisent en outre ce miracle de l'esprit dans la poésie, un esprit ailé, parfois sarcastique sans méchanceté, une ironie divine qui atteint à la spiritualité. La maladie dans cette destinée est plutôt un effet qu'une cause, effet d'un ascétisme devenu habituel, d'un entraînement de privations auquel glissait fatalement une nature d'esprit qui ne donnait nulle attention aux matérialités de la vie, si ce n'est sous l'aspect impersonnel de la représentation esthétique, et qui portait en soi le contraste d'une vision aiguë et passionnée du réel unie à une âme de jeune fille. Peut-être jugerez-vous que ces réserves n'étaient pas inutiles. A ce jeu de définition qu'est souvent l'histoire littéraire, une appréciation, d'ailleurs documentée et vraie en partie, risque trop souvent de devenir, pour ceux qui l'adopteront sans critique, une rubrique commode et définitive dont la concision sommaire méconnaît toute la complexité d'une œuvre et d'une vie.

Veuillez agréer, Monsieur, mes bien distingués hommages.

JEAN PÉRÈS.

§

A propos de Walt Whitman.

Potsdam, 7 décembre 1913.

Monsieur,

S'il est vrai qu'il croie, par son article *la Question Walt Whitman* (*Mercure de France*, 16 novembre), avoir « refuté définitivement » la théorie de l'inversion de Whitman, M. Stuart Merrill se montre étonnamment naïf ; car il n'a lu aucun des cinq ouvrages où, au jugement des gens compétents, cette inversion est prouvée. Mais je me rends compte que le *Mercure* n'est point l'endroit où se puisse vider la querelle, et c'est en autre lieu que je publierai une réfutation détaillée, que je viens de terminer, des erreurs de M. Merrill.

Je ne veux ici que *repousser une inculpation offensante dont souffrirait mon honneur littéraire si je ne pouvais apporter la preuve de son inanité.*

Dans mon article du *Mercure* paru le 1er juillet, je citais une poésie que Whitman n'avait publiée qu'une fois, puis retirée de ses éditions, et qui est, comme pièce à conviction, d'une rare valeur psychologique. Là-dessus M. Merrill d'écrire :

M. Bertz, *pour mieux déjouer les recherches*, semble avoir expressément choisi, dans une des editions les plus rares de *Leaves of Grass*, ce poème qui fut supprimé dans les éditions suivantes.

Ce à quoi je réponds :

Les membres de la confrérie Whitman savent que *toutes les matières* contenues dans cette édition rarissime sont réimprimées dans diverses éditions d'une acquisition facile. Le fameux poème (*Hours continuing long*) fut réimprimé après la mort de Whitman :

1° Dans la grande *Camdem Edition*, publiée par Oscar Louch Triggs ;

2° Dans la *David McKay's variorum Edition*, New-York, 1900, qui est d'un prix modique ;

3° Dans l'ouvrage d'Edward Carpenter : *Days with Walt Whitman*, Londres, 1906, pp. 56-57 ;

4° Traduit par moi, dans mon essai *Walt Whitman. Ein Charakterbild* (*Jahrbuch für sexuelle Zwickerstufen*, 1905, pp. 265-266) ;

5° Dans mon livre *Whitman-Mysterien*, 1907, où, pp. 130-135, je le fais précéder d'une analyse ;

6° Dans le pamphlet de Schlaf, qui reproduit ma traduction.

De plus je l'ai récité et de nouveau analysé, en mai 1911, à Berlin, devant une assemblée scientifique nombreuse.

Etant donnée la diffusion des trois éditions anglaises, et particulièrement de celle à bas prix de McKay, c'est une pensée *totalement absurde* que celle que j'aie choisi ledit poème « pour déjouer les recherches ».

Le motif que M. Merrill me suppose n'est pas seulement méprisable, mais aussi *psychologiquement impossible*.

De ce que, à plusieurs reprises, j'ai publié en langue allemande et analysé le fameux poème, il ressort que *non seulement je ne crains point les recherches*, mais que *je les désire* et que *je les ai facilitées aux intéressés*.

Par conséquent, l'accusation de M. Merrill ne tient pas debout, et je n'envie pas le triste courage qui lui permit d'agir contre les lois de la bienséance littéraire.

Il fallait s'attendre à ce que M. Merrill se refusât à admettre l'explication d'une sensibilité invertie qui est indubitablement exprimée dans le poème en question. Mais M. Merrill n'a point tenté de donner une base à son opinion contraire, et nul ne saurait tenir pour preuve ce qui n'est qu'une simple dénégation.

Veuillez agréer, etc.

ÉDOUARD BERTZ.

§

Un Supplément aux Œuvres de Voltaire. — Les éditions en usage de Voltaire sont devenues depuis longtemps insuffisantes ; et, d'autre part, les dimensions considérables de son œuvre ne permettent pas d'en faire une réimpression complète et mise à jour. M. Fernand Caussy a entrepris d'en publier un Supplément, qui comprendra des additions aux œuvres histori-

ques et au théâtre, de nombreux opuscules inédits, des poésies nouvelles, enfin un grand nombre de lettres non recueillies jusqu'à ce jour. Ce *Supplément*, dont le premier volume paraîtra le 12 janvier à la librairie Champion, sera divisé de la manière suivante : *Œuvres inédites*, tome I, Mélanges historiques; tome II, Mélanges historiques, Philosophie, Politique et Législation; tome III, Mélanges littéraires, Théâtre, Poésie. — *Correspondance*, tome I (4), années 1712 à 1741; II (5), années 1741-1753; III (6), années 1753-1758; IV (7), années 1758-1764; V (8), années 1765-1771; VI (9) années 1772-1778. Les premiers volumes sont tirés en partie de la bibliothèque même de Voltaire à Saint-Pétersbourg, que M. Caussy a été le premier à étudier. La Correspondance, non seulement rassemblera toutes les lettres de Voltaire découvertes depuis la dernière édition (1882), mais on y joindra les réponses des Correspondants de Voltaire, les analyses des lettres passées en vente publique et non retrouvées, enfin des notes rectifiant les erreurs de date et d'attribution de l'édition de 1882. M. Caussy serait reconnaissant à toutes les personnes qui voudraient bien l'aider dans sa tâche en lui signalant les autographes ou les originaux de Voltaire, inédits ou non, se trouvant à leur portée.

§

Prix littéraires. — C'est M. Henri Clouard, pour son livre *les Disciplines*, qui a reçu le prix de la Critique Littéraire (1.000 francs).

L'Association de la Critique Littéraire a décerné une médaille d'or à M. René Gillouin, auteur des *Essais de Critique littéraire et philosophique*, et attribué une mention honorable à MM. Gaston Picard et Jean Müller, pour leur *Enquête sur les tendances présentes de la Littérature*.

§

Le Sottisier universel.

Shakespeare, Corneille, Racine, Molière, Victor Hugo se font lire, certes, et ils n'en sont pas diminués... Ils avaient compris le génie de la langue française, dont la première qualité est la clarté. — *La Vie Méridionale*, 15 décembre.

... en rêvant surtout aux *Géorgiques chrétiennes* de Le Cardonnel. — *Revue Catholique et Royaliste*, 20 novembre.

Coquilles.

Une frise de chèvrefeuille et de coudrier court autour des panneaux, illustrant la laide Marie de France. — *Comœdia*, 14 décembre.

C'est M. Baldensperger, professeur de littérature composée à Paris. — *L'Homme libre*, 20 novembre.

Nous sommes heureux de publier cette lettre, que Mme Valentine de Saint-Potin a bien voulu nous adresser. — *Figaro*, 14 décembre.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.



Demandez le Catalogue 73 envoyé **franco** ainsi que le prospectus spécial du

“TERPI”

pour relier soi-même

toutes publications, tous fascicules, etc.

Maison TERQUEM, 19, rue Scribe, PARIS

CHEMINS DE FER
DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

La Compagnie organise, avec le concours de l'Agence des Voyages modernes, les voyages suivants :

1° — INDES, CHINE, JAPON

Départ de Paris le 6 Janvier 1914

Durée 9 semaines, prix en 1re cl. : **4.750** fr. ; et 4 mois 1/2, 1re cl.: **8.160** fr.

2° — ÉGYPTE ET HAUTE-ÉGYPTE

Départ de Paris le 22 Janvier 1914

Durée 1 mois, prix en 1re cl.: **2.100** fr.

3° — ALGÉRIE, TUNISIE

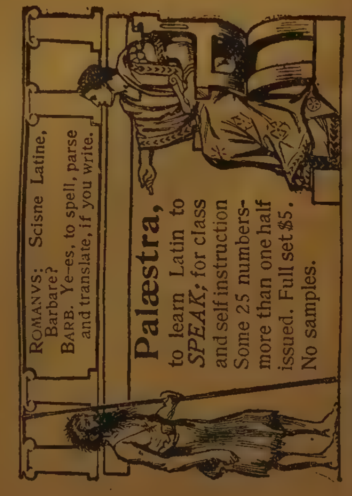
Départs de Paris, les 18 Janvier et 15 Février 1914

Durée : 26 jours; prix, en 1re classe : **975** fr.; en 2e classe : **885** fr.

Ces prix comprennent les billets de chemins de fer, le logement, la nourriture, les transports en voitures, etc., sous la responsabilité de l'Agence des Voyages Modernes.

Les demandes de souscriptions sont reçues aux bureaux de l'Agence, 4, avenue de l'Opéra.

Certa igitur cum illo qui a te totus diversus est « ACAD »



J. GAMBER, 7, rue Danton, PARIS

BANQUE FRANÇAISE
pour le Commerce et l'Industrie

L'Assemblée Générale annuelle des actionnaires a été tenue le 12 décembre 1913 sous la prési-ence de M. René BOUDON, Président, assisté de M. Marcel BLOCH, Directeur de la Banque ransatlantique et de M. Raoul SAUTTER.

Le rapport du Conseil constate une légère augmentation dans les bénéfices de la Ban-ie, malgré la situation troublée pendant tout le cours de l'exercice. Il énumère les principales érations sur lesquelles la Banque a porté son activité : participation à la constitution de Energie Electrique de la Région Parisienne et de la Banque Nationale de Crédit, à l'augmentation capital des Tréfileries et Laminoirs du Havre, de la Société des Grands Travaux de Marseille, l'Electro-Chimie de Bozel ; émissions des obligations de la Compagnie Générale des Omnibus, la Compagnie des Messageries Maritimes. La Banque s'est, comme d'habitude, intéressée aux incipales émissions de la place : obligations 3 1/2 p. 100 du Crédit Foncier de France, Emprunt 1/2 p. 100 de l'Indo-Chine, Emprunt Chinois 5 p. 100 de réorganisations, Emprunt Bolivien, p. 100 1913. Bons du Trésor Japonais, obligations de Chemins de fer russes, etc..., etc... La anque a continué à prêter son concours financier à la Société d'Eclairage au Gaz de Saint-étersbourg et à la Société Générale d'Entreprises dans l'Empire Ottoman. Le rapport signale fin que les services de la Banque pourront être installés prochainement dans le nouvel immeu-e, rue Scribe, 17. Le bénéfice net de l'Exercice s'est relevé à fr. 6.182.746,53. La réserve légale, dividende de 6 p. 100, l'allocation au Conseil absorbent fr. 4.196.498,25. La réserve supplé-entaire est dotée de fr. 1.500.000. Le total des réserves et report à nouveau s'élève par suite fr. 13.580.937,68.

A l'unanimité, l'Assemblée a approuvé les comptes et fixé à fr. 15, — par action, le dividende l'Exercice Un acompte de fr. 6,25 ayant été payé le 1er août 1913, le solde de fr. 8,75 sera ayable à partir du 2 janvier 1914 à raison de fr. 8,40 net par action nominative et fr. 7.951 et par action au porteur. L'Assemblée a donné quitus de leur gestion à MM. A. Spitzer et . Ullmann, Administrateurs démissionnaires, ratifié la nomination faite par le Conseil d'Adminis-ation de MM. O. Sainsère et E. Raval, et réélu M. Kulp, Administrateur ; M. de Lauris, Cen-eur, et MM. A. Bergaud et E. Frachon, Commissaires des Comptes.

BULLETIN FINANCIER

Les tentatives de relèvement des cours, entreprises au début de cette dernière quin zaine, n'ont pas eu grand succès, et la lourdeur qui pèse sur le marché ne disparaîtr que lorsque on sera sorti de l'incertitude au sujet des problèmes de politique intérieur et extérieure.

Et voici qu'aux prises avec les mêmes difficultés que son prédécesseur, M. Caillau songerait à émettre un emprunt de 1.800 millions de rente amortissable 3 1/2 o/o. Le arrérages et l'amortissement de cet emprunt seraient assurés par un impôt conjugué su le capital et le revenu frappant exclusivement la richesse acquise.

Le nombre des transactions a été insignifiant ; les dernières semaines de l'année son d'ailleurs généralement marquées par une sorte de trêve des affaires. Le 3 o/o françai est résistant à 85,10.

Les fonds russes ont été assez négligés, et, exception faite pour le 4 o/o 1901, qu conserve le cours de 89,55, les autres sont en recul plus ou moins accentué. Le Consolid 4 o/o ne vaut plus que 91,90 ; le 4 1/2 o/o 1909, 101,05 ; le 5 o/o 1906 cote 103 fr, le 3 o/o 1891 75,60.

La tendance des fonds balkaniques est bonne. Le dette ottomane unifiée 4 o/o est bie défendue à 85,70. Le Roumain 4 o/o 1898 gagne quelques centimes à 88,70 ; l'Hellé nique 5 o/o 1881 vaut 300 fr. ; le Bulgare 5 o/o 1902 494,50 et le Serbe passe de 83,7 à 84,40.

M. Vesnitch, ministre de cet Etat, est venu tout dernièrement entretenir M. Doumer gue de la question de l'emprunt serbe. Son gouvernement accepte les conditions qui lu ont été faites par la France et l'Angleterre, et on assure d'autre part que M. Caillau autorisera sans retard sur notre place non seulement l'emprunt serbe, mais encore u emprunt russe.

Les valeurs de nos grandes compagnies de chemins de fer sont calmes. Orléans 1319,- Est 912, — Nord 1704, — Midi, lourd à 1107, — Lyon 1271.

Les actions de nos grandes banques se sont encore tassées :

La Banque de Paris n'est plus qu'à 1670 ; le Crédit Lyonnais à 1675 ; l'Union par sienne à 1040. — Le Crédit français est sans grand changement à 475, il en est même du Crédit Mobilier à 632, du Comptoir national d'Escompte à 1052 et de la S ciété Générale à 815. Le Crédit foncier monte à 867 ; la Banque française est bien ten à 295.

Sous les auspices du Crédit Mobilier, l'action Banque Russe du Commerce et de l'In dustrie a été introduite sur notre marché. Cette société occupe une place très importan dans l'organisation bancaire de la Russie et son champ d'action s'étend graduelleme aussi bien à l'étranger que dans son pays d'origine. Aussi, et malgré les tendanc molles du marché, est-elle résistante à 893 fr.

Le 18 décembre, la Banque Périer et Cie devait mettre en souscription un emprunt 100 millions du Gouvernement Impérial Ottoman. Les conditions avantageuses de l'émi sion de cet emprunt en Bons du Trésor 5 o/o et les garanties dont il est doté lui assur rent un si vif succès, que, dès la date du 16, il était couvert.

Emis à 475 fr. et remboursable en quatre annuités, il constitue, en tenant compte la prime de remboursement un placement à 6,51 o/o.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro........	1.50
Un an..............	25 fr.	Un an..............	30 fr.
Six mois...........	14 »	Six mois...........	17
Trois mois.........	8 »	Trois mois.........	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.